UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00060730 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesamric00cord

# Mélanges Américains

LIBRARY
AUG 8 1966
UNIVERSITY OF TORONTO
1103595
E
13
C67

HENRI CORDIER
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

# Mélanges Américains

PARIS
LIBRAIRIE DES CINQ PARTIES DU MONDE
JEAN MAISONNEUVE & FILS, ÉDITEURS
3, RUE DU SABOT

1913

Reproduction et traduction interdites pour tous pays.

# MÉLANGES AMÉRICAINS

## FERDINAND DENIS[1]

1798-1890

Lorsque les membres du Comité d'organisation du VIII^e^ Congrès international des Américanistes constituèrent leur bureau, ils n'oublièrent point de placer à leur tête comme président d'honneur ce vétéran des études américaines avant que l'américanisme n'existât : Ferdinand Denis.

Né à Paris le 13 août 1798, Jean-Ferdinand Denis était dans sa 92^e^ année ; sans espérer qu'il prît une part active à nos travaux, nous pouvions penser que la mort qui semblait l'oublier dans sa verte vieillesse lui permettrait de paraître aux côtés de notre vénéré président : M. de Quatrefages.

Ferdinand Denis est mort à Paris, le 1^er^ août 1890.

Une voix plus autorisée que la mienne aurait pu retracer la carrière de ce voyageur et de ce savant modeste ; — on a pensé — et je remercie ceux qui ont eu cette pensée — que nul ne pourrait parler de Ferdinand Denis avec plus d'affection que moi.

Je fis la connaissance de Ferdinand Denis à mon retour de Chine, par l'intermédiaire d'un ami commun, également géographe distingué, dont le nom vous est familier à tous :

1. Extrait du *Compte rendu de la huitième session tenue à Paris en 1890 du Congrès international des Américanistes.*

Delamarche, qui était alors à la tête du Service des Cartes et Plans de la Marine. Et depuis lors, des recherches analogues, cette sympathie qu'il savait inspirer à ceux qui l'approchaient, établirent entre Ferdinand Denis et moi, des relations constantes que la mort seule pouvait interrompre.

La vie de Ferdinand Denis est celle d'un homme sage, et qui dit sage, dit simple. Il appartenait par son père, au Département des Affaires Étrangères et il embrassa de bonne heure la carrière diplomatique: ce fut en qualité d'attaché d'ambassade que Ferdinand Denis visita le Brésil. Mais il abandonna bientôt les chancelleries pour se livrer à des études de linguistique et d'érudition, et lorsque j'aurai dit qu'en 1838, il entra au ministère de l'Instruction publique comme bibliothécaire et qu'il fut nommé trois ans plus tard conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, dont il devint le chef en mars 1865, j'aurai raconté les faits principaux d'une vie qui se résume en entier dans la chronologie d'ouvrages s'échelonnant à intervalles très rapprochés pendant une période de près de trois quarts de siècle.

Ferdinand Denis fut l'historien de l'Amérique portugaise et espagnole; il décrivit tour à tour la Guyane[1], à laquelle se rattache le nom de Malouet[2], Buenos-Ayres, le Paraguay, le Chili[3], et surtout le Brésil[4]. Les gouvernements de ces

1. *La Guyane, ou Histoire, mœurs, usages et costumes des habitans de cette partie de l'Amérique*, par M. Ferdinand Denis..., ouvrage orné de seize gravures. Paris, Nepveu, 1823, 2 vol. pet. in-12, pp. 183, 237.

2. *Voyage dans les forêts de la Guyane française*, par P.-V. Malouet, ancien ministre de la marine. Nouvelle édition, publiée par M. Ferdinand Denis. Paris, Gustave Sandré, in-32, s. d., pp. 128.

Pierre Victor Malouet, né à Riom, en 1740.

3. *Résumé de l'histoire de Buenos-Ayres, du Paraguay et des provinces de la Plata*, suivi du *Résumé de l'histoire du Chili*, avec des notes, par Ferdinand Denis. Paris, Lecointe et Durey, 1827, pet. in-12, pp. XVI-321.

4. *Le Brésil, ou Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitans de ce royaume*, par M. Hippolyte Taunay, Correspondant du Museum d'histoire naturelle de Paris, et M. Ferdinand Denis, membre de l'Athénée des sciences, lettres et arts de Paris. Ouvrage orné de nombreuses gravures d'après les dessins faits dans le pays par M. H. Taunay. Paris, Nepveu, 1822, 6 vol. pet. in-18.

*Résumé de l'histoire du Brésil*, suivi du *Résumé de l'histoire de la Guyane*,

pays ont reconnu l'importance de ses travaux : Denis est mort Commandeur de l'Ordre d'Isabelle-la-Catholique, Grand'Croix de l'Ordre Impérial de la Rose du Brésil et de l'Ordre du Christ de Portugal.

Le Brésil revient constamment sous la plume de Denis depuis 1822, sous forme de description ou d'histoire générale. Je ne vous parlerai ici ni de la description publiée en 1822, avec la collaboration de M. Hippolyte Taunay, ni du volume paru en 1837 dans la collection de l'*Univers pittoresque*; je rappellerai seulement que les panoramas jouissant à Paris d'une grande vogue, ce fut Denis, aidé de Hippolyte Taunay, qui fut chargé de rédiger la notice[1] du panorama de Rio-Janeiro, exécuté par M. Ronmy d'après des dessins faits et envoyés par M. Félix Taunay, correspondant du Muséum d'histoire naturelle.

Tout le monde sait que Robert Barker, peintre d'Edimbourg, inventa les panoramas dont le premier spécimen fut exposé en 1788 dans la capitale de l'Écosse. Le célèbre Robert Fulton les introduisit en France.

Je ne retiens que deux ouvrages importants à des titres divers : l'un est une simple brochure intitulée *Une Fête bré-*

par Ferdinand Denis. Paris, Lecointe et Durey, 1825, pet. in-12, pp. VIII-335.

— Deuxième édition. *Ibid.*, pet. in-12, pp. VIII-343.

— Histoire géographique du Brésil, par M. Ferdinand Denis. — Paris, 30, rue et place S. André des Arts, 1833, 2 parties en un vol. in-16, carte et tableau.

— 1834, 2e éd., *Bibliothèque populaire*, t. 13e, Ibid. in-12.

*Brésil*, par M. Ferdinand Denis. *Colombie et Guyane*, par M. C. Famin. Paris, Firmin Didot, 1837, in-8.

1. *Notice historique et explicative du panorama de Rio-Janeiro*, par M. Hippolyte Taunay..., et M. Ferdinand Denis. Paris, Nepveu, 1824, in-8.

*Histoire géographique du Brésil*, par M. Ferdinand Denis. Paris, 1833, pet. in-12, pp. 100.

Fait partie de la *Bibliothèque populaire*.

*Resumo de l'histoire littéraire du Portugal*, suivi du *Resumo de l'histoire littéraire du Brésil*, par Ferdinand Denis. Paris, Lecointe et Durey, 1826, pet. in-12, pp. XXV-625.

*Atlas de la Littérature espagnole* dans la collection des *Atlas de Littérature* de Jarry de Mancy. Paris, 1831, in-fol. *Atlas de la littérature portugaise*, *Ibid.*

*silienne* d'après un volume de la Bibliothèque de Rouen, l'autre une relation du voyage d'Yves d'Évreux.

Parmi les « plaisantz spectacles et magnifiques theatres dresses, et exhibes par les citoiens de Rouen », lors de l'entrée de Henri II et de Catherine de Médicis, dans la capitale de la Normandie, les mercredi et jeudi, premier et deux octobre 1550, cinquante Indiens de la race des Tupinambas donnèrent des scènes de leur pays[1].

On se souviendra qu'il n'y avait que cinquante ans que Pedro Alvarez Cabral arrivait à la côte brésilienne, le 24 avril 1500, et jetait l'ancre à Porto Seguro[2]. Le succès de ces Tupinambas fut assez considérable pour que l'habitude de représenter des fêtes indiennes se soit introduite dans le cérémonial de la cour de France. On conserve d'ailleurs encore aujourd'hui au Musée des Antiquités de Rouen, une enseigne de l'île du Brésil, représentant des scènes indiennes, et provenant de la maison portant le n° 17 de la rue Malpalu, où furent logés au XVI^e^ siècle ces hôtes exotiques[3].

Ce n'est point ici la place de parler de l'expédition de Nicolas Durand de Villegaignon en 1558, mais l'historique des efforts tentés sous Louis XIII pour assurer à la France un établissement sur la côte de l'Amérique du Sud, est essentiellement de notre domaine.

Lorsque le Portugal et ses possessions eurent passé temporairement aux mains des souverains espagnols, Anglais, Français, Hollandais, cherchèrent à s'emparer de quelques bribes du vaste empire colonial qui ne devait rentrer sous la

1. *Une Fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550* (*Bulletin du Bibliophile*, Techener, 1849, pp. 332-402).

— Une Fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550, suivie d'un fragment du XVI^e^ siècle roulant sur la théogonie des anciens peuples du Brésil et des poésies en langue tupique de Christovam Valente, par Ferdinand Denis. Paris, J. Techener, 1850, in-8, pp. 104 et pl.

2. Un an auparavant, Vincent Yañez Pinçon avait découvert le Brésil et en avait pris possession au nom de l'Espagne (1499).

3. Le D^r^ Hamy a reproduit cette enseigne dans un article du *Journal des Américanistes de Paris*, N. S., t. IV, n° 1, 1907, pp. 3-6.

domination de la Maison de Bragance qu'en 1640. Daniel de la Touche, seigneur de la Ravardière, capitaine protestant, obtint par lettres patentes du Roi, datées de juillet 1605, la concession d'immenses territoires sur la côte du Brésil, et pour le seconder dans l'exploitation de son privilège, il s'associa avec l'amiral Razilly et Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy, baron de Molle et de Grosbois.

On faisait volontiers marcher à cette époque la religion avec le commerce et pour aider à l'œuvre colonisatrice entreprise par la Ravardière, on résolut d'y adjoindre une mission de Capucins.

Pendant la première période du XVII^e^ siècle, les Capucins ont été les grands facteurs du développement de l'influence française en Amérique et en Asie, grâce à la protection que leur accordait le Père Joseph, l'Éminence Grise. Rappelons en Asie les PP. Pacifique de Provins et Raphaël du Mans.

Il y avait à Paris, rue St-Honoré, un couvent de Capucins fondé en 1575 par Catherine de Médicis, qui n'avait pas tardé à jouir d'une très grande réputation, par suite de l'éclat de ses prédicateurs. Ce fut à ces Capucins que Marie de Médicis, sollicitée par l'amiral de Razilly, s'adressa et demanda quatre religieux pour la mission que voulait fonder à l'île de Maranhao, sur la côte du Brésil, l'association française. Le supérieur du couvent fit choix dans ce but des frères : Yves d'Évreux[1], nommé supérieur, Claude Foullon, dit Claude d'Abbeville, Arsène de Paris et Ambroise d'Amiens. Ce dernier devait mourir au Brésil.

Yves d'Évreux reçut en date du 12 août 1611 les lettres d'obédience lui ordonnant de rejoindre à Cancale le vaisseau amiral commandé par le lieutenant du Roi, Razilly. Cette première mission des Capucins dura fort peu de temps. Yves d'Évreux, miné par les fièvres paludéennes, fut obligé de rentrer en France au bout de deux ans. On sait que la seconde mission fut ruinée lors de l'attaque des Français par

1. Né vers 1577 ; entra au couvent de Rouen le 18 août 1595, puis vint à Paris au commencement du siècle.

Jeronimo de Albuquerque. La Ravardière, assiégé à San Luiz, en remit le fort à Alexandre de Moura le 3 novembre 1615 et fut envoyé en captivité pendant trois ans au fort de Belem.

La relation de Claude d'Abbeville avait été publiée à Paris, dès 1614[1]; celle d'Yves d'Évreux, imprimée l'année suivante[2], était restée inconnue, car l'édition en avait été détruite chez l'imprimeur Huby. Razilly, par bonheur, sauva un exemplaire, malheureusement incomplet, qu'il fit revêtir d'une reliure superbe aux armes du Roi; Ferdinand Denis le retrouva en 1835 dans la bibliothèque du Roi.

Denis fit part de sa découverte cette même année dans une petite brochure publiée chez Techener. Quand la librairie Franck entreprit en 1861, sous le nom de *Bibliotheca Americana*[3], une collection d'ouvrages inédits ou rares sur l'Amérique, Ferdinand Denis donna avec une savante introduction, le texte d'Yves d'Évreux, renfermé dans le volume de la bibliothèque du Roi[4]. On a toujours vanté le mérite

1. *Histoire* || *de la mission* || *des Pères Capucins* || *en l'Isle de Maragnan et* || *terres circonuoisines* || *ov* || *est traicte des sin*||*gularitez admirables et des* || *meurs merueilleuses des Indiens habitans de ce pais Auec les missiues* || *et aduis qui ont este enuoyez de nouueau.* || Par || le R. P. Claude d'Abbeuille || Prédicateur Capucin || Praedicabitur Euangelium || Regni in vniuerso orbe. Mat. 24 || auec priuilège du Roy. || A Paris || De l'Imprimerie de François || Hvby, || ruë St-Iacques à la Bible d'Or, || et en sa boutique au Palais en la galle||rie des Prisonniers. 1614 || pet. in-8.

2. *Svitte de* || *l'histoire* || *des choses plvs* || *memorables ad-*||*uenuës en Maragnan, ès* || *annees 1613 et* || *1614.* || Second Traité. || A Paris. || De l'Imprimerie de François Huby, ruë Saint || Iacques à la Bible d'Or, et en sa boutique || au Palais, en la galerie des || prisonniers. || — M C.D.XV. || Auec priuilège Du Roy.|| pet. in-8, 10 ff. prél. (titre, 1 f., Epistre de François de Rasilly au Roy, 2 ff.; Epistre de F. Yves d'Evreux, capucin, au Roy, 4 ff.; Advertissement au Lecteur, 1 f.; Préface svr les devx Traittez suiuans, 2 ff.) + pp. 364. (La fin manque).

3. *Bibliotheca americana.* Collection d'ouvrages inédits ou rares sur l'Amérique. Paris, Librairie A. Franck, 1861.

*Puren indomito.* Poema por el Capitan Fernando Alvarez de Toledo publicado bajo la direccion de Don Diego Barros Arana. 1862.

Yves d'Evreux... publié... par Ferdinand Denis, 1864.

*Mémoire sur les mœurs, coustumes et relligion des sauvages de l'Amérique septentrionale,* par Nicolas Perrot. Publié pour la première fois par le R. P. J. Tailhan de la Compagnie de Jésus. 1864.

4. *Voyage* || *dans le* || *Nord du Brésil* || *fait durant les années 1613 et 1614*

de la relation de Claude d'Abbeville qui n'est resté que quatre mois au Brésil ; Ferdinand Denis a été le révélateur d'Yves d'Évreux dont le récit est la suite de celui de Claude d'Abbeville. On comprendra l'importance de ce livre quand on saura qu'Yves d'Évreux, lui, est resté deux ans à Maranhao. Il donne les détails les plus circonstanciés sur les mœurs et les coutumes indigènes et l'exhumation de ce vieux voyageur français en Amérique est pour moi le principal titre de gloire de notre regretté président d'honneur.

L'histoire et la géographie des pays hispano-portugais ne devaient pas seules intéresser Ferdinand Denis. La littérature ne devait pas manquer d'être l'objet des études d'un esprit délicat. Aussi nous fait-il connaître dans ses *Chroniques chevaleresques*[1], ces chefs-d'œuvre *Les sept Infans de Lara*, *Le mauvois roi et le bon vassal*, *Histoire de dona Constança Manuel*, *Chronique d'Inez de Castro*, etc., ainsi que *Le Tisserand de Ségovie*, comédie de Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza, le célèbre poète espagnol, mort en 1639, auquel notre grand Corneille emprunta le *Menteur*.

Le plus grand nom de la littérature portugaise n'était pas non plus oublié ; j'ai nommé Camoens.

L'illustre barde portugais a souvent trouvé des interprètes parmi nous, un peu tard toutefois : Les *Lusiades* paru-

par le Père Yves d'Evreux. Publié d'après l'exemplaire unique conservé à la bibliothèque impériale de Paris. Avec une introduction et des notes par M. Ferdinand Denis, conservateur à la bibliothèque sainte Geneviève. Leipzig et Paris, Librairie A. Franck — Albert L. Herold, 1864, in-8, pp. x + xlvi + 456.

Depuis, un autre ex. du P. Yves d'Evreux s'est trouvé dans la Bibliothèque du Dr Court ; il contenait les ff. 97-104 ; 113-120 ; 297-304 ; 337-344 ; en tout 4 feuilles de plus que l'ex. de la Bibl. nationale. Voir N° 65 du *Cat. de la précieuse Bib. de M. le Dr J. Court*. Paris, Leclerc, 1884, in-8.

Voir sur le P. Yves d'Evreux (Simon Michellet), un travail intéressant de M. Gabriel Marcel dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, N. S., t. IV, N° II, pp. 175-184.

1. *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, suivies du *Tisserand de Ségovie*, drame du XVII^e^ siècle, publiées par Ferdinand Denis. — Paris, Ledoyen, 1839, 1 vol. in-8, pp. IV-384, 192

rent en 1572[1] et le poème de l'immortel Camoens qui « chante les combats et les héros fameux qui, partis des rives occidentales de la Lusitanie et s'élançant à travers des mers jusqu'alors inexplorées laissèrent loin derrière eux la Taprobane, après avoir surmonté mille obstacles » ne fut traduit qu'en 1735 par Louis Adrien Duperron de Castera[2]; d'autres versions ont été données depuis, en particulier par Vaquette d'Hermilly, dont la version a été revue par La Harpe[3], J.-B.-J. Millié[4], O. Fournier et Desaules, F. Ragon[5], E. Albert[6], C. Lamarre[7], H. Garin[8] et E. Hippeau[9].

C'est à la traduction de Fournier et de Desaules, que Ferdinand Denis, auquel rien de portugais n'était étranger, donna le travail qu'on était en droit d'attendre de lui sur le grand poète[10].

Au moins indirectement, F. Denis s'était occupé de Camoens :

On se rappelle que dans le chant III des *Lusiades*, Camoens place « ce douloureux événement si digne de la mémoire qui pour toujours arrache les hommes au tombeau, et qui arriva à cette faible et déplorable femme qui ne fut reine qu'après sa mort » : l'épisode d'Inez de Castro avait excité la verve poétique d'une demoiselle restée inconnue[11]

1. *Os Lusiadas*, de Luis de Camoes. Com privilegio real. Impressos em Lisboa, com licença da Sancta Inquisação, et do Ordinario. Em casa de Antonio Gòcalvez impressor, 1572, in-4, 186 ff. c., S. L. prél., etc.

2. Paris, 3 vol. in-12; Amst., 1735, 3 vol. in-12, même éd. avec titre différent; Paris, 1768, 3 vol. in-12.

3. Paris, 1776, 2 vol. in-8.

4. Paris, 1825, in-8; 1844 (Dubeux et Ch. Magnin) et 1862, in-12.

5. Paris, 1842, in-8; 2e édit., 1850, en vers.

6. Paris, 1859, in-12

7. Paris, 1878, in-8.

8. Lisbonne, 1889, in-8, en vers.

9. Paris, 1890, in-8.

10. *Les Lusiades* de L. de Camoens. Traduction nouvelle, par MM. Ortaire Fournier et Desaules, revue, annotée et suivie de la traduction d'un choix des poésies diverses avec une notice bibliographique et critique sur Camoens, par Ferdinand Denis. Paris, Charles Gosselin, MDCCCXLI, pet. in-8, pp. 375.

11. *Essai d'imitation libre de l'épisode d'Ines de Castro, dans le poème des Luziadas de Camoens*, par Mlle M. M. A la Haye, 1773, in-8.

et celle du chevalier de Florian, ainsi que la passion de quelques dramaturges dont le plus célèbre est Lope de Véga. Ce sujet traité par J.-B. Gomes après Ferreira, ainsi que *Conquête du Pérou*, et le *Caractere des Lusitaniens*, deux tragédies en cinq actes, par Manuel Gaetano Pimenta de Aguiar, et la *Vie* du Grand Don Quichotte de la Manche et du gros Sancho Pança, par Antonio Jozé, formèrent le vingt-troisième volume des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés chez Ladvocat. On demanda à Ferdinand Denis une *Notice sur le Théâtre portugais*[1].

L'esprit aventureux de Denis lui fit aussi faire une incursion heureuse dans la littérature anglaise :

Rien n'est plus populaire que la mise en œuvre par Daniel Defoe des aventures du matelot Alexandre Selkirk abandonné pendant quatre ans dans l'île Juan Fernandez et secouru par le capitaine Rogers : *Robinson Crusoé*[2], de York, et son fidèle compagnon, Vendredi, ont fait la joie de générations, non seulement d'enfants, mais aussi d'hommes mûrs. Lorsque Petrus Borel, ajouterons-nous le lycanthrope, donna sa traduction de cet ouvrage fameux, ses éditeurs eurent soin d'ajouter à son travail une vie de Daniel de Foë, par Philarète Chasles, une dissertation religieuse de l'abbé La Bouderie, et des notices géographiques de Ferdinand Denis[3]. Plus tard, en collaboration avec Victor Chauvin, Denis devait donner l'histoire des *vrais Robinsons*[4], prédécesseurs ou successeurs de Sel-

1. *Chefs-d'œuvre du Théâtre portugais*. Gomes, Pimenta de Aguiar, Jozé. A Paris, chez Ladvocat, M.DCCC.XXXIII, in-8, et. pp. 1-48.

2. Le premier volume parut le 25 avril 1719.

3. *Robinson Crusoé*, par Daniel de Foe. Traduction de Petrus Borel. Le recit de la vie de Daniel de Foe, par Philarète Chasles, de notices sur le matelot Selkirk, sur Saint-Hilaire, sur l'île de Juan-Fernandez, sur les Caraïbes et les Pauliches, par Ferdinand Denis, et d'une dissertation religieuse, par l'abbé La Bouderie, vicaire-général d'Avignon. Orné de 150 gravures sur bois. Paris, Francisque Borel et Alexandre Varenne, 1836, 1 vol. in-8, pp. XVI-472, 474-XXVIII.

4. Les vrais Robinsons. Naufrages, solitude, voyages par MM. Ferdinand

kirk : Anna d'Arfet et Macham, Fernand Lopez, Alonso Craço, Gonçalo de Vigo, etc., qui a eu les honneurs d'une traduction anglaise[1].

Denis n'avait d'ailleurs pas dédaigné nos auteurs français et je retrouve de lui une notice biographique sur le menuisier de Nevers, Maître Adam[2], l'auteur des *Chevilles*, du *Vilebrequin*, etc., qui célébrait le vin dans une chanson bachique bien connue :

« Aussitôt que la lumière,
Vient redorer nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux ;
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main je lui dis :
Vois-tu sur la rive more,
Plus qu'à mon nez de rubis ?

L'Amérique du Sud ne suffit pas à l'activité de Ferdinand Denis : il nous promène dans les possessions russes de l'Amérique et dans la Californie, alors peu connue[3] ; il nous transporte en Afrique avec l'expédition de Charles-Quint[4] ; il nous fait parcourir le monde entier avec le

Denis... et Victor Chauvin. Dessins de Yan' Dargent. Paris, Mag. pittoresque, 1863, gr. in-8, pp. 379.

1. The True Robinson Crusoes. Stories of Adventure. Abridged from the French of F. Denis and V. Chauvin. By Charles Russell. With twenty plates. London, Cassell, s. d. (1870), pet. in-8, 3 ff. n. c. + pp. 223.

2. Poésies de Maitre Adam Billaut, menuisier de Nevers, précédées d'une notice biographique et littéraire, par M. Ferdinand Denis, conservateur à la Bibliothèque Sainte Geneviève, et accompagnées de notes, par M. Ferdinand Wagnien, avocat Edition complète, ornée de huit portraits dessinés sur la pierre par MM. Achille Devéria et E. Lassalle, avec deux vues du Nivernais, par M. Paul Bourgeois. Nevers, J. Pinet, 1842, gr. in-8.

3. Histoire des Antilles... par M. Elias Regnault. — Suite des États-Unis, depuis 1812 jusqu'à nos jours ; par MM. Elias Regnault et Jules Labaume. — Possessions anglaises dans l'Amérique du Nord... par M. Frederick Lacroix. — Les Californies. L'Orégon, et les possessions russes en Amérique. Les îles Noutka et de la Reine Charlotte ; par M. Ferdinand Denys, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Paris, Firmin Didot, 1849.

4. Fondation de la Régence d'Alger, Histoire des Barberousse, Chronique

*Brahme voyageur*[1], recueil des proverbes de toutes les nations.

Ferdinand Denis est non seulement américaniste et géographe ; il est bibliographe, et bibliographe excellent dans ces trois volumes modestes de la collection Roret, le *Manuel de Bibliographie universelle*[2], qui n'a d'équivalent, sans le remplacer toutefois, que la *Table analytique* du *Manuel du Libraire* de Brunet ; folkloriste avec la *légende du*

arabe du XVI^e^ siècle, publié sur un manuscrit de la Bibliothèque royale, avec un appendice et des notes. Expédition de Charles-Quint. Aperçu historique et statistique du port d'Alger. Orné de deux portraits et d'un plan. Par MM. Sander Rang, Officier supérieur de la Marine, et Ferdinand Denis. Paris, J. Angé, 1837, 2 vol. in-8.

A propos de la *Bibliography of Tunisia*... by H. S. Ashbee qui cite ce livre, M. Victor Chauvin, écrit, p. 439, du n° d'oct. 1890 du *Centralblatt für Bibliothekswesen* : « Si on donne ce livre, comme Hammer et Berbrugger ont énoncé des idées fausses sur le manuscrit dont il est question, il faut de toute nécessité mentionner le savant travail où elles sont réfutées : « Le Razaouat est-il l'œuvre de Kheir-ed-din (Barberousse) par H. de Grammont. Villeneuve sur-Lot, 1873, pp. v-41, tiré à 100 exemplaires. »

1. Le Brahme Voyageur, ou la Sagesse populaire de toutes les nations. Par M. Ferdinand Denis. Paris, rue et place Saint-André des-Arts, n° 30, 1832, in-12, pp. 108.

Ce petit volume faisait partie de la collection publiée par Ajasson de Grandsagne sous le titre de *Bibliothèque populaire, ou l'instruction mise à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences*, dont je note parmi les fondateurs le marquis Aguado, Baring, le duc de Bassano, le général Bertrand, Boulay de la Meurthe, le maréchal Clausel, Darcet, P. J. David, Didot, le général Drouot, Jomard, Laffitte, Lemoir, Panckoucke, Lord Seymour, etc.

Il n'a pas eu moins de six éditions, dont la dernière est : Paris, Didot, 1873, in-18, pp. 158.

Ce ne fut pas d'ailleurs la seule incursion de Denis dans le pays des proverbes : il a placé en tête de :

*Le Livre des Proverbes français*, par Le Roux de Lincy. Paris, Paulin, 1842, 2 vol. in-12,

Un *Essai sur la Philosophie de Sancho*, pp. VII-XXVIJ, et ce travail sur le célèbre compagnon du non moins célèbre chevalier Don Quichotte a eu les honneurs d'une traduction en espagnol dans le vol. V de *El Refranero general español, parte recopilada, y parte compuesta* por José Maria Sbarbi. Madrid, A. Gomez, Fuentenebro, 1876, pp. 161-185.

2. Manuels-Roret. Nouveau manuel de Bibliographie universelle par Messieurs Ferdinand Denis, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève ; P. Pinçon, bibliothécaire à la même bibliothèque ; et de Martonne, Ancien Magistrat. Paris, lib. encyclop. de Roret, 1857, in-8, pp. VI-708.

L'ouvrage a paru également en 3 vol. in-12 dans la même collection.

*cacaoyer*[1] : curieux et érudit en ce petit volume rempli de faits, le *Monde enchanté*[2], qui résume en un in-32, tout ce qui est connu du surnaturel au Moyen-Age ; dans cet *Arte plumaria*[3], où sont décrits les singuliers ouvrages en plumes fabriqués par les populations indigènes, enfin dans son *Histoire de l'ornementation des Manuscrits*.

L'ornementation des manuscrits a toujours été l'une des passions de M. Ferdinand Denis. Il rappelle, lui, artiste et bibliographe[4] que « C'est le génie le plus puissant qui ait éclairé le moyen-âge, c'est le Dante qui rappelle le premier l'amour de la France pour les beaux livres ornés de peinture, et c'est Paris, où le grand homme avait vécu dans son exil, que le poète regarde comme la cité par excellence, dès qu'il s'agit de trouver des peintres habiles qui avaient sans doute enseigné ceux que son pays admirait :

> Non se, tu Oderisi
> L'onor d'Agobbio e l'onor di quell'arte,
> Ch'alluminare è chiamata in Parisi.

« La parole du poète, c'est ici l'opinion de son siècle ; elle nous suffit. L'art en France, tel qu'il était pratiqué à partir du temps de Charlemagne jusqu'au XVI^e^ siècle, eut

1. Sous forme de lettre à M. Louis Paris et sous le titre de la légende de Cacahuatl, il traite des préparations du cacao au temps des anciens Mexicains. Voir pp. 301-328 de :

Le Cacao et le Chocolat considérés aux points de vue botanique, chimique, physiologique, agricole, commercial, industriel et économique, par Arthur Mangin... suivi de la légende du Cacahuatl par Ferdinand Denis... Paris, Guillaumin, 1860, in-12. — 2^e^ édit., Paris, 1862, in-18.

Lire également une *Lettre sur l'Introduction du tabac en France* et adressée par F. Denis à M. Alfred Demersay, chargé d'une mission dans l'Amérique méridionale à l'Assomption (Paraguay) et insérée dans l'ouvrage de ce dernier intitulé : *Du tabac au Paraguay*, Paris, Guillaumin, 1851, br. gr. in-8, pl.

2. Le Monde enchanté. Cosmographie et histoire naturelle fantastiques du moyen-âge, par M. Ferdinand Denis, orné d'une jolie gravure, par M. Vattier. Paris, A. Fournier, 1843, in-16, pp. IV-376, front.

3. Arte Plumaria. Les Plumes, leur valeur et leur emploi dans les arts au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans les Indes et dans l'Océanie par Ferdinand Denis. Paris, Ernest Leroux, 1875, br. in-8, pp. 76.

4. Imitation de J.-C., éd. Curmer, app., *Ornem.* des Mss., p. 5.

de nombreux admirateurs, et créa des écoles assez célèbres pour qu'il demeurât sans rival en Europe. »

Lorsque L. Curmer entreprit sa magnifique édition de l'Imitation de Jésus-Christ[1], il donna un appendice contenant une notice de Jules Janin, sur ce livre presque divin, un travail de l'abbé Delaunay, sur ses auteurs présumés, un catalogue bibliographique indiquant les manuscrits reproduits dans l'Imitation, etc., un index des manuscrits et la grande danse macabre, mais il confia aussi au docte conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève une *Histoire de l'ornementation des Manuscrits*[2].

Déjà une notice sur les manuscrits orientaux à miniatures de la Bibliothèque royale parue dans l'*Artiste*, 3e vol., 20 et 21 liv., augmentée de deux autres notices, avait permis à Ferdinand Denis de donner dans le premier volume du *Manuel du peintre et du sculpteur de L.-C. Arsenne* (1833), un essai *Des manuscrits à miniatures de l'Orient et du moyen-âge, et des voyages à figures dans leurs rapports avec la peinture moderne*[3].

Plus tard il enrichit le joli *Livre de prières illustré* publié en 1858 et dédié au Cardinal Morlot, archevêque de Paris, par B. Ch. Mathieu, d'une notice historique et d'un texte explicatif sur la peinture des manuscrits qui n'ont pas moins de 250 pages[4].

1. L'Imitation de Jésus Christ fidèlement traduite du latin par Michel de Marillac, garde des sceaux de France, accompagnée de quatre cents copies des plus beaux manuscrits français et étrangers du VIIIe au XVIIe siècle. Paris, L. Curmer, in-4.

2. Appendice à l'Imitation de Jésus Christ ... L. Curmer, MDCCCXVIII, in 4.

3. Manuel du peintre et du sculpteur; ouvrage dans lequel on traite de la philosophie de l'art et des moyens pratiques, par L.-C. Arsenne. Paris, bib. encyclop. de Roret, 1833, 2 vol. pet. in-12. Voir I, pp. 193 et suiv.

4. Livre de prières illustré à l'aide des ornements des manuscrits classés dans l'ordre chronologique et selon les styles divers qui se sont succédé depuis le huitième siècle jusqu'au seizième reproduits en couleurs et publiés par B. Charles Mathieu.

Tome II. Notice historique et texte explicatif par Ferdinand Denis, Conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et B. Ch. Mathieu. Paris, chez l'auteur, 1862, in-12.

En 1879, la maison Macià et Cie entreprit la reproduction chromo-lithographique du Missel Pontifical, appartenant à la Bibliothèque de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, exécuté par Estevam Gonçalves Neto, chanoine de la cathédrale de Vizeu, et Denis mit en tête de ce superbe volume un travail unique en son genre sur « la peinture des manuscrits illustrés en Portugal » qui ne comprend pas moins de 96 pages in-folio[1].

Sa grande connaissance du moyen-âge, avait fait confier à Ferdinand Denis dans l'*Encyclopédie portative* de C. Bailly de Merlieux[2], la rédaction d'un volume fort curieux sur les sciences occultes qui fournit un chapitre fort intéressant au vaste recueil publié par Lacroix et Séré et placé[3], dans la *Deuxième partie* qui comprend les *Sciences et Arts. — Belles-Lettres*, avec des chapitres importants : *Sciences naturelles*, par Émile Bégin, *Science héraldique*, par Émile de la Bédollière, *Instruments de musique*, par Paul Lacroix, *Poésie nationale*, par Ch. Nisard, *Éloquence sacrée, Éloquence civile et théâtre*, par Ch. Louandre.

En 1835, Denis donna un roman en deux volumes, *Luiz da Souza*.

Ces volumes sont devenus rares par suite d'un incendie ; ce roman est considéré comme une continuation des études de Denis sur les sciences occultes[4].

1. Missel Pontifical de Estevam Gonçalves Netto. Propriété de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne. Reproduit en chromolithographie et précédé d'une notice sur l'ornementation des Mss. portugais avec mention d'un poème français MS. rappelant la fête brésilienne qui eut lieu à Rouen en 1550 par M. Ferdinand Denis, in-folio, s. d. (1879).

2. Tableau historique, analytique et critique des Sciences occultes, où l'on examine l'origine, le développement, l'influence et le caractère de la Divination, de l'Astrologie, des Oracles, des Augures, de la Kabbale, la Féerie, la Magie..., par F. Denis. Paris, 1830, in-16.

3. Sciences Occultes (*Le Moyen-Age et la Renaissance*..., Paul Lacroix (et) F. Séré, tome IV. Paris, 1851, in-4, 32 ff.).

4. Luiz de Souza, par M. Ferdinand Denis. Paris, Charles Gosselin, MDCCCXXXV, 2 vol. in-8, pp. 352-336.

D'ailleurs, le mérite de Ferdinand Denis comme écrivain original était grand, ainsi qu'en témoigne le maître de la critique française au XIX^e^ siècle, SAINTE-BEUVE.

Sainte-Beuve écrivait en 1838[1] :

« M. Ferdinand Denis, auteur de *Scènes de la Nature sous les Tropiques*[2] et d'*André le Voyageur*[3], est dans nos générations un représentant très pur et très sensible de l'inspiration propre venue de Bernardin de Saint-Pierre : par les deux ouvrages cités, il appartient tout-à-fait à son école ; mais c'est sa famille qu'il faut dire. »

Citons encore une notice[4] qui a été composée par Ferdinand Denis. Le gouvernement avait décidé en 1843 d'ériger une statue sur la place carrée du port de Toulon. M. Alphonse Denis, maire de la ville d'Hyères, député du Var, frère de Ferdinand[5], proposa comme statuaire, M. Daumas, né à Toulon et comme sujet le *Génie de la Navigation* dont le modèle fut admis à l'exposition du Louvre en 1845.

Enfin un recueil de voyages anciens et modernes[6], renfermant des morceaux par J.-J. AMPÈRE, sur la Norvège, BERGMAN, sur les Kalmoucks, Ch. LENORMANT, sur les femmes arabes, HUMBOLDT, sur l'Orénoque, Th. PAVIE, sur Philadelphie, Sir Thomas RAFFLES, sur les Battas, etc.

La collaboration de Ferdinand Denis aux recueils périodiques fut aussi considérable que variée :

1. Page 61 de la *Notice historique*, en tête de *Paul et Virginie*. Paris, L. Curmer, 1838, gr. in-8.

2. Scènes de la nature sous les Tropiques, et de leur influence sur la poésie ; suivies de Camoens et José Indio, par Ferdinand Denis. Paris, Louis Janet, 1824, in-8.

3. André le Voyageur, histoire d'un marin. Paris, s. d. [1827], in-18, fig. de Deveria, pp. IV-166.

André le Voyageur, avec des notes nouvelles, comprenant le naufrage aux îles Crozet, suivi du Brahme..., par Ferdinand Denis... 4^e^ édition. — Paris, rue de l'École de Médecine, 13, 1850, in-8, pp. II-230, et pl.

4. *Le Génie de la Navigation*. Statue en bronze exécutée par M. Daumas pour la ville de Toulon. Toulon [et] Paris, 1847, br. in-8, pp. 138.

5. Né à Paris le 25 déc. 1794.

6. *Les Navigateurs ou Choix de Voyages anciens et modernes*, recueillis par M. Ferdinand Denis. Paris, Louis Janet, s. d., in-12 [1834], pp. VIII-496.

La *Revue Britannique* commencée à Paris, en 1825, par Charles Coquerel, Dondey-Dupré fils, Géruzez, Ed. Lafon de Ladébat, Raulin, Saulnier fils, le Dr West, à l'imprimerie de Dondey-Dupré, éditée d'abord par Saulnier (1re, 2e, 3e séries jusqu'au vol. 17), puis par L. Galibert (3e s., vol. 18, 4e s., vol. 24), a été depuis lors dirigée par Amédée Pichot (1840). Je crois que le nom de Denis ne figure sur la couverture de cette publication périodique estimée que depuis cette dernière direction. Mais c'est surtout au *Magasin Pittoresque* que Denis a donné ses notices instructives et rédigées d'une façon extrêmement agréable.

Dans les dernières années de sa vie, Ferdinand Denis produisait peu ; c'était une Encyclopédie vivante, ouverte avec la meilleure grâce du monde, à ceux qui la voulaient consulter ; il passait son temps à répondre de vive voix ou par lettres aux questions, qui de toutes parts, lui étaient adressées. Qui ne connaissait ce long cabinet de l'administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, avec ses deux immenses bibliothèques, chargées des *Lendas da India*, de Barros et de Couto, de Castanheda et de Faria y Sousa ? Là, derrière la chaise du bibliographe, le masque rigide de l'évocateur de l'*Enfer*, à côté du sombre visage du musicien de *Fidelio* ; au dessous, le portrait d'un souverain protecteur des sciences, ami du maître de céans. C'est cette bibliothèque qui, après quelques prélèvements faits par la Bibliothèque Sainte-Geneviève, a été, avec la correspondance de son propriétaire, scandaleusement vendue sans catalogue à l'Hôtel Drouot. On mit brusquement à la retraite ce doux érudit sans défense ; il fut même obligé de quitter son appartement de Sainte-Geneviève pour un logement au fond de la cour, rue de Tournon 29, dont le jour venait de la rue de Condé. Le changement de gîte est au vieillard ce qu'est le déplacement du nid à l'oiseau : il en meurt.

Ferdinand Denis appartenait à une génération que beau-

coup aujourd'hui affectent de méconnaître et même de mépriser ; nous vivons à une époque de critique et d'analyse, plutôt que de création et de synthèse ; les spécialités tuent trop souvent la culture générale. Ces périodes d'idées différentes importent à l'avancement de la science. Nos devanciers mettaient en œuvre les matériaux accumulés par leurs prédécesseurs : époque de vulgarisation ; à notre tour, nous réunissons les éléments des travaux de l'avenir : époque de concentration. Chaque heure a sa valeur.

Ferdinand Denis laissera la mémoire d'un laborieux et d'un modeste : on a pu corriger dans son œuvre quelques erreurs, augmenter le bagage des connaissances formé par lui, mais il est impossible de ne le point consulter ou de le passer sous silence. Il conserve le double mérite d'être arrivé un des premiers dans un champ à peine exploré et d'y avoir tracé un sillon ineffaçable.

L'œuvre est durable, le souvenir aimable. De combien d'hommes en peut-on dire autant ?

# ÉTAT ACTUEL
# DE LA QUESTION DU « FOU-SANG »[1]

A ce nom de *Fou-sang* se rattache le problème si important de la découverte de l'Amérique par les Chinois, qui a fait verser des flots d'encre et qui, j'espère, est résolu définitivement aujourd'hui.

Deux questions se posent tout d'abord : 1° Les Chinois, ou mieux les Japonais, sont-ils allés en Amérique ? 2° Le *Fou-sang* est-il l'Amérique ? Je n'ai pas l'intention de répondre aujourd'hui à la première question. Qu'il y ait eu des relations entre l'Extrême-Orient et la côte occidentale de l'Amérique, rien de moins improbable : toutes les années, on découvre un grand nombre de jonques, qui, poussées par le grand Courant noir, vont s'échouer sur les côtes de la Californie ; on trouve en Amérique de nombreux emblèmes qui en rappellent singulièrement d'autres similaires du Céleste Empire ; on connaît entre autres cette figure circulaire sur le diamètre de laquelle sont marquées deux demi-circonférences décrites en sens inverse, comme, par exemple, dans le monument de Copan, qui a été l'objet d'un travail du Dr Hamy ; ce n'est pas autre chose que le *T'ai-ki* des Chinois.

Mais à la seconde question, je réponds hardiment : Non, le Fou-sang *n'est pas l'Amérique*.

Tout d'abord, qu'est-ce que le *Fou-sang* ?

Comme le fait remarquer le Dr Schlegel dans le tra-

1. Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. I. Paris, 1895-1896, pp. 33-41.

vail qui nous occupe aujourd'hui[1] : « Le *Fou-sang* n'est un pays problématique que pour nous autres Européens. Pour les Chinois, il n'est nullement une *terra incognita* ; il est supposé être connu de tout le monde, aussi bien que le *Japon*, *Formose*, la *Corée*, les îles *Lieou-kieou* ou autres îles qui se trouvent sur la côte orientale de la Chine. » En effet, dans la carte chinoise, que nous avons en ce moment devant nous, nous voyons dans la mer Orientale, ou mieux dans la mer d'Azur, figurer une série d'îles parmi lesquelles — on sait le vague des positions géographiques chinoises — le Fou-sang entre Tchao-sien, qui est la Corée, et Tsoung-ming, qui est la grande île à l'embouchure du Kiang ; le Japon, les Lieou-kieou sont marqués plus sud, détermination approximative, naturellement, mais qui indique bien des îles à l'est de la Chine, placées du nord au sud.

De Guignes, qui, au milieu de travaux sérieux, a eu des conceptions absolument chimériques, puisqu'il a voulu faire des Chinois une colonie égyptienne, a trouvé dans le *Wen-hien-t'oung-k'ao* de l'encyclopédiste Ma Touan-lin, un passage sur le *Fou-sang* que nous publions d'après la traduction plus exacte de Stanislas Julien, donnée dans la troisième année de l'*Année géographique* de Vivien de Saint-Martin :

*
* *

« Le royaume de Fou-sang (a été connu des Chinois) dans la première année de la période Yong-Youen de la dynastie des Tshi (499). Dans ce royaume, il y eut un Cha men, nommé Hoeï-chin, qui vint dans l'arrondissement de King-tcheou. Il raconta ce qui suit :

« Ce royaume est situé à environ 20000 li à l'est du royaume

1 Page 3 de : *Problèmes géographiques. Les peuples étrangers chez les historiens chinois. — I. Fou-sang kouo. Le Pays de Fou-sang.* Par Gustave Schlegel, Professeur de Langue et de Littérature chinoises à l'Université de Leide. — « Extrait du *T'oung Pao*, vol. III, n° 1. » Leide, E. J. Brill, 1892, in-8.

de Ta-haŭ. Ce pays est à l'est du royaume du Milieu ; il produit un grand nombre d'arbres fou-sang, et c'est de là qu'est venu son nom. Par ses feuilles, l'arbre fou-sang ressemble à l'arbre thong. Quand elles commençent à naître, elles sont comme les pousses (comestibles) du bambou. Les habitants les mangent. Les fruits de cet arbre ressemblent à des poires, mais ils sont rouges. On file (les fibres de) l'écorce et l'on en fabrique de la toile pour faire des vêtements ; on en fait aussi une sorte de brocart (*sic*). (Les habitants) construisent des maisons en planches ; ils n'ont point de villes murées. Ils ont une écriture, et fabriquent du papier avec (les fibres de) l'écorce du fou-sang. Ils n'ont ni cuirasses, ni lances, et ne livrent point de batailles.

« D'après les lois du royaume, il y a deux prisons, celle du midi et celle du nord. Ceux qui ont commis un léger délit sont mis dans la prison du midi ; et ceux qui ont commis un crime, dans la prison du nord. Si le coupable obtient sa grâce, on le met dans la prison du midi ; s'il n'obtient pas sa grâce, dans la prison du nord. Dans la prison du nord, qui reçoit des coupables des deux sexes, si un homme et une femme ont commerce ensemble, et qu'il naisse un garçon, à l'âge de huit ans il est esclave ; s'il naît une fille, à l'âge de neuf ans elle est esclave.

« Les hommes qui ont commis un crime restent en prison jusqu'à la mort. Quand un noble a commis un crime, les habitants se réunissent en grande assemblée. On place le coupable dans un souterrain, et l'on dépose devant lui des mets et des breuvages, puis on prend congé de lui comme lorsqu'on se sépare d'un mort. On l'entoure de cendre. Si un homme a commis un crime grave, il est retranché seul de la société. S'il a commis deux crimes graves, le même châtiment l'atteint ainsi que ses fils et ses neveux ; s'il en a commis trois, ce châtiment s'étend jusqu'à la septième génération.

« Le roi s'appelle I-ki. Les nobles de première classe sont les Touï-lou ; ceux de deuxième classe, les petits Touï-lou ; ceux de troisième classe, les Na-to-cha.

« Quand le roi sort, on l'accompagne avec des tambours et des cornets. La couleur de ses vêtements change suivant les années. Dans les années marquées des signes cycliques *Kia* et *I*, ils sont verts ; dans les années marquées des signes cycliques *Ping* et *Ting*, ils sont rouges ; dans les années marquées des signes *Meou* et *Sse*, ils sont jaunes ; dans les années marquées des signes cycli-

ques *Keng* et *Sin*, ils sont blancs ; dans les années marquées des signes *Jin* et *Kouëï*, ils sont noirs.

« Il y a des bœufs dont les cornes sont fort longues, et qui sur leurs cornes portent jusqu'à un poids de 20 *ho* (le ho est une mesure de dix boisseaux).

« Il y a des chars traînés par des chevaux, des bœufs ou des cerfs. Les habitants élèvent des cerfs comme en Chine on élève des bœufs.

« On fait des fromages avec du lait. Il y a une espèce de poire rouge qui peut être gardée pendant une année sans se gâter. Il y a beaucoup de raisins. Il n'existe pas de mines de fer, mais le cuivre est très abondant. Les habitants n'estiment pas l'or ni l'argent. Les marchés publics ne sont soumis à aucun droit.

« Voici la loi des mariages : Le futur va dans la famille de la fille (qu'il veut épouser), et construit une maison (*sic*) en dehors de sa porte ; le matin et le soir, il l'arrose et la balaye. Si, au bout d'un an, la fille n'éprouve pas d'amour pour lui, elle le renvoie ; mais s'ils sont épris d'amour l'un pour l'autre, ils se marient. Les cérémonies du mariage sont en général les mêmes qu'en Chine.

« Si un père ou une mère meurent, on ne mange pas pendant sept jours ; si c'est un grand-père ou une grand'mère, pendant cinq jours ; si c'est un oncle, une tante ou une sœur, pendant trois jours. On place sur un piédestal l'image de la personne défunte ; on la salue le matin et le soir et on lui fait des offrandes. Aucune loi ne règle les vêtements de deuil. L'héritier du trône reste trois ans sans s'occuper des affaires du royaume.

« Anciennement, on ne connaissait pas la doctrine du Bouddha. Dans la deuxième année de la période de Ta-ming, de la dynastie des Song (458), cinq bhichous (religieux mendiants) du royaume de Ki-piñ voyagèrent dans ce pays, et y répandirent la loi, les livres et les images du Bouddha. Leur doctrine engageant les hommes à quitter la famille (à embrasser la vie religieuse). Les mœurs des habitants changèrent aussitôt (c'est-à-dire les habitants adoptèrent aussitôt les usages et les principes du bouddhisme). »

* * *

De Guignes s'empressa de conclure que le pays de Fou-sang d'où arrivait, au v^e^ siècle de notre ère, le pèlerin bouddhiste Hoei-chin, n'était autre que l'Amérique. Cette

théorie, adoptée par différents savants, a eu pour défenseurs principaux, en particulier, le sinologue de Munich, Karl Friedrich Neumann, le chevalier de Paravey, Gustave d'Eichthal, Charles G. Leland, et enfin Edward P. Vining, qui sous le titre de *An inglorious Colombus*, a réuni à New-York, en 1885, dans un énorme volume in-8, des matériaux dont la valeur est grande comme quantité, mais dont l'examen, et par suite, les conclusions sont faibles.

Mais c'est au regretté marquis d'Hervey-Saint-Denys, que la théorie américaine du *Fou sang* avait dû sa popularité. La science du sinologue n'était complétée ni par celle du géographe ni par celle du naturaliste ; témoin les notes rares et médiocres de son Ma Touan-lin. Sa théorie avait eu déjà des adversaires, et son travail avait surtout pour but de répondre à Klaproth :

« Klaproth est, dit-il, en réalité, le seul critique qui ait nié l'identification du *Fou-sang* avec l'Amérique, puisqu'on ne saurait compter isolément l'opinion de ceux qui déclarent s'en rapporter à lui les yeux fermés. Parmi ces derniers, toutefois, se sont trouvés plusieurs orientalistes estimables, dont le jugement n'a pas laissé d'impressionner le public savant étranger aux études chinoises, et d'inspirer de grands doutes sur les faits que De Guignes avait avancés. »

Le marquis d'Hervey-Saint-Denys se trompait en 1876 ; déjà le vrai professeur de chinois de De Guignes, le Père Antoine Gaubil, l'un des trois grands sinologues de Péking, au XVIII^e^ siècle, — les deux autres sont les PP. Gerbillon et de Prémare, — avait marqué combien était fausse la route prise par son disciple, cette fois moins fidèle que lorsqu'il s'agissait de publier l'histoire des peuples du nord de l'empire chinois, lorsqu'il lui écrivait le 31 octobre 1755 :

« Une route des Chinois pour un voyage de Chine en Californie, au temps marqué sur la carte, me paraît n'avoir aucun fondement. Supposez que les Japonais aient eu connaissance de l'Amérique avant l'arrivée des missionnaires au Japon, les Chinois ont pu avoir, à cette époque, des connaissances de l'Amérique, mais

celles que vous avez conclues de la relation des bonzes sont au moins fort douteuses ; les examens que vous aurez faits des distances marquées dans les mémoires chinois de géographie au temps de chaque dynastie, vous auront aisément fait voir la nécessité d'une bonne critique sur le résultat qu'on peut tirer de ces distances chinoises. Sans cet examen et sans cette critique on s'exposera à bien des erreurs, et erreurs les plus grossières.. Dans les cartes chinoises du Japon, dressées avant l'entrée des missionnaires à la Chine et au Japon, on ne voit pas des vestiges des connaissances de l'Amérique ; on n'y voit pas le terme boréal des pays du Yeso ; on y voit quelques îles à l'est, voisines de Yeso et du Japon. »

*
* *

Un nouveau champion est venu à la rescousse de Gaubil et de Klaproth, c'est mon collègue et ami, M. le Dr. Gustave Schlegel, professeur de chinois à l'Université de Leyde. Sous le titre de *Problèmes géographiques, Les peuples étrangers chez les Historiens chinois*, le Dr. Schlegel, grâce à sa connaissance des sciences naturelles, puisée aux leçons de son illustre père, le Dr. Hermann Schlegel, a recherché, en dehors des textes purement chinois, une base à une théorie qui, sans être celle de Klaproth, s'en rapproche, puisque le savant berlinois cherchait le Japon dans le *Fou-sang*, et s'éloigne par suite de l'Amérique.

J'indique en quelques mots les points saillants du travail du Dr. Schlegel :

1° Le fac-simile d'une carte de la côte orientale de la Chine à laquelle j'ai fait allusion plus haut ;

2° Le passage du *Chan-haï-king* relatif au *Fou sang* ;

3° Ce passage d'un auteur du IIe siècle avant notre ere sur la détermination de la région ou il faut chercher le *Fou-sang*

« Nous lisons dans les « Notices des dix îles » que *Fou-sang* se trouve sur la rive orientale de la mer Orientale. Quand on marche tout droit et remonte la côte par terre pour toujours, on trouve encore à l'est la *mer Azurée*. Cette mer, dans toute son

étendue, est splendide, et n'est pas salée et amère comme les eaux de la mer Orientale : elle est d'une couleur azurée parfaite, douce et d'un goût exquis. *Fou-sang* se trouve dans cette mer Azurée. Le pays a 10 000 *li* carrés. On y trouve le palais de *Thai-ti*, et c'est le pays gouverné par *Thai-tchin Toung-wang-fou* (le père du roi de l'orient très exalté). Dans ce pays il y a beaucoup d'arbres dont les feuilles sont comme celles du mûrier, et ils portent aussi des mûres. Les plus grands arbres ont plusieurs milliers de brasses de longueur, et plus de deux mille demi-coudées de grosseur. Les arbres croissent deux à deux de la même racine, en paires, et s'appuient l'un sur l'autre. C'est pour cela qu'on les appelle *fou-sang* [c'est-à-dire « Les Mûriers (*Sang*) qui se soutiennent (*fou*)]. » Les génies, en mangeant de leurs mûres, deviennent luisants sur tout leur corps, peuvent voler et se tenir dans l'air. Quoique cet arbre soit grand, ses feuilles et mûres sont pourtant comme celles du mûrier de la Chine. Mais les mûres sont rares et de couleur rouge. Ils portent une fois dans les 9 000 ans des fruits, dont le goût est extrêmement doux et suave. La terre y produit de l'or rouge et des pierres précieuses rondes qui ressemblent aux pierres à briques de la Chine.

« En faisant la part du merveilleux, nous trouvons les faits suivants dans la notice précédente : d'abord que *Fou-sang* est une île dans la mer Orientale, dans la partie qu'on nomme la mer Azurée, qui répond à la mer du Japon de nos cartes. On y fait encore mention de l'arbre d'après lequel l'île est nommée, et qui n'est ici que la *Broussonetia papyrifera*, ou l'arbre à papier, qui porte des fruits ronds d'une couleur poupre foncé. Au lieu 仙人 de *sien-jin*, génies, je propose de lire 山人 *chan-jin*, les montagnards. L'histoire du Japon dit des Aïnos qu'ils grimpent sur les montagnes comme des oiseaux, et marchent dans les herbes comme les bêtes sauvages ; c'est cette agilité que *Toung-fang-soh* exprime par sa métaphore qu'ils peuvent voler et se tenir dans l'air. Quant à l'or, c'est, comme on le sait, un des produits de l'île de *Karafto* ; et par les pierres précieuses rondes, l'auteur indique probablement la belle obsidienne bleue, nommée *Krafto-tama*, dont les boules ont quelquefois 2 à 3 décimètres de diamètre.

« 3° Un dernier argument contre l'identification du *Fou-sang* avec l'Amérique se trouve dans un passage de *Sze-ma*, qui dit que le grand courant équatorial qui s'étend de la côte orientale

du Japon jusqu'à la Californie, nommé *Kouro syau* ou « Courant « noir » par les Japonais, et *Mi-lü* « Réceptacle ultérieur » par les Chinois, se trouve à l'orient du *Fou-sang*.

« Ce courant était connu de bonne heure des Chinois. *Tchoang-tsze* dit : « Le *Mi-lü* entraîne toutes les eaux de la mer au dehors. « Il se trouve en aval de tous les fleuves, et c'est pour cela qu'on « l'appelle *Mi* (ultérieur) : c'est l'endroit où toutes les eaux se « réunissent, et c'est pour cela qu'on le nomme *Lu* (réceptacle). » *Tch'in Lun-kiung* dit dans sa géographie : « Est du Japon et des « (îles) *Lieou-kieou*, les eaux coulent toutes vers l'Est, et c'est « ce que *Tchoang-tsze* veut dire par la phrase que le *Mi-lü* les « entraîne. » *Sze-ma* a parfaitement raison quant à ce courant Est de *Fou-sang*, ou de Karafto. La Pérouse rencontrait près de l'île *Ketoï* (des Kouriles) un courant qui l'entraîna, en deux jours, 40 milles vers l'ouest ; un courant occidental aussi fort fut remarqué dans le détroit qui sépare Yezo du Karafto.

« Or, en prenant *Fou-sang* pour l'Amérique, il faudrait singulièrement déplacer ce grand courant de la mer du Japon jusqu'à la Californie, pour le placer sur la côte orientale de l'Amérique, ce qui est une absurdité. »

Ainsi, on voit qu'à lui seul ce dernier argument suffirait à faire crouler cette théorie que le *Fou-sang* est l'Amérique.

On peut hésiter sur l'emplacement du *Fou-sang*, mais il est certain aujourd'hui qu'il le faut chercher, d'une façon générale, dans les îles à l'est de la Chine, au nord des îles Lieou-kieou et du Japon et, d'une façon particulière, soit dans les Kouriles, soit comme nous sommes disposé à l'admettre avec le Dr. G. Schlegel, dans l'île Sakhalin ou de Krafto, au nord de Yeso [1].

1 Depuis la lecture de ce mémoire j'ai ajouté dans mon travail *Les Etudes chinoises* (1895-1896), « Extrait du *T'oung Pao*, vol. V, n° 5 et vol. VI, n° 1. Leide, E.-J. Brill 1895, in-8, pp. 79 et 80

« La théorie de Schlegel me paraît avoir résolu de manière définitive un problème sans cesse présenté aux Congrès d'Orientalistes et de Géographes, les arguments présentés depuis lors paraissent n'offrir qu'un intérêt de controverse et aucune valeur scientifique. »

## BIBLIOGRAPHIE

— Voir les passages relatifs aux extraits du *Wen-hian-toung-kao* par De Guignes dans une lettre adressée par le P. Gaubil à M. de l'Isle (Pékin, 28 août 1752). — (*Panth. litt.*, IV, p. 64).

— Lettre du P. Gaubil à M. De Guignes, Pékin, le 31 octobre 1755 (*Ibid.*, pp. 71-72).

— Lettre du P. Gaubil à M. de l'Isle, Pékin, 3 novembre 1755 (*Ibid.*, pp. 73-75).

— Recherches sur les Navigations des Chinois du côté de l'Amérique, Et sur quelques Peuples situés à l'extrémité orientale de l'Asie. Par M. de Guignes. (*Rec. de l'Ac. des Insc., Mém.*, XXVIII, 1761, pp. 503-525). Avec 2 cartes.

Il y a des extraits de ce mémoire dans le *Journal historique sur les matières du temps*. Paris, Juillet, 1753, LXXIV, pp. 43-48.

— J. Klaproth. — Recherches sur le pays de Fousang mentionné dans les livres chinois et pris mal à propos pour une partie de l'Amérique. (*Nouvelles Annales des Voyages*, XXI, 2e sér., 1831, pp. 53-68).

— Paravey, Chev. de. — Origine asiatique d'un peuple de l'Amérique du Sud. Pièce in-8, *s. l. n. d.*, pp. 7.

Extrait du No. 15, tome III, des *Annales de Phil. chrétienne.*

La lettre de M. de Paravey à la Soc. Asiatique, à laquelle il est fait allusion dans cet article, a été publiée en 1829 par la *Quotidienne.*

— Mémoire sur l'origine japonaise, arabe et basque de la civilisation des peuples du plateau de Bogota, d'après les travaux récents de MM. de Humbold et Siébold. Par M. de Paravey. Paris, Dondey-Dupré, 1835, br. in-8, pp. 33 + 1 pl.

— Documens hiéroglyphiques emportés d'Assyrie, et conservés en Chine et en Amérique, sur le déluge de Noé, les dix générations avant le déluge, l'existence d'un premier homme, et celle du péché originel : Dogmes qui sont la base du Christianisme, mais qui sont niés en ce jour. Par le Cher. de Paravey,... A Paris, chez Treuttel et Wurtz, 1838, in-8, pp. 56 + 1 f. er. + 2 pl.

Extrait des *Annales de Phil. chrétienne.*

— L'Amérique, sous le nom de pays de Fousang, est-elle citée, dès le 5e siècle de notre ère, dans les grandes annales de la Chine et, dès lors, les Samanéens de l'Asie centrale et du Caboul y ont-ils porté le bouddhisme, ce qu'a cru voir le célèbre M. De Guignes, et ce qu'ont nié Gaubil, Klaproth et M. de Humboldt ? Discussion ou Dissertation abrégée, où l'affirmative est prouvée, Par M. de Paravey... (Extrait du No. de fevrier 1844 des *Annales de Phil. chrétienne*). Paris, chez Treuttel et Wurtz,... 1844, br. in-8, pp. 27.

— Nouvelles Preuves que le pays du Fou-sang mentionné dans les livres chinois est l'Amérique. Br. in-8, pp. 12 + 1 pl.

Par le Chev. de Paravey. — On lit à la fin : Extrait du No. 90 (juin 1847) des *Annales de Philosophie chrétienne*.

— Réfutation de l'Opinion émise par M. Jomard[1] que les peuples de l'Amérique n'ont jamais eu aucun rapport avec ceux de l'Asie (Extrait du numéro de mai 1849 des *Annales de Philosophie chrétienne*). Br. in-8, pp. 7.

— Ostasien und Westamerika. Nach chinesischen Quellen aus dem fünften, sechsten und siebenten Jahrhundert. Von Karl Friedrich Neumann. (*Zeitschrft. f. Allg. Erdkunde*, Berlin. Vol. XVI, 1864, pp. 305-330).

M. Neumann avait défendu la même thèse dans l'*Ausland* en 1845, à l'occasion du mémoire de M. de Paravey.

— Dans une « Notice ethnographique de l'Encyclopédie japonaise *Wa-kon-san-sai-dzou-yé* » publiée dans ses *Variétés Orientales*, 3e éd., pp. 73-80, M. Léon de Rosny cite un passage sur le « Fou-sang » (p. 80) et ajoute en note « J'ai traduit cette notice pour M. Jose Pérez, qui l'a insérée dans son Mémoire sur les relations des anciens Américains avec les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique » (Voir *Revue orientale et américaine*, t. VIII, p. 191).

— José Perez. — Mémoire sur les relations des anciens Américains avec les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique (*Rev. Orient. et Amér.*, VIII, 1862, p. 162, et *Actes*, IV, p. 162 et 300).

— Études sur les Origines Bouddhiques de la civilisation américaine, par M. Gustave d'Eichthal. Première Partie. Extrait de la *Revue archéologique*. Paris, 1865, in-8, pp. 86.

1. A la Société de Géographie le 19 janvier précédent.

Voir pp. 3 et seq. une analyse du mémoire de De Guignes publié en 1761 (*vide supra*) et pp. 81 et seq., une réponse aux observations de M. Vivien de Saint-Martin dans l'*Année géographique* (*vide infra*) : *Une vieille Histoire remise à flot.*

— Une vieille histoire remise à flot. Le pays de Fou-sang des Chroniques chinoises. (*L'Année géographique*, 3e année, 1865, pp. 253-268).

Cet article contient la trad. inédite par S. Julien du liv. CCCXXVII, fol. 1 et suiv. de Ma Touan-lin sur le Fou-sang.

— Une mission bouddhiste en Amérique au Ve siècle de l'ère chrétienne, par le Docteur A. Godron, Doyen de la Faculté des Sciences de Nancy. (*Annales des Voyages*, 1868, IV, pp. 6-20).

— Sur le Fou-sang et les rapports des Chinois et des Américains dans l'antiquité par le Marquis d'Hervey de Saint-Denys. (*Actes de la Soc. d'Ethn.*, VI, 1869, pp. 171 et seq.).

— Mémoire sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de *Fou-sang*, et sur quelques documents inédits pouvant servir à l'identifier, par M. le Marquis d'Hervey de Saint-Denys. Extrait des Comptes-rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCLXXVI, br. in-8, pp. 17.

Voir également le Ma Touan-lin, du même auteur, I, pp. 374-401.

— Les Anciens Chinois ont-ils connu l'Amérique. Par MM. Bille, Madier de Montjau et Adrien de Longpérier. (*Compte-rendu de la 1re Session du Cong. des Orient.*, 1873, I, pp. 377-381).

— Lucien Adam. — Du Fousang. — (*Congrès international des Américanistes*, Comptes-rendus). Nancy et Paris, 1875, 2 vol. in-8, I, pp. 144-163.

— L'ancienne querelle au sujet du *Fou-sang* a été recommencée dans *Notes and Queries on China and Japan* et dans le *Chin. Rec.* Une note signée Y. J. A[llen] : « *Buddhist Priests in America* » (reproduite p. 161 du *Fusang* de Leland) dans laquelle étaient demandés des renseignements sur la théorie de Neumann parut dans le No 4, Avril 1869, p. 58 du Vol. III de *Notes and Queries*.

Theos. Simpson répondit à cette note par une lettre (reproduite pp. 162-163 de l'ouvrage de Leland) imprimée, pp. 78-79.

Dans le numéro du *Chin. Rec.* de mai 1878, pp. 344-345, on réimprima un article qui avait paru dans le *Gentleman's Magazine* sous le titre de « Who discovered America? Evidence that the new world was known to the Chinese fourteen hundred years ago ».

Dans une note signée S, imprimée dans *N. & Q.*, Vol. IV, p. 19 (Mars 17, 1870), on indique le passage des *Variétés Orientales* de Léon de Rosny, que nous citons plus haut. Une autre note, signée *J. H. G.*, p. 96 (Sept. 1870) du même journal, répond à l'article de S.

— Dans le *Chinese Recorder* d'octobre 1870, pp. 114-120, paraît un article du Dr E. Bretschneider (*Fu-sang, or who discovered America?* — Peking, 13th June 1870) contraire à l'hypothèse de Neumann. Cet article est reproduit dans l'ouvrage de Leland, pp. 165-176.

— Fusang (*The Cycle*, 16th July, 1870).

— Fusang or the Discovery of America by Chinese Buddhist Priests in the fifth Century. By Charles G. Leland. London: Trubner, 1875, pet. in-8, pp. XIX-212.

Notices : *The Athenæum*, No. 2480, May 8, 1875. — *The Academy*, VII, 1875, p. 653 [Par R. H. Major] — *China Review*, IV, p. 57. — *Continental Monthly*, I, 389, 500. — (W. Speer), *Princeton Review*, XXV, 83. — *Penn Monthly*, VI, 603.

— Fu sang Lettre du Rev. J. Goble. (*Japan Gazette*, Oct. 15, 1875. *China Review*, IV, p. 204).

— Ueber das Land *Fu Sang* nach den alten chinesischen Berichten. Von E. Bretschneider (*Mitt. d. Deutsch. Ges. f. Nat. u. Volk. Ostasiens*, Bd. II, pp. 1-11, Yokohama, 1876).

Tirage à part.

— Ueber das Land Fu Sang, nach den alten chinesischen Berichten von E. Bretschneider (*Mitt. k. u. k. geog. Ges. Wien.*, 1877, pp. 566-583).
D'après le 11. Heft des *Mitt. Deutsch. Ges. f. Nat. u. Volk. Ostasiens.*
Notice : *China Review*, V, pp. 401-403.

— Notices of Fu-sang, and other Countries lying east of China, in the Pacific Ocean. Translated from the Antiquarian Researches of Ma Twan-Lin, with notes. By S. Wells Williams, Professor of Chinese Language and Literature in Yale College. New Haven: Tuttle, Morehouse & Taylor... 1881, br. in-8, pp. 30.

From the *Journal of the American Oriental Society*, Vol. XI, 1881.

— An inglorious Columbus; or, Evidence that Hwui shan and a Party of Buddhist Monks from Afghanistan discovered America in the Fifth Century, A. D., by Edward P. Vining. New York: D. Appleton, 1885, in-8, pp. XXIII-588

Voir pp. 711-740. *List of Authorities and References.*
Notice : *China Review*, XIV, pp. 173-4. Par C. G.
— Ancient China in America. By F. Hirth (*Trans. C. E. R. A. S., N. S.*, XX, 1885, pp. 187-8).

The Chinese alleged early Voyages to America [W. H. Dall]. (*Science*, VIII, 404).

— Ancient Communication with America. By J. Edkins. (*China Review*, XVI, No. 5, 1888, p. 308).

— *Edmund Naumann. — Geographische Tagesfragen. III. Das fabelhafte Land Fusan (*Allg. Zeitg.*, Beil. 1889, 20, pp. 289-290; 21, pp. 298-9).

— The Chinese Discovery of America. By the Rev. A. Kingsley Glover. (*Mag. of American History*, January 1891).

— Where is Fusang? (*Korean Reposit.*, I, Dec. 1892, pp. 359-364).

— The true Foosang. By Dr. J. Edkins in the « Messenger ». (*Ibid.*, Sept. 1892, pp. 287-289).

— Problèmes géographiques. Les peuples étrangers chez les historiens chinois. — I. Fou-sang Kouo 扶桑國. *Le Pays de Fou-sang*. Par Gustave Schlegel, Professeur de Langue et de Littérature chinoises à l'Université de Leide. — « Extrait du *T'oung Pao*, Vol. III, No. 2. » — Leide, E. J. Brill, 1892, br. in-8, pp. 68.

Tirage à part, à petit nombre, sur papier fort, de l'article paru dans le *T'oung Pao*, III, N. 2, Mai 1892, pp. 101-168.

— Foo-sang. By G. S[chlegel]. (*T'oung Pao*, IV, No. 4, Oct. 1893, p. 390).

Notices : *Globus*, LXII, No. 5, par le Dr. Johannes Hoops. — *American Geog. Soc.*, 30 juin 1892, par Geo. C. Hurlbert. — *Proc. R. Geog. Soc.*, Lond., Aug. 1892, p. 570, par H. J. Allen. — *T'oung Pao*, III, Oct. 1892, pp. 447-8, *An inconsiderate Critic*, rép. de G. Schlegel. — *Revue critique*, 17-24 juillet 1893, par Henri Cordier. — Schlegels Lösung der Fu-sang-Frage. Von Dr. Johannes Hoops. (*Globus*, Bd. LXIII, 1893, pp. 74-77).

— État actuel de la Question du « Fou-sang ». Par M. Henri Cordier. (*Journ. Soc. des Américanistes de Paris*, No. 1, 1896, pp. 33-41).

Tirage à part, 100 ex. br. in-4, pp. 9.

— On the Corean, Aïno and Fusang Writings by Terrien de Lacouperie. (*T'oung Pao*, III, Déc. 1892, pp. 449-465).

— Zur Amerikanischen Jubelfeier. Von Prof. Karl von den Steinen. (*Deutsche Rundschau*, 1892).

— L'Amérique a-t-elle été découverte par les Chinois? (*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, XX, 9, 87, 109, 138, 307, 364, 557).

— La Scoperta dell' America, attribuita ai Cinesi. Relazione di Lodovico Nocentini. (*Atti del primo Congresso geografico italiano tenuto in Genova* dal 18 al 25 settembre 1892... Genova, 1894. II, Parte Prima, pp. 312-323).

— La scoperta dell' America, attribuita ai Cinesi. Relazione di Lodovico Nocentini, br. in-8, pp. 12.

Estratto dagli Atti del primo Congresso Geografico italiano, Genova 1892. — Genova — Tip. Sordo-muti.

Notice par G. Schlegel, *T'oung Pao*, V, No. 3, juillet 1894, pp. 291-298.

— Rép. de L. Nocentini à G. Schlegel, *L'Oriente*, Anno I. — N. 4, 1 Ottobre 1894, pp. 248-250. — Rép. de G. Schlegel à L. Nocentini, *T'oung-Pao*, VI, No. 1, pp. 85-92.

— Il Fusang. Per Dott. Bernardino Frescura. (*Bull. della Sezione Fiorentina della Soc. Africa d'Italia*, IX, 20 giugno 1893, pp. 51-61).

— Did a Chinaman Discover America? By Rev. Frederik J. Masters, D. D. (*Bull. Geog. Soc. California*, Vol. II, May 1894, pp. 59-76).

Voir *Overland Monthly*. June 1894.

— Jottings from Canada. Antiquarian and philological researches. By E. H. Parker. (*China Review*, XXI, No. 4, pp. 268-9).

— The Buddhist Discovery of America a thousand years before Columbus by John Fryer, LL. D. (*Harper's Monthly Magazine*, July 1901, pp. 251-258).

— Encore le « Fousang ». Par C. I. B.[arnard] (*T'oung Pao*, 2e Sér., II, No 3, Juill. 1901, pp. 183-185). — D'après la *New-York Tribune*.

Shuye Sonoda.

— Teleki, *Atlas*, pp. 11-12.

— Manuel d'archéologie américaine... par H. Beuchat... Paris, Auguste Picard, 1912, in-8.

Le Fu-sang, pp. 4-6.

# CODEX VATICANUS[1]

I. — *Études historiques et géographiques*, par le Dr. E.-T. Hamy, membre de l'Institut... Paris, Ernest Leroux, 1896, in-8, pp. VIII-480, 10 cartes et 21 fig.

II. — *Codice Messicano Vaticano*. N° 3773 [Danesi, Rome].

III. — *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*. Choix de pièces archéologiques et ethnographiques décrites et figurées par le Dr. E.-T. Hamy, membre de l'Institut... 1re Partie. Paris, Ernest Leroux, gr. in-fol.

I. — Avec une prodigalité qui n'appartient qu'aux riches, M. le Dr. E.-T. Hamy disperse les résultats de ses fécondes recherches dans nombre de périodiques : *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, *Bulletin de la Société de Géographie*, *Journal des Américanistes*, etc. C'était rendre grand service aux historiens et aux géographes de réunir dans un même volume vingt mémoires épars dans ces divers recueils. L'un des mémoires est inédit, quoique lu à la séance du 30 octobre 1888 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; c'est la *Notice sur une Carte marine inédite du Cosmographe majorcain, Gabriel de Vallsecha* (1447). Je tire hors de pair quatre de ces Mémoires : le 7e, *L'œuvre géographique des Reinel et la découverte des Moluques* ; le 9e, *Commentaires sur quelques cartes anciennes de la Nouvelle Guinée pour servir à l'histoire de la découverte de ce pays par les navigateurs espagnols* (1528-1608) ; le 11e, *Francisque et André d'Albaigne, cosmographes lucquois au service de la France* ; et le 20e, *Nicolas Martin Petit, dessinateur à bord du Géographe* (1801-1804). Dix cartes hors texte et vingt et une figures aident à la compréhension d'un Recueil qui

1. Extrait de la *Revue critique d'Histoire et de Littérature*, 6 décembre 1897, pp. 413-415.

embrasse toutes les parties du monde, aussi bien le Spitzberg que l'Amérique, le Sénégal, les Moluques, la Nouvelle-Guinée, les Carolines. Un index permet de se reconnaître dans cette véritable Encyclopédie géographique.

Nous émettons le vœu que l'auteur donne pour ses études anthropologiques un volume semblable à celui qu'il vient de publier sur la géographie.

II. — On nous permettra de profiter de la circonstance pour attirer l'attention sur le renouveau des études américaines à Paris. Une *Société des Américanistes de Paris* a été créée il y a quatre ans et publie un *Journal* que je dirais fort nouveau dans sa forme si je n'étais intéressé à sa rédaction, mais il m'est permis d'affirmer qu'il a donné indirectement quelques fruits précieux. Grâce à la munificence du Duc de Loubat, le manuel rituel mexicain conservé à la Bibliothèque Vaticane sous le n° 3773, a été reproduit avec une fidélité méticuleuse. En même temps, un savant bien connu, M. F. del Paso y Troncoso, nous donnait un court mais excellent mémoire sur les livres d'*écriture figurée* dont se servaient les anciens Indiens de l'Anâhuac. Tout ceci est reprendre avec plus d'exactitude la tradition de l'infortuné Lord Kingsborough (auquel je conserve un souvenir attendri pour avoir fait imprimer à ses frais par les missionnaires protestants de Malacca en 1831, la *Notitia linguæ sinicæ* du P. de Prémare : l'Américanisme ne fait jamais perdre ses droits à la Sinologie), éditeur des *Antiquities of Mexico*, qui s'est ruiné dans l'intérêt de la science, et qui est mort dans la prison pour dettes à Dublin en 1837. Ajoutons que le *Codex Mexicanus*, dit du *Corps législatif*, est en ce moment en préparation.

III. — Sous les mêmes auspices, le Dr Hamy a entrepris de publier et de décrire un choix des pièces archéologiques et ethnographiques conservées dans la galerie américaine du Musée du Trocadéro. Un album exposé à Chicago en 1893 par le Ministère de l'Instruction publique a servi de base à

la publication qui reproduit des pièces caractéristiques de toutes les régions du Nouveau-Monde. La première partie de l'ouvrage comprend, outre l'introduction et de savants commentaires, soixante planches renfermant cent soixante-quatorze figures qui nous donnent une idée des antiquités de l'Amérique, depuis le Canada jusqu'au Pérou, en passant par le Mexique et le Guatemala. On nous annonce la seconde livraison qui paraîtra sans doute dans peu de temps. Cette superbe publication fait honneur et à celui qui l'a éditée et au Mécène qui en a été l'inspirateur.

# LE GÉNÉRAL JOHN MEREDITH READ[1]

Pour la première fois depuis la formation de notre Société, nous avons la douleur de pleurer un de nos Membres, l'un des plus actifs par la part qu'il prenait à nos travaux : l'un de nos vice-présidents, le général John Meredith Read est mort après une courte maladie, le 27 décembre 1896, en son domicile, 128, rue de la Boëtie, à Paris, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Meredith Read était né à Philadelphie, le 21 février 1837. Il était le fils unique de l'honorable John Meredith Read, jurisconsulte et homme d'État (1797-1874), qui eut l'honneur d'être Chief-justice de la Pennsylvanie. Le père de ce magistrat était l'honorable John Read, jurisconsulte et philanthrope, et petit-fils de l'honorable George Read, qui avait épousé Priscilla, troisième fille de l'honorable J. Marshall. Ce George Read fut l'un des six signataires de la déclaration d'Indépendance des États-Unis, et avec Gunning Bedford junior, John Dickinson, Richard Bassett et Jacob Broom, signataire, pour l'État de Delaware, de la Constitution des États-Unis d'Amérique, établie par la Convention de Philadelphie, le 17 septembre 1787.

Meredith Read fit ses études militaires aux États-Unis, étudia à Brown University (Providence, Rhode-Island), à l'École de Droit d'Albany (New-York), et vint terminer son éducation de jurisconsulte en Europe.

1. Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. I, Paris, 1895-1896, pp. 179-181.

Sa carrière fut d'abord complètement militaire ; à dix-huit ans (1855), capitaine des National Cadets, il devint en 1857 colonel aide de camp du gouvernement de Rhode-Island ; à cette époque, il s'occupa vivement de l'agitation politique dans l'État de New-York, et contribua pour une grande part à l'élection d'Abraham Lincoln à la présidence des États-Unis (1860). Adjudant-général de l'État de New-York, puis brigadier-général à l'âge de vingt-trois ans, il fut l'un de ceux qui, en janvier 1861, démontrèrent la nécessité de mettre le pays en état de guerre ; aussi, nommé président de la Commission militaire, fut-il chargé d'aller à Buffalo souhaiter la bienvenue au nouveau président Lincoln et de le conduire au Capitole.

Pendant la guerre de Sécession, il fut un des principaux organisateurs des troupes du Nord. Il usa de son influence pour la réélection du président Lincoln en 1864, et en 1868 pour l'élection présidentielle du général Ulysse S. Grant. Ce dernier le nomma, en avril 1869, premier consul général des États-Unis en France et en Algérie, chargé d'organiser à Paris le service consulaire. Pendant la guerre franco-allemande, durant tout le siège de Paris et la Commune, il remplit également les fonctions de consul général pour l'Allemagne ; aussi reçut-il, à la fin des hostilités, les remerciements des deux pays.

Le général Meredith Read fut nommé ministre des États-Unis en Grèce en novembre 1873 ; dans ces nouvelles fonctions, il obtint que le navire américain *Armenia* fût relâché et que le gouvernement grec révoquât l'ordre qui empêchait la circulation et la vente de la Bible dans ce royaume. Après avoir non seulement mérité de son pays, mais aussi s'être attiré la reconnaissance de la Grèce, cette dernière lui donna la grand'croix de l'Ordre du Sauveur. Il prit sa retraite en 1880, pour pouvoir se livrer à ses études. Il était également membre de l'Ordre de Cincinnati, de l'Ordre militaire de la Légion Loyale (États-Unis), etc. S'il n'avait pas été décoré par la France et l'Allemagne à la fin de la guerre de 1870, c'était par suite d'un malentendu au Sénat américain.

Le général Meredith Read était non seulement un soldat et un diplomate, mais aussi un lettré distingué. Maître-ès-arts de la Brown University, il était membre de la Société des Antiquaires, de la Société historique et de la Société de Géographie de Londres. Il faisait partie également de notre Société de Géographie et de nombre d'autres corps savants. Il était l'un des trustees de la Cornell University, fondée en 1865 à Ithaca [N. Y.]. Il avait d'ailleurs donné un certain nombre de publications dont voici les principales :

*Relation of the Soil to Plants and Animals*, 1860. — *Military Reports and Suggestions*, 1861, 62, 63, 64. — *Historical Inquiry concerning Henry Hudson*, 1864-66. — *First Annual Discourse delivered before the Delaware Historical Society*, 1864. — *Charles Read of Philadelphia*. — *The Old State Roof House*, 1868. — *The Old Philadelphia Library*, 1868. — *Charles Read at Home*, 1873. — *A Letter addressed to the Archaeological Society of Greece upon the death of the 5th Earl Stanhope, the historian of the reign of Queen Anne*, 1875. — *The English Ancestry of Washington*, 1894. — *Criticism on M. Paul Bourget's Outre-mer*, 1895. Il faut y joindre aussi un grand nombre d'articles sur la Grèce, etc.

Au moment de sa mort, le général Read avait en préparation deux nouveaux ouvrages : *Memorials of our Ancient Family of Read*, et *Historic Studies in Vaud, Berne and Savoy, from Roman Times to Voltaire, Rousseau and Gibbon*. Ce dernier ouvrage paraîtra dans quelques jours, en deux volumes, de plus de cinq cents pages chacun, avec de nombreuses illustrations. L'autre ouvrage, auquel travaillait l'auteur depuis plus de trente ans, est loin d'être terminé.

La Société des Américanistes de Paris envoie l'expression de ses regrets et de la douloureuse sympathie de ses membres à Mme Meredith Read, à MM. le major Harmon Pumpelly et Meredith Read, fils de notre excellent vice-président, et à MM. Edwards Spencer et le Comte Max de Foras, ses gendres.

# AMÉRICAINS ET FRANÇAIS A CANTON AU XVIII[e] SIÈCLE[1]

Peu d'années après la fin de la guerre de l'Indépendance, quelques négociants entreprenants de Philadelphie et de New-York songèrent à nouer des relations commerciales avec la Chine dont le port de Canton était visité tous les ans par presque toutes les marines européennes qui y faisaient de fort lucratives affaires. L'agent de ces marchands Daniel Parker choisit comme subrécargue du navire *Empress of China,* acheté en vue de ce commerce, Samuel Shaw, originaire de Boston (Massachussets)[2], qui nous a laissé le récit de son voyage[3]. Shaw associa à sa fortune son ami intime Thomas Randall. Le navire, chargé surtout de ginseng qu'on devait échanger pour du thé et d'autres produits chinois, mit à la voile de New-York, le dimanche, 22 février 1784. Le capitaine était John Green; les autres officiers se nommaient: Peter Hodgkinson, second capitaine; Robert Mc Cayer et Abel Fitch, lieutenants; John White Swift, commissaire; Robert Johnson et Andrew Caldwell, chirurgien et assistant; John Green, Jr., et Samuel Clarkson, aspirants; Frederick Molineaux, secrétaire du capitaine.

1. Lu à la séance du 4 mai 1897. — Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris,* II, 1897-1898, pp. 1-13.

2. Il y est né le 2 octobre 1754.

3. *The Journals of Major Samuel Shaw, the First American Consul at Canton. With a Life of the Author.* by Josiah Quincy. — Boston : Wm. Crosby and H. P. Nichols....., 1847, in-8, pp. XIII-360.

Sans entrer dans le détail du voyage, disons que le 18 juillet l'*Empress of China* rencontrait dans le détroit de la Sonde le *Triton*, commandant d'Ordelin, venant de Brest et se rendant également à Canton. Des politesses furent échangées par les deux équipages et je ne puis mieux faire que de reproduire le témoignage de Shaw dans son *Journal*[1] :

I cannot close my Journal of our Voyage to China, without expressing the great obligations we are under to M. d'Ordelin for the politeness and attention shown us by himself and his officers, and for his constant advice and assistance, since we met in the Straits of Sunda. On the 4th instant, after having cleared the Gaspar passage, he wrote us a letter, whereof the following is a copy :

« J'ai l'honneur de souhaiter le bon soir à Monsieur Green, et de le remercier de nous avoir constamment manifesté le bon fond dans ce passage de Gaspar. Nous l'avons passé bien promptement et heureusement. Nous n'avons pas pu reconnaître toutes les îles qui bordent l'île de Sel dans l'Est. Nous trouvons une grande faute dans la position de l'île Gaspar, et la pointe de l'est de Banca, que les cartes placent E. et O. Enfin nous en voilà dehors, et bien convaincus que sans l'étourderie de notre second pilote, qui sondait hier matin, nous aurions passé dès hier sans la moindre inquiétude.

« Comme des cartes marquent un banc de roche droit au nord, quatre lieues de l'île Gaspar, nous n'appareillerons que de jour, — je dis à six heures, pour le pouvoir voir, en cas qu'il ne fût pas bien placé. Après, nous ferons valoir la route à N.N.O. jusqu'à la ligne, et peut-être aux deux bancs nommés Doggers. Après, le N. O. 1/4 N. et N.O. suivant la sonde, pour ne pas manquer l'île de Pulu Timon. Les courants qui sortent des détroits de Malacca, et autres voisins, portent ordinairement au N. E.

« Nous aurons, au reste, le plaisir de nous parler, — et ce qui en sera toujours un pour moi, ce sera de vous pouvoir assurer et prouver que je suis, avec un véritable attachement,

« Monsieur,

« Votre très humble serviteur

« D'Ordelin

1. Pp. 164-166.

« Bien des amitiés à tous vos messieurs. Notre canot est allé voir s'il y a de l'eau sur l'île de Gaspar, et s'il est facile de la faire. »

On the arrival of the *Triton* at Whampoa, the 29th, we visited M. d'Ordelin, and Captain Green delivered him a letter of thanks which I had written in his name, whereof the following is a copy : —

« Monsieur d'Ordelin.

« Dans le moment que nous y sommes heureusement arrivés, c'est pour moi un devoir, autant que c'est un plaisir le plus sincère, de vous témoigner ma reconnaissance pour l'intérêt que vous avez pris dans toutes les choses qui m'intéressent, et de vous en faire mes remercîmens. L'assistance que vous m'avez donnée, dans ce premier voyage qui a été entrepris par les enfans de l'Amérique et la politesse avec laquelle vous et vos messieurs ont démontré leur amitié et bonne volonté envers moi et aux miens, ne seront jamais effacées. C'est un bonheur pour nous que, dans une traversée aussi longue, qu'a été la nôtre, nous ayons rencontré les amis de notre pays ; et que dans une région aussi éloignée, les premiers et les seuls bienfaits que nous ayons reçus ont été accordés par ceux dont la nation a été le soutien et l'ami magnanime de la nôtre. Que cette alliance entre les deux nations si bien commencée, et cimentée par plusieurs bons offices de la part de la vôtre, soit perpétuelle, et que vous et tous vos messieurs soient toujours bien heureux, c'est ce qui est sincèrement souhaité par,

« Mon cher monsieur,
« Votre très obligé
« et très-obéissant serviteur
« J. Green. »

Les Américains arrivés à Canton eurent à se plaindre non seulement des vexations ordinaires des Chinois à l'égard des étrangers, mais des manœuvres des Anglais qui cherchaient à les faire passer comme leurs compatriotes. Ils s'adressèrent à notre consul, M. Vieillard, pour obtenir son aide :

MEMORIAL TO THE FRENCH CONSUL[1].

To M. Vieillard, Consul for his Most Christian Majesty, and the Affairs of the French, at Canton, in China.

Sir

The undersigned, Supercargoes for the American commerce in China, beg leave to acquaint you that they have undoubted reason to believe, that, through the misrepresentations of Pankekoa[2], they have been reported to the Hoppo as being Englishmen, and the ship in which they arrived at this place as an English country ship, and consequently that they should be considered subjects of Great Britain.

To take off from this misrepresentation, and to announce to the Chinese that we are the subjects of a free, independent, and sovereign Power, is the reason of our present application. And we request, in the name of the United States of America, the allies and good friends of his Most Christian Majesty, that you will cause to be made known to the Chinese, by means of M. GALBERT[3], the King's Interpreter, that we are AMERICANS, a free, independent, and sovereign nation, not connected with Great Britain, nor owing allegiance to her, or any power on earth, but to the authority of the United States alone; and that we pray the Chinese to consider us in that view, and grant our passports accordingly.

Done at Canton, in China, this 30th of November, 1784

S. SHAW,
Tho. RANDALL.

ANSWER[4].

A Messieurs SHAW et RANDALL, Supercargues du Vaisseau des Etats-Unis de l'Amérique.

Les représentations contenues dans votre memoire en date du trente Novembre, 1784, étant, Messieurs, de toute justice et équité, j'ai donné ordre à M. Galbert, premier interprete du roi en langue Chinoise de l'être aux vôtres, et de repre-senter

1. Shaw, p. 193.
2. L'un des marchands hannistes.
3. Jean-Charles-François Galbert, interprète du Consulat de France.
4. Shaw, p. 193.

au gouvernement que c'est par erreur que le nommé Pankekoa fiador de votre vaisseau l'a fait inscrire sur les registres du hopou comme vaisseau Anglais de côte, que vous êtes Américain, que votre nation est reconnue comme nation indépendante, souveraine et aussi étrangère à la Grande-Bretagne que la nation Française, ou tout autre commerçante à la Chine. J'aurai soin, Messieurs, lors de l'arrivée de vos vaisseaux de les avertir de cet incident, et de leur fournir les moyens de se mettre à l'abri des inconvéniens qu'une non-distinction entre la nation Américaine et la nation Anglaise peut occasionner dans ce pays, où le défaut de connaissances géographiques et une séparation entière des autres nations du globe occasionnera toujours la même erreur, toutes les fois qu'une nation nouvelle entreprendra de former des liaisons de commerce avec les Chinois.

VIEILLARD.

Donné à Canton, en notre hôtel, le premier Décembre 1784.

A son retour à New-York, Shaw écrivit la relation de son voyage :

De New-York, le 19 May 1785[1].

M.

Le premier vaisseau qui a été équippé par les habitans des États-Unis d'Amérique pour entreprendre un commerce avec ceux de l'Empire de la Chine étant par la faveur du Ciel heureusement rentré dans ce Port ; je me crois obligé de vous communiquer pour l'instruction du Congrès un détail de la réception qui a été faite à nos concitoyens et des égards avec lesquels leur Pavillon a été traité dans ce pays éloigné. Il s'est présenté plusieurs circonstances qui ont fixé l'attention des Chinois sur un peuple dont ils n'avoient eu jusqu'alors que des idées très-confuses, et ces circonstances, en plaçant les Américains sous un point de vüe peu éclatant ont contribué à leur faire rendre des égards que l'on n'a point ordinairement pour d'autres nations à leur arrivée dans ce vaste et ancien Empire.

Le vaisseau employé à ce voyage est du port d'environ 360. Tonneaux construit en Amérique monté par 43. hommes et commandé par le capitaine John GREEN. Le soussigné avoit été

1. Archives des Affaires étrangères : *Indes orientales, Chine, Cochinchine*, vol. IV, 91.

nommé agent pour le commerce par les personnes aux risques desquelles la première expédition avoit été entreprise.

Le 22 février 1784, le vaisseau appareilla de New-York et arriva le 21 Mars à S[t] Jago, la principale des Isles du Cap Verd. Après avoir rendu nos respects au Vice Roy Portugais et avoir pris avec sa permission les rafraichissements dont nous avions besoin, nous quittames ces Isles le 27, et nous poursuivions notre route. Après une traversée heureuse dans laquelle il ne nous arriva rien d'extraordinaire, nous jettâmes l'ancre dans le détroit de Sunda le 18 juillet. Ce qui ajouta beaucoup a notre bonheur en cette occasion, ce fut d'y trouver deux vaisseaux appartenant à nos bons alliés les françois. Le commodore nommé M. Dordelin et ses officiers nous accueillirent de la maniere la plus affectueuse, et comme son propre vaisseau alloit en droiture à Canton, il nous invita à marcher de conserve avec lui. Nous acceptâmes avec le plus grand empressement cette offre amicale, et le commodore nous donna tous les signaux de jour et de nuit auxquels il joignit pour notre navigation dans les mers de Chine des instructions qui nous auroient été très utiles si quelque accident nous eût séparés. Heureusement nous poursuivimes notre route toujours de conserve. A notre arrivée à l'Isle de Macao, M[r] Vieillard[1], consul de France en Chine, et plusieurs autres personnes de sa nation vinrent à notre bord pour nous féliciter d'être venus dans cette partie du monde, et se chargerent obligeamment d'introduire des Americains chez le gouverneur portugais. Le peu de tems que nous y restâmes fut employé entièrement en bons offices de la part du Consul, des personnes de sa nation et des Suédois et Impériaux qui restent toujours à Macao. Les autres Européens étoient passés a Canton. Trois jours après, nous achevâmes notre voyage. Avant de jetter l'ancre nous saluâmes les bâtiments qui étoient dans la Riviere de 13 coups de canon qui nous furent rendus par les différents commandants des nations Européennes, chacun desquels envoya un officier pour nous complimenter sur notre arrivée. Ces visites furent rendues dans l'après midi par le capitaine et le subrecargue qui furent salués de nouveau par les vaisseaux respectifs après qu'ils eurent achevé leur visite. Les françois, après avoir envoyé des officiers pour nous complimen-

1. Philippe Vieillard, vice-consul, gérait le consulat depuis la mort du premier consul français à Canton, G. Vasselin (7 ou 8 sept. 1783).

ter, ajoutèrent aux obligations que nous leur avions déjà en nous fournissant des hommes, des chaloupes et des ancres pour nous aider à nous amarrer sûrement et convenablement : ils ne bornèrent pas là leurs bons offices ; ils nous fournirent tout ce qui nous étoit nécessaire, et nous forcèrent jusqu'à ce que nous fussions établis à prendre nos quartiers avec eux à Canton.

Le 30. Août jour de notre arrivée à Canton et les deux jours suivants nous reçumes la visite des marchands chinois et celle des principaux négociants des établissements européens. Les Chinois nous traitèrent avec beaucoup d'affabilité, nous désignèrent sous la dénomination de *nouveau peuple*, et lorsque nous leur eûmes montré la carte pour leur donner une idée de l'étendue de notre pays, ainsi que de sa population actuelle et des accroissements dont il étoit susceptible, ils conçurent les espérances les plus flatteuses de trouver chez nous un débit considérable de leurs productions.

On connaît trop bien la considération dont jouissent les Européens à Canton pour entrer dans des détails qui seroient inutiles. La bonne intelligence qui subsiste entre eux et les Chinois, a été en quelque sorte interrompue par deux évènements extraordinaires dont vous me permettrez de rendre compte.

La police à Canton est en tout tems strictement observée, et les Européens qui y résident, sont circonscrits dans des limites très-étroites. Quelques circonstances avoient donné lieu aux Européens de présumer qu'on vouloit empiéter sur leurs droits ; ils résolurent en conséquence de s'adresser à l'*hoppo*[1], qui est le principal officier des droits, la première fois qu'il visiteroit les bâtiments pour lui demander justice. On nomma en conséquence des députés de chaque nation et on me pria de représenter la nôtre. Nous allâmes trouver le *hoppo* qui s'étoit transporté à bord d'un bâtiment anglois, et il donna sur le champ la satisfaction que l'on exigeoit.

1. « Le mandarin, chargé de l'intermédiaire avec les étrangers, était désigné par eux sous le nom de *hoppo* ou de *houpou* ; c'était prendre le Pirée pour un homme, ou, tout au moins, le nom d'un ministère pour celui d'un de ses agents. Le *hou-pou*, en Chine, est un des six ministères, celui des finances, qui est chargé du recouvrement des impôts, du cadastre, etc., et l'on donnait par suite à l'agent du fisc à Canton, le nom même du département ministériel qui était chargé des droits de douane ». (H. Cordier, *Les Origines de deux Établissements français*, Paris, 1896, in-8, p. v). Ce directeur des douanes était en réalité le *Yüe Haï Kouan Pou*.

L'autre évènement dont je vous prie de trouver bon que je vous rende compte, donna lieu à ce qu'on appelle généralement *la guerre de Canton* dont les suites auroient pû devenir très-sérieuses. Le 25. novembre, un vaisseau anglois[1] voulant saluer quelques personnes qui avoient dîné à bord, tira un coup de canon qui tua un Chinois et en blessa deux autres qui étoient dans la chaloupe des Mandarins à portée du bâtiment. Suivant la loy chinoise le sang doit être versé pour le sang, et en conséquence les Chinois demandèrent qu'on leur livrât le malheureux canonier. En leur abandonnant ce pauvre homme, c'étoit le dévoüer à une mort certaine. L'humanité combattit fortement cette mesure. Apres nombre de conférences avec les Anglois et les Chinois, ceux-ci se déclarèrent satisfaits et l'on regarda l'affaire comme entièrement arrangée ; néanmoins le lendemain de la conférence (le 27) les Chinois se saisirent du subrécargue du vaisseau, tandis qu'il vaquoit à ses affaires, le jettèrent dans une chaise, l'emportèrent dans la ville et l'enfermèrent dans une prison. Un tel outrage fait à la liberté personnelle répandit une allarme générale et les Européens convinrent d'une voix unanime d'envoyer leurs chaloupes avec des hommes armés tirés des vaisseaux pour leur propre sûreté et celle de leurs marchandises jusqu'à ce que l'affaire fut arrangée. Les chalouppes s'avancèrent et la nôtre étoit du nombre, on tira sur l'une d'elles et il y eut un homme blessé. Tout le commerce fut arrêté et les vaisseaux de guerre chinois furent rangés vis-à-vis les factoreries. Les Européens demandèrent qu'on leur remit M^r Smith, ce que les Chinois refusèrent jusqu'à ce que le canonier leur fut livré. Pendant ce tems-là les troupes de la Province furent rassemblées dans les environs de Canton les employés chinois reçurent ordre des Magistrats de quitter les factoreries ; les portes des fauxbourgs furent fermées ; toute correspondance fut interrompue ; les forces navales furent augmentées, on fit embarquer des troupes sur des chaloupes toutes prêtes à mettre pied à terre, et tout annonçoit une guerre prête à éclater. Personne ne peut dire à quelle extremité les choses auroient été portées si l'on n'eut point entamé une négociation. Les Chinois demandèrent à avoir une conférence avec toutes les nations dont ils exclurent les Anglois. Une députation

1 *Lady Hughes*

dans laquelle je fus compris pour l'Amérique, se rendit chez le *Fuen* qui est le principal magistrat de Canton avec les principaux officiers de la Province. Un interprète, après avoir fait connoître le pouvoir de l'Empereur, et la résolution où il étoit de maintenir les loix, demanda que le canonier fut remis dans trois jours, en déclarant qu'il subiroit un examen impartial devant le Tribunal du Pays, et que s'il étoit prouvé que la mort du Chinois fut l'effet d'un accident, il seroit relaché sans qu'il lui fut fait aucun mal. En même tems, il fut permis de faire le Commerce comme à l'ordinaire, excepté aux Anglois et on nous renvoya avec un présent de deux pièces de soye que l'on fit à chacun de nous comme une marque des dispositions amicales de l'Emp^r^. Les autres nations, l'une après l'autre envoyèrent leur chaloupe sous la protection d'un pavillon chinois et continuèrent à suivre leurs affaires comme auparavant. Les Anglois furent contraints de céder, le canonier fut remis entre les mains des Chinois, M^r^ Smith fut relâché et les Anglois obtinrent la permission de continuer leur commerce, après avoir été forcés d'implorer le pardon du Magistrat de Canton en présence des autres nations. A cette occasion nous fumes heureusement les derniers qui firent partir leur chaloupe et cela *sous un Pavillon chinois* et nous ne la mimes pas en mer que les Anglois eux-mêmes ne nous eussent remercié de leur avoir donné notre assistance et conseillé de l'envoyer. Après que la paix fut rétablie, le chef et quatre autres Anglois rendirent visite aux différentes nations dans le nombre desquelles nous fumes compris et les remercierent des services qu'elles leur avoient rendus pendant les troubles. Le canonier resta avec les Chinois ; il n'y eut rien de déterminé sur son sort.

Quoique nous n'eussions qu'à nous loüer de l'honneteté et des égards avec lesquels nous fumes généralement traités, ce fut cependant une satisfaction particulière pour nous de recevoir dans toute occasion de la part de nos bons alliés les françois les preuves les plus flatteuses et les plus convaincantes de leur amitié. Nous nous estimons heureux, nous dirent-ils, si nous avons pu vous rendre quelque service, et nous ne désirons rien plus ardemment que de trouver par la suite des occasions de vous convaincre de notre affection.

Nous quittâmes Canton le 27. Décembre, et à notre retour nous primes des rafraichissements au Cap de Bonne Espérance

où nous fumes reçus avec les marques de l'amitié la plus sincère. Après y être restés cinq jours nous mimes à la voile pour l'Amérique et nous arrivâmes dans ce port le 11 de ce mois.

Tout homme qui aime son Pays et tous ceux qui sont le plus immédiatement intéressés dans le commerce, doivent voir avec satisfaction que nous ayons été assez heureux pour établir une communication entre nous et les extremites a l'Est du Globe et ce qui doit ajouter encore à cette satisfaction, c'est que ce voyage se soit fait dans un espace de tems aussi court et sans la perte d'un seul homme. On doit les plus grands éloges au Cap[ne] Green et à ses officiers pour les efforts constants et heureux au moyen desquels ils sont parvenus a faire réussir cette entreprise et qui justifient pleinement la confiance qu'avoient en eux les personnes qui les en avoient chargés.

Permettez-moi, Monsieur, de joindre à cette lettre les deux pièces de soye dont m'a fait présent le *Fuen*[1] de Canton comme une marque de sa disposition favorable envers la nation américaine. Je me trouve infiniment honoré d'être chargé de ce témoignage d'amitié des Chinois pour un peuple qui peut dans un petit nombre d'années faire avec les sujets de cet Empire un commerce aussi avantageux, s'il ne le devient pas même plus que celui que fait avec eux toute autre nation quelconque.

J'ai l'honneur d'être, &a....

*Signé* : Samuel SHAW.

A l'Honorable Ministre des États-Unis pour les Affares Etrangères.

Thomas JEFFERSON, alors chargé des intérêts des États-Unis à Paris, s'empressa d'adresser la lettre suivante de remerciements à notre ministre des Affaires etrangeres, le comte de Vergennes :

Lettre de M. Thomas JEFFERSON à Monseigneur, dattée de Paris le 21 8[bre] 1785[2]

M.

J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à Votre Excellence la relation

1. *Fou yuen* ou *Fou t'ai*, gouverneur.
2. Archives des Affaires étrangères : [illegible], vol. IV, 98.

du voyage d'un vaisseau américain, le premier qui ait été en Chine. La conduite amicale du Consul de Sa Majesté à Macao et des commandans et autres officiers de vaisseaux françois qui se trouvent dans ces mers envers ce vaisseau américain est le motif qui a porté le Congrès à vous communiquer cette relation. Le Congrès a vu avec le plus grand plaisir cette nouvelle preuve de l'amitié des françois pour nos concitoyens, jointe à toutes celles qu'ils leur ont déjà données. Ces marques d'amitié sont encore plus flatteuses lorsqu'elles sont manifestées par les officiers du gouvernement, parce qu'elles font connoitre l'esprit qui anime le gouvernement lui-même. Le Congrès verroit avec plaisir se présenter dans cette circonstance particulière une occasion de faire connoitre à ces officiers que les États-Unis ont rendu compte à V. E^re^ de leur conduite et qu'elle a mérité votre approbation. Nous ne négligerons de notre côté aucun des moyens propres à maintenir nos concitoyens dans les dispositions où ils se trouvent, et nous nous flattons qu'ils ont donné aux françois des preuves de la réciprocité de leurs sentiments dans toutes les occasions qui se sont présentées et qu'ils en donneront de nouvelles dans toutes celles qui pourront se présenter à l'avenir. Un attachement sincère entre les deux nations est la base la plus solide sur laquelle leur union puisse être établie.

Une des fonctions les plus agréables de ma place sera toujours d'être à portée de communiquer de part et d'autre les sentimens d'amitié qui unissent les deux gouvernements, et cette fonction m'est d'autant plus précieuse qu'elle me procure l'avantage d'assurer Votre Excellence de l'estime & du respect, &a...

La réponse de M. de Vergennes sert de prétexte à nos réclamations contre les procédés arbitraires de plusieurs États américains dans les règlements de navigation et de commerce.

Copie de la lettre de M. le C^te^ de Vergennes à M. Jefferson[1].

A Fontainebleau, le 30 8^bre^ 1785.

Je me suis fait un devoir, M., de rendre compte au Roi des

1. Archives des Affaires étrangères : *Indes orientales, Chine, Cochinchine*, vol. IV, 99.

prévenances que ses officiers ont faites à ceux qui commandoient le navire américain qui a été à la Chine ; S. M. a apris avec une véritable satisfaction que les premiers ayent conformé leur conduite aux instructions qu'Elle leur avoit fait adresser, et Elle vous charge d'assurer le Congrès que dans toutes les occasions qui se présenteront, Elle s'empressera de manifester son affection et son amitié pour les Etats-Unis, et l'intérêt bien sincère qu'elle prend à leur prospérité.

Mais le Roi m'a ordonné en même tems, M., de vous observer combien peu on a égard en Amérique à la règle de réciprocité, et combien on y est disposé à s'écarter des principes qui ont servi de baze aux liens qui subsistent entre Elle et les Etats-Unis. Nous sommes informés en effet, M., que dans plusieurs Etats, on a fait des règlements de navigation et de commerce nuisibles au commerce françois et contraires à l'essence même du traité du 6 février 1776. Le Congrès est trop éclairé pour ne pas sentir combien ces procédés doivent nous affecter, et il est trop sage et trop prévoyant pour n'être pas pénétré de la nécessité de maintenir les choses dans l'état de réciprocité où elles ont été depuis que la France est l'alliée des Etats-Unis ; sans cette précaution il est impossible que le commerce mutuel des deux nations puisse prospérer et même subsister, et le Roi se trouvera forcé, malgré lui, de chercher des expédients propres à mettre les choses dans une parfaite égalité.

A Font^ne, le 8 g^bre 1785 [1]

M. le M^al de Castries.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer la traduction d'une lettre que m'a addressée M^r Jefferson, ainsi que de celle qui y y étoit jointe. Elles sont relatives au bon accueil que nos officiers ont fait à ceux qui commandoient le navire américain qui a été dernièrem^t à la Chine. J'ai profité de cette occasion pour faire connoître à M^r Jefferson les procédés arbitraires que se permettent quelques états américains à l'égard de notre navigation et de notre commerce. Je crois bien faire, Monsieur, en vous envoyant copie de la lettre que j'ai écrite à ce sujet à ce Ministre Plenip^re ; Je conformerai à son contenu les ins-

1 Archives des Affaires étrangères, *Index alphabétique*, Chine, Correspondance, vol. IV, 100.

tructions que j'adresserai sur le même objet au chargé des affaires du Roi près le Congrès.

J'ai l'honneur d'être, &a...

De Vergennes.

Shaw, nommé consul des États Unis à Canton par le Congrès, fut maintenu à son poste par le général Washington en 1790 et mourut vers le 12 avril 1814.

# ABEL RÉMUSAT AMÉRICANISTE[1]

On sait que nombre de sinologues ont eu un goût très vif pour les études américaines, tel le chevalier de Paravey, pour ne pas parler des vivants. Je croyais qu'Abel Rémusat avait échappé à ce sort, car je ne trouve guère dans le catalogue de sa bibliothèque publié à Paris, en 1833, chez Merlin, que deux ouvrages sur les langues d'Amérique : un *Dictionnaire caraïbe-français*... par le R. P. Raymond Breton (Auxerre, Bouquet, 1665, pet. in-8), et une *Grammar of the Language of the Lenni lenape or Delaware Indians*, by Dav. Zeisberger (Philadelphia, Kay, 1827, in-4). Or je vois annoncé dans le *Catalogue de lettres autographes* (Janv.-Février 1898) de Noël Charavay, sous le n° 41693, une lettre autographe, in-4, signée du savant sinologue avec cette note : « Il exprime le regret de ne pouvoir acheter, faute de fonds, un ancien manuscrit mexicain. » Le prix de la lettre était modique, 3 francs, je cherchai à m'en rendre acquereur ; elle était déjà partie, et l'on m'assure qu'elle était relative à un des plus beaux manuscrits publiés ou en cours de publication.

1. Extrait du *Journal des Américanistes de Paris* No. 8, 1911, pp. 196-197.

# CODEX BORBONICUS[1]

J'attirais l'attention des savants il y a quelques années sur la renaissance des études américaines en France[2] et en particulier sur le *Codex Vaticanus*, publié grâce à la générosité du duc de Loubat et sur le grand *Recueil de Pièces Archéologiques et Ethnographiques* conservées dans la galerie américaine du Musée du Trocadéro, décrites par le Dr Hamy et dont la seconde partie a paru depuis mon article précédent. J'annonçais en même temps la prochaine publication du manuscrit mexicain dit du *Corps Législatif*, entreprise par le Dr E.-T. Hamy. — Je n'hésite pas à dire tout d'abord que le Commentaire de ce savant est certainement le travail le plus original qui ait été fait depuis bien longtemps sur les anciens manuscrits mexicains.

Le manuscrit qui nous occupe est entré en 1826, dans la bibliothèque du Palais Bourbon et il a été par suite désigné sous le nom de *Borbonicus* suivant une tradition généralement adoptée dans l'américanisme : *Vaticanus*, etc. M. Aubin, le collectionneur bien connu, dont les trésors, grâce à Mme Goupil qui les avait acquis, viennent d'entrer à la Bibliothèque nationale, n'en avait donné qu'une courte notice dans la *Revue orientale et américaine* de novembre 1859. Ce manuscrit se compose de plusieurs parties; la première

1. Ext. de la *Revue critique d'Histoire et de Littérature*, 26 mars 1900, pp. 248-250. — *Codex Borbonicus. — Manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais Bourbon (Livre divinatoire et Rituel figuré)* publié en fac-similé avec un commentaire explicatif par M. E.-T. Hamy, membre de l'Institut. — Paris, Ernest Leroux, 1899, gr. in-4 carré, 24 p. à 2 col. + 36 ff. coloriés.

2. *Revue critique*, n° 49, 6 décembre 1897.

de dix-huit feuillets d'un livre divinatoire, où se lisait le sort des nouveau-nés, c'est-à-dire, en nahuatl, ce que l'on appelait un *tonalamatl*, devrait, en réalité, avoir vingt feuillets, mais les deux premiers manquent. Chacun de ces dix-huit feuillets renferme vingt-six petites figures rangées par treizaines, placées dans l'ordre horizontal de gauche à droite au bas de chaque feuillet et remontant de bas en haut; la première treizaine renferme des oiseaux qui surmontent des personnages divins en pied; l'angle supérieur droit des dix-huit feuillets du *tonalamatl* représente d'importantes scènes dont treize sur dix-huit sont renversées, c'est-à-dire mettent à gauche ce qui était à droite. Chacune de ces grandes figures offre un intérêt particulier, la première (celle du feuillet 3 du manuscrit actuel), par exemple, représente *Tepeyolotlic*, l'homme-tigre dont la voix roule en bruyants échos et *Quetzalcoatl* correspondant à la planète Vénus qui serait dans cette planche, à son déclin, le dieu tenant de sa main droite un enfant par les cheveux, image de sa disparition de la terre. Les feuillets 21 et 22, qui se trouvent à la suite de ce *Tonalamatl*, inventé par le dieu Cipactonal et sa femme la déesse Oxomoco, représentent la création et la réforme de ce calendrier. Ces deux tableaux sont encadrés de cinquante-deux petites figures, représentant les quatre treizaines d'années ou *tlapilli* d'un cycle mexicain. La première de ces treizaines commence par l'année *ce tochtli*, un lapin, et continue avec *ome acatl*, deux roseau, *yei calli*, trois maison, *naui tecpatl*, etc... Mais la découverte que je considère capitale, du Dr Hamy, est l'explication qu'il donne par l'étude des treizaines de ces tableaux, de la formation de l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours: « on constate promptement que les numéros de treizaines appelés successivement en face des signes de jour, se succèdent dans un ordre régulier, séparés par le chiffre 8, excepté toutefois à la fin de chacune des treizaines, où en raison de la place extrême occupée par le groupe, l'intervalle apparent est non plus 8, mais 9. Huit treizaines plus un jour qu'il faut ajouter pour le coef-

ficient, c'est exactement 105 jours. Ainsi qu'on peut le vérifier, par un petit compte très facile, les groupes figurés autour des feuillets 21 et 22 du *Codex Borbonicus* sont, en effet, séparés dans le *tonalamatl* par des intervalles réguliers de 105 jours. Or, c'est exactement le chiffre qu'il faut ajouter aux 260 des vingt treizaines astrologiques pour former le total des 365 jours de l'année solaire. Le double tableau que nous avons sous les yeux est donc un tableau, calculé d'avance, pour trouver immédiatement dans le *tonalamatl* le premier jour de l'année solaire de 365 jours. L'auteur de ce comput ne connaissait pas ou du moins n'appliquait pas le système des jours intercalaires. Les intervalles se suivent régulièrement égaux les uns aux autres et cette constatation donne raison aux historiens, comme Motolinia, etc., qui professent que les Mexicains n'ont pas connu, avant leurs rapports avec les Espagnols, l'année bissextile proprement dite. En quelque point des treizaines que l'on fasse le compte dont les figures fournissent les éléments, on trouve toujours un intervalle égal de 105 jours, et entre la cinquante-deuxième année du cycle finissant et la première du nouveau cycle qui va recommencer, c'est 105 jours encore que donne le calcul. L'intercalation ne se pratiquait donc pas non plus à la fin du cycle de 52 ans, comme l'admettait Clavigero, par exemple; et l'on n'a plus d'autre ressource, pour expliquer la chronologie régulière des Mexicains, que d'adopter une des hypothèses de Gama, celle du mois complémentaire de vingt-cinq jours, ajouté à la fin de la double période cyclique (*siècle de 104 ans*) nommée *Cehuehuetiliztli*. »

Les feuillets 23 à 38 du *Codex Borbonicus* donnent avec les costumes, les ornements, les accessoires du culte, un rituel en images. On voit donc combien ce manuscrit qui se compose de 36 feuillets numérotés de 3 à 38, puisque les deux premiers manquent, est particulièrement intéressant; ces feuillets qui n'ont pas moins de 39 c. carrés sont pliés en paravent; les couleurs en sont fort belles. Le Dr Hamy a mis en tête un commentaire de 24 pages qu'il sera impos-

sible de ne pas consulter quand on voudra étudier le calendrier mexicain ou le rituel. Il faut savoir gré à notre Ministère de l'Instruction publique, au gouvernement mexicain, à l'habileté de M. Monrocq, à l'esprit d'entreprise de M. Ernest Leroux, au patronage de M. le duc de Loubat, d'avoir permis à un savant et ingénieux commentateur de nous faire connaître ce *Codex Borbonicus*, qui paraît être du commencement du XVI^e^ siècle, peut-être peint en 1507, à l'époque de Montezuma II.

# LE SACRIFICE D'ISAAC[1]

Cette plaquette élégante[2], présentée au Congrès des Orientalistes de Rome par Don Francisco del Paso y Troncoso, est une œuvre anonyme écrite en 1678 en langue mexicaine dont le manuscrit appartient au licencié D. Alfredo Chavero. Le manuscrit se compose de trois pièces, dont celle publiée aujourd'hui. Don Francisco n'a pas vu l'original, et la copie dont il s'est servi pour la traduction en espagnol est celle qui a été terminée par un certain Bernabé Vasquez le 1er février 1760. Les personnages de cette petite pièce dramatique sont Dieu le Père, un Ange, Abraham, Sara, Isaac, deux cavaliers, Agar l'esclave, Ismael, deux domestiques, un démon. Il était intéressant de rapprocher la légende mexicaine de la tradition biblique. L'épisode le plus curieux, assurément, est celui qui traite d'Agar et de son fils Ismael. Cet incident, dit Don Francisco dans son avertissement, est écrit en langue mexicaine de manière que l'on ne découvre ni qu'Agar ait été la concubine du Patriarche, ni que son fils était le frère d'Isaac par le père. Une seule fois, Ismaël appelle-t-il Isaac *no'Kniuhtçinén*, mot dérivé de *Ikniuhtli*, qui s'emploie beaucoup plus

1. Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, III, No. 2, 1901, p. 205.

2. *Sacrificio de Isaac.* — Auto en Lengua Mexicana (anonimo) escrito en el año 1678. — Traducido del Español por Francisco del Paso y Troncoso, director del Museo Nacional de Mexico en Hommaje al XII Congreso Internacional de Orientalistas que se reunira en Roma del 3 al 15 de octubre de 1899. Florencia, Tip. de Salvador Landi, 1899, pet. in-4, pp. 29.

dans le sens d'ami que dans celui de frère, par lequel il est traduit d'une manière ambiguë ; à plus forte raison, parce qu'il est usité par Ismaël lui-même à la fin de la phrase, pour désigner d'autres enfants qui ne sont que des amis.

# SUR LE PÈRE MARQUETTE[1]

Le P. Marquette est trop connu, surtout dans un milieu d'Américanistes, pour que je désire une fois de plus faire le récit de sa grande découverte, et retracer sa courte carrière.

Son *Cursus Vitae* est simple et court :

Jacques Marquette est né à Laon, le 1er juin 1637 ; il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, le 7 octobre 1654 et partit pour le Canada en 1666 ; compagnon de Jolliet[2] dans la mémorable reconnaissance du Mississipi, dont celui-ci était le chef, il s'embarqua le 13 mai 1673, descendit jusqu'au pays des Arkansas, le grand fleuve, qu'il remonta jusqu'à la rivière des Illinois, alla ensuite chez les Miamis sur le lac Michigan, et resta dans cette peuplade. Il mourut en voyage sur les bords du lac Michigan, le 18 mai 1675.

Il y a quelques semaines, mon ami, le R. P. Alfred Hamy, S. J., bien connu par ses travaux iconographiques sur la Compagnie de Jésus, m'écrivait pour attirer mon attention et celle des Sociétés savantes, sur les honneurs rendus à la mémoire de Marquette par les Américains : « Non contents, dit-il, d'avoir érigé à Washington, dans le Statuary Hall du Capitole, une statue en marbre blanc de 50 000 francs, due au ciseau de Trentavone, puis une en bronze, copie de la première, voilà qu'ils ont célébré un Marquette day, un Mar-

1. Extrait du *Compte rendu du Congrès international des Américanistes*, tenu à Paris, en septembre 1900.

2. Louis Jolliet, fils d'un charron originaire de Sézanne-en-Brie, baptisé à Québec, en 1645.

quette fair, fait un timbre Marquette et ils sont sur le point d'ériger un monument gigantesque à Mackinaw où les ossements de Marquette ont été retrouvés par le R. Edouard Jacker en 1877. »

Mackinaw, ai-je besoin de le dire, est une petite ville de l'État de Michigan, à l'endroit où les eaux du lac du même nom se réunissent à celles du lac Huron.

Je n'ai nullement l'intention, ce n'est pas d'ailleurs le lieu de le faire, d'instruire le procès de béatification du P. Marquette, ni celui de l'édification de sa statue. La priorité de la découverte du Mississipi, qui appartient à l'Espagnol Soto, a été attribuée tantôt à Jolliet et Marquette, tantôt à Robert Cavelier de la Salle ; je me contente de produire les résultats des dernières enquêtes :

Un bibliographe américain bien connu, après avoir examiné avec soin les pièces du débat, conclut ainsi :

« Non, il n'est pas prouvé que Cavelier de la Salle soit allé jusqu'au Mississipi entre les années 1669 et 1672, ni même avant le retour de Jolliet à Québec en 1674. Dans l'état actuel de la question, la priorité — non de la découverte du grand fleuve, laquelle appartient à Hernando de Soto[1], — mais de la première vue, description et exploration de ses rives par des Français, revient à Louis Jolliet et au Père Marquette[2]. »

« La Salle est-il arrivé au Mississipi avant Jolliet et Marquette, c'est-à-dire antérieurement au mois de juin 1673 ? » demande le P. Brucker. « Nous devons dire que l'affirmative a été soutenue bien avant M. Gravier par M. Pierre Margry, dans le *Journal général de l'Instruction publique* (août 1862). Une polémique courtoise s'engagea sur ce sujet, il y a une quinzaine d'années, entre ce savant et le P. Tailhan, éditeur des curieux *Mémoires* de Nicolas Perrot sur *les mœurs, coustumes et religion des sauvages de l'Amé-*

1 [illegible] 1541.

2 Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle France et des pays adjacents 1545-1700, par l'auteur de la *Bibliotheca Americana Vetustissima*. Paris, Tross, 1872, in-8 (Henry Harrisse).

*rique septentrionale*. Cette controverse a ensuite occupé aussi M. Francis Parkman, dans son brillant ouvrage *La découverte du grand Ouest*, consacré presque tout entier à La Salle, et M. Harrisse, dans ses savantes *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle France*. L'un et l'autre ont conclu en faveur de Marquette. De nouvelles études sur les pièces du procès paraissent avoir amené M. Margry au même sentiment. Dans le premier volume des *Mémoires et documents sur les découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale*, le chapitre XI, renfermant les documents sur le voyage de Jolliet et de Marquette, en 1673, a pour titre : *Découverte du Mississipi par Louis Jolliet, accompagné du Père Marquette.*

« M. Gravier qui reste le seul patron de la priorité de La Salle, n'a pas donné d'autres preuves que celles qu'il a trouvées dans MM. Margry et Parkman »[1].

Notre savant confrère, M. Gabriel Marcel, rappelle que : « dans un mémoire qu'il adresse, en 1677, à Frontenac, Cavelier parlant de ses découvertes, les résume ainsi :... Il la suivit (l'Ohio) jusqu'à un endroit où elle tombe de fort haut dans de vastes marais, à la hauteur de 37°, après avoir été grossie par une autre rivière fort large qui vient du nord ; et toutes ces eaux se déchargent, selon toutes les apparences, dans le golfe du Mexique et lui *font espérer de trouver une nouvelle communication avec la mer.* »

Ainsi donc, non seulement La Salle n'est pas allé jusqu'au Mississipi, il l'avoue formellement, mais encore il ne fait qu'*espérer*, en 1677, de trouver une nouvelle communication avec la mer. Il semble qu'après ce passage vraiment topique, la cause soit entendue et que, sur ses propres déclarations, La Salle doive être condamné[2].

1. Jacques Marquette et la découverte de la Vallée du Mississipi par le P. J. Brucker de la Compagnie de Jésus. — Extrait des *Études religieuses*. Lyon, Pitrat aîné, 1880, br. in-8, pp. 31.

Voir pp. 13-14.

2. Voir pp. 32-33 :

— *Recueil de voyages et de documents* pour servir à l'histoire de la Géo-

Cavelier de La Salle demeure un grand voyageur, mais je trouve que justice devrait être également rendue à Marquette et que Laon, lieu de sa naissance, doit faire quelque chose pour la mémoire de son illustre enfant.

En conséquence, je propose :

« Que le Congrès des Américanistes émette le vœu qu'une statue soit élevée à Jacques Marquette dans sa ville natale, Laon, et que ce vœu soit transmis à M. le Maire de Laon, M. Ermant, député, et au Président de la Société historique de cette ville », qui est M. Charles Glinel, un lettré bien connu par ses travaux sur Alexandre Dumas père et sur le poète Félix Arvers.

Deux mots encore. Une grande partie des manuscrits relatifs à l'ancienne mission des Jésuites au Canada était conservée dans la bibliothèque de l'École Sainte-Geneviève, rue Lhomond. Ces manuscrits forment 22 volumes de différents formats et voici la description de ceux qui renferment des documents concernant Marquette :

Dans la série des manuscrits relatifs au Canada conservés, rue Lhomond, à l'École Sainte-Geneviève, trois volumes renferment les pièces relatives au P. Marquette. Ils sont reliés en demi-percaline rouge, comme presque tous les manuscrits provenant du P. Brotier et vendus par Merlin en 1825 après la mort de Langlès[1]. La description qui en est donnée dans le catalogue des livres de ce savant est plus que sommaire :

4356. 3° Amérique.

*Voyages*. — 59. Récit des voyages et des découvertes du P. Jacq. Marquette, Jés., en 1673 et années suiv. In-4 de 101 pages.

graphie, Section cartographique, Reproductions de cartes et de globes relatifs à la découverte de l'Amérique du XVI^e au XVIII^e siècle avec texte explicatif par M. Gabriel Marcel. Paris, Ernest Leroux, M D C C C LXXXIII.

1. Catalogue des livres imprimés et manuscrits composant la Bibliothèque de feu M. Louis Mathieu Langlès... A Paris, chez L. S. Merlin, libraire, 1825, pet. in-8.

Je crois utile de décrire à nouveau ces manuscrits qui renferment des notes non signées, mais qui sont évidemment de la main du P. Jules Tailhan[1]. Ce père, auteur de travaux remarquables[2], avait pendant deux ans professé la philosophie à l'Université de Québec : rentré en France, il fut pendant longtemps bibliothécaire de l'École Sainte-Geneviève et mourut, remplissant les fonctions de procureur des missions à Paris, le 26 juin 1891. C'était un homme fort instruit et d'un caractère indépendant; il s'était fort distingué comme aumônier pendant la guerre de 1870. Je m'honore grandement d'avoir été compté parmi ses amis.

## I

Canada 1648, 49.

Pet. in-4; rel. d. perc. rouge ; titre *ut supra* sur le dos ; renferme les six pièces suivantes :

1° *Relatio Missionis Huronicae in Noua Francia seu Canada Anno* 1648 *et* 1649 *Missa ad* R. P. Claud. Delingendes *Provincialem Franciae*[3].

« *Nota.* Cette relation latine a pour auteur le P. Ragueneau[4] ; elle correspond aux lettres préliminaires et au chapitre 1er de la relation des Hurons de 1648, 1649 (p. 1-5, édition de Québec), mais elle renferme plus de détails sur la vie et les vertus du P. Daniel[5]. Il n'y a qu'une lettre du P. Ragueneau au P. De Lingendes, qui n'a que très peu de

1. Né à Limoux (Aude), le 16 janvier 1816.

2. Citons entre autres, son édition de la *Chronique rimée des derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes*, par l'Anonyme de Cordoue. Paris, Leroux, 1885, in-fol., et sa publication de l'ouvrage inédit : *Mémoires sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*, par Nicolas Perrot. Paris, Franck, 1864, in-12.

3. Claude de Lingendes, né à Moulins, le 2 sept. 1591 ; † à Paris, 12 avril 1660.

4. Paul Ragueneau, né à Paris, 18 mars 1608 ; † dans cette ville, 3 sept. 1680 : partit pour le Canada en 1648, fut supérieur général de la Mission.

5. Jean Daniel.

chose de commun avec les deux lettres qu'on lit en tête de la Relation Française imprimée[1] ».

2° *Relation de ce qui s'est passé dans les Missions des Peres de la Compagnie de Jesus En la Nouuelle France l'année 1673. Enuoyée par* le R. P. Claude d'Ablon[2] *Supérieur des dites Missions. Au* R. P. Jean Pinette[3] *Prouincial de la mesme Compᵉ. En la Prouince de France.*

En tête du 2ᵉ feuillet, on lit :

*Relation de la découverte de la Mer du Sud faite par les Riuieres de la nouuelle France. Enuoyée de Quebec par le Pere Dablon, Supérieur général des Missions de la Compagnie de Jesus, le 1ᵉʳ Jour d'Aoust 1674.*

« *Nota.* — Cette relation a été insérée dans le tome premier des relations inédites[4] du feu P. de Montézon ; mais il est à regretter que le susdit Père se soit, sans aucune nécessité, permis d'en retoucher le style à sa guise. J'ai sur l'exemplaire de la grande Bibliothèque, relevé les corrections introduites dans les deux ou trois premières pages. On verra si rien peut les justifier. J'ajoute qu'il a même corrigé le manuscrit original, ce qui est vraiment trop fort [p. 1, *Nageant* changé en *voguant*].

« En outre, l'Introduction où sont renfermées les premières nouvelles de la découverte du Mississipi qui dans notre manuscrit est placée en tête de la relation des années 1672, 1673 a été placée dans les Relations inédites, en tête de la relation suivante 1673, 1674. Je ne puis enfin m'expliquer pourquoi dans cette édition on a préféré imprimer ces Relations d'après les brouillons ou copies non approuvées

1. Note du P. Dablon.

2. Claude Dablon, né à Dieppe en 1618 ; † à Québec, le 20 sept. 1697, partit pour le Canada en 1655.

3. Jean Pinette, né à Bourges, le 30 janvier 1629 ; † à Paris, 21 nov. 1690.

4. Mission du Canada. — Relations inédites de la Nouvelle-France (1672-1679) pour faire suite aux anciennes Relations (1615 à 1672) avec deux cartes géographiques. Paris, Charles Douniol, 1861, 2 vol. in-12.

Fortuné Demontézon, né à Paris, le 2 février 1801 ; † dans cette ville le 1ᵉʳ août 1863.

de Québec, au lieu de la copie définitive et authentique envoyée à Rome, c'est-à-dire le manuscrit ci-joint, qu'on avait cependant sous la main. A mon avis il eut mieux valu prendre pour texte, la relation officielle, en rejettant au bas des pages les morceaux qu'on a retranchés et qui se retrouvent dans le manuscrit de Québec [1] ».

3° *Lettre* du P. Le Jeune [2] au P. Général sur le P. Jogues [3].

4° *Lettre circulaire* du P. Jean-Bapt. Loyard par le P. Duparc. Quebec, ce 19 oct. 1731, l. a. s., 2 pages.

5° *Mors* P. Jacobi Marquette, manuscrit latin, de 8 ff. in-4, n. chif., formant 14 pages et 7 lignes d'écriture ; jolie écriture ; 1675.

*Commence :* Pater Jacobus Marquette Lauduni natus in Picardiâ, qua est prouincia in eâ parte Gallia, qua ad Belgas pertinet, postquam annos aliquot exegit in societate, missus est ad Canadenses, ubi brevi Ilinensium apostoli nomen egregiis pro religione christianâ laboribus, et omni virtutum genere, quae hanc dignitatem comitantur, consecutus est »...

6° *Procès-verbal de la prise de possession du pays des Outaouois* (14 juin 1671).

## II

Canada, *Marquette*, 4.

*Relation de l'année 1678. Récit des Voyages et des Découvertes du Pere* Jacques Marquette *de la Compagnie de Jesus en l'année 1673 Et aux suivantes envoyé au R^d Père* Pierre de Verthamont [4] *prouincial de la Compagnie de Jesus en la Prouince de France.*

« De Montézon, II, 195-317 ».

Sur le feuillet de garde, à l'encre de la main du P. Tailhan :

1. Note du P. Tailhan.

2. Paul le Jeune, né 15 juin 1592 ; † à Paris, 7 août 1664.

3. Isaac Jogues, né à Orléans le 10 janvier 1607 ; martyrisé par les Mohawks, le 18 octobre 1646.

4. Pierre de Verthamon, né à Paris, le 12 mars 1614 ; † à Paris, le 26 juillet 1686.

« Manuscrit du P. Marquette appartient incontest. [ablement] à nos archives ».

Et au crayon

« Dans le P. Demontézon on n'a pas gardé le même ordre pour les récits de la première partie ».

III

Canada, *Marquette*, 5.
*Ut supra*, 4.

L'examen que j'ai fait de ces papiers m'oblige à formuler une seconde proposition :

« Que le Congrès des Américanistes émette le vœu qu'il soit fait une nouvelle et exacte publication des documents relatifs au P. Marquette ».

# LE VIII[e] CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE (ÉTATS-UNIS)[1]

Le Congrès international de Géographie inauguré à Anvers en 1871, après avoir tenu ses assises à Paris (1875), Venise (1881), Paris (1889), Berne (1891), Londres (1895) et Berlin (1899), vient de se réunir pour la première fois aux États-Unis. Il serait plus exact de le désigner sous le nom de « Congrès Américain » que sous celui de Congrès de Washington, car cette réunion scientifique a été essentiellement ambulante : ses membres se sont promenés de Washington à Philadelphie, New-York, aux Chutes du Niagara, à Chicago et Saint-Louis, où avait lieu la clôture officielle. Une excursion avait même été organisée dans l'Arizona et à la ville de Mexico, mais nous ne l'avons pas suivie. Hâtons-nous de dire que l'expérience a réussi, mais nous croyons qu'il serait imprudent de la renouveler dans d'autres pays : il est difficile de concilier un travail sérieux dans les séances du Congrès avec le désir de satisfaire une curiosité mise en éveil par la vue de choses nouvelles et les fatigues d'un voyage à travers une immense étendue de pays.

Le président du Congrès était le commandant Rob. E. Peary, de la marine américaine, le célèbre explorateur des régions arctiques, et le secrétaire, le D[r] J.-H. Mac Cormick, dont l'amabilité a été inlassable pendant toute la durée du Congrès ; M. David T. Day, du *U. S. Geological Survey*, a rendu les plus grands services aux membres du

1. Extrait de *La Géographie*, Bulletin de la Société de Géographie, t. X, 1904, pp. 225-234.

Congrès par l'activité avec laquelle il avait organisé les voyages en chemin de fer et l'expédition des bagages. Je nommerai encore les Professeurs William Libbey, de Princeton, W.-M. Davis, de Harvard, et le secrétaire général, M. Henry Gannett, dont les efforts pour assurer le bien-être de leurs hôtes ont été couronnés d'un plein succès.

Parmi les géographes étrangers qui assistaient à la réunion, nous signalerons venus : de Grande-Bretagne, le Dr Hugh Robert Mill, Sir John Murray, le major Gibbon, qui a traversé l'Afrique dans toute sa longueur, du Caire au Cap, le Prof. Henry Yule Oldham, de King's College, Cambridge, etc. ; beaucoup des délégués anglais avaient été retenus à Londres par l'arrivée du capitaine Scott et de la *Discovery* ; d'Allemagne, le comte von Pfeil, le Prof. Adolf Marcuse, de Berlin ; d'Autriche, les Prof. A. Penck et E. Oberhummer ; de Hongrie, le Dr Béla Erödi ; de Suisse, M. Arthur de Claparède, Président de la Société de Géographie de Genève ; de France, MM. Thoulet, de Nancy, Vidal de Lablache, de Martonne, Georges Blondel, de Lobel, de Périgny, le capitaine d'Ollone, de retour d'Extrême Orient, Guillaume Grandidier et Henri Cordier ; ces deux derniers représentaient le ministère de l'Instruction publique et la Société de Géographie.

Le Congrès s'est tenu à Washington du mercredi 7 septembre au dimanche 11 septembre. Le soir du 7 septembre, une réunion préliminaire avait eu lieu dans la Hubbard Memorial Hall, construite récemment par Mme Gardiner Greene Hubbard, qui a reçu le Congrès dans l'après-midi du 9 septembre dans sa belle propriété de « Twin Oaks ». L'ouverture officielle du Congrès eut lieu le jeudi matin 8 septembre, à dix heures, dans la grande salle de l'Université George Washington (Columbian).

Des discours furent prononcés par le commandant Peary, le Prof. C.-D. Walcott, directeur du *Geological Survey*, M. G.-K. Gilbert, de la *National Geographic Society*, MM. Henri Cordier, Penck, Oldham et Oberhummer ; puis M. de Claparède et M. Erödi invitèrent le prochain Con-

grès de Géographie à se réunir, le premier à Genève et le second à Budapest. Disons qu'à la réunion des délégués qui a été tenue à New-York, c'est Genève qui a été choisie pour célébrer le cinquantième anniversaire de la fondation de sa société de géographie, en 1908. Le soir, le contre-amiral C.-M. Chester, surintendant de l'Observatoire naval et le ministre de la Marine, Mr. Morton, reçurent le Congrès à l'Observatoire construit sur les hauteurs de Georgetown. Le vendredi soir, une réception de tout le Congrès par le commandant et Mme Peary eut lieu à l'hôtel New-Willard.

Le dimanche fut consacré à une promenade sur le Potomac et une visite à la résidence de Washington, à Mount-Vernon. Le *Sylph*, qui nous transporte est un yacht à vapeur appartenant au ministère de la Marine : au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Washington, la masse énorme du Capitole s'estompe et s'efface, la Pyramide en l'honneur du premier Président disparaît, le fleuve large et majestueux baigne deux rives, dont la verdure encore fraîche, malgré la saison, repose la vue. A quinze milles environ au sud de Washington, sur la rive droite du Potomac, apparaît au milieu des arbres la demeure du grand citoyen : le premier dans la guerre, le premier dans la paix, le premier dans le cœur de ses concitoyens ; les matelots se rangent en ligne, les têtes se découvrent, le gong chinois du bâtiment résonne de coups sourds ; il y a quelque chose de touchant dans ce simple hommage rendu à la mémoire du fondateur de la République.

George Washington hérita en 1752, à la mort de son demi-frère Lawrence de la propriété de Mount-Vernon ; elle avait été donnée en 1674 par Lord Culpepper à John Washington et à Nicholas Spencer, des mains desquels la moitié (2 500 acres) du domaine passa à Lawrence Washington qui bâtit en 1743 la maison d'habitation et donna à la propriété le nom de l'amiral anglais sous les ordres duquel il avait servi. George Washington agrandit la maison et la propriété qui comprit bientôt une superficie de plus de 8 000 acres ; quand le héros mourut, sa femme conserva

l'usufruit de Mount-Vernon ; malheureusement, par son testament, elle dispersa le mobilier qu'elle répartit entre ses quatre petits-enfants. La propriété passa alors successivement entre les mains de Bushrod Washington, John-Augustine Washington et John-A. Washington Jr. qui offrit, sans succès d'ailleurs, de la vendre au gouvernement, puis à l'état de Virginie ; enfin, en 1856, une société fut heureusement constituée par Miss Ann Pamela Cunningham, de la Caroline du Sud, sous le nom de *Mount-Vernon Ladies' Association* qui acheta pour 200 000 dollars, 200 acres de la propriété, le tombeau du général, la maison d'habitation et ses dépendances, la jetée, etc. L'habitation est le type des maisons coloniales de l'ancien régime ; construite en bois, elle a trois étages avec, au rez-de-chaussée, une spacieuse véranda dont les carreaux de pavage sont les mêmes qui ont été importés d'Angleterre et posés par Washington en 1756, et d'où l'on contemple le Potomac et sa rive boisée ; on voit au second étage la chambre où expira Washington le 14 décembre 1799, et au troisième celle où mourut sa femme le 22 mai 1802 ; dans la propriété se trouve un superbe jardin fleuriste ; on aperçoit en descendant vers le fleuve la tombe construite par Lawrence, où fut déposé George Washington de 1799 à 1831 ; en avril 1831, à la suite d'une tentative de vol dont ses restes furent l'objet, ceux-ci furent transférés dans un nouveau tombeau, sorte de grotte, dont l'emplacement avait été choisi par le général lui même, au-dessus duquel on lit ces simples paroles en anglais : « Dans cet enclos reposent les restes du général George Washington. » A côté du sarcophage du premier Président des Etats-Unis est placé celui de sa fidèle compagne Martha.

Le lundi, 12 septembre, était le jour choisi par Philadelphie, dont la Société de Géographie, avec son président, M. Henry-G. Bryant et le Prof. Angelo Heilprin, nous ont fait les honneurs : visite du Musée commercial, luncheon à Houston Hall, cercle des Etudiants, visite au Musée archéologique, promenade dans le magnifique Fairmount Park, et enfin dîner au Philadelphia Country House Club.

Avant de visiter le Musée Commercial, on n'a pas manqué de nous faire voir la vénérable salle où le 4 juillet 1776, fut déclarée l'indépendance des États-Unis, et le local de l'*American Philosophical Society*, fondée en 1743 par Benjamin Franklin. Le Musée Commercial, dont la création a été approuvée par le maire le 15 juin 1894, reçoit une subvention annuelle de la ville de Philadelphie; il a à sa tête un conseil d'administration et il est dirigé avec autant de zèle que de compétence par M. W.-P. Wilson. Les collections sont considérables et nous y avons constaté la présence de beaucoup des produits de nos colonies françaises, reliquat d'anciennes expositions. — L'Université de Pennsylvanie, qui a pour président (*Provost*) le Dr Charles-C. Harrison, fait remonter son origine à 1740, époque à laquelle une école de charité fut créée dans la ville de Philadelphie; elle reçut sa première charte en 1753, de Thomas et Richard Penn, propriétaires de la province de Pennsylvanie; de cette école de charité, sont sortis le Collège (1751), les Départements de médecine (1765), de Droit (1790-1850), l'Hôpital universitaire (1874), les Départements d'Art dentaire (1878), de Philosophie (1882), de Médecine vétérinaire (1884), l'Hôpital vétérinaire (1885), le Département d'Éducation physique (1885), le Musée d'Archéologie (1889), la Bibliothèque de l'Université (1891), le Laboratoire d'Hygiène (1892) et l'Institut Wistar d'Anatomie et de Biologie (1892), qui composent aujourd'hui l'Université de Pennsylvanie, avec 2692 étudiants, dont un certain nombre venant de pays étrangers [tels que l'Australie (23), le Canada (21), le Japon (5), l'Allemagne (5), la France (11), l'Angleterre (4), l'Autriche (2), etc.].

Le mardi et le mercredi ont été passés à New-York; un grand banquet réunit les congressistes à l'hôtel Endicott le soir du 14 septembre; à la fin du banquet, M. Henri Cordier, Président de la Commission centrale, a remis au commandant Peary, au nom de la Société de Géographie, une médaille d'or spéciale, en témoignage des services qu'il a rendus aux sciences géographiques par ses explorations

des régions arctiques. Nous avons quelque raison de croire que cette manifestation de notre Société a produit le meilleur effet parmi les compatriotes du commandant Peary et surtout dans la Marine de l'État américain. Le Président Peary a profité de la circonstance pour faire une déclaration au sujet de son prochain voyage ; il a annoncé qu'il avait signé un traité pour son nouveau navire, dont la quille était en construction, et qu'il espérait partir au mois de juillet prochain : « Ce vaisseau, dit-il, qui sera un vapeur avec assez de voilure pour remplacer la machine dans le cas où cette dernière serait avariée, aura pour trait caractéristique une proue qui lui permettra de briser la glace sur son chemin et une machine assez puissante pour traverser les masses de glace. Il sera de la dimension du vaisseau antarctique la *Discovery*, et il aura des engins capables d'avoir une force continue de 1000 chevaux et 1500 chevaux pendant une période limitée. Mon plan est de diriger ce navire sur les côtes nord de la terre de Grant, prenant à bord à Whale Sound le dessus du panier des Esquimaux. J'hivernerai sur cette côte, et, avec le retour de la lumière, je partirai en traîneau à travers le massif polaire central, utilisant entièrement les Esquimaux pour cette expédition. »

Pendant le séjour du Congrès à New-York, son centre de réunion était le Musée d'Histoire Naturelle, où nous avons vu les belles collections d'antiquités mexicaines, don princier du duc de Loubat, et le nouvel hôtel de la Société américaine de Géographie, 15, 81^e rue, ouest.

Une communication de M. Stevenson m'amène à parler de l'Exposition de cartes anciennes organisée à la Lenox Library.

M. Edward L. Stevenson, professeur d'histoire à Rutgers College (Nouveau-Brunswick) s'est consacré à l'étude des cartes anciennes du Nouveau Monde ; il a déjà publié une belle série de fac-similés : *Maps illustrating the Early discovery and Exploration in America*, New-York, 1903-4, et il est désireux de reproduire la célèbre carte de Canerio con

servée au Dépôt des Cartes et Plans de la Marine, à Paris. M. Stevenson remarque : « Les cartes typiques, comme toutes les cartes, sont dérivées, non d'originaux faits *de visu* par les pilotes, les capitaines et les dessinateurs de profession qui accompagnaient les premières expéditions au Nouveau Monde, et il entre dans leur composition beaucoup d'esquisses des côtes et de notes descriptives. Très naturellement on s'attend à trouver la plus grande activité dans la fabrication des cartes des nouvelles côtes dans ces pays plus directement intéressés dans l'exploration maritime et, parmi ces productions, de trouver les cartes types qui ont été reproduites le plus fréquemment. Cependant il est digne de remarque que pendant les premières trente années après que Colomb eut ouvert la voie des nouvelles régions de l'ouest, il n'y avait que deux ou trois cartes espagnoles importantes connues ; que l'influence portugaise est marquée d'une façon frappante dans les cartes existantes qui mentionnent les nouvelles côtes ; que des indigènes italiens se trouvaient parmi les explorateurs et les cartographes les plus marquants au service des rois d'Espagne et de Portugal, mais que les cartographes italiens, dans leur pays même, ne montrèrent qu'un tardif intérêt en ajoutant les nouvelles régions dans leurs mappemondes ; que les Allemands, quoique occupant une contrée intérieure, par l'intérêt qu'ils prenaient aux nouvelles études scientifiques, particulièrement la géographie et les mathématiques, exercèrent une influence sur la cartographie primitive du Nouveau Monde pendant les premières décades du XVI^e^ siècle, influence qui n'a été surpassée par aucun autre pays d'Europe ; que la cartographie française du Nouveau Monde est d'origine récente, dénotant l'influence première espagnole et portugaise ; que les documents cartographiques importants des Pays-Bas et d'Angleterre appartiennent à la fin du XVI^e^ siècle. Le plus ancien type représente le Nouveau Monde comme un groupe d'îles. Colomb a écrit dans son journal : « J'ai trouvé beaucoup d'îles. » Le second type, dont la carte de Canerio est un bon spécimen, représente

une aire continentale au nord-ouest de l'île de Cuba comme l'un de ses traits les plus importants et est d'origine portugaise. Un troisième type, également d'origine portugaise, donne une importance spéciale aux découvertes portugaises, en omettant les autres. Un quatrième type, qui pourrait être appelé Lusitano-Germanique est spécialement digne d'être noté. Son origine semble dater de l'arrivée au village de Saint-Dié des lettres de Vespuce et des cartes marines du Portugal quelque temps avant l'année 1507. L'exemple le plus saillant du type, à vrai dire l'original, est la carte de Waldseemuller de 1507, dont récemment le Prof. Fischer a fait l'heureuse découverte. Un cinquième type est celui d'origine espagnole et est bien représenté par les cartes très importantes de Weimar des années 1527 et 1529. Un sixième type apparaissant pour la première fois en 1526 environ, représente une jonction asiatique avec le Nouveau Monde. Ce type est un de ceux reproduits souvent pendant le siècle, et qui ne disparaît en réalité qu'à la découverte de Bering. Un septième type représente la côte ouest de l'Amérique, avec un grand développement à l'ouest et au nord s'approchant de la ligne de la côte de l'Atlantique à environ 35° de Lat. N. — Son plus ancien exemple est la carte de Maggiolo de 1527. Un huitième type, d'origine française, est bien représenté par le travail de Desliens et Descelliers. La grande carte de Mercator de 1569 est un bel exemple du neuvième type. Dans chacun des types ci-dessus nommés se trouvent des éléments très prononcés. »

M. Stevenson a pris part à l'arrangement de l'exposition de cartes, organisée en vue du Congrès de Géographie par le savant conservateur de la riche bibliothèque Lenox, M. Wilberforce Eames. Le catalogue rédigé pour cette exposition comprend 233 numéros ; les cartes sont rangées par ordre chronologique depuis Homère (900 av. J.-C.), dont la géographie est représentée dans l'ouvrage de Gladstone, *Juventus Mundi*, Lond., 1869, — jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles avec les cartes de Pigafetta (1607), Lodowijcksz (1598), Léon l'Africain et enfin Nicolas Visscher (1660).

La *Lenox Library* qui, avec la grande bibliothèque fondée par John Jacob Astor († 1848) et la fondation faite par Samuel J. Tilden († 1886), forme, depuis 1895, la *New-York Public Library* dont on élève en ce moment le nouveau bâtiment — le palais serait mieux dire — dans l'élégante Cinquième Avenue, se trouve également dans cette grande voie entre la 70e et la 71e rue. James Lenox, le généreux fondateur de cette bibliothèque ouverte au public en 1877, est né à New-York en 1800 et il est mort en 1880. Sa collection, outre les livres rarissimes bien connus de ceux qui ont consulté la *Bibliotheca Americana vetustissima* de M. Henry Harrisse, renferme une série de tableaux parmi lesquels se trouvent une belle toile de Sir Joshua Reynolds peinte en 1790 et représentant Mrs. Billington en Sainte-Cécile et le célèbre tableau de Munkácsy : *Milton, aveugle dictant « le Paradis Perdu » à ses filles* qui, jadis, fit sensation à l'Exposition universelle de Paris en 1878. Je doute fort que James Lenox, amateur éclairé, bibliophile passionné, eût approuvé la fusion que l'on va faire avec les autres collections de New-York, des richesses artistiques qu'il avait amassées avec amour.

Le jeudi 15 fut réservé à une promenade sur la rivière Hudson, jusqu'à Fishkill et Mount Beacon, où l'on monte par un chemin de fer funiculaire ouvert au public depuis le 30 mai 1902. Il a une longueur de 2200 pieds et une hauteur verticale de 1200 pieds. Au sommet du Mount Beacon se trouve un casino ; à l'est se dresse un obélisque en souvenir de la Révolution. On a du haut de cette colline une vue superbe et l'on domine la ville de Newburgh qui s'étend dans la plaine de l'autre côté de la rivière et qui a joué un rôle important en 1782 et en 1783, pendant la guerre de l'Indépendance, comme étant le quartier général de Washington. En redescendant la rivière, nous sommes allés visiter le plateau de West-Point, où est située l'Académie militaire des États-Unis, et où nous avons assisté à des exercices des cadets revêtus de leur uniforme marron à buffletteries blanches, avec des pantalons blancs et coiffés du

shako emprunté aux Hessois au service de l'Angleterre, lorsque Washington les mit en déroute à Trenton, le 26 décembre 1776, après avoir traversé la Delaware. Rien de plus charmant que l'aspect de West-Point au coucher du soleil ; le paysage avait un caractère de grandeur et de calme indéfinissable ; il semblerait qu'une distance immense vous sépare de New-York, la grande ville, pourtant si voisine, du bruit et du mouvement.

De West-Point, le chemin de fer nous conduisit dans la nuit à travers l'État de New-York, et le lendemain vendredi 16 septembre, nous nous réveillions en face de Buffalo et du lac Erié ; peu de temps après nous descendions aux Chutes du Niagara, où nous devions passer toute la journée. Il ne rentre pas dans mon cadre de décrire ces chutes grandioses connues du monde entier. Qu'il me suffise de dire qu'un temps magnifique nous a permis de visiter, grâce au chemin de fer spécial, la Belt-line, le Niagara jusqu'au monument élevé sur la rive canadienne, au général Brock, tué pendant la guerre de 1812, et sur la rive américaine jusqu'à Lewiston, qui est un véritable verger, où l'on s'embarque pour se rendre à Toronto, par le lac Ontario.

Une autre nuit de chemin de fer nous a conduits à Chicago, capitale de l'Illinois, sur le lac Michigan. Une session du Congrès a été tenue le matin du 17 septembre à l'Université, où nous avons eu le plaisir d'entendre M. Guillaume Grandidier faire une communication sur Madagascar.

La journée du dimanche 18 a été employée à traverser les plaines ennuyeuses de l'Illinois en chemin de fer, en passant par Springfield, patrie d'Abraham Lincoln. Nous arrivions vers cinq heures à notre dernière étape, à Saint-Louis, capitale du Missouri, sur la rive droite du Mississipi, que nous traversons sur un grand pont. La station de l'Union, où nous descendons, est peut-être la plus grande du monde, car elle ne contient pas moins de trente-deux voies.

A Saint-Louis, le Congrès de Géographie s'est trouvé noyé dans le Congrès des Arts et Sciences et dans la foule et le tohu-bohu de l'Exposition, dont le manque de place

nous empêche de parler. Le mardi soir, le comm. Peary reçut à bord du *Discoverer* à l'Exposition, et le jeudi 22 septembre, il faisait une conférence à la Salle des Fêtes, clôturant ainsi un brillant Congrès qui n'a laissé que des souvenirs agréables à ceux qui ont eu la bonne fortune d'y participer.

Du discours de clôture du commandant Peary, j'extrais les paroles suivantes ; après avoir parlé de ses quatre voyages polaires, le célèbre explorateur ajoutait :

« On m'a demandé souvent ce qui attirait les hommes dans les régions arctiques, à la recherche du Pôle Nord. C'est l'appel du monde primitif à l'homme primitif, secouant les dernières gouttes de ce sang qui coulent encore dans nos veines. C'est le sentiment qui était dans le cœur de Colomb, de Stanley, et qui sera dans les cœurs de quelques hommes encore jusqu'à ce que la terre ait terminé sa dernière évolution. Le Pôle Nord est le dernier grand prix géographique que le monde ait à offrir à l'homme ; le prix pour lequel les nations civilisées ont lutté sans succès pendant des siècles ; le trophée que la plus grande nation sera fière de gagner. Mon plan de campagne est basé sur le détroit de Smith Sound ou route américaine. Partant pour le nord vers le 1er juillet prochain, je porterai tous mes efforts pour conduire mon navire au rivage nord de la Terre de Grant, où il prendra ses quartiers d'hiver. Quatre vaisseaux ont déjà accompli ce voyage. Avec le premier jour renaissant du mois de février suivant, je me dirigerai au nord à travers le massif polaire avec un détachement d'environ 25 Esquimaux et des traîneaux. De temps en temps, je renverrai des hommes et des traîneaux et la dernière étape du voyage sera faite par trois ou quatre traîneaux seulement. En revenant, je rejoindrai mon navire à temps pour le faire sortir en été de ses quartiers d'hiver et je partirai vers le sud. Si les conditions ne sont pas assez favorables la première année, j'essaierai de nouveau dans la seconde saison. »

Le coût de cette expédition sera de 150 à 200 000 dollars. Le commandant Peary espère réunir cette somme par des

souscriptions populaires et ses efforts ont déjà été assez couronnés de succès pour que la quille de son nouveau bateau soit en construction. Il compte surtout sur l'aide des femmes américaines, « car, dit-il, c'est l'engagement des bijoux d'une femme qui a donné à l'Espagne son empire sur le Nouveau Monde et aucun autre acte de la reine Isabelle ne restera aussi longtemps dans le souvenir des hommes ».

Nous espérons que le commandant Peary, invité par nous, viendra faire une conférence à Paris avant son départ pour le Pôle.

Il me reste à parler des communications qui ont été faites au Congrès :

Les mémoires remis ou promis au Congrès, le 8 août, s'élevaient au nombre de 267 : I. *Physiographie* (1° Physiographie de la Terre, 17 mémoires ; 2° Météorologie, 12 ; 3° Océanographie, 20 ; 4° Volcans, 6 ; 5° Tremblements de Terre, 8 ; 6° Glaciers, 10 ; 7° Magnétisme terrestre, 4 ; 8° Hydrologie, 6). — II. *Géographie mathématique* (Géodésie, 8) ; — III. *Biogéographie* (1° Botanique, 5 ; 2° Zoologie, 8) ; — IV. *Anthropogéographie*, 9 ; — V. *Exploration* (1° Afrique, 5 ; 2° Régions polaires, 7 ; 3° Asie, 5 ; 4° Amérique, 11 ; 5° Australie, 1) ; — VI. *Technique*, 7 ; — VII. *Economique*, 21 ; — VIII. *Historique*, 12 ; — IX. *Education*, 25.

On voit que la géographie physique a tenu la principale place dans les séances du Congrès ; on comprendra aisément qu'il m'est impossible de donner un aperçu même sommaire des mémoires ; je me contenterai donc de choisir quelques communications qui me paraissent devoir intéresser plus particulièrement nos lecteurs.

Le mont Pelée a été l'objet de trois communications. Nous notons dans celle du Dr L. A. Bauer relative aux troubles magnétiques pendant l'éruption du volcan de la Martinique : le 8 mai 1902, à 11 h. 59 m. du matin, temps moyen de Greenwich, un trouble magnétique survint simultanément aux quatre observatoires magnétiques du « Coast and Geodetic Survey » situés à Cheltenham (Maryland), Baldwin (Kansas), Sitka (Alaska), et aux îles Hawaï. Prenant la lon-

gitude du mont Pelée comme 4 h. 04 m. 6 ouest de Greenwich, ou de Saint-Pierre 4 h. 04 m. 7, ce trouble magnétique commença à 7 h. 54 m. du matin, temps moyen local de Saint-Pierre (ou du mont Pelée). En général, les rapports s'accordent à dire que la grande catastrophe à Saint-Pierre, accompagnant la première éruption du mont Pelée, a eu lieu le 8 mai vers 8 heures du matin et on a trouvé que l'horloge de la ville de Saint-Pierre s'est arrêtée à 7 h. 52 m. Le 20 mai, de 9 h. 07 à 9 h. 16 du matin, temps moyen de Greenwich, ou de 5 h. 02 à 5 h. 11, il survint de nouveau un léger trouble magnétique de l'observatoire de Cheltenham, commençant d'une manière soudaine et atteignant son effet maximum à 5 h. 07 m. De 11 h. 57 m. du soir, 20 mai à 0 h. 09 m. du matin, 21 mai, temps oriental, ou de 0 h. 53 m. à 1 h. 05 m. du matin, 21 mai, temps local de Saint-Pierre, un trouble semblable, mais un peu plus grand a eu lieu. Suivant un télégramme envoyé par le gouverneur de l'île, en date de Fort-de-France, mardi, 20 mai, la seconde éruption du mont Pelée a apparemment commencé vers 5 h. 15 m. du matin, coïncidant de nouveau de très près avec l'heure du trouble magnétique dont nous venons de parler. D'autres communications ont été faites sur le volcan de la Martinique par MM. Robert T. Hill et le Prof. Angelo Heilprin, qui se trouvait dans notre colonie en même temps que M. Lacroix, du Muséum. Sa conférence était accompagnée de magnifiques projections.

M. le Dr Frederik A. Cook a parlé du voyage de la *Belgica* et a fait un tableau comparatif des pôles arctique et antarctique. L'artiste bien connu, M. F. W. Stokes, à qui la Société de Géographie a décerné cette année le prix Alphonse de Montherot, a étudié les effets produits par l'atmosphère en particulier et en général; il a comparé les couleurs spéciales aux régions polaires du nord et du sud, les couleurs des aurores boréales, ainsi que leurs formes au point de vue de l'artiste.

M. Henryk Arctowski, lors de la session de New-York, a fait un chaleureux appel pour l'exploration scientifique com-

mune des régions antarctiques. Sa conférence faite dans l'amphithéâtre du Musée d'histoire naturelle était accompagnée de remarquables projections. Il est évident, dit M. Arctowski, qu'un plan commun d'action est nécessaire. La possibilité de mettre à exécution le desideratum que je demande au Congrès de prendre en considération est donnée par l'existence des îles sub-antarctiques où les stations nécessaires pourraient être établies pour faire communiquer les stations antarctiques proprement dites, avec celles de l'Amérique du Sud et de l'Australie. La région du cap Horn et les terres situées plus au sud me semblent très favorables à l'établissement d'une série de stations, les endroits choisis étant les îles Falkland, l'île des États, l'une des îles de Diego Ramirez et le phare de Los Evangelistas, puis les îles de la Géorgie du Sud, les îles Sandwich, les Orcades et les Shetlands du Sud ; enfin, en dernier lieu, une station sur la côte de la terre de Graham, une autre à la station hivernale de Nordenskjöld, par exemple, et deux stations flottantes, une dans la région du courant de la *Belgica* et l'autre dans la mer de Weddell. De la sorte nous aurions une série de postes d'observation suffisamment large et composés en même temps de points suffisamment rapprochés. Les dépenses d'une telle entreprise pourraient être comptées de la manière suivante : un navire hivernant dans les glaces dans la région du courant de la *Belgica*, 100 000 dollars ; un second navire dans la mer de Weddell, 100 000 dollars ; un troisième, explorant le bord du massif et étudiant les variations de la répartition de la glace et faisant des recherches océanographiques pendant toute l'année, 100 000 dollars. Le premier et le second peuvent installer chacun une station sur les terres antarctiques et le troisième, en deux croisières, les quatre stations des îles Sandwich, Géorgie, Falkland et Shetland ; comptons six stations à trente mille dollars chacune. Et, en dernier lieu, comme pour la région du cap Horn, il y a déjà une bonne station météorologique dans l'île de la Nouvelle-Année, près de l'île des États, tandis qu'un des phares de Los Evangelistas aurait probablement

besoin d'un personnel spécial et d'instruments, comptons simplement 20 000 dollars pour Diego Ramirez et une station de montagne, par exemple sur le sommet de la montagne appelée Bonnet de la République, près de Llopotaia, dont l'installation et les frais d'entretien ne dépasseraient pas 30 000 dollars. Comme vous le voyez, l'entière dépense d'une telle entreprise n'excéderait pas 330 000 dollars. »

Notre savant confrère de Nancy, le Prof. J. Thoulet, a obtenu le plus vif succès en apportant sa carte générale manuscrite des profondeurs océaniques; elle répond au vœu exprimé par le septième Congrès international géographique tenu à Berlin en 1899. Une Commission spécialement nommée à cet effet s'était réunie en avril 1903 à Wiesbaden et avait adopté, après discussion, le projet rédigé par M. Thoulet. S. A. S. le prince de Monaco a généreusement consenti à faire les frais de ce travail exécuté sous la direction de MM. Thoulet et Sauerwein. La carte au 1/10 000 000 comprend 24 feuilles; le méridien initial est celui de Greenwich, les isobathes sont métriques et la terminologie est celle qui a été fixée par le Dr Supan à la suite de la réunion de Wiesbaden et qui est, par conséquent, internationale. L'ouvrage sera très prochainement édité par les soins du Musée océanographique de Monaco. Sir John Murray a paru examiner avec une attention toute particulière le travail de notre compatriote. Dans une autre communication, M. Thoulet a insisté sur l'absolue nécessité de représenter sous forme graphique, au moyen de cartes coloriées, les résultats de l'observation directe en océanographie; la généralisation de ces résultats ainsi que leur coordination réciproque, se font alors par les yeux, d'une manière en quelque sorte automatique, immédiate et précise. Les cartes par plans successifs parallèles à la surface sont particulièrement appelées à rendre de précieux services dans le cas de problèmes intéressant la dynamique de la mer. L'orateur a appliqué les principes précédents aux données recueillies par S. A. S. le prince de Monaco autour de l'archipel des Açores et élaborées ensuite au laboratoire de Nancy. Il montre à l'audi-

toire en les expliquant une série de cartes : bathymétrique et, thermique au contact du fond, thermique à 1 000 mètres de profondeur, de la distribution du calcaire et enfin de l'ammoniaque dans le sol sous-marin.

M. Georges Blondel a fait une intéressante communication sur l'Essor économique de l'Amérique jugé du Vieux Continent. En voici le sommaire : « L'un des faits, dit-il, qui, dans le dernier quart du XIXe siècle a le plus vivement ému l'Europe, c'est le développement économique des États-Unis. Le spectacle de l'activité et du succès de l'Amérique a provoqué un grand nombre de publications et des appréciations souvent contradictoires. On peut ramener à *trois* les principaux courants d'idées qui se sont manifestés : 1° Un sentiment d'admiration, admiration pour l'énergie, la persévérance, la volonté des industriels et des commerçants des États-Unis ; admiration aussi pour la souplesse avec laquelle ils s'affranchissent des habitudes routinières qui embarrassent les Européens, pour l'intelligence avec laquelle ils s'adaptent — spécialement en ce qui concerne les moyens de transport — aux nécessités de la vie moderne. 2° Un sentiment de crainte en considérant les avantages que donnent aux États-Unis par rapport à l'Europe sa situation géographique entre les deux océans entre lesquels se partage de plus en plus l'activité économique de la terre ; les conditions favorables de son sol et de son climat ; les richesses prodigieuses de son sous-sol ; l'effort incessant pour développer le commerce d'exportation. 3° Un sentiment de dénigrement et un désir de critiquer certains côtés de la civilisation américaine, de blâmer l'âpreté dans la lutte et certaines rudesses de procédés, la préoccupation trop accentuée du progrès matériel, l'immoralité de certaines ententes industrielles qui ont procuré à quelques privilégiés et surtout à des metteurs en œuvre, des bénéfices considérables, hors de proportion avec la supériorité de leur intelligence, de leur travail ou de leur mérite, les difficultés que le développement économique actuel ne peut manquer de susciter entre les employeurs et les employés. Mais en définitive le

sentiment qui domine aujourd'hui dans le Vieux Continent, vis-à-vis des États-Unis c'est un sentiment de respect, de sympathie pour des hommes qui donnent de magnifiques exemples d'action, de résolution, d'énergie vraiment virile. Nous reconnaissons loyalement que nous avons tout profit à étudier l'organisation grâce à laquelle les Américains savent si bien tirer parti de leurs ressources et se montrent comme les prototypes d'une humanité d'un plus grand modèle, et d'un monde nouveau. »

Un certain nombre de vœux ont été adoptés pendant la session de New-York dont l'un, de Sir John Murray, relatif à la continuité de l'exploration des régions polaires, offre un intérêt particulier.

En envoyant un cordial souvenir à nos collègues des États-Unis, nous leur disons au revoir en 1908, au Congrès de Genève.

# RAPPORT
# SUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
# A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS, 1904

## INTRODUCTION

Invité par M. le Président du Congrès des Arts et des Sciences de Saint-Louis à faire une conférence sur l'Histoire d'Asie, je fus en même temps chargé de représenter M. le Ministre de l'Instruction publique au Congrès international de Géographie de Washington ; c'est dire que pendant le bref séjour que je devais faire aux États-Unis, mon temps était déjà fort occupé, lorsque peu de jours avant mon départ pour New-York, je fus désigné comme juré de l'Enseignement primaire, et par surcroit, en débarquant en Amérique, je recevais ma nomination de Rapporteur de l'Enseignement secondaire. Cet excès d'honneur et de travail m'effraya et j'essayai de m'y dérober. Comme on fit appel avec insistance à mon patriotisme et à ma bonne volonté, je dus capituler. La tâche était lourde pour moi, plus lourde que pour beaucoup d'autres : d'abord je n'avais que fort peu de temps pour examiner les titres des exposants, ensuite, appartenant à l'Enseignement supérieur depuis vingt cinq ans, je suis resté étranger et à l'Enseignement primaire et à l'Enseignement secondaire.

Comme le but des rapports est de faire connaître l'étranger à nos compatriotes, je décidai tout d'abord de laisser de côté la France, dont on peut étudier les méthodes d'enseignement tout à loisir, soit en visitant les lycées et les

collèges, soit en parcourant les publications du Ministère de l'Instruction publique à Paris. Je ne pouvais même songer, étant donné les circonstances, à étudier la situation réservée à l'Enseignement secondaire dans *tous* les autres pays prenant part à l'Exposition de Saint-Louis ; aussi bien cette étude a été faite d'une façon si admirable par M. Compayré pour l'Exposition de Chicago que, franchement, je ne vois guère ce que j'aurais pu y ajouter.

Dans ces conditions, je me décidai de consacrer mon rapport à deux pays seulement : les États-Unis qui nous offraient une hospitalité grandiose et le Japon qui, dans le domaine de l'Instruction publique comme dans le reste, en pleine évolution, en plein progrès, rattrappe à pas de géant les vieux pays d'Europe qu'il imite.

En limitant même de cette manière l'étendue de mon rapport, il m'eût été bien difficile de le rédiger, le temps me manquant pour en réunir les éléments nécessaires, si je n'avais trouvé deux excellents guides que je ne fais que suivre en les traduisant : l'un est le rapport sur l'Enseignement secondaire préparé en vue de l'Exposition de Saint-Louis par le Département de l'Éducation du Japon ; l'autre est le rapport pour 1903 du Commissaire de l'Éducation des États-Unis, M. W.-T. Harris, dont j'ai extrait les parties relatives à l'Enseignement secondaire que j'ai complétées par des notes tirées de l'excellent chapitre consacré au même sujet par M. le Professeur Elmer-Elsworth Brown, de l'Université de Chicago.

En prenant le parti de jouer le rôle modeste de traducteur et d'adaptateur, je crois avoir évité bien des erreurs que mon incompétence rendait inévitables et avoir contribué, en donnant quelques matériaux, intéressants par leur nouveauté, à la connaissance de l'Enseignement secondaire dans les deux pays les plus actifs dans le mouvement moderne.

Henri Cordier.

## I. — JAPON

L'éducation secondaire ou générale supérieure est donnée dans les écoles moyennes, dans les écoles supérieures de filles et autres écoles de même ordre ainsi que dans les écoles techniques, les écoles de commerce et d'agriculture de la première classe.

### Section I.

### *Écoles moyennes.*

Les classes moyennes fournissent une éducation générale supérieure pour les garçons des classes moyennes et supérieures et donnent l'enseignement des Arts et des Sciences qui leur sont nécessaires pour remplir leurs fonctions et les préparent en même temps pour une éducation supérieure et spéciale. La durée des études comprend cinq années, mais une année supplémentaire au maximum peut être ajoutée pour se perfectionner dans les matières déjà étudiées.

Les classes moyennes étant des établissements pour l'éducation générale du peuple, chaque préfecture (*fou* et *ken*) doit en posséder au moins une; les cantons (*kuun*), les villes et les villages ainsi que les particuliers ont la permission de créer de ces écoles pourvu qu'elles ne gênent pas le développement de l'enseignement primaire.

Le nombre des candidats aux écoles moyennes déjà grand avant la guerre sino-japonaise a, depuis dix ans, augmenté d'une manière remarquable. Les écoles de 63 publiques, et 15 privées avec 5 succursales en 1893, ont atteint à la fin de 1902-3 le chiffre de 207 publiques et 35 privées avec 24 succursales, c'est-à-dire dans l'ensemble un nombre quatre fois plus grand. On verra, par la suite, que la dimension des écoles, le chiffre des dépenses, le nombre des élèves, ont augmenté plus rapidement encore.

L'ouverture et la clôture d'écoles de cette classe nécessitent l'approbation du Ministre d'État pour l'Éducation, mais les frais doivent être supportés par ceux qui les établissent ; dans le cas d'écoles publiques, des indemnités, des pensions, etc., etc., aux professeurs et aux fonctionnaires sont payées par le Trésor National et soumises à une retenue de 1 pour 100. Les honoraires pour l'enseignement variant de 1 à 3 yens par mois, couvrent la plus grande partie des frais des écoles privées où ils sont en général plus élevés que dans les écoles publiques. Des droits d'entrée et d'examen sont également réclamés dans la plupart des écoles privées.

Le nombre des élèves dans les écoles moyennes est limité à 400, excepté dans des cas spéciaux où il peut être porté à 600. Les professeurs ne peuvent enseigner plus d'un ou deux sujets par classe ; il doit y avoir au moins deux professeurs par classe dans les écoles ayant moins de cinq classes.

Une école moyenne doit avoir un dortoir et un terrain pour les exercices de gymnastique et quand les circonstances l'exigent, un logement pour le Directeur, les surveillants du dortoir et les professeurs. La cour des récréations doit avoir une étendue en rapport avec l'importance de l'école dont les bâtiments doivent être construits solidement, d'une façon simple, en rapport avec les règles de l'hygiène.

Les matières de l'enseignement dans les écoles moyennes sont : la morale, le japonais, les classiques chinois, les langues étrangères, l'histoire, la géographie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, le droit et l'économie politique, le dessin, le chant et la gymnastique ; de ces matières, trois : le droit, l'économie politique et le chant peuvent être omis temporairement et remplacés les deux premières par les langues étrangères, l'histoire et la géographie, et la dernière par le dessin. Voici les heures d'étude par semaine et par année d'enseignement.

| Matières enseignées. | PREMIÈRE | DEUXIÈME | TROISIÈME | QUATRIÈME | CINQUIÈME |
|---|---|---|---|---|---|
| Morale | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Japonais et chinois | 7 | 7 | 7 | 6 | 6 |
| Langues étrangères | 6 | 6 | 7 | 7 | 7 |
| Histoire / Géographie | 3 | 3 | 3 | 3 | 3 |
| Mathématiques | 4 | 4 | 4 | 4 | 4 |
| Histoire naturelle | 2 | 2 | 2 | 1er Terme 2 / 2e — 2 / 3e — 1 | » |
| Physique et Chimie | » | » | » | 1er Terme 3 / 2e — 3 / 3e — 4 | 4 |
| Droit et Économie politique | » | » | » | » | » |
| Dessin | 1 | 1 | 1 | 1 | » |
| Chant | 1 | 1 | 1 | » | » |
| Gymnastique | 3 | 3 | 3 | 3 | 3 |
| TOTAUX | 28 | 28 | 29 | 29 | 30 |

Les textes sont choisis par le directeur de chaque école avec l'approbation des gouverneurs locaux d'après une liste d'ouvrages autorisés par le Ministre de l'Instruction publique.

L'année scolaire commence le 1er avril et finit le 31 mars suivant, comme dans les écoles élémentaires et normales. Elle est divisée en termes : le premier, du 1er avril au 31 août ; le second, du 1er septembre au 31 décembre et le troisième, du 1er janvier au 31 mars. Le nombre des jours de classe est de plus de 200 par an. Outre les dimanches, les fêtes et les anniversaires nationaux sont jours fériés ; il y a en outre des vacances d'été et d'hiver et après chaque examen.

Les fonctionnaires dans les écoles publiques moyennes sont le directeur, les professeurs, les professeurs adjoints, le surintendant du dortoir et les commis. Pour laisser plus de latitude dans le choix du directeur, aucun titre spécial n'est re-

quis, toutefois ne peuvent être admises comme professeurs les personnes ayant subi des condamnations, les faillis, etc.

APPOINTEMENTS DES FONCTIONNAIRES DU RANG DE **SONIN**
(NOMMÉS PAR LE CONSEIL D'ÉTAT)

| | DIRECTEURS | PROFESSEURS |
|---|---|---|
| 1er grade. . . . . | 2 000 *yens* | 1 800 *yens* |
| 2e — . . . . . | 1 800 — | 1 600 — |
| 3e — . . . . . | 1 600 — | 1 500 — |
| 4e — . . . . . | 1 500 — | 1 400 — |
| 5e — . . . . . | 1 400 — | 1 300 — |
| 6e — . . . . . | 1 300 — | 1 200 — |
| 7e — . . . . . | 1 200 — | 1 100 — |
| 8e — . . . . . | 1 100 — | 1 000 — |
| 9e — . . . . . | 1 000 — | 900 — |
| 10e — . . . . . | 900 — | 800 — |
| 11e — . . . . . | 800 — | 700 — |
| 12e — . . . . . | 700 — | 600 — |
| 13e — . . . . . | 600 — | 500 — |
| 14e — . . . . . | » — | 400 — |

APPOINTEMENTS DES FONCTIONNAIRES DU RANG DE **HANNIN**
(NOMMÉS PAR LES CHEFS DES DÉPARTEMENTS PUBLICS)

| | DIRECTEURS ET PROFESSEURS | PROFESSEURS-ADJOINTS SURVEILLANTS DE DORTOIR | COMMIS |
|---|---|---|---|
| 1er grade. . . . | 75 *yens* | 50 *yens* | 50 *yens* |
| 2e — . . . . | 70 — | 45 — | 45 — |
| 3e — . . . . | 65 — | 40 — | 40 — |
| 4e — . . . . | 60 — | 35 — | 35 — |
| 5e — . . . . | 55 — | 30 — | 30 — |
| 6e — . . . . | 50 — | 25 — | 26 — |
| 7e — . . . . | 45 — | 20 — | 23 — |
| 8e — . . . . | 40 — | 17 — | 20 — |
| 9e — . . . . | 35 — | 15 — | 17 — |
| 10e — . . . . | 30 — | » — | 14 — |
| 11e — . . . . | 25 — | » — | 12 — |

Les appointements ne peuvent être augmentés qu'après une année de service, à l'exception de ceux au-dessous de 35 yens par mois.

Quant aux élèves, les candidats qui désirent être admis au cours de première année doivent avoir plus de 12 ans et avoir complété le cours de seconde année dans une école élémentaire supérieure ou avoir reçu une instruction équivalente. Les demandes d'admission doivent être faites dans les trente jours qui suivent le commencement de l'année, toutefois si des vacances se produisaient, de nouveaux élèves peuvent être admis dans les dix jours qui suivent le commencement du second ou du troisième terme.

Les chiffres suivants indiquent le nombre des demandes et des admissions :

| | DEMANDES | ADMISSIONS |
|---|---|---|
| | — | — |
| 1899. . . . | 41 431 | 23 474 |
| 1900. . . . | 46 895 | 28 153 |
| 1901. . . . | 50 484 | 29 596 |
| 1902. . . . | 55 096 | 31 657 |

Il y a des examens de terme et de sortie et l'on tient compte pour l'avancement ou le certificat d'études aussi bien du travail quotidien que des examens.

Les élèves et les diplômés des écoles moyennes ont droit de par la loi à certains privilèges, qui varient suivant le caractère de l'établissement et la situation présente des écoles.

1° Les diplômés sont admis dans les écoles spéciales et techniques et dans les écoles supérieures par voie de concours. Ils ont droit à un traitement spécial à l'examen de professeur d'école élémentaire et parfois ils peuvent obtenir le certificat sans examen ;

2° Les autres avantages peuvent être classés de la manière suivante :

*a*) Les élèves des écoles moyennes gouvernementales des préfectures obtiennent un délai pour la conscription, et les diplômés de ces écoles peuvent entrer dans l'armée comme

volontaires d'un an, et sont dans les conditions voulues pour devenir des fonctionnaires civils ordinaires ;

*b*) Les élèves et les diplômés des écoles moyennes établies par les *kiun*, les cités, les villes ou villages, reconnues par le Ministre de l'Instruction publique comme étant d'un niveau égal à celles des préfectures, peuvent jouir des avantages énumérés ci-dessus *a*) ;

*c*) Les élèves et les diplômés des écoles ci-dessus *b*) non reconnues par le Ministre de l'Instruction publique n'ont droit qu'au privilège d'être éligibles comme fonctionnaires civils ordinaires ;

*d*) Les élèves des écoles moyennes privées reconnues par le Ministre de l'Instruction publique comme étant équivalentes à celles du gouvernement, peuvent obtenir un délai pour le service militaire, et les diplômés faire leur volontariat d'un an ;

*e*) Les élèves et les diplômés des écoles privées non reconnues ne jouissent d'aucun privilège.

Le nombre des élèves, qui, en 1893, était de 19 387, était monté à 94 696, en 1902-1903 ; les dépenses qui, en 1893, ne s'élevaient pas à 600 000 yens, dépassaient par suite 5 000 000 de yens.

### Section II.

## *Écoles supérieures de filles.*

Le but des Écoles supérieures de filles est de fournir aux filles l'éducation générale supérieure qui leur est nécessaire. Toutefois, la moyenne de l'âge pour le mariage des filles étant environ vingt ans, l'instruction donnée aux filles dans les écoles supérieures est en quelque sorte définitive, tandis que dans les classes moyennes de garçons, elle est en quelque sorte préparatoire à un enseignement spécial ou encore plus élevé.

Le cours régulier des études est au plus de quatre années, mais comme il est accordé une latitude d'un an, le cours

peut être de trois ou cinq ans. En outre, les cours suivants peuvent être donnés :

*a*) Un cours spécial des arts manuels de deux à quatre ans ; *b*) un cours supplémentaire ne dépassant pas deux ans ; et *c*) un cours de deux à trois ans après l'obtention du diplôme : le but de *a*) est d'apprendre aux étudiantes les arts manuels spéciaux à la femme ; celui de *b*) est la revision du travail du cours principal tandis que *c*) en est la continuation après le diplôme.

Le nombre actuel des écoles supérieures de filles est de 80 dont l'une a un cours d'études de trois ans, quatre un cours de cinq ans et les autres le cours ordinaire de quatre années ; 36 donnent des cours supplémentaires, 43 des cours spéciaux d'arts manuels, et 2 des cours après diplôme.

L'établissement de ces écoles, dont le nombre est fixé par le Ministre de l'Instruction publique, est obligatoire pour chaque cité et préfecture : Les autorités préfectorales peuvent, avec l'approbation du Ministère de l'Instruction, remplir leurs obligations en accordant des subsides aux écoles installées par les districts ou les corporations municipales si le niveau est suffisamment élevé. Les districts, les villes, les associations villageoises et privées ainsi que les particuliers ont la permission de créer de ces écoles pourvu qu'elles ne gênent pas les institutions élémentaires locales.

La création d'établissements pour l'éducation des femmes date de la Restauration et le premier a été l'École des filles, de Tokyo, fondée par le Ministère de l'Education en 1872 ; d'après les dernières statistiques, il y avait 80 écoles supérieures de filles établies par le gouvernement, 72 écoles publiques et privées et environ 57 dans le même genre.

Les règlements relatifs à l'ouverture et à la fermeture, aux frais d'enseignement, etc., sont les mêmes que pour les écoles moyennes.

Les cours comprennent : La morale, le japonais, les langues étrangères, l'histoire, la géographie, les mathématiques, les sciences physiques, le dessin, le ménage, la cou-

ture, la musique et la gymnastique ; on peut opter entre l'anglais et le français ; la musique, ainsi que la pédagogie et les arts manuels sont facultatifs.

HEURES DE CLASSE PAR SEMAINE

| Matières. | 1re année | 2e année | 3e année | 4e année |
|---|---|---|---|---|
| Littérature japonaise. . . | 2 | 2 | 2 | 2 |
| Langues étrangères. . . | 6 | 6 | 5 | 5 |
| Histoire. . . . . | 3 | 3 | 3 | 3 |
| Géographie. . . . . | 3 | 3 | 2 | 3 |
| Mathématiques. . . . | 2 | 2 | 2 | 2 |
| Histoire naturelle. . . . | 2 | 2 | 2 | 1 |
| Dessin. . . . . | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Ménage. . . . . | » | » | 2 | 2 |
| Couture. . . . . | 4 | 4 | 4 | 4 |
| Musique. . . . . | 2 | 2 | 2 | 2 |
| Gymnastique. . . . . | 3 | 3 | 3 | 3 |
| Éducation. . . . . | » | » | » | » |
| Travail manuel. . . . | » | » | » | » |
| Totaux. . . | 28 | 28 | 28 | 28 |

Les conditions d'admission sont les mêmes que dans les écoles moyennes.

Section III.

## *Instruction et diplôme des professeurs.*

Les Professeurs pour l'instruction supérieure générale, c'est-à-dire des classes moyennes de garçons et des écoles supérieures de filles doivent, comme règle ordinaire, être munis de diplômes. Ces professeurs sont formés dans les Écoles normales supérieures, l'École normale supérieure des filles, l'Institut pour former les professeurs, l'École des Beaux-Arts de Tokyo, l'Académie de Musique de Tokyo, etc. Ces écoles sont des établissements du Gouvernement et

leur budget est distinct des dépenses générales du Trésor national.

### I. Écoles normales supérieures et École normale supérieure de filles.

Ces Écoles normales supérieures ont pour but de former des professeurs pour les écoles locales normales et moyennes et les Écoles supérieures de filles. L'ensemble des cours est de quatre années, dont l'une préparatoire ; l'École normale supérieure de filles, dont la durée des cours est également de quatre ans, n'a pas de cours préparatoire. Il y a deux Écoles normales supérieures, l'une à Tokyo (1874), et l'autre à Hiroshima (1902), et une École normale supérieure de filles à Tokyo (1877).

Les cours comprennent pour les écoles normales supérieures :

*Section japonaise et chinoise :*

Morale, psychologie, pédagogie, philologie, gymnastique.

*Section de langue anglaise :*

Morale, psychologie et pédagogie, anglais, japonais et Classiques chinois, histoire, philosophie, philologie et gymnastique.

*Section de géographie et d'histoire :*

Morale, psychologie et pédagogie, géographie, histoire, le Droit et l'Économie politique, le japonais et les Classiques chinois, l'anglais et la gymnastique.

*Section de mathématiques :*

Morale, psychologie et pédagogie, mathématiques, physique, chimie, astronomie, météorologie, anglais, dessin, travail manuel et gymnastique.

*Section des sciences naturelles :*

Morale, psychologie, pédagogie, zoologie, physiologie

hygiène, minéralogie, géologie, agriculture, anglais, dessin et gymnastique.

Des cours spéciaux et complémentaires existent à l'École de Tokyo, mais n'ont pas encore été ouverts à Hiroshima.

Les cours de l'École normale supérieure de filles comprennent :

*Section de littérature :*

Morale, pédagogie, japonais, Classiques chinois, langues étrangères, histoire, géographie, ménage et gymnastique.

*Section des sciences :*

Morale, pédagogie, japonais, langues étrangères, géographie, mathématiques, physique, chimie, histoire naturelle, ménage, dessin et gymnastique.

*Section technique :*

Morale, pédagogie, japonais, langues étrangères, ménage, calligraphie, dessin et gymnastique.

La calligraphie, le dessin et la musique sont facultatifs dans la section de littérature ; la calligraphie et la musique dans la section des sciences, et la musique dans la dernière section.

Le niveau des Écoles normales supérieures et de l'École normale supérieure de filles est beaucoup plus élevé que celui des Écoles normales locales ou la section des filles dans les Écoles normales.

L'année scolaire et les termes dans ces écoles sont les mêmes que dans les écoles moyennes et dans les écoles supérieures de filles. Le nombre des jours de travail s'élève à plus de 230 par an, les congés étant les dimanches, les fêtes nationales et les vacances du printemps, de l'été et de l'hiver.

Le nombre d'heures par semaine pour chaque sujet d'étude est montré dans les tableaux suivants :

TABLEAU MONTRANT PAR SEMAINE LE NOMBRE D'HEURES D'ENSEIGNEMENT

*Section de Littérature.*

| SUJETS | 1re ANNÉE | 2e ANNÉE | 3e ANNÉE | 4e ANNÉE | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | 1er terme | 2e terme |
| Morale | 2 | 2 | 2 | 1 | 1 |
| Pédagogie | 3 | 3 | 3 | 4 | 2 |
| Japonais | 4 | 4 | 4 | 4 | 3 |
| Classiques chinois | 3 | 3 | 3 | 3 | 2 |
| Langues étrangères | 3 | 3 | 3 | 3 | 2 |
| Histoire | 4 | 4 | 4 | 4 | » |
| Géographie | » | 2 | 2 | 2 | 2 |
| Ménage | 4 | 2 | 2 | 4 | 4 |
| Gymnastique | 3 | 3 | 3 | 3 | 2 |
| TOTAUX | 26 | 26 | 26 | 28 | 18 |
| Calligraphie | 1 | 1 | 1 | » | » |
| Dessin | 1 | 1 | 1 | » | » |
| Musique | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 |

*Section des Sciences.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Morale | 2 | 2 | 2 | 1 | 1 |
| Pédagogie | 3 | 3 | 3 | 6 | 2 |
| Japonais | 2 | » | » | » | » |
| Langues étrangères | 3 | 3 | 3 | 3 | 2 |
| Géographie | » | » | » | » | 3 |
| Mathématiques | 3 | 3 | 3 | 2 | » |
| Physique | 2 | 2 | 2 + 1 [1] | » + 1 [1] | » + 1 [1] |
| Chimie | » | 3 | 2 + 1 [1] | 2 + 1 | 1 + 1 |
| Histoire naturelle | 4 + 1 [1] | 4 + 1 [1] | 3 | 2 + 1 [1] | » + 1 [1] |
| Ménage | 2 | 2 | 2 | 4 | 4 |
| Dessin | 2 | » | » | » | » |
| Gymnastique | 3 | 3 | 3 | 3 | 2 |
| TOTAUX | 26 | 26 | 26 | 23 + 3 [1] | 15 + 1 [1] |
| Calligraphie | 1 | 1 | 1 | » | » |
| Musique | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 |

1. Expériences.

*Section technique.*

| SUJETS | 1re ANNÉE | 2e ANNÉE | 3e ANNÉE | 4e ANNÉE | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | | 1er terme | 2e terme |
| Morale. . . . . | 2 | 2 | 2 | 1 | 1 |
| Pédagogie. . . . | 2 | 2 | 4 | 5 | » |
| Japonais. . . . | 2 | 2 | 1 | 1 | » |
| Langues étrangères. . | 3 | 3 | 3 | 3 | 2 |
| Ménage. . . . . | 10 | 12 | 13 | 13 | 13 |
| Calligraphie. . . | 3 | 3 | 2 | 2 | 2 |
| Dessin. . . . . | 5 | 3 | 2 | 2 | 2 |
| Gymnastique. . . . | 3 | 3 | 3 | 3 | 2 |
| TOTAL. . . | 30 | 30 | 30 | 30 | 22 |
| Musique. . . . . | 2 | 2 | 2 | 2 | » |

Le corps enseignant se compose du directeur qui administre les affaires sous la direction du Ministre d'État pour l'Éducation, des professeurs, des répétiteurs, des surveillants des étudiants, des professeurs assistants, des répétiteurs assistants, des maîtres et des commis ; tous sont fonctionnaires civils du gouvernement. Ils ont droit à une pension au bout de 15 ans de service à partir de soixante ans, ou s'ils sont obligés de se retirer par suite de maladie ou d'accident, ou si leur poste est supprimé.

Le nombre des élèves à l'École normale supérieure de Tokyo est de 623, à l'École supérieure de Hiroshima de 101 et à l'École normale supérieure de filles de 367.

2. INSTITUTS POUR FORMER DES MAITRES A TITRE PROVISOIRE.

Ces Instituts sont ouverts d'une manière provisoire pour répondre aux demandes urgentes de maîtres en les formant dans le temps le plus court possible pour les Écoles moyennes et normales, comme pour les cours spéciaux de l'École normale supérieure. Ils ont été inaugurés en avril 1902, par ordre du Ministre d'État pour l'Éducation à

1. Expériences.

l'Université impériale de Tokyo et dans les autres Écoles qui en dépendent, et leur direction est confiée au Président de l'Université et aux Directeurs des Écoles : en conséquence, il n'y a pas de directeurs de ces instituts mais seulement des professeurs au nombre de neuf et cinq employés, qui ont les mêmes devoirs, rang, etc., que ceux de l'École normale supérieure.

La durée des études comprend deux années, et les sujets varient avec les différents instituts ; ils comprennent les cours suivants : Classiques japonais et chinois, langue anglaise, mathématiques, histoire naturelle, physique et chimie; dans le cours de Classiques japonais et chinois, on enseigne la morale, la pédagogie, le japonais, le chinois classique, l'anglais et l'histoire.

Dans le cours de langue anglaise on enseigne : la morale, la pédagogie, l'anglais, le japonais et le chinois classique.

Dans le cours de mathématiques : la morale, la pédagogie, les mathématiques, l'anglais, la physique et la tenue des livres.

Dans le cours d'histoire naturelle : la morale, la pédagogie, la zoologie, la physiologie, la botanique, la minéralogie, l'anglais, la géographie physique, la géologie, l'anthropologie et l'astronomie.

Dans le cours de physique et chimie : la morale, la pédagogie, la physique, la chimie, l'anglais et les mathématiques.

Les jours de cours, les congés, etc., sont les mêmes que dans l'École normale supérieure.

NOMBRE D'HEURES PAR SEMAINE

*Cours de japonais et de chinois classique.*

| SUJETS | PREMIÈRE ANNÉE | DEUXIÈME ANNÉE | |
|---|---|---|---|
| | — | 1er et 2e termes | 3e terme |
| Morale | 2 | » | » |
| Pédagogie | » | 3 | 6 |
| Japonais | 9 | 9 | 10 |
| Classiques chinois | 10 | 10 | 11 |
| Anglais | 3 | 3 | 3 |
| Histoire | 4 | 3 | » |
| Total | 28 | 28 | 30 |

*Cours de Langue anglaise.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Morale | 1 | 1 | » |
| Pédagogie | 2 | 2 | 6 |
| Anglais | 22 | 22 | 26 |
| Classiques chinois et japonais | 4 | 4 | » |
| Total | 29 | 29 | 32 |

*Cours de Mathématiques.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Morale | 1 | 1 | » |
| Pédagogie | 2 | 4 | 8 |
| Mathématiques | 17 | 16 | 16 |
| Anglais | 3 | 3 | 3 |
| Physique | 3 | 3 | 3 |
| | » | 1 [1] | 1 [1] |
| Tenue des livres | 2 | 1 | » |
| Total | 28 | 28 | 28 |
| | | 1 [1] | 1 [1] |

*Cours de Physique et de Chimie.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Morale | 1 | 1 | » |
| Pédagogie | 2 | 4 | 8 |
| Physique | 5 | 7 | 6 |
| | 2 [1] | 2 [1] | 2 [1] |
| Chimie | 5 | 7 | 5 |
| | 4 [1] | 2 [1] | 2 [1] |
| Anglais | 3 | 3 | 3 |
| Mathématiques | 5 | » | » |
| Total | 21 | 22 | 22 |
| | 4 [1] | 4 [1] | 4 [1] |

1. Expériences.

*Cours d'Histoire naturelle.*

| SUJETS | PREMIÈRE ANNÉE | DEUXIÈME ANNÉE | | |
|---|---|---|---|---|
| | — | 1er terme | 2e terme | 3e terme |
| Morale. . . . . | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Pédagogie. . . . . | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Zoologie. . . . . | 2 | 2 | 2 | 2 |
| | 2 [1] | 2 [1] | 2 [1] | 2 [1] |
| Physiologie. . . . . | 2 | » | » | » |
| Botanique. . . . . | 2 | 2 | 2 | 2 |
| | 2 [1] | 2 [1] | 2 [1] | 2 [1] |
| Minéralogie. . . . . | 3 | 2 | 2 | 2 |
| | | 2 [1] | 2 [1] | 2 [1] |
| Anglais. . . . . | 3 | 3 | 3 | 3 |
| Géographie physique. . | 2 | 2 | » | » |
| Géologie. . . . . | » | » | 2 | 2 |
| Anthropologie. . . . | » | 1 | 1 | 1 |
| Astronomie. . . . . | » | » | 2 | » |
| Total. . . . . | 16 | 14 | 16 | 14 |
| | 4 [1] | 4 [1] | 4 [1] | 4 [1] |

Les élèves sont admis, après un examen qui est quelquefois omis pour les diplômés des écoles normales et moyennes; il n'y a pas de frais d'enseignement.

Il y a actuellement (1904) cinq de ces instituts — un à l'Université impériale de Tokyo, un dans la première, la seconde et la troisième Écoles supérieures et un à l'École des Langues étrangères de Tokyo.

Le nombre des étudiants est de 169.

### 3. École des Beaux-Arts de Tokyo et Académie de Musique de Tokyo.

L'École des Beaux-Arts de Tokyo est consacrée non seulement à l'enseignement des Beaux-Arts et des Arts industriels, mais aussi à la formation de professeurs de dessin dans les écoles secondaires.

L'Académie de musique de Tokyo a un cours normal pour la formation de professeurs de musique pour l'éducation secondaire.

1. Expériences.

C'est à ce titre que nous mentionnons ces deux Etablissements qui appartiennent, en réalité, aux « Écoles spéciales ».

## II. — ÉTATS-UNIS

Les premières écoles coloniales d'enseignement secondaire furent installées sur le modèle des « écoles de grammaire » *grammar schools* d'Angleterre. Dès 1647, par un acte de l'État de Massachusetts, un professeur de grammaire était nommé dans toutes les villes de cent familles ; avant la fin du XVII[e] siècle, le Connecticut, le New-Hampshire et le Maryland avaient également établi un ensemble de *grammar schools*. Des subventions coloniales furent accordées à quelques-unes de ces écoles. Il y eut des exemples d'écoles d'enseignement secondaire dans d'autres colonies, mais aucun système n'y fut établi en vertu d'une loi ; ces écoles de pionniers furent à l'origine destinées à préparer les garçons à entrer au collège, généralement en vue d'embrasser plus tard l'état ecclésiastique ; par suite le cours des études était presque exclusivement classique, même pour les élèves qui n'avaient pas l'intention de pousser jusqu'au collège.

Voici un cours type de cette période avant la déclaration de l'Indépendance :

Les élèves entraient à l'Ecole à sept ans ayant déjà appris à lire l'anglais :

*Première année :*

Cheever's Accidence « A small Nomenclature » Corderius's Colloquies.

*Deuxième année :*

Fables d'Esope, Eutrope, Ward's Grammaire de Lilly.

*Troisième année :*

Continuation d'Eutrope et de la grammaire, Clarke's Introduction to writing Latin.

Pendant ces trois années, les élèves passaient une heure, de 11 à midi, tous les jours dans une école d'écriture dans laquelle l'arithmétique était étudiée jusqu'à la règle de trois.

*Quatrième année :*

Continuation du cours de 3e année. Commentaires de César. Latin.

*Cinquième année :*

Discours de Cicéron. Latin.

*Sixième année :*

Premier livre de l'*Énéide* ; traduction de Trappe et de Dryden. Latin. Grammaire grecque de Ward. Testament en grec, avec commentaire latin de Théodore de Bèze.

*Septième année :*

Horace. Vers latins avec le *Gradus ad Parnassum*. Cinq ou six livres de l'*Iliade* avec la traduction de Clarke.

Les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Géorgiques* de Virgile, et un peu de Xénophon étaient lus dans quelques classes.

Pendant le xviiie siècle, les autorités s'occupèrent d'élargir le cadre du travail des écoles de grammaire, ce qui amena éventuellement la création d'écoles d'enseignement secondaire d'un type quelque peu différent. L'influence sur la composition du curriculum d'études d'une littérature anglaise augmentant d'une façon constante, les progrès de la science, le « commercialisme » et l' « industrialisme » de l'époque toujours croissant, le sentiment de la vie pratique se développant sans cesse, commencèrent à donner l'extension à l'instruction dans son aspect « moderne », complètement effectuée dans les dernières années. C'est alors que se fit sentir la nécessité d'écoles qui permettraient de poursuivre leurs études au delà des classes élémentaires à ceux qui ne se destineraient pas aux colleges ; ces écoles du type « académique » datent du xviiie siècle et, créées en grand nombre pendant les premières années de la déclaration de l'Indépendance, devinrent le modèle qui prévalut.

Les Académies étaient en général des écoles privées formées en sociétés, n'appartenant pour la plupart à aucune

secte, soit pour garçons ou filles seulement, soit mixtes, souvent des pensionnats dont les frais étaient couverts principalement par les honoraires payés par les élèves, mais obtenant parfois une subvention et la surveillance de l'État ; un grand nombre d'entre elles possédaient un collège préparatoire ainsi qu'un cours moderne. La première Académie incorporée régulièrement paraît avoir été celle créée à Philadelphie en 1753, grâce aux efforts de Benjamin Franklin. Comme autres exemples remarquables, citons les deux Académies Phillips, l'une à Andover, Mass., l'autre à Exeter, New-Hampshire, fondées dans les dernières années de la guerre de la Révolution.

Les cours de ces Académies, bien que variant dans les différentes écoles, comprenaient à côté des études préparatoires au Collège plusieurs sujets d'étude non demandés pour y être admis, particulièrement dans les classes d'anglais, d'histoire moderne et de langues, de sciences naturelles, de commerce, etc. Pour donner satisfaction aux besoins des étudiants désireux de poursuivre ces études plus loin, certains de ces jeunes gens étaient de temps en temps admis dans les collèges à suivre les cours dans une forme plus avancée ; ils étaient aussi aidés dans leurs frais d'entrée, ce qui démontre la réaction opérée par les écoles secondaires sur les collèges, faisant ainsi contraste avec les relations du début, quand les vieilles écoles de grammaire recevaient leur impulsion des collèges.

Dans le développement subséquent du mouvement pour populariser l'instruction, un nouveau type d'école secondaire a été créé, plus à la portée du peuple : ce sont les hautes écoles publiques. Celles-ci constituèrent en fait un degré plus élevé de l'enseignement public élémentaire, dont elles étaient la continuation. Ces écoles furent entretenues aux frais du public et sous son contrôle et elles eurent, au moins dans les centres les plus populeux des cours, d'un caractère aussi général que ceux des Académies, mais gratuits et ayant lieu en général à proximité de la masse des élèves.

Par suite de ces avantages, dans certains cas, ces écoles supplantèrent les Académies ou les englobèrent, mais elles remplissaient un but tout nouveau, recrutant leurs élèves dans une classe toute différente et laissant les Académies et les autres écoles privées secondaires à leur clientèle. La création de ces écoles marque la troisième et la dernière phase dans le développement de l'École secondaire ; elles se sont développées dans toutes les parties de l'Union, y compris le Sud depuis la guerre, au point de devenir le type dominant des écoles secondaires, mais loin de chasser les écoles privées, celles-ci, dans les dernières années, n'ont fait que de suivre l'augmentation de la population.

Le Massachusetts tient la tête, en mettant à la portée de tous les enfants de l'État une instruction de haute École par des actes faisant payer aux villes qui n'ont pas de ces établissements les frais d'enseignement (1891) et de transport (1894) des élèves dûment préparés qui désireraient suivre les cours des hautes Écoles des villes voisines. Des mesures semblables ont été adoptées depuis par d'autres États.

Dans les dernières années, les relations entre les Écoles secondaires et les Collèges sont devenues un sujet abondant de discussions et d'expériences ; grâce à la variété des cours des différentes écoles secondaires et des matières requises pour entrer dans les collèges, les institutions des deux degrés ne sont pas entrées en conflit ; on a d'ailleurs essayé d'organiser des cours d'enseignement secondaire sur un plan uniforme.

Comme nous l'avons dit plus haut, la haute École publique est devenue le type dominant de l'École américaine de l'Enseignement secondaire. La plus grande liberté est accordée pour la création et la direction des écoles, quelle que soit la forme de leur contrôle, privée, associations, et ecclésiastique. Un grand nombre d'écoles ne sont pas sous le contrôle public et à titre de renseignement, nous donnons ce tableau d'écoles privées.

CARACTÈRE RELIGIEUX DES ÉCOLES PRIVÉES

| DÉNOMINATION RELIGIEUSE | ÉCOLES | INSTRUCTEURS | ÉTUDIANTS |
|---|---|---|---|
| N'appartenant à aucune secte | 912 | 4867 | 50574 |
| Catholique romaine | 369 | 1946 | 16786 |
| Baptiste | 93 | 466 | 7039 |
| Méthodiste | 78 | 469 | 5856 |
| Épiscopale | 89 | 653 | 4747 |
| Presbytérienne | 82 | 351 | 4076 |
| Friends (Quakers) | 51 | 268 | 3146 |
| Congrégationale | 45 | 215 | 2787 |
| Méthodiste Épiscopale du Sud | 31 | 143 | 2710 |
| Luthérienne | 30 | 140 | 2077 |
| Autres dénominations | 55 | 385 | 4892 |
| Total | 1835 | 9903 | 104690 |

On verra par les tableaux des pages 105 et 106 le choix des sujets d'étude, fait par les élèves dans les Écoles secondaires et les changements graduels qui ont été apportés dans ce choix, dans les dernières années.

Par les tableaux des pages 105 et 106 on a pu voir les différences qui existent entre les différents cours ; ces différences, et elles ont augmenté d'année en année, existent également entre les écoles. Les écoles privées pourvoient aux besoins de classes spéciales d'étudiants. Les écoles commerciales ont pris un grand développement ; la principale est la haute École de commerce ouverte à New-York à la fin de 1902.

Le tableau de la page 107 montre le nombre d'étudiants suivant les cours commerciaux dans les établissements de différents types pendant une période de treize années.

Le tableau des pages 108 et 109 donne le chiffre des garçons et des filles dans les écoles d'enseignement secondaire, soit séparément, soit en commun, dans les écoles publiques et privées :

## ÉTUDIANTS DANS CERTAINS COURS ET ÉTUDES DANS LES HAUTES ÉCOLES PUBLIQUES ET PRIVÉES ET ACADÉMIES

| COURS, ÉTUDES, etc., etc. | Nombre d'étudiants | Pourcentage du nombre total des étudiants secondaires | Étudiants hommes | Pourcentage du nombre total des étudiants hommes | Étudiants femmes | Pourcentage du nombre total des étudiants femmes |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *Étudiants préparant pour le Collège :* | | | | | | |
| Cours classiques. . . . | 45 159 | 6.81 | 23 314 | 8.37 | 21 845 | 5.8[illegible] |
| Cours scientifiques. . | [illegible] 106 | 5.97 | 24 827 | 8.92 | 14 279 | [illegible] |
| Total préparant pour le Collège. . . . | 84 265 | 12.86 | 48 141 | 17.29 | 36 124 | 9.[illegible] |
| Gradués en 1902. . . | 77 687 | 11.86 | 29 394 | 10.56 | 48 293 | 12.81 |
| *Étudiants se préparant au Collège dans la classe graduée* . . . . | 26 159 | 33.67 | 13 458 | 45.78 | 12 701 | 26.[illegible] |
| *Étudiants en* | | | | | | |
| Latin. . . . . . . | 324 197 | 49.59 | 130 183 | 46.73 | 194 314 | [illegible] |
| Grec. . | 21 998 | 3.36 | 13 467 | 4.84 | [illegible] | [illegible] |
| Français | [illegible] | 11.13 | [illegible] | 9.24 | [illegible] | [illegible] |
| Allemand | [illegible] | 16.94 | [illegible] | 16.48 | [illegible] | [illegible] |
| Algèbre | 362 171 | 55.27 | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Géométrie | [illegible] | [illegible] | [illegible] | 28.74 | [illegible] | [illegible] |
| Trigonométrie | [illegible] | [illegible] | [illegible] | 3.36 | [illegible] | [illegible] |
| Astronomie | [illegible] | [illegible] | [illegible] | 2.21 | [illegible] | [illegible] |
| Physique | [illegible] | 17.39 | [illegible] | [illegible] | [illegible] | 17.03 |
| Chimie. . . | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Géographie physique | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Géologie | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Physiologie . | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Psychologie | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Rhétorique | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Littérature anglaise . . | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | 177 967 | [illegible] |
| Histoire (autre que celle des États-Unis) | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Droits du Citoyen | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |

## POURCENTAGE DU NOMBRE TOTAL D'ÉTUDIANTS SECONDAIRES

DANS LES HAUTES ÉCOLES PUBLIQUES ET PRIVÉES ET ACADÉMIES DANS CERTAINS COURS ET ÉTUDES, ETC.

| ÉTUDIANTS ET ÉTUDES | 1891-92 | 1892-93 | 1893-94 | 1894-95 | 1895-96 | 1896-97 | 1897-98 | 1898-99 | 1899-1900 | 1900-01 | 1901-02 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Hommes | 44,01 | 43,62 | 43,39 | 43,00 | 43,40 | 43,84 | 43,50 | 42,93 | 43,16 | 42,83 | 42,49 |
| Femmes | 55,99 | 56,38 | 56,61 | 57,00 | 56,60 | 56,16 | 56,50 | 57,07 | 56,84 | 57,17 | 57,51 |
| Préparant le collège, cours classique | 9,18 | 9,90 | 10,34 | 10,00 | 10,05 | 8,94 | 7,99 | 7,87 | 8,32 | 8,30 | 6,89 |
| Préparant le collège, cours scientifiques | 7,59 | 8,22 | 7,33 | 7,11 | 7,16 | 6,57 | 6,03 | 6,18 | 6,21 | 6,54 | 5,97 |
| Total préparant le collège | 16,77 | 18,12 | 17,67 | 17,11 | 17,21 | 15,51 | 14,02 | 14,05 | 14,53 | 14,84 | 12,86 |
| Gradués | 10,87 | 11,46 | 11,88 | 11,60 | 11,73 | 11,95 | 11,75 | 11,78 | 11,74 | 11,95 | 11,86 |
| Gradués préparés pour le collège | 39,15 | 36,62 | 30,92 | 32,44 | 32,69 | 32,60 | 30,60 | 31,61 | 32,95 | 33,48 | 33,67 |
| Étudiant : | | | | | | | | | | | |
| Le latin | 38,80 | 41,94 | 43,59 | 43,76 | 46,22 | 48,01 | 49,44 | 50,29 | 49,97 | 49,93 | 49,52 |
| Le grec | 4,68 | 4,92 | 4,99 | 4,73 | 4,58 | 4,60 | 4,50 | 4,27 | 3,95 | 3,58 | 3,36 |
| Le français | 8,59 | 9,94 | 10,31 | 9,77 | 10,13 | 9,98 | 10,48 | 10,68 | 10,43 | 10,75 | 11,13 |
| L'allemand | 11,61 | 13,00 | 12,78 | 12,58 | 13,20 | 13,76 | 14,24 | 14,91 | 15,06 | 16,09 | 16,94 |
| L'algèbre | 47,65 | 49,92 | 52,71 | 52,40 | 53,46 | 54,22 | 55,29 | 56,21 | 55,08 | 55,66 | 55,27 |
| La géométrie | 22,52 | 24,36 | 25,25 | 24,51 | 25,71 | 26,24 | 26,59 | 27,36 | 26,75 | 27,26 | 27,56 |
| La trigonométrie | 2,96 | 3,61 | 3,80 | 3,25 | 3,15 | 3,08 | 2,83 | 2,58 | 2,42 | 2,54 | 2,42 |
| L'astronomie | » | » | » | 5,27 | 5,19 | 4,89 | 4,40 | 3,94 | 3,43 | 2,96 | 2,64 |
| La physique | 22,04 | 22,25 | 24,02 | 22,15 | 21,85 | 20,89 | 20,48 | 19,97 | 18,88 | 18,24 | 17,39 |
| La chimie | 10,08 | 9,98 | 10,31 | 9,31 | 9,15 | 9,18 | 8,55 | 8,64 | 8,00 | 7,86 | 7,70 |
| La géographie physique | » | » | » | 22,44 | 24,93 | 24,64 | 24,33 | 23,75 | 22,88 | 22,42 | 22,22 |
| La géologie | » | » | » | 5,52 | 5,20 | 4,93 | 4,66 | 4,41 | 4,02 | 3,88 | 3,48 |
| La physiologie | » | » | » | 28,03 | 31,08 | 29,98 | 29,38 | 28,62 | 29,96 | 26,27 | 24,83 |
| La psychologie | » | » | » | 3,35 | 3,82 | 3,82 | 3,64 | 3,23 | 3,19 | 2,98 | 2,53 |
| La rhétorique | » | » | » | 31,31 | 32,27 | 33,78 | 35,30 | 36,70 | 37,70 | 39,69 | 41,90 |
| La littérature anglaise | » | » | » | » | » | » | 38,90 | 40,60 | 41,19 | 43,90 | 45,60 |
| L'histoire (autre que celle des États-Unis) | 31,35 | 33,46 | 35,78 | 34,65 | 35,73 | 36,08 | 37,68 | 38,32 | 37,80 | 38,41 | 38,70 |
| Les droits du citoyen | » | » | » | » | » | » | 21,41 | 20,89 | 21,09 | 20,60 | 19,87 |

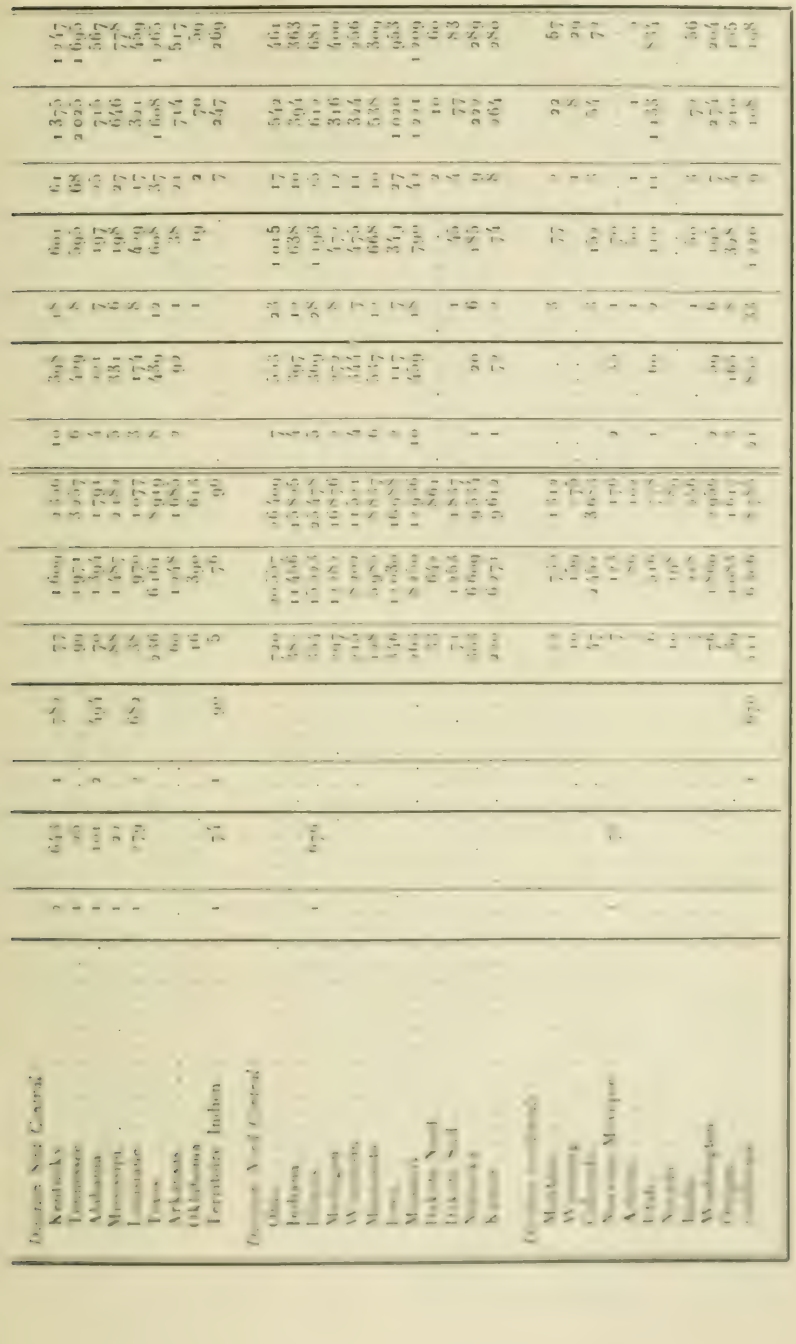
ÉTUDIANTS POURSUIVANT DES ÉTUDES COMMERCIALES

| ANNÉE SCOLAIRE | DANS DES INSTITUTIONS QUI NE SONT PAS DIRECTEMENT DES ÉCOLES D'AFFAIRES | | | | | Dans les Écoles Commerciales et d'Affaires | TOTAL des Étudiants dans les Études Commerciales |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | UNIVERSITÉS et COLLÈGES | ÉCOLES NORMALES | HAUTES ÉCOLES privées et ACADÉMIES | HAUTES écoles PUBLIQUES | TOTAL | | |
| 1889-90 | . . . | . . . | . . . | . . . | 24 994 | 78 920 | 103 914 |
| 1890-91 | . . . | . . . | . . . | . . . | 36 564 | 81 898 | 118 462 |
| 1891-92 | . . . | . . . | . . . | . . . | 27 254 | 77 856 | 105 110 |
| 1892-93 | . . . | . . . | . . . | . . . | 30 892 | 99 654 | 130 546 |
| 1893-94 | 7 300 | 7 771 | 4 466 | 15 220 | 34 757 | 115 748 | 150 505 |
| 1894-95 | 4 577 | 5 293 | 8 819 | 25 539 | 44 228 | 96 135 | 140 363 |
| 1895-96 | 5 678 | 5 375 | 9 889 | 30 330 | 51 272 | 80 662 | 131 934 |
| 1896-97 | 5 056 | 6 297 | 11 574 | 33 075 | 56 002 | 77 746 | 133 748 |
| 1897-98 | 5 809 | 5 741 | 9 740 | 31 633 | 52 963 | 70 950 | 123 913 |
| 1898-99 | 6 463 | 6 126 | 10 609 | 38 134 | 61 332 | 70 186 | 131 518 |
| 1899-1900 | 7 953 | 6 657 | 15 649 | 68 890 | 99 149 | 91 549 | 190 698 |
| 1900-1901 | 8 610 | 7 099 | 16 281 | 84 412 | 116 402 | 110 031 | 226 433 |
| 1901-1902 | 9 207 | 1 065 | 16 384 | 76 794 | 103 450 | 137 247 | 240 697 |

## HAUTES ÉCOLES PUBLIQUES ET PRIVÉES

POUR GARÇONS SEULEMENT, POUR FILLES SEULEMENT, ET POUR LES DEUX SEXES, 1901-02.

| ÉTAT OU TERRITOIRE | PUBLIQUES | | | | | | | PRIVÉES | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | GARÇONS SEULEMENT | | FILLES SEULEMENT | | MIXTES | | | GARÇONS SEULEMENT | | FILLES SEULEMENT | | MIXTES | | |
| | Écoles | Élèves | Écoles | Élèves | Écoles | Garçons | Filles | Écoles | Élèves | Écoles | Élèves | Écoles | Garçons | Filles |
| ÉTATS-UNIS | 34 | 13 793 | 25 | 17 586 | 6 233 | 213 171 | 306 111 | 333 | 21 378 | 535 | 25 075 | 967 | 30 158 | 28 079 |
| Division Nord Atlantique | 16 | 10 500 | 11 | 12 655 | 1 449 | 65 388 | 92 488 | 160 | 12 022 | 210 | 10 148 | 280 | 8 878 | 8 745 |
| Division Sud Atlantique | 9 | 1 403 | 7 | 2 213 | 420 | 9 621 | 14 724 | 64 | 2 961 | 80 | 4 086 | 204 | 6 137 | 5 524 |
| Division Sud Central | 7 | 1 144 | 6 | 2 048 | 689 | 15 306 | 21 956 | 38 | 2 084 | 61 | 2 685 | 265 | 7 721 | 6 856 |
| Division Nord Central | 1 | 676 | . . . | . . . | 3 332 | 109 060 | 156 714 | 42 | 3 140 | 124 | 5 904 | 177 | 5 540 | 5 344 |
| Division occidentale | 1 | 70 | 1 | 670 | 343 | 13 746 | 20 229 | 29 | 1 171 | 58 | 2 252 | 41 | 1 882 | 1 610 |
| *Division Nord Atlantique :* | | | | | | | | | | | | | | |
| Maine | . . . | . . . | . . . | . . . | 145 | 3 776 | 5 092 | . . . | . . . | 4 | 99 | 28 | 1 140 | 1 152 |
| New-Hampshire | 1 | 47 | . . . | . . . | 57 | 1 575 | 2 173 | 7 | 959 | 3 | 187 | 18 | 428 | 439 |
| Vermont | . . . | . . . | . . . | . . . | 58 | 1 561 | 2 136 | . . . | . . . | 2 | 67 | 15 | 462 | 511 |
| Massachusetts | 5 | 2 238 | 2 | 1 150 | 237 | 14 955 | 20 908 | 22 | 1 760 | 42 | 2 056 | 40 | 1 057 | 1 102 |
| Rhode-Island | . . . | . . . | . . . | . . . | 22 | 1 524 | 2 160 | 3 | 226 | 6 | 212 | 3 | 71 | 72 |
| Connecticut | 1 | 5 | . . . | . . . | 74 | 3 783 | 4 891 | 18 | 826 | 21 | 1 005 | 22 | 454 | 449 |
| New-York | 6 | 6 971 | 5 | 7 681 | 382 | 21 488 | 30 595 | 59 | 3 160 | 79 | 4 052 | 56 | 1 613 | 1 683 |
| New-Jersey | . . . | . . . | . . . | . . . | 93 | 4 877 | 7 198 | 21 | 1 542 | 22 | 941 | 25 | 805 | 761 |
| Pensylvanie | 3 | 1 239 | 4 | 3 824 | 381 | 11 849 | 17 335 | 30 | 3 549 | 31 | 1 529 | 73 | 2 848 | 2 576 |
| *Division Sud Atlantique :* | | | | | | | | | | | | | | |
| Delaware | . . . | . . . | . . . | . . . | 12 | 427 | 660 | 1 | 40 | 1 | 31 | 1 | 28 | 34 |
| Maryland | 6 | 1 045 | 4 | 1 196 | 39 | 904 | 1 363 | 13 | 582 | 17 | 898 | 16 | 350 | 319 |
| District de Colombie | . . . | . . . | . . . | . . . | 7 | 1 264 | 2 075 | 4 | 108 | 17 | 798 | 2 | 73 | 29 |
| Virginie | 1 | 150 | . . . | . . . | 63 | 1 411 | 2 561 | 27 | 1 136 | 17 | 844 | 26 | 429 | 520 |
| Virginie Occidentale | . . . | . . . | . . . | . . . | 28 | 627 | 1 100 | 1 | 40 | 4 | 147 | 10 | 549 | 468 |
| Caroline du Nord | . . . | . . . | . . . | . . . | 30 | 588 | 751 | 8 | 581 | 7 | 368 | 86 | 2 774 | 2 194 |
| Caroline du Sud | 1 | 178 | 1 | 350 | 90 | 1 416 | 2 036 | 3 | 155 | 6 | 333 | 15 | 561 | 571 |
| Georgie | 1 | 30 | 2 | 667 | 111 | 2 261 | 3 000 | 7 | 319 | 7 | 517 | 43 | 1 262 | 1 236 |
| Floride | . . . | . . . | . . . | . . . | 40 | 723 | 1 178 | . . . | . . . | 6 | 150 | 5 | 111 | 153 |



La tendance la plus marquée de nos méthodes d'instruction dans les derniers temps paraît être l'introduction des laboratoires d'étudiants dans l'étude des sciences naturelles. Aucun cours de science n'est maintenant considéré comme complet, s'il n'embrasse pas une quantité considérable de manipulations, expériences et observations faites par les étudiants eux-mêmes, jointe à la pratique du dessin, nécessaire pour servir de complément à ces exercices.

Les bâtiments des meilleures hautes Ecoles sont maintenant pourvus d'une façon régulière des plus grandes facilités pour l'étude dans le laboratoire d'une ou plusieurs sciences. Un travail semblable a déjà ses traditions et ses modèles bien définis et s'est, en conséquence, fait une place spéciale dans notre organisation scolaire. En même temps, ce genre d'instruction exerce une grande influence sur d'autres branches d'enseignement que les sciences naturelles. Avec les modifications qu'exige la différence du sujet, l'étude dans le laboratoire est en train de devenir la méthode caractéristique d'une grande partie des études poursuivies dans les écoles secondaires.

Il n'est pas étonnant que par suite de l'importance toujours grandissante des Écoles, des éventualités nouvelles auxquelles elles doivent faire face, des personnes qui s'occupent d'enseignement secondaire, montrent un intérêt toujours croissant dans sa théorie ; somme toute, les écoles moyennes des États-Unis sont moins menées par la férule qu'autrefois ; de beaucoup de manières, les étudiants s'instruisent eux-mêmes, on fait moins appel à des arguments tout faits et les discussions s'appuient sur des raisonnements plus originaux et plus solides, néanmoins, aucune théorie sérieuse n'a encore été définitivement bâtie.

On jugera par le tableau suivant donnant les statistiques pour l'année 1902, de la proportion des étudiants dans les écoles d'enseignement secondaire et supérieur par rapport à la population totale.

## NOMBRE DES ÉTUDIANTS SECONDAIRES PAR 1 000 HABITANTS

Dans chaque État en 1902, ainsi que le nombre des étudiants de l'instruction supérieure par 1 000 habitants

| ÉTAT OU TERRITOIRE | Estimation de la population totale en 1902 | Nombre total des étudiants secondaires en 1902 | Nombre des étudiants secondaires par 1 000 hab. | Nombre total des étudiants de l'instruction supérieure en 1902 | Nombre des étudiants de l'instruction supérieure par 1 000 hab. |
|---|---|---|---|---|---|
| États-Unis | 78 541 816 | 734 760 | 9,35 | 246 063 | 3,13 |
| Division Nord Atlantique | 21 802 [illegible] | 268 [illegible] | 10,92 | 73 [illegible] | 3,36 |
| Division Sud Atlantique | 10 69[illegible] 435 | 56 642 | 5,29 | 29 [illegible] | 2,77 |
| Division Sud Central | 14 715 [illegible] | 74 [illegible] | 5,00 | [illegible] | 2,01 |
| Division Nord Central | 26 912 [illegible] | 318 186 | 11,82 | 97 592 | 3,63 |
| Division Occidentale | 4 415 581 | 48 [illegible] | 10,94 | 15 681 | 3,55 |
| *Division Nord Atlantique* | | | | | |
| Maine | [illegible] 700 | 11 568 | 16,51 | 2 069 | 2,91 |
| New-Hampshire | [illegible] | 5 965 | 14,04 | 1 [illegible] | [illegible] |
| Vermont | 345 [illegible] | 4 787 | 13,69 | [illegible] | 2,86 |
| Massachusetts | 2 870 [illegible] | 46 [illegible] | 16,[illegible] | 14 [illegible] | 5,25 |
| Rhode-Island | [illegible] | 4 [illegible] | 9,65 | 1 202 | [illegible] |
| Connecticut | [illegible] | 11 [illegible] | 13,13 | 4 007 | 4,[illegible] |
| New-York | 7 [illegible] | 84 726 | 11,22 | 24 [illegible] | 3,28 |
| New-Jersey | 1 [illegible] | 17 [illegible] | 8,5[illegible] | [illegible] | 1,67 |
| Pennsylvanie | 6 [illegible] | 51 088 | 7,91 | [illegible] | 3,21 |
| *Division Sud Atlantique* | | | | | |
| Delaware | 184 [illegible] | 1 [illegible] | 6,85 | [illegible] | [illegible] |
| Maryland | 1 [illegible] | 7 869 | 6,50 | [illegible] | 4,65 |
| District de Colombie | 2[illegible] | [illegible] | 17,[illegible] | 3 316 | 11,[illegible] |
| Virginie | 1 [illegible] | 8 [illegible] | 4,[illegible] | [illegible] | 2,70 |
| Virginie Occidentale | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Caroline du Nord | 1 [illegible] | [illegible] | 4,71 | [illegible] | [illegible] |
| Caroline du Sud | 1 [illegible] | 6 [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Géorgie | [illegible] | [illegible] | 4,85 | [illegible] | [illegible] |
| Floride | [illegible] | [illegible] | [illegible] | 536 | [illegible] |
| *Division Sud Central* | | | | | |
| Kentucky | [illegible] | [illegible] | 5,21 | [illegible] | [illegible] |
| Tennessee | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Alabama | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Mississipi | [illegible] | [illegible] | 4,50 | [illegible] | [illegible] |
| Louisiane | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Texas | 3 191 000 | [illegible] | 6,88 | [illegible] | 1,40 |
| Arkansas | [illegible] | [illegible] | 3,91 | [illegible] | [illegible] |
| Oklahoma | [illegible] | [illegible] | 3,04 | [illegible] | 2,30 |
| Territoire Indien | [illegible] | [illegible] | 2,31 | [illegible] | [illegible] |
| *Division Nord Central* | | | | | |
| Ohio | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Indiana | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | 4,81 |
| Illinois | [illegible] | [illegible] | 10,28 | [illegible] | [illegible] |
| Michigan | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Wisconsin | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Minnesota | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Iowa | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Missouri | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Dakota Nord | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Dakota Sud | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Nebraska | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Kansas | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| *Division Occidentale* | | | | | |
| Montana | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Wyoming | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Colorado | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Nouveau-Mexique | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Arizona | [illegible] | [illegible] | 3,62 | [illegible] | [illegible] |
| Utah | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Nevada | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Idaho | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Washington | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| Oregon | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | 3,77 |
| Californie | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] | [illegible] |

Il appert de ces tableaux que déjà presque 1 pour 100 de la population des États-Unis appartient aux écoles secondaires. Dans 19 des 45 États, la proportion est de plus de 1 pour 100; dans le Nebraska, elle atteint le chiffre étonnamment élevé de 17/18 millièmes. Il est bon d'ajouter que l'augmentation récente dans la présence des élèves coïncide avec de meilleurs programmes d'étude. Il y a sans aucun doute différentes influences causant ce flot montant; l'intérêt croissant dans l'Enseignement supérieur a fortifié les écoles moyennes et *vice versa*, l'augmentation des écoles moyennes a servi d'appui aux écoles supérieures. La liberté avec laquelle les écoles et les études profitent pour satisfaire à toute espèce de besoins les a rendues attrayantes pour les jeunes gens suivant des buts différents. Le caractère public de beaucoup des travaux de l'école en fait un centre d'intérêt et de critique universel, qui pousse les jeunes gens à continuer leurs études pour pouvoir prendre leur part dans cette vie intéressante. L'enseignement gratuit, même pour des étudiants qui demeurent loin de l'école, en encourage beaucoup à aller à la haute École pour leur permettre de recevoir une instruction plus qu'élémentaire. Il paraît d'ailleurs que l'opinion publique et le législateur sont d'accord pour que la moyenne des garçons et des filles capables reçoivent au moins une teinture d'enseignement secondaire.

# BAHIA EN 1847

## DEUX LETTRES DE M. FORTH-ROUEN

Envoyé et Chargé d'Affaires en Chine[1].

J'ai donné ailleurs[2] les motifs qui ont décidé le gouvernement de Louis-Philippe à créer une légation en Chine à la tête de laquelle fut placé en qualité d'Envoyé et Chargé d'Affaires, M. Forth-Rouen, secrétaire de la Légation de France à Lisbonne.

M. Forth-Rouen[3] mit à la voile sur la corvette la *Bayonnaise* à Cherbourg le 24 avril 1847 ; après avoir fait escale à Falmouth, à cause du mauvais temps, à Lisbonne, aux Canaries, la *Bayonnaise* arriva enfin à Bahia le 7 juillet 1847 où elle resta jusqu'au 23 ; elle se rendit ensuite à Simon's Town (Cap de Bonne Espérance).

Ce sont les deux lettres relatives au séjour de la *Bayonnaise* à Bahia écrites au Ministre des Affaires étrangères à Paris par M. Forth-Rouen que nous donnons ici.

1. Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, Nouvelle Série, t. IV, No 1, 1907.

2. *La première légation de France en Chine (1847)*. Documents inédits publiés par Henri Cordier (*T'oung Pao*, Juillet 1900, p. [illegible]).

3. *Sophie-Elie-Alexandre*, baron Forth-Rouen, né le mai 18[illegible] ; surnuméraire à la direction politique, 19 avril 18[illegible] ; attaché à Londres, 15 juin 1831 ; commis à la direction politique, 1er mai 18[illegible] ; attaché près [illegible] 1839 ; secrétaire à Lisbonne, 16 décembre 1841 ; envoyé chargé d'affaires en Chine, 19 janvier 1844 ; ministre plénipotentiaire à Lisbonne, 10 février 1851, mais nommé à Athènes, 9 avril 1851 ; à Dresde, 29 novembre 1854 ; en disponibilité en 1868 ; mort à Paris, 14 décembre 1880 ; grand-officier de la Légion d'honneur depuis 1865.

Dom Pedro II de Alcantara, né le 2 décembre 1825 à Rio-Janeiro, régnait sur le Brésil depuis l'abdication de son père, Dom Pedro I^er^, le 7 avril 1831; le 30 mai 1843, il avait épousé Thérèse Christine Marie des Deux-Siciles.

Il pourra être intéressant de rapprocher les lettres de M. Forth-Rouen de la relation du voyage de la *Bayonnaise* donnée par le Commandant (depuis amiral Jurien de la Gravière)[1] pour ce qui concerne l'Extrême-Orient, car ce dernier ne fournit aucun détail sur les débuts de la navigation.

## I

Bahia, 16 juillet 1847.

Monsieur le Ministre,

La *Bayonnaise* est arrivée à Bahia le 7 de ce mois, à cinq heures du soir, juste un mois après son départ de Lisbonne. La traversée a été aussi heureuse que rapide. Nous avons eu constamment le vent favorable et nous n'avons rencontré que quelques jours de calme sous la ligne, ce qui nous a permis d'atteindre promptement et sans fatigue notre destination. Nous avons déposé Monsieur le vicomte et Madame la vicomtesse de Barral, qui sont descendus à terre le jour même de notre arrivée.

Par suite d'un singulier oubli de la part des constructeurs de la *Bayonnaise*[2], nous avons été forcés de prolonger notre

1. Voyage en Chine et dans les mers et archipels de cet empire pendant les années 1847-1848-1849-1850 par Jurien de La Gravière, Capitaine commandant la Corvette *La Bayonnaise*, expédiée par le gouvernement français dans ces parages, avec une belle carte gravée sur acier. Paris, Charpentier, 2 vol. in-8. 2^me^ éd. 1864.

2. *La Bayonnaise* avait été construite par l'ingénieur M. de Moras. « Malgré un tirant d'eau peu considérable, elle portait sans fléchir vingt-huit canons obusiers du calibre de 30 et un équipage de deux cent quarante hommes. Souple et docile comme un cheval de race, on éprouvait à la guider, dans un détroit sinueux, ou à travers les embarras d'une rade encombrée de navires, je ne sais quelle secrète émotion de plaisir jaloux et de fierté satisfaite ». (Jurien, I, p. 5). Il est regrettable que le Commandant Jurien ne nous ait pas fait part de ses impressions à Bahia.

séjour à Bahia. Il paraît que l'eau qui s'introduit dans la cale ne trouvait pas d'écoulement ; elle s'accumulait dans cet endroit, y croupissait, et répandait une odeur infecte dans tout le bâtiment. Indépendamment de cette cause d'insalubrité, due à la négligence et l'incurie des constructeurs du port de Cherbourg, il pouvait en résulter un danger réel pour le navire, et, dans le cas où il se serait fait une voie d'eau, le jeu des pompes eût été immédiatement paralysé. On a profité de la relâche pour réparer ce vice et prévenir les accidents qu'il aurait pu déterminer. On l'a mise également à profit pour remplacer les vivres qui avaient été consommés par l'équipage, et l'on a procédé chez le Consul de France à l'adjudication publique des fournitures qu'il y avait nécessité d'embarquer.

La prolongation de notre séjour dans cette ville peut être considérée comme un contre-temps très fâcheux, car nous ne pouvons plus arriver maintenant dans les mers de Chine qu'à l'époque de la plus mauvaise saison et nous allons rencontrer partout des vents contraires qui exerceront sur la durée de notre voyage une influence regrettable. J'ignore quels sont les projets du Commandant Jurien, et je ne sais pas encore quelle route il se propose de suivre. V. E. se rappelle ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire au sujet de la conversation que j'aie eue avec l'amiral PARKER[1], et le conseil qu'il donnait de prendre par la Nouvelle-Hollande et de passer à Sidney, pour aller de là gagner les îles Mariannes. M. Jurien a paru frappé de ces observations, et peut-être se décidera-t-il à s'y conformer. Quant à moi ce que je desire le plus ardemment, c'est de perdre le moins de tems possible, d'eviter toutes les causes de retard, et d'arriver promptement à mon poste. J'ai hâte de m'y trouver, et de pouvoir remplir d'une manière utile les honora-

1. Vice-Amiral William *Parker*, né le 1er déc. 1781, mort le 13 nov. 1866, avait pris part à la guerre de Chine (1841) ; il était alors Commandant en chef de la Méditerranée ; la plupart de ses navires [illegible], mais lui, avait hiverné dans le Tage sur l'*Hibernia*, pendant les premiers mois de 1847.

bles fonctions, dont la bienveillance du Roi a daigné me charger.

Rien n'est pittoresque, rien n'est curieux, pour un Européen arrivant pour la première fois dans une ville d'Amérique, comme la vue de Bahia. Cette terre du Brésil, dont la végétation est si vigoureuse, cette variété d'arbres particuliers au climat des Tropiques, dont la forme et le feuillage sont si différents de ceux qu'on rencontre dans les climats tempérés produisent un effet merveilleux. C'est le coup d'œil que présente l'entrée de la rade de Bahia, et, en apercevant la terre, on peut jouir immédiatement de ce beau spectacle. Quant à la ville, elle offre un aspect de malpropreté et de misère qui cause une impression pénible. On est saisi d'une sorte de tristesse, en voyant ces esclaves, hommes et femmes, demi-nus, qui forment la plus grande partie de la population de Bahia, la seule qu'on aperçoive dans les rues, espèce de bêtes de somme qu'on emploie à tous les transports, et qui circulent chargées de pesants fardeaux. Toutefois, il faut le dire, ces esclaves paraissent forts, gais, bruyants et bien portants ; il faut si peu de chose pour les nourrir, pas plus physiquement que moralement. Mais lorsqu'on descend un peu plus avant, on reconnait que cette apparente insouciance cache quelquefois un fond de chagrin, et que le désir de la liberté germe dans leur cœur, aussi bien que dans celui des hommes plus civilisés. Beaucoup de ces malheureux s'affranchissent des peines de la vie en se suicidant. Près du Consulat, il existait un arbre, qui présentait sans doute plus de facilité qu'aucun autre pour accomplir cet acte de désespoir, et qui avait été témoin d'un si grand nombre d'accidents de ce genre que le propriétaire s'est vu dans l'obligation de le faire abattre pour éviter le retour de ces scènes pénibles, qui se passaient journellement sous ses yeux.

La traite continue à s'opérer avec la même activité. Près de dix-huit mille esclaves sont entrés cette année dans Bahia ; on en attend un plus grand nombre encore. L'Europe peut-elle faire plus d'efforts qu'elle n'en a faits jus-

qu'ici pour arriver à l'extinction complète de ce honteux trafic? Cela me paraît impossible. Il y a donc tout lieu de croire que ce commerce durera encore longtemps. Il serait difficile du reste de trouver un Brésilien qui partageât, au sujet de la traite, les idées des Européens. Non seulement, au point de vue de leurs intérêts, elle leur paraît indispensable, et ils sont persuadés que du jour où elle aurait cessé, l'existence du Brésil, dont toute la richesse consiste dans ses plantations, se trouverait perdue; mais au point de vue de l'humanité, ils ne la regardent même pas comme illicite, car ils sont convaincus que les noirs ne sont pas aptes à autre chose que ce qu'ils leur font faire et qu'ils sont mieux traités chez eux qu'ils ne le seraient dans leur propre pays. Je vais citer un fait qui peut donner une idée exacte de la manière de voir des Brésiliens à cet égard. Dans une église de Bahia, parmi un grand nombre *d'ex voto*, j'ai vu un tableau représentant un vaisseau négrier sous pavillon brésilien, deux vaisseaux, l'un français et l'autre anglais, lui donnent la chasse. Dans le ciel apparaît la figure du Christ qui, de sa main puissante, protège le vaisseau brésilien. Ce vaisseau échappe au danger qui le menace et entre paisiblement dans la rade. Cette peinture est toute récente.

La population nègre de Bahia est devenue tellement considérable qu'elle peut donner de sérieuses inquiétudes et chaque année le gouvernement est obligé d'en faire sortir un certain nombre de la ville. Rio et Bahia sont les deux grands foyers de la traite; mais les noirs qu'on introduit à Rio sont généralement d'une nature paisible. Bahia, au contraire, ne reçoit et ne veut recevoir que des Nègres, désignés sous le nom de *Nagos*, qui viennent de l'intérieur de l'Afrique et qui ont une intelligence plus développée que les autres. Ils ont un commencement de civilisation et, pour la plupart ils savent lire et écrire l'arabe. Ils ont beaucoup de fierté dans le caractère. En raison même de ces qualités, ils sont plus dangereux pour le gouvernement et déjà, en 1835, on a eu à réprimer une insurrection qui pouvait avoir des conséquences terribles. Un complot avait été formé, et

si bien ourdi que tous les fils avaient échappé à la surveillance des autorités. Les conspirateurs s'entendaient au moyen de proclamations écrites en arabe, imprimées par eux clandestinement, et qu'ils faisaient circuler parmi la population noire de la ville. Le hasard seul mit sur la trace de cette conspiration ; on parvint à s'emparer à temps de tous les imprimés, et avant que le jour où devait éclater l'insurrection fut arrivé, on avait eu le bonheur de saisir les chefs qui payèrent tous de leur tête cette tentative coupable.

Bahia joue dans ce moment un grand rôle dans les affaires du Brésil. Sur six ministres, quatre appartiennent à la Relação de Bahia. J'ai, au surplus, retrouvé ici l'image frappante du Portugal. Comme dans ce dernier royaume, le pouvoir est sans force ; il est miné par les factions. La province de Bahia se considère comme étant tout à fait indépendante du Gouvernement, et l'on peut prévoir qu'un jour elle secouera le joug, et se séparera de la Métropole.

Ce qui m'a étonné, et ce qui prouve peu en faveur des Brésiliens, c'est que tout le commerce intérieur de Bahia se trouve entre les mains des Portugais. Il y a à peu près dix mille individus de cette nation qui forment toute la population commerciale et industrielle du Pays. Les Brésiliens plus vaniteux encore, et plus paresseux que les habitants du Portugal qu'ils méprisent, vivent dans une apathie et dans une ignorance complètes. C'est peut-être à ces deux causes de corruption qu'il faut attribuer la profonde immoralité qui règne dans toutes les classes de la société, et dont le clergé n'est pas plus exempt que les autres.

Je manquerais à tous mes devoirs si je ne faisais connaître à V. E. l'accueil que le Personnel de la Légation a reçu de M. Malboussin[1], gérant le Consulat de France à Bahia, et que j'ai trouvé ici dans une position des plus honorables, aimé et respecté de chacun.

Veuillez, etc.

Forth-Rouen.

1. Depuis Consul-Général à Chang-haï.

## II

Bahia, 22 juillet 1847.

Monsieur le Ministre,

Les réparations et les approvisionnements de la corvette *la Bayonnaise* étant terminés, nous comptons mettre à la voile aujourd'hui. M. le Commandant Jurien compte se diriger sur Obart-Town [*sic* Hobart-Town] (Van Diemen), où il se propose de relâcher, à moins de circonstances imprévues. J'ai hâte, je le répète à V. E., d'arriver à Canton, mais nous nous trouvons malheureusement dans de bien mauvaises conditions. En nous rendant directement à la terre de Van Diemen, nous évitons la relâche du Cap, toujours mauvaise à l'époque où nous nous trouvons.

J'ai employé quelques jours à parcourir, dans un assez grand rayon, et par des chemins dont on ne peut se faire une idée, les environs de Bahia. La Province, dont cette ville est la capitale, ne possède aucune industrie; elle se livre uniquement au commerce de sucre, et dans les campagnes on ne cultive que la canne. J'ai visité plusieurs *Engenhos* (sucreries); j'ai vu de près et j'ai étudié le travail des esclaves. De la manière dont ce travail est entendu sur tous les lieux que j'ai visités, il est impossible qu'il soit plus couteux et qu'il ait des résultats moins favorables pour les propriétaires. Plus des deux tiers des produits sont absorbés par les dépenses premières, et le sucre du Brésil est d'une si mauvaise qualité qu'en ce moment à Londres, où il s'en trouve une grande quantité, il est impossible de l'écouler. Il m'a semblé que derrière ces propriétaires possédant d'immenses terrains qui feraient la fortune de plusieurs familles en Europe, il existait une misère affreuse, augmentant sans cesse et très menaçante pour l'avenir du Brésil. La main d'œuvre de l'esclavage est très couteuse et il est impossible, d'ici à longtemps, de songer à la remplacer

par le travail libre. Un Français, qui possède des terres aux environs de Bahia, avait fait venir, il y a quelques années, une vingtaine d'Européens pour essayer du travail libre, il s'en est fort mal trouvé, et il n'a pas tenté de recommencer. Les Français, les Allemands, qu'il avait fait venir à grands frais, l'ont quitté l'un après l'autre, et je n'en ai plus trouvé un seul. Les charrues, les outils aratoires de l'Europe, dont il avait acheté une grande quantité, n'ont pu lui être d'aucune utilité. J'ai assisté à une plantation de canne à sucre : *dix-huit bœufs et trois ou quatre nègres* tiraient la charrue, et c'est à peine s'ils pouvaient tracer un sillon de quelques pouces, tant les terres sont fortes. Quelques propriétaires ont essayé d'introduire dans leurs sucreries des machines à vapeur pour remplacer les anciennes. Les frais d'installation ont été immenses. Les machines ont été envoyées d'Angleterre avec des Ingénieurs pour les mettre en place, et lorsqu'une pièce vient à s'user, ou à se briser, on est forcé de s'adresser de nouveau en Angleterre. Aussi les innovateurs sont-ils loin de se féliciter d'avoir suivi l'exemple de l'Europe. Les moyens que possèdent les propriétaires d'Engenhos sont si restreints et si couteux que des terres immenses restent incultes.

Il n'existe aucune route, et il ne peut en exister. La pierre manque entièrement. Les voyageurs marchent, pour ainsi dire, à l'aventure, dirigés par des nègres qui vont à droite et à gauche tâter le terrain. Armés de grands coutelas, ces mêmes nègres vous fraient un passage à travers bois, et vous tirent souvent de bourbiers, où vous resteriez enfoncés avec vos chevaux. Notre tournée a duré plus de 8 jours, et nous avons regagné Bahia très fatigués, mais très enchantés de notre voyage et de ce que nous avions vu. La crainte d'importuner V. E. m'empêche de m'étendre plus longuement sur mon excursion dans l'intérieur de la province de Bahia. Je n'ajouterai qu'un mot. Dans les propriétés que j'ai visitées, j'ai trouvé des maîtres fort durs pour leurs esclaves, et d'autres qui étaient plutôt les esclaves de leurs esclaves. Parmi ces derniers, je citerai le Vicomte

de Pedro Branco, père de Mme la Vicomtesse de Barral, qui a longtemps exercé des fonctions diplomatiques à Paris. Ce bon et aimable vieillard ne vit que pour ses esclaves et, dans la crainte qu'ils ne soient maltraités pendant son absence, il ne se résoudra pas à suivre sa fille à Paris. Ses esclaves se mettent au travail à 9 heures et le quittent à 3. Chacun possède une portion de terre qu'il choisit où il veut, et qu'il cultive quand et comme il l'entend. Ils ont tous un cheval ; quelques uns en ont plusieurs qu'ils louent à leur maître. Ils ont également des bœufs, des moutons, etc. On prend de leur santé tous les soins possibles. Une femme qui a un certain nombre d'enfants reçoit sa liberté.

Pendant le séjour de la *Bayonnaise* sur la rade de Bahia, deux négriers brésiliens, après avoir échappé à nos stations sont venus déposer leur chargement sur l'île de Itapurica, qui occupe le milieu de la baie de Bahia. L'un de ces bâtiments avait chargé 900 nègres sur les côtes d'Afrique et n'en possédait plus à son arrivée à Bahia, que 780. Cent-vingt de ces malheureux étaient morts pendant la traversée. Le second de ces bâtiments, qui n'avait charge que 600 nègres, en avait perdu également près d'une centaine.

On attendait à Bahia un troisième négrier le *Brasiliense*, mais on a appris par le navire français le *Yaloff*, qui est arrivé hier sur la rade, et qui avait à son bord le capitaine et l'équipage du *Brasiliense* que ce navire avait été capturé par les Anglais sur les côtes d'Afrique, au moment même où il venait de jeter l'ancre, et avant qu'il eut commencé son opération. Il paraît que le brick anglais qui a arrêté le *Brasiliense* avait été prévenu de l'arrivée de ce navire par un bâtiment sarde. Les Anglais ont permis au capitaine brésilien et à son équipage de prendre passage à bord du *Yaloff*.

Un Portugais que j'ai connu en Portugal et qui se trouve actuellement à Bahia, après avoir séjourné quelque temps à Rio, me disait que dans les environs de cette ville, il avait assisté à plusieurs débarquements, qui avaient été si nombreux cette année que les nègres avaient baissé de prix.

Le jour de notre arrivée à Bahia, on venait d'y recevoir la nouvelle de la mort du fils unique de l'Empereur du Brésil, et hier on annonçait par des salves que l'Impératrice venait de donner le jour à une Princesse[1]. Ces deux événements ont trouvé les habitans de Bahia complètement indifférents, tant est grand le détachement de cette province des intérêts de la monarchie brésilienne.

Veuillez, etc.

FORTH-ROUEN.

1. *Léopoldine*, née le 13 juillet 1847 ; † 7 février 1871 ; épousa le 15 déc. 1864 le prince Louis-*Auguste*-Marie-Eudes de Saxe-Cobourg Kohary ; sa sœur aînée *Isabelle*, née 29 Juillet 1846, a épousé le Comte d'Eu le 15 oct. 1864. — Les deux fils de Dom Pedro sont morts en bas âge : l'un, Alphonse-Pierre-Chrétien-Léopold-Philippe-Eugène-Michel-Gabriel-Raphaël-Gonzague, Prince impérial, né le 23 février 1845, est le prince qui venait de mourir ; l'autre, Prince impérial, est né le 19 juillet 1848.

# FÉLIX RÉGAMEY[1]

(Statue de Washington, par Houdon).

Nous retracerons quelque jour la carrière de notre ami Félix Régamey, qui est mort à Juan-les-Pins, près Antibes, le dimanche 5 mai 1907; il était né à Paris le 7 août 1844. Je désire seulement rappeler ici par quels liens il se rattachait à nos études et à notre Société.

Régamey visita les États-Unis une première fois (1873) au lendemain de la guerre avec l'Allemagne et de l'incendie de Chicago, en octobre 1871. Le *Tour du Monde* nous a conservé la relation de cette visite[2]. En 1881, il fit partie de la mission à la tête de laquelle était placé le général Boulanger, invitée à représenter la France aux fêtes du Centenaire de la capitulation de Yorktown, qui assura l'indépendance des États-Unis. Régamey rapporta de ce voyage un *Rapport sur l'enseignement du dessin* aux États Unis d'Amérique, une foule de croquis, et parmi eux le portrait du général Sherman et un grand dessin qui orne aujourd'hui le principal salon de l'Ambassade des États-Unis à Paris, représentant la statue en pied du général Washington, exécutée par Houdon, qui était arrivé à Mount Vernon le 3 octobre 1785 pour étudier son illustre modèle. La statue, achevée en France par l'artiste en 1788, fut transportée à Richmond en 1796 et placée dans le vestibule du Capitole

1. Extrait du *Journal de la Société des Ingénieurs et Artistes*, N. S., IV, No. 1, pp. 113-114.

2. *A Chicago il y a vingt ans*. Texte et dessins par M. Félix Régamey. (*Tour du Monde*, 30 Mai 1891).

de l'État de Virginie. En 1879, Régamey, chargé d'une mission relative à l'enseignement du dessin aux États-Unis, en avait vu une reproduction en bronze dans le parc de la ville de Saint-Louis.

Pendant des années et à différentes reprises, Régamey s'efforça de faire élever en France une copie du chef-d'œuvre du grand statuaire : il semblerait que ses vœux vont être exaucés. En effet, au mois de septembre 1905, avait lieu à Angers la réception officielle du moulage de la statue de Thomas Jefferson par David d'Angers, offert à la ville natale du sculpteur par M. Jefferson Lévy. M. Jefferson Lévy, mis au courant à cette époque de l'existence de l'œuvre de Houdon, déclara à M. Henri Jouin qu'il offrirait au Louvre un bronze du Washington de Houdon, le chargeant de prendre les mesures nécessaires à l'exécution de sa volonté.

Régamey a continué à s'occuper de cette affaire jusqu'à ses derniers jours et il a raconté dans une brochure l'histoire de l'œuvre de Houdon, trop ignorée en France[1].

1. *La statue de George Washington, par Houdon.* — Traduit de l'anglais de Sherwin Mc Rae par Félix Régamey. — Paris, E. Bernard, 1905, in-4, pp. 43.

# LE DOCTEUR E.-T. HAMY[1]

Je dois le grand honneur et la pénible tâche de retracer la laborieuse carrière de notre président à l'amitié profonde et ancienne qui m'unissait au Dr Hamy. Au mois de janvier 1882, il fondait la *Revue d'Ethnographie*, et à la même époque, je commençais chez le même éditeur, Ernest Leroux, la publication de la *Revue d'Extrême-Orient*, qui devait avoir une durée plus éphémère; des relations de bon voisinage ne tardèrent pas à s'établir entre nous; elles créèrent rapidement les sentiments d'une affection qui, d'abord à la Commission centrale de la Société de Géographie, puis au Comité des Travaux historiques et scientifiques du Ministère de l'Instruction Publique, enfin à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, devint une intimité presque familiale : la perte de l'ami plus encore que celle du savant a fait à mon cœur une blessure qui sera longue à guérir.

Théodore-Jules Ernest Hamy est né à Boulogne-sur-Mer, rue Siblequin, aujourd'hui rue Faidherbe, le 22 juin 1842; son père, Théodore-Auguste Hamy, né le 16 décembre 1799, était pharmacien et appartenait à une honorable et ancienne famille du Boulonnais dont le nom, celui d'un village entre Nabringhen et Longueville, apparaît dès le commencement du XIIIe siècle; elle a compté parmi ses membres des magistrats, des notaires et des ecclésiastiques, tels que Jean

1. Réimprimé, avec des additions, du numéro du 15 janvier 1909 de *La Géographie*, pp. 1-14.

Hamy, bailli de Fouquesolles (1709-1800), Jacques-François, notaire à Boulogne (1786), Jean-Marie-Antoine, curé-doyen de Chauny [Aisne] (1753-1824). Le jeune Ernest passa ses premières années dans la classe enfantine de Mme Ferton, dans la vieille rue de l'Oratoire, et il n'avait pas encore sept ans lorsque son père le plaça (1849) dans l'institution de Louis Blériot, ce grand vieillard dont il nous a retracé la silhouette dans *Le Livre d'Or de Sainte-Beuve*; après avoir quitté Blériot (oct. 1851), Hamy entra dans le pensionnat établi dans l'ancien évêché de Boulogne par Mgr Haffreingue, le constructeur de l'église Notre-Dame de Boulogne. Ses études classiques terminées, son père envoya Ernest à Paris pour subir ses examens de bachelier ès lettres (9 juin 1860) et de bachelier ès sciences (11 mars 1861), et se préparer à la carrière médicale. Le 15 décembre 1866, un groupe de jeunes gens avait fondé, rue Saint-André-des-Arts, la « Conférence de Haller », qui avait pour objet l'étude en commun des lettres, des sciences et des arts. Lucipia en fut le premier président, et Hamy, qui avait été secrétaire, le remplaça le 4 avril 1867; je relève parmi les membres de la conférence les noms du futur juge Gournay, de Guillain, depuis ministre des Colonies, qui traita du *Percement du Mont Cenis* et de l'*Isthme de Suez*, Sauvage, de Boulogne; on parlait dans la réunion aussi bien des *Fables de La Fontaine*, d'*Alphonse Karr* que des *Principes de la Paléontologie*; Hamy lui-même discourut sur *Les Médecins au Théâtre* (5 janvier 1867) et sur l'*Anatomie des Crânes dans les races humaines* (2 février 1867). Le 12 août 1868, Hamy présentait et soutenait devant la Faculté de Médecine de Paris une thèse remarquable sur *L'os intermaxillaire de l'homme à l'état normal et pathologique* qui fut couronnée par la Faculté dans le concours des thèses de 1868 et reçut de la Société anatomique la médaille d'or du prix Godard, 1869. Cette dissertation inaugurale a marqué un progrès considérable dans l'étude de l'ostéogénie et de la pathogénie de la face humaine; l'auteur s'attachait ainsi, à ses débuts, à un problème depuis fort longtemps discuté et qu'il

a eu le bonheur de résoudre d'une manière à peu près définitive; on trouve dans ce travail des renseignements tout à fait nouveaux sur l'apparition et les premiers développements des points osseux de la mâchoire supérieure, incisives, canines, molaires, etc. ; l'existence de l'apophyse montante de l'intermaxillaire est démontrée pour la première fois, et les côtés pathologiques de la question sont fort clairement exposés. Dans le même ordre d'idées, Hamy a depuis lors éclairé d'un jour tout nouveau l'étude de l'ostéogénie du frontal et débrouillé diverses séries tératologiques telles que podencéphales, proencéphales, triocéphales, etc. Hamy orientait d'ailleurs sa carrière dans une direction scientifique : externe du Dr Charcot à la Salpêtrière, il entrait résolument dans la voie qu'il devait suivre jusqu'à la fin de sa vie en devenant (1868-1869) le préparateur de Broca au laboratoire d'anthropologie à l'École pratique des Hautes Études. Entré à la Société d'Anthropologie le 21 mars 1867, Hamy en devint bientôt secrétaire annuel; il en fut deux fois président, en 1884 et en 1906. Le 31 mars 1869, il était autorisé à faire un cours libre à l'amphithéâtre de la rue Gerson, qu'il commença le vendredi 4 avril et dans lequel il exposa les principes de l'anatomie comparée des races humaines et en fit l'application à l'ostéologie; des conférences pratiques avaient lieu tous les jeudis à 2 heures au laboratoire de recherches de M. Broca, à l'École pratique de la Faculté de Médecine; les conférences furent continuées l'année suivante et Hamy traita de l'homme tertiaire en Amérique et de la théorie des centres multiples de création.

Le 18 mai 1869, Hamy épousait Mlle Marguerite Buton-Bramont, de Guines, à la veille de son premier voyage important : Hamy avait été invité à faire partie du groupe de savants qui devaient assister à l'inauguration du canal de Suez; il quitta Paris le 7 octobre 1869 pour se rendre à Alexandrie; le 18 novembre 1869, il était présent au bal donné à Ismaïlia pour célébrer ce grand événement; il remonta plus tard dans la Haute Égypte, visita Philæ et Éléphantine, il a rapporté de cette expédition un album

rempli de dessins d'un véritable mérite qu'il cachait trop modestement dans un coin de sa bibliothèque; non seulement Hamy dessinait d'une manière agréable, mais il modelait habilement et il a exécuté un excellent médaillon en grandeur naturelle de son ami et patron Quatrefages.

Ce voyage en Égypte[1] permettra plus tard à Hamy de donner à la *Revue d'Anthropologie* (2e sér., IV) son mémoire sur *Les Nègres de la Vallée du Nil,* et lui a sans doute suggéré l'idée de ses publications sur Étienne Geoffroy Saint-Hilaire.

De son mariage, trois garçons étaient nés, le 11 mars 1871, le 20 mars 1873 et le 14 février 1877; la terrible diphtérie dévasta impitoyablement en quelques mois le foyer du Dr Hamy, et la mort lui arrachait successivement le 3 janvier 1876, le 20 et le 29 mars 1877, les trois enfants, joie et orgueil de sa vie; malgré la naissance d'une fille qui devait être la consolation de ses derniers jours, Hamy avait reçu une blessure qui ne se cicatrisa jamais.

Les résultats importants obtenus par Hamy dans ses études tératologiques, ceux aussi que lui procurait l'étude de l'évolution morphologique des membres, de la myologie faciale comparée dans les races, etc., auraient dû l'attacher dès lors d'une manière définitive à l'anatomie anthropologique, lorsque l'amitié de Lartet lui valut le soin de reprendre et de compléter l'œuvre classique de Lyell sur l'*Ancienneté de l'homme,* dont il a publié la seconde édition.

Le 8 juin 1870, Hamy signait avec J.-B. Baillière un traité pour la publication de son plus important ouvrage d'anthropologie, les *Crania ethnica,* qui parut en 1882 en 1 vol. gr. in-4° et un atlas de 100 planches; invité par l'auteur à donner son nom pour la publication, Broca s'y refusa, déclarant honnêtement que n'ayant pas pris part à

1. Dans le Discours qu'il prononça à la séance de clôture du Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques (Genève, 1912), M. Édouard Naville, Président, rappela que la première découverte en Égypte d'un âge de pierre, constaté d'une manière absolument incontestable, est due à deux savants français, MM. Lenormant et Hamy (1869).

la composition du livre, il n'avait aucun titre à en recueillir l'honneur; Quatrefages, dont Hamy allait devenir le collaborateur, put, avec quelque droit, signer l'œuvre collective; mais, dans l'avertissement, il fit la déclaration suivante : « Cet ouvrage est donc une œuvre commune à M. Hamy et à moi, en ce sens que les idées en ont été précisées, que l'ordre dans lequel elles devaient être exposées a été arrêté, que les conclusions ont été formulées à la suite d'études et de causeries qui nous mettaient aisément d'accord. Mais, cela fait, la réalisation de l'ouvrage est restée à bien peu près en entier à la charge de M. Hamy. » D'ailleurs, dès 1873, dans la séance de l'Académie des Sciences du 2 juin, Quatrefages avait, en son nom et en celui du Dr Hamy, présenté un résumé d'après les *Crania ethnica* des *Races humaines fossiles — Races de Canstatt*.

C'est également en 1870 que le Dr Hamy fit paraître son *Précis de Paléontologie humaine*, in-8°, dans lequel, s'appuyant constamment sur l'examen des choses actuelles, il en tirait des lumières qui venaient éclairer l'ethnographie des peuples primitifs. Du premier coup, il avait jeté les bases de la classification des races humaines fossiles, qu'il fixa définitivement dans la première partie des *Crania ethnica*. Il avait préparé une seconde édition de cet ouvrage d'une érudition rare dans toutes ses parties, mais dont les côtés anatomiques sont surtout remarquables; mais elle est restée sans voir le jour dans la bibliothèque de l'auteur, cette Paléontologie à laquelle Quatrefages a consacré deux articles dans le *Journal des Savants*, 1871, est dédiée à Édouard Lartet, professeur au Muséum, à la mémoire duquel, deux ans plus tard, Hamy devait rendre hommage au Congrès international d'anthropologie de Bruxelles; c'était en effet sur la proposition de ce savant maître qu'il avait été chargé (1870) d'aller fouiller les cavernes de la vallée de la Dheune, à Santenay, comme il fut plus tard, sur la demande de Quatrefages, envoyé recueillir, pour le Muséum, les matériaux d'étude trouvés dans les fouilles de Lery (Eure), de Montluet (Eure-et-Loir).

Les cours à la salle Gerson et les travaux du Dr Hamy furent interrompus par la guerre ; le 9 novembre 1870, un arrêté du préfet du Pas-de-Calais nommait Hamy, chirurgien aide-major des gardes nationaux mobilisés de ce département, 3e légion, tandis que son ami Sauvage passait au même titre au 3e bataillon.

Un arrêté de Jules Simon, Ministre de l'Instruction publique, désigna le Dr Hamy pour remplir les fonctions d'aide naturaliste d'anthropologie au Muséum pendant le congé accordé au titulaire, M. Jacquart (21 nov. 1872) ; quand ce dernier fut mis à la retraite, la nomination du Dr Hamy devint définitive (29 août 1873) ; vu le décret du 12 décembre 1891, portant réorganisation du Muséum d'histoire naturelle, le 14 décembre 1891, Hamy était nommé assistant d'anthropologie ; le titulaire de la chaire d'anthropologie était M. de Quatrefages, qui fut Président de notre Société en 1890 et en 1891 ; à quatre reprises, Hamy, qui depuis 1875, faisait au Muséum des conférences spécialement destinées aux voyageurs du service des missions scientifiques, fut appelé à suppléer cet illustre maître, et il traita dans ces cours des races nègres (1881), de l'Ethnogénie de l'Europe occidentale (1883), de la Géographie et de l'Anthropologie des races humaines de l'Afrique (1885), de la Géographie et de l'Anthropologie des races humaines du Nouveau Monde (1886). Quand Quatrefages mourut, âgé de quatre-vingt-deux ans, le 12 janvier 1892, Hamy était tout naturellement désigné pour lui succéder, et, le 5 mai 1892, il était nommé titulaire de la chaire d'anthropologie du Muséum dont il a été l'historien ; il avait été présenté par l'Académie des Sciences par 65 voix sur 65 votants ; il rendait un juste hommage à son prédécesseur dans sa leçon d'ouverture, le 31 mai 1892. Les *Nouvelles Archives du Muséum* renferment quelques-uns des mémoires les plus importants du Dr Hamy et je ne citerai que les suivants : *Recherches sur les Origines de l'enseignement de l'Anatomie humaine et de l'Anthropologie au Jardin des Plantes ; Vespasien Robin, arboriste du Roy ; Jean le Roy de la Boissière et*

*Daniel Rebel, peintres d'histoire naturelle du commencement du* XVII^e^ *siècle; les Anciennes Ménageries royales et la Ménagerie nationale fondée le 14 brumaire an II; le Père de la Zoologie française, Pierre Gilles, d'Albi*, et, tout récemment, *La Mission d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire en Espagne et en Portugal* (1808). Lorsque le *Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle* fut créé, en 1895, Hamy en devint l'un des plus actifs collaborateurs; il lui a donné plus de quatre-vingts articles qu'il réunissait en volume de vingt-cinq sous le titre d'*Analecta historico-naturalia*. L'intérêt que le Dr Hamy prenait au Jardin des Plantes le fit désigner par Alphonse Milne-Edwards comme archiviste du Muséum, et en cette qualité il alla s'installer à côté de son dépôt de documents qu'il enrichit sans cesse au second étage de la vieille maison de Buffon, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire. Cette nomination était pleinement justifiée par d'innombrables publications parmi lesquelles je citerai l'album des peintures inédites de J.-B. Hilair, représentant les divers aspects du Jardin des Plantes en 1794 (1894, in-4 oblong).

Le 16 janvier 1877, par un arrêté du Ministre de l'Agriculture et du Commerce, Hamy était nommé à l'Exposition de l'Art ancien (1878) membre de la Commission administrative et chargé de la classification de la première section : Arts primitifs et Antiquités des Gaules; deux jours plus tard, il était désigné pour faire partie de la Commission de la Topographie des Gaules; cette même année, le 4 novembre 1877, il entrait au Comité des Travaux historiques et scientifiques comme membre titulaire de la section des sciences. Le 20 janvier 1880, il devenait membre de la « Commission de l'ancienne France »; le Ministre de l'Instruction Publique lui écrivait alors : « Les attributions de cette Commission sont extrêmement étendues et d'une importance toute particulière. Il s'agit, en effet, de terminer les travaux entrepris par la « Commission de Topographie des Gaules » et de centraliser tout ce qui peut toucher à la topographie historique de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1789. » Le 15 janvier 1881,

Hamy entrait à la Commission des voyages et missions scientifiques et littéraires.

Le 15 mars 1877, Hamy avait été nommé membre de la Commission des échanges internationaux au Ministère de l'Instruction Publique ; le 7 décembre de la même année, il fut chargé de l'organisation du Muséum ethnographique qui devait s'ouvrir au Palais de l'Industrie le 15 janvier 1878 ; le 19 octobre 1878, ce fut à lui encore que le Ministère s'adressa pour étudier la création définitive du Musée ethnographique ; l'année suivante, le 6 juin 1879, M. Jules Ferry, Ministre de l'Instruction Publique, confia à Hamy « une mission à la Haye, Copenhague, Leyde, Stockholm, Helsingfors, Berlin et Moscou, à l'effet d'étudier dans ces villes l'organisation des divers musées ethnographiques et le classement de leurs collections et d'assister au Congrès des sciences anthropologiques qui devait avoir lieu à Moscou ».

Le moment était venu de donner enfin une organisation définitive au Musée d'ethnographie.

Le 17 juillet 1880, une loi portait ouverture d'un crédit de 11 050 francs, destiné à réunir en un musée les collections du Ministère de l'Instruction Publique et le 19 juillet, un arrêté du ministre, M. Jules Ferry, marquait que « Les collections ethnographiques provenant, soit de dons, acquisitions ou échanges opérés au profit du Ministère de l'Instruction Publique, soit des missions scientifiques ordonnées par le Ministère, seront organisées au Musée d'ethnographie. Ce musée demeurera installé au palais du Trocadéro, dans le local qu'occupent les dites collections. Le personnel comprendra : une commission de surveillance et de classement, deux conservateurs et divers agents ». M. Hamy était nommé conservateur et était chargé du classement scientifique et de l'installation des collections ; M. Armand Landrin était également nommé conservateur du musée. Hamy se consacra avec le plus entier dévouement à sa nouvelle tâche : il entassa dans le palais du Trocadéro, local nullement approprié à sa nouvelle destination, dans des conditions hygiéniques déplorables, des merveilles dont

une grande partie n'a jamais été accessible au public, faute de gardiens, de place et d'argent : le Gouvernement français n'a jamais pris un vif intérêt à une création qui lui faisait cependant grand honneur. Le budget du Musée n'a jamais dépassé, en effet, 21 000 francs, sur lesquels on payait personnel et matériel, et rien n'était prévu pour les acquisitions ; or le *Museum für Völkerkunde* a un budget dix fois supérieur ; M. Hamy n'a jamais eu sous sa direction que six fonctionnaires ou agents ; à Berlin, ils sont soixante, dont seize scientifiques ; Berlin dispose chaque année de près de 100 000 francs pour les achats.

M. Hamy se retira un peu découragé à la fin de 1906 ; il eut la joie, en avril 1907, de voir son assistant au Muséum, M. René Verneau, choisi pour lui succéder. Grâce à une généreuse subvention du duc de Loubat, Hamy avait publié en 1897 en un grand in-folio, la *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro*.

Le 5 mars 1881, le Comité était reconstitué sous le titre de « Comité des Travaux historiques et scientifiques », et Hamy était maintenu en qualité de membre titulaire de la section des sciences ; une nouvelle réforme du Comité ayant été opérée, le 14 mars 1883, Hamy était transféré dans la section de sciences naturelles et de sciences géographiques. Enfin une section spéciale de « Géographie historique et descriptive » étant créée sous le ministère de M. Goblet, M. Hamy en était nommé secrétaire par arrêté du 5 novembre 1885. Pendant les vingt-trois dernières années de sa vie, Hamy a mis tout son dévouement et toute sa science au service de la rédaction du *Bulletin de Géographie historique et descriptive* : non seulement il en surveillait la rédaction et l'impression, mais il en rédigeait aussi les tables annuelles en même temps qu'il était un des collaborateurs les plus actifs ; je rappellerai ici les titres de quelques uns de ses mémoires qui n'ont pas peu contribué à la réputation dont jouit le *Bulletin* dans le monde scientifique : *Note sur la Mappemonde de Diego Ribero* (1529) ; *Notice sur une Mappemonde portugaise anonyme de*

*1502 ; Note sur une carte marine inédite de Domenico Vigliarolo* (1577)*; Note sur une carte marine inédite de Giacomo Russo de Messine* (1557)*; Cresques lo Juheu, Note sur un géographe juif catalan de la fin du XIV^e^ siècle; Francisque et André d'Albaigne; Luis Vaës de Torres et Diego de Prado y Tovar ; Peyssonel et Antoine de Jussieu.* Comme secrétaire de la section de géographie, le D^r^ Hamy remplit également les fonctions de secrétaire de cette même section aux congrès annuels des sociétés savantes organisés par le Ministère de l'Instruction Publique, et lorsque ce congrès tint ses assises alternativement à Paris et en province, le D^r^ Hamy le suivit à Toulouse (1899), à Nancy (1901), à Bordeaux (1903) et à Montpellier (1907). Le vénéré président de la section, M. Bouquet de la Grye, a pu justement s'écrier dans la séance du Comité, le 5 décembre 1908 : « Si sa disparition est un deuil pour l'Institut et pour la science, pour nous elle est plus cruelle, car elle nous enlève un collègue que nous aimions et estimions et qui depuis vingt ans avait montré les qualités les plus rares de zèle et de dévouement.... Le nom de M. Hamy restera attaché à tout ce qu'a fait la commission pendant un quart de siècle. »

Le 18 mars 1887, le D^r^ Hamy était chargé d'une mission en Tunisie avec M. Errington de la Croix, ingénieur civil des Mines, pour y étudier spécialement l'archéologie et l'ethnographie berbères. On retrouvera le souvenir de cette mission dans la notice sur *le Pays des Troglodytes* qu'il a lue dans la séance publique annuelle des Cinq Académies du 24 octobre 1891, ou encore dans l'étude ethnographique et archéologique sur les *Cités et Nécropoles berbères de l'Enfida,* insérée dans le *Bulletin de géographie historique* de 1904, et dans l'*Esquisse anthropologique de la Régence de Tunis* insérée en 1904 dans le recueil *La Tunisie au début du XX^e^ siècle.*

Le D^r^ Hamy, à la fin de sa vie, délaissait un peu l'anthropologie pour les sciences ethnographiques et géographiques, historiques et américanistes ; comme Quatrefages,

il donnait à la plume la préférence sur le scalpel ; avant d'être absorbé par les travaux du *Bulletin de géographie historique*, Hamy, de janvier 1882 à décembre 1889, avait publié sa *Revue d'Ethnographie* qui contient quelques-uns de ses travaux les plus importants ; le nombre de ses occupations lui fit abandonner la direction de ce périodique, qui, le 1er janvier 1890, fusionna avec les *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme* de Cartailhac, et la *Revue d'Anthropologie*, de Topinard, pour former le nouveau recueil, l'*Anthropologie*, qui, sous la direction de MM. Boule et Verneau, continue sa prospère carrière scientifique chez les éditeurs Masson.

Hamy était entré à la Société de Géographie le 3 janvier 1873, et dès le 16 juin 1876, il était nommé membre de la Commission centrale, qu'à deux reprises différentes il fut appelé à présider, en 1888 et en 1896. Il prit une part active aux travaux de la Société, dans l'organisation des missions ; comme membre de la Commission des prix, il eut à rédiger depuis 1882 cinq rapports importants consacrés aux explorations de M. Montano dans la péninsule de Malacca et l'archipel des Philippines (Prix *Logerot*, M. Montano, 1882) ; aux travaux archéologiques et géographiques de M. Désiré Charnay au Mexique et dans le Yucatan (Prix *Logerot*, M. Charnay, 1884) ; au *Recueil de Voyages et de documents pour servir à l'Histoire de la Géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle* de MM. Ch. Schefer et Henri Cordier (Prix *Jomard*, M. Ernest Leroux, 1885) ; aux voyages de M. Alfred Marche dans l'archipel des Philippines (Prix *Logerot*, M. Alfred Marche, 1886), enfin à la biographie de Tavernier, par M. Ch. Joret (Prix *Jomard*, M. Ch. Joret, 1887). Parmi les mémoires qu'il a donnés au *Bulletin*, nous citerons : *Les Alfourous de Gilolo* (mai 1877) ; *Mémoires pour servir à l'histoire des découvertes géographiques et ethnographiques en Océanie* (1878) ; *Centenaire de la mort de Cook. Cook et Dalrymple* (mai 1879) ; *Essai d'interprétation d'un des monuments de Copan* [Honduras] (1886) ; *Notice sur une collection de dessins provenant de l'expédition de d'Entr-*

*trocasteaux* (1895). En septembre 1892, Hamy avait été nommé président honoraire de la Société, comme ayant, en qualité de vice-président, présidé une des séances solennelles et, cette année même 1908, il était appelé à la place de M. Le Myre de Vilers à la présidence de la Société, où il allait continuer la tradition de ses illustres prédécesseurs, Quatrefages de Bréau et Alphonse Milne-Edwards, comme lui professeurs au Muséum d'histoire naturelle.

Les travaux du Dr Hamy ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; il était d'ailleurs un lien naturel entre le monde des sciences et le monde de l'érudition qui est le domaine spécial de cette compagnie. Dès 1882, il commençait la série de ses communications par une *Note sur les figures et les inscriptions gravées dans la roche à El Hadj Mimoun* et une description d'*un monument découvert à Téotihuacan, près Mexico, et rapporté au Trocadéro par M. Désiré Charnay*. Dans sa séance du 24 janvier 1890, l'Académie appelait Hamy dans son sein, en qualité de membre libre à la place du général Faidherbe, par 27 suffrages contre 12 au duc de la Trémoïlle et 3 à M. Dieulafoy. Le 23 janvier 1891, il était désigné avec MM. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, Barbier de Meynard et Senart, pour faire partie de la Commission de la fondation Benoît Garnier, d'un revenu annuel de 15 000 francs, affecté aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la Haute-Asie. Il dut prendre aussi une part active à la commission du prix triennal de 3 000 francs, fondé par le duc de Loubat, pour être décerné au meilleur ouvrage imprimé en langues latine, française et italienne, concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie et la linguistique du Nouveau Monde ; enfin, le 20 octobre 1899, il était nommé membre de la Commission de la mission archéologique de l'Indo-Chine.

Dès lors, il était du devoir du Dr Hamy de mettre en lumière devant l'Institut les travaux des voyageurs fran-

çais ; il n'y manqua pas : en 1905, il attirait l'attention de l'Académie sur les *Résultats archéologiques des explorations sahariennes* de M. F. Foureau, et sur *Quelques antiquités découvertes par* M. E.-F. Gautier *dans les vallées de la Soussfana et de la Saoura*. Le Dr Hamy donnait lui-même des mémoires sur différents sujets tels que : *Note sur de nouvelles observations archéologiques recueillies entre El Alia et Biskra* (1896) ; *Note sur six anciens portraits d'Incas du Pérou, conservés au Musée d'Ethnographie du Trocadéro* (1897) ; *Un Egyptologue oublié : Jean-Baptiste Adanson* [1732-1804] (1899) ; *Sur une miniature de Jacques le Moyne de Morgues, représentant une scène du voyage de Laudonnière en Floride* [1564] (1901) ; *Oyapoc et Vincent Pinson* (1901) ; *Mecia de Viladestes cartographe juif majorcain du commencement du XV^e siècle* (1902), etc. Le Dr Hamy exerçait la plus grande et la plus légitime influence à l'Académie, et celui qui écrit ces lignes lui conservera toujours la plus vive reconnaissance pour la chaleur avec laquelle il a appuyé la candidature qui a fait de lui son collègue à l'Institut.

L'attention toujours éveillée du Dr Hamy s'était de bonne heure portée sur l'Amérique ; il avait donné *aux Bulletins de la Société d'Anthropologie*, en 1882, un *Mémoire sur les mutilations dentaires au Mexique et dans le Yucatan*, et, en 1886, un *Coup d'œil d'ensemble sur les résultats des fouilles de M. D. Charnay dans le massif du Popocatepetl*. En 1885, il avait écrit une importante introduction pour les *Mémoires sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*, par J.-M. A. Aubin, membre de la Commission scientifique du Mexique. Une circonstance heureuse avait donné au Dr Hamy les moyens de poursuivre ses études dans cette direction ; en 1892, le Dr Hamy et moi, nous fûmes invités par la municipalité de Gênes et par le gouvernement espagnol à assister aux fêtes commémoratives de la découverte de l'Amérique, célébrées à Gênes et à Huelva, au monastère de la Rabida ; nous fîmes ensemble le voyage de Gênes à Barcelone et à Cadix sur le grand transatlantique *Alfonso XIII*, et de Cadix à Huelva, sur un trans-

atlantique de moindre tonnage, l'*Antonio Lopez*, qui était cependant le plus grand bâtiment qui ait jusqu'alors franchi la barre du Rio Tinto. L'illustre A.-E. Nordenskjöld était notre compagnon de voyage. Nous rencontrâmes à Huelva le comte, puis duc de Loubat, qui, à la suite des fêtes en l'honneur de Christophe Colomb, pris par une vive passion pour les études américaines, nous donna les moyens de fonder la Société des Américanistes de Paris, qui avait pour objet l'étude historique et scientifique du continent américain et de ses habitants depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours. Hamy fut le Président de la nouvelle société et moi le premier Secrétaire général.

D'autres travaux m'obligèrent à renoncer à ces fonctions au bout de deux ou trois ans, mais le Dr Hamy resta Président de la Société jusqu'à la fin de sa vie; on peut même dire qu'il travailla encore pour elle sur son lit de mort; il en était l'âme et la vie; il assurait non seulement la régularité des travaux, mais il était encore le plus fécond collaborateur du *Journal* dont pas un seul numéro ne contînt un article, long ou bref, de lui. Parmi ses mémoires, je ne citerai que les suivants : *Étude sur les Collections américaines réunies à Gênes à l'occasion du IVe centenaire de la découverte de l'Amérique* (1895-96) et *les Cartes du Voyage de Chastellux Cormatin, géographe* (1896), au début de la publication, et dans le dernier numéro qui a paru au moment où nous perdions notre excellent Président : *Les Voyages de Richard Grandsire de Calais dans l'Amérique du Sud* | *1817-1827* | (1908); *les Indiens de Rasilly, peints par Du Viert et gravés par Firens et Gaultier* (*1613*); *Étude iconographique et ethnographique* (1908). Dans le même ordre d'idées, le Dr Hamy a attaché son nom à la reproduction *fac-simile* de manuscrits mexicains faite en grande partie aux frais du duc de Loubat, et en particulier du *Codex Borbonicus*, manuscrit mexicain de la bibliothèque du Palais-Bourbon, et du *Codex Telleriano-Remensis*, manuscrit mexicain du cabinet de Ch.-M. Le Tellier, archevêque de Reims, à la Bibliothèque nationale. J'ai signalé ail-

leurs sa *Galerie américaine* du Trocadéro, qui a obtenu en 1898 le prix fondé à la Bibliothèque nationale par L. Angrand. Sous le titre de *Decades Americanæ*, dont six ont paru, Hamy a recueilli ses mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines. Signalons enfin la part considérable prise par le Dr Hamy aux Congrès internationaux des Américanistes, en particulier au huitième (Paris, 1890) présidé par Quatrefages dont il fut l'un des vice-présidents, et au douzième (Paris, 1900) dont il fut le président.

Le Dr Hamy possédait au plus haut degré l'amour du clocher natal, ce qui n'exclut pas l'amour de la grande patrie. Depuis près de quarante ans, il a donné sans discontinuer à la Société académique de Boulogne-sur-Mer, des mémoires sur une infinie variété de sujets, dont l'un des plus importants est l'étude de sociologie et d'ethnographie intitulée *la Vie rurale au* XVIIIe *siècle*. C'est parce que le maréchal d'Aumont était gouverneur en titre des « ville et château de Boulogne » que le Dr Hamy a tiré des Archives de la Principauté de Monaco la correspondance du cardinal de Mazarin avec cet illustre personnage (1904, in-4). Il prenait part à tous les événements qui intéressaient Boulogne, à l'inauguration du monument de Frédéric Sauvage, inventeur de l'application de l'hélice pleine à la navigation, à la commémoration de Sainte-Beuve ; cet été encore, le 6 septembre, comme Président du comité et délégué du Ministère de l'Instruction Publique, il prononçait un discours à l'inauguration du monument élevé à Hesdin, à la mémoire de Victor Jacquemont, le célèbre voyageur dans l'Inde, ami de Stendhal et de Mérimée. Cette affection pour le lieu de sa naissance s'étendait d'ailleurs à tout le nord de la France et il avait été président des « Rosati » et de la « Betterave », sociétés amicales qui réunissent les gens originaires du Pas-de-Calais et du Nord.

Le Dr Hamy prenait une part active non seulement aux travaux des sociétés auxquelles il appartenait, mais aussi à ceux des nombreux congrès scientifiques dont souvent il dirigea les séances. Président de la Société des Traditions

populaires, il présida également en 1901 la session d'Ajaccio de l'Association française pour l'avancement des Sciences, à la suite de laquelle il visita Florence et le nord de l'Italie; depuis 1872, Hamy suivait assidûment le Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, qu'après Alexandre Bertrand et Quatrefages il présida à Monaco en 1906.

Sa débordante activité scientifique lui permettait de donner sa précieuse collaboration aux recueils les plus variés; outre les périodiques déjà cités, je mentionnerai : *La Nature*, la *Revue d'Anthropologie*, le *Journal de l'Anatomie et de la Physiologie* de M. Ch. Robin, le *Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique de France*, la *Revue scientifique*, le *Journal Asiatique*, le *Musée archéologique*, l'*Archivio por l'Antropologia e la Etnologia*, le *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur*, les *Archives des Sciences de la Bibliothèque universelle*, les *Mémoires de la Société géologique de Normandie*, la *Revue des Pyrénées*, le *Recueil de l'Académie des Sciences de Paris*, de *l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, les *Archives de Médecine navale*, le *Bulletin scientifique de la France et de la Belgique* publié par Alfred Giard, *The Journal of the Anthropological Institute*, la *Gazette médicale de Paris*, le *Bulletin de la Société française d'Histoire de la Médecine*, la *Revue Archéologique*, la *Revue de Géographie*, la *Revue des Traditions populaires*, etc. Cette prodigalité et cette diversité faisaient dire à un savant belge qui voyait Hamy pour la première fois : « Je croyais que vous étiez deux savants du même nom. »

Avec l'âge redoublait l'ardeur d'Hamy au travail; il semblait qu'il craignit de n'avoir pas le temps de finir la tâche qu'il s'était imposée. Dans le *Recueil de Voyages et de Documents* que j'avais créé avec M. Charles Schefer, il avait donné le *Livre de la Description des Pays* de Gilles le Bouvier, dit Berry, premier roi d'armes de Charles VII, roi de France, et il préparait la publication d'un manuscrit inédit de Thevet; en son nom, j'avais remis au mois de

juillet au Congrès de géographie de Genève la relation restée inédite du voyageur André Michaux. Il nous donnait en deux ans (1905-1906) les *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt (1798-1807)*, *Joseph Dombey, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil (1778-1785)*, *Aimé Bonpland, explorateur de l'Amérique du Sud*. Il commençait la publication d'une *Bibliothèque d'histoire scientifique*, dont le premier volume renferme la *Correspondance d'Alexandre de Humboldt avec François Arago (1809-1853)*; le second volume, dont le commencement, *Les débuts de Lamarck*, a seul paru, est sous presse et verra le jour prochainement. Il préparait un *Jussieu*. Hamy s'appliquait aussi à faire revivre les grandes figures de nos marins : François Paulmier, premier chef d'escadre des armées navales (1626-1696); le corsaire Jean Doublet (1655-1728); le chevalier de Béhuret (1675); le lieutenant de vaisseau Marescot-Dutheil; le capitaine de vaisseau G.-B.-M. Moras (1771-1824), etc.

Le 3 février 1903, l'Académie de Médecine, par 77 voix sur 84 votants, le donnait comme successeur à notre regretté confrère Henri Filhol, son collègue au Muséum d'Histoire naturelle; le 9 janvier 1907, il avait été nommé associé étranger de l'Académie royale des Sciences de Suède; il était en outre membre d'honneur ou correspondant de la plupart des sociétés d'anthropologie et de géographie du globe; il avait été élu membre de la Société philosophique américaine de Philadelphie, le 15 mai 1891 [1].

Si la santé du Dr Hamy donnait depuis quelque temps des inquiétudes à ses parents et à ses amis, ils étaient néanmoins très éloignés de penser que sa fin fût si proche

1 Le Dr Hamy avait reçu les décorations suivantes : Officier d'Académie (10 août 1875), Officier de l'Instruction publique (21 oct. 1881); Chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas, 2e classe (1er déc. 1883); Chevalier de la Légion d'honneur (26 août 1885); Officier de la Légion d'honneur (13 février 1892); Chevalier de l'Ordre de l'Étoile Polaire (18 oct. 1886); Chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare (14 août 1889); Officier de l'ordre de Léopold (19 janvier 1894); Commandeur ordinaire de l'ordre d'Isabelle la Catholique (1er juin 1895); Commandeur avec plaque (30 juin 1900); Commandeur de l'ordre de Saint-Charles de Monaco (14 avril 1906).

J'avais été le voir quatre jours avant sa mort, car il gardait la chambre, moins pour cause de maladie que pour se reposer; c'était un samedi; je le trouvai assis, comme à l'ordinaire, à sa table de travail et il causait avec son entrain habituel de ses travaux en cours de publication. Le lundi soir, une congestion pulmonaire se déclarait, foudroyante, et lorsque je me présentai chez lui le mercredi, il expirait à une heure, dans cet appartement où avait également fini ses jours l'illustre Lamarck, à la mémoire duquel il préparait un grand ouvrage, dont les matériaux qu'il avait réunis resteront forcément inutilisés; le monument du père des doctrines évolutionnistes achève de s'élever en ce moment même à l'entrée du Jardin des Plantes.

Le Dr Hamy était un travailleur infatigable, à l'esprit ouvert sur les sujets les plus variés, à la culture encyclopédique. Il a marqué une empreinte profonde dans plusieurs branches de la science : peut-être, de son œuvre multiple et considérable, la partie la plus originale et la plus durable sera celle qu'il a consacrée aux études américaines. Le Dr Hamy laissera aussi le souvenir d'un homme bon aux jeunes, accueillant aux laborieux, profondément attaché à ses amis.

Décembre 1908.

# LE Dr HAMY[1]

Historien et géographe

Le Dr Hamy a touché à beaucoup de branches des études humaines; sa curiosité, rapidement éveillée par de nouveaux sujets, s'est promenée dans les champs les plus divers de la recherche scientifique. Si l'anthropologie a été son point de départ, si les circonstances l'ont conduit à accorder à l'ethnographie une part considérable de son temps, si enfin, il a été amené par l'anthropologie et l'ethnographie à s'occuper des questions américaines, dans lesquelles il a certainement laissé sa trace la plus durable, les études, l'objet de sa secrète prédilection, furent sans nul doute l'histoire et la géographie. Je dirai presque qu'Hamy a manqué sa vocation : celle de chartiste; ses goûts et la nature de ses ouvrages devaient le conduire infailliblement à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres plutôt qu'à l'Académie des Sciences.

Les recherches du Dr Hamy, dans le domaine historique et géographique doivent être ramenées à deux groupes : celles qui ont pour objet le Jardin du Roi, c'est-à-dire le Jardin des Plantes : celles qui sont relatives à son pays, c'est-à-dire le Boulonnais; mais combien il a su élargir le cercle de ses publications! Les matériaux qu'il accumulait en vue de l'histoire du Jardin du Roi l'ont entraîné à écrire des monographies sur les voyageurs et leurs collections, et, ici,

1. Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, N. S., V, II, 1908, pp. 425-6.

je ne citerai que Gilles d'Albi, Dombey, Bonpland, Humboldt, Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, Lamarck, etc., et une fois engagé dans cette voie, il devait forcément remonter dans les siècles passés, aux portulans du Moyen Age, dont le déchiffrement forme une des parties les plus originales de son œuvre.

Les travaux d'Hamy sur le Boulonnais l'ont fait sortir du cadre de l'histoire locale, qu'il a cependant bien étudiée, pour lui faire célébrer les gloires de notre marine : de là, des monographies sur le chef d'escadre François Panetié, et autres illustres guerriers, dont la lecture est aussi réconfortante pour le patriotisme qu'utile pour l'histoire.

On est stupéfait devant l'immensité du labeur du Dr Hamy, et je puis en parler en connaissance de cause, ayant dressé la bibliographie de ses œuvres. Et cependant, on ne peut s'empêcher d'exprimer le regret qu'il ait dispersé tant de science et d'efforts, au lieu de les concentrer sur la grande œuvre maîtresse que nous attendions de lui, et que son activité et sa curiosité, partagées peut-être entre trop d'objets divers, ne lui ont pas permis de nous donner.

# DISCOURS DE M. HENRI CORDIER

Délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Ernest Hamy[1].

Messieurs,

Le Président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Louis Leger, qui portait beaucoup d'amitié au Dr Hamy, aurait voulu dire lui-même les paroles du regret qu'a causé parmi tous les membres de notre Compagnie la perte prématurée de notre excellent confrère ; mais obligé de s'absenter de Paris pendant quelques semaines, il a dû renoncer à son projet. Sans doute, à cause des liens anciens de profonde affection qui m'unissaient au Dr Hamy, l'Académie m'a fait l'honneur de me choisir pour la représenter à cette cérémonie qui honore à la fois un de ses membres les plus estimés, et la ville qui, après Daunou, Sainte-Beuve, Mariette, Sauvage, Duchenne, tient à perpétuer le souvenir d'un de ses glorieux enfants. J'ai déjà retracé ailleurs la carrière si brillante et si laborieuse d'Ernest-Théodore Hamy ; aussi, après avoir rappelé qu'il est né dans votre ville, rue Siblequin, aujourd'hui rue Faidherbe, le 22 juin 1842, je parlerai de lui comme Académicien.

Entré à la Société de Géographie le 3 janvier 1873, devenu, le 5 novembre 1885, secrétaire de la Section de Géographie du Comité des Travaux historiques et scientifiques, Hamy avait un peu délaissé l'anthropologie pour les sciences ethnographiques et géographiques, historiques et américanistes. Les travaux qu'il avait entrepris dans ce nouveau

1. A Boulogne-sur-Mer, le dimanche 30 juin 1912.

champ de recherches ne pouvaient manquer d'exciter l'intérêt de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; il était d'ailleurs un lien naturel entre le monde des sciences et le monde de l'érudition, qui est le domaine spécial de notre Compagnie. Dès 1882, il commençait la série de ses communications par une *Note sur les figures et les inscriptions gravées dans la roche, à El Hadj Mimoun*, découvertes par la colonne expéditionnaire sous les ordres du général Cavaignac en 1847, et une description d'un *Monument découvert à Téotihuacan, près Mexico, rapporté au Trocadéro par M. Désiré Charnay*. Dans sa séance du 24 janvier 1890, l'Académie appelait Hamy dans son sein en qualité de membre libre à la place du général Faidherbe : il prit immédiatement une part considérable aux travaux de notre Compagnie.

Une fondation d'un revenu annuel de 15 000 francs, instituée par un ancien Consul de France, M. Benoît Garnier, pour être affectée aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre, par un ou plusieurs Français désignés par l'Académie, dans l'Afrique Centrale ou dans les régions de la Haute-Asie, permit au Dr Hamy, qui fut nommé le 23 janvier 1891 membre de la Commission chargée d'exécuter les volontés du testateur, de donner une nouvelle preuve de son inlassable activité. Dès lors il était du devoir du Dr Hamy de mettre en lumière devant l'Institut les résultats obtenus par les voyageurs français : il n'y manqua pas. En 1905, il attirait l'attention de l'Académie sur les *Résultats archéologiques des explorations sahariennes* de M. F. Foureau, et sur quelques *Antiquités découvertes* par M. E.-F. Gautier dans les Vallées de la Sousfana et de la Saoura. Ce fut également grâce au Dr Hamy que l'appui de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fut accordé au commandant Lenfant lors de son mémorable voyage au Lac Tchad.

Le Dr Hamy donnait lui-même des mémoires sur différents sujets tels que : *Note sur de nouvelles observations archéologiques recueillies entre El Alia et Biskra* (1896); *Note sur six anciens portraits d'Incas du Pérou, conservés au Mu-*

*sée d'Ethnographie du Trocadéro* (1897); *Un égyptologue oublié: M. Jean-Baptiste Adanson* (1732-1804) (1899); *Sur une miniature de Jacques le Moyne de Morgues, représentant une scène du voyage de Laudonnière en Floride* (1564) (1901); *Oyapoc et Vincent Pinson* (1901); *Mecia de Viladeste, cartographe juif majorcain du commencement du XV^e^ siècle* (1903), etc. Le D^r^ Hamy exerçait la plus légitime influence à l'Académie où son souvenir est resté si vivant.

Le D^r^ Hamy faisait aussi partie de la Commission du prix triennal de 3000 francs fondé par le duc de Loubat, pour être décerné au meilleur ouvrage imprimé en langues latine, française et italienne, concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie et la linguistique du Nouveau Monde. Son action fut prépondérante dans cette Commission à laquelle il apportait une connaissance profonde des recherches dont l'Amérique a été le sujet, et qui, dans son œuvre multiple, est peut-être la plus originale et la plus durable.

Hamy passait de longues heures dans la Bibliothèque de l'Institut, au développement de laquelle il s'intéressait vivement; c'était pour lui un véritable cabinet de consultation, où ses confrères venaient fréquemment lui demander son avis sur quelque problème embarrassant de géographie ou d'ethnographie.

Au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société Asiatique, et de la Société des Traditions populaires dont Hamy fut un des fondateurs et qu'il présida en 1895 et 1896, je viens offrir à la ville de Boulogne un dernier hommage à la mémoire du D^r^ Hamy qui fut si attaché à sa terre natale; je viens, en mon nom personnel, comme son vieil ami, lui adresser un nouvel adieu qui ravive le souvenir de la douleur que me causa sa perte inattendue. J'ai dit, et je le répète, Hamy, travailleur infatigable, à l'esprit ouvert, à la culture encyclopédique, était aussi un homme bon aux jeunes, accueillant aux laborieux, profondément attaché à ses amis.

# GABRIEL MARCEL[1]

Nous avions été convoqués le matin du samedi 23 janvier pour visiter au Musée d'ethnographie du Trocadéro la remarquable collection d'objets rapportés du Pérou par le capitaine Berthon ; dans la galerie extérieure dans laquelle les objets avaient été exposés, il régnait un froid glacial : Marcel, depuis quelque temps dans un état de santé peu satisfaisant, parut souffrir de la rigueur de la température ; le lundi, il prenait comme à l'ordinaire son service à la Bibliothèque nationale ; pris d'étouffement, il était conduit en hâte chez lui, 97, avenue du Roule, à Neuilly, où il expirait le lendemain matin (26 janvier 1909), enlevé d'une manière foudroyante par une congestion pulmonaire à l'affection de sa femme et de ses amis.

Gabriel-Alexandre Marcel est né à Paris, le 7 avril 1843, de Pierre-Marie Marcel, architecte de la ville de Paris (1er arrondissement), et de Clémentine-Louise Lucas-Montigny, son épouse ; son grand-père, Jean-Marie-Nicolas Lucas-Montigny, était conseiller à la préfecture de la Seine de Paris ; Marcel épousa, le 10 juin 1876, Mlle Caroline-Annette Lomet.

Après avoir suivi pendant quelques années ses études en vue d'être architecte comme son père, ses goûts d'érudition le firent entrer le 16 décembre 1868 à la Bibliothèque impériale où s'est passée entière sa vie de savant modeste et laborieux ; nommé surnuméraire le 15 mars 1869, employé de 3e classe

1. Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*, No. 2, 1909.

le 12 septembre 1871, il devenait bibliothécaire le 27 juin 1885 et enfin conservateur adjoint le 4 août 1894 : il était à la tête de la section géographique dans laquelle il succéda à Eugène Cortambert. En 1877-1879, Marcel avait été professeur de géographie commerciale à l'Association philotechnique.

Diverses missions avaient été confiées à Marcel : en 1892, il représentait le Ministère de l'Instruction publique au congrès tenu à Huelva pour le centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ; en 1898, le Ministère des Affaires étrangères lui confiait une mission géographique en Suisse ; cette même année, il était nommé membre des Comités d'admission et d'organisation de l'Exposition universelle de 1900.

Appelé le 31 mai 1892 à faire partie du Comité des Travaux historiques et scientifiques, Marcel venait d'être nommé à la vice-présidence de la Section de Géographie le 28 décembre 1908, lorsqu'il fut enlevé par une mort brutale. Très assidu à nos réunions, il rendait compte des *Annales de Géographie* et des *Bulletins* des sociétés de géographie de Marseille et de l'Ain.

Marcel mettait sa science inépuisable au service des nombreux savants français et étrangers qui venaient le consulter à la Bibliothèque nationale : très dévoué à son service, il avait dressé des inventaires fort exacts des richesses de son département et il avait organisé des expositions géographiques fort admirées en 1892 et en 1897 pour le centenaire de la découverte de l'Amérique et pour le Congrès international des Orientalistes. Il avait une connaissance particulière des cartes anciennes et il était sans rival pour la cartographie espagnole. Malheureusement, il laisse inachevée la bibliographie cartographique de l'Espagne, à laquelle il travaillait depuis un grand nombre d'années.

Vice-président de la Commission centrale de la Société de géographie (1897-1898), Marcel en était devenu Président en 1899 ; il était correspondant de l'Académie de l'Histoire de Madrid (1887), de la Société de géographie de

Stockholm (1889), de Lisbonne (1895), de la Société normande de géographie (1899), de la Société de géographie de Berlin (1908); officier d'académie (1888), de l'Instruction publique (23 avril 1897), Marcel avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1900; il était également porteur de nombreux ordres étrangers et, en 1893, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui avait décerné le Prix Loubat.

Nous donnons une liste des travaux de notre regretté collègue :

## BIBLIOGRAPHIE
## DES TRAVAUX DE M. GABRIEL MARCEL

1. La Nouvelle-Calédonie, par Gabriel Marcel. — Extrait du *Journal des Économistes*, numéro d'avril 1873. — Paris, Guillaumin et C^ie^, 1873, in-8, pp. 31.

2. L'immigration aux États-Unis, par Gabriel Marcel. — Extrait du *Journal des Économistes*, numéro du 15 février 1874. — Paris, Guillaumin et C^ie^, 1874, in-8, pp. 14.

3. Les Iles Philippines, par Gabriel Marcel. — Extrait du *Contemporain* du 1^er^ octobre 1874. — Paris, Imprimerie Jules Le Clere, 1874, in-8, pp. 16.

4. Le Pôle Nord et les Expéditions polaires, par Gabriel Marcel. — Extrait du *Contemporain* du 1^er^ mars et du 1^er^ avril 1875. — Paris, Imprimerie Jules Le Clere, 1873, in-8, pp. 47.

5. La Vie et les Voyages de D. Livingstone, par H. M. Stanley... Ouvrage traduit de l'anglais. Illustré de gravures sur bois et suivi d'un coup d'œil sur l'état actuel de la géographie de l'Afrique, par Gabriel Marcel. — Paris, Librairie illustrée, s. d. [1875], in-16, pp. 128.

6. Gabriel Marcel. Aventures et découvertes de l'Expédition anglaise au Pôle Nord, 1875-1876. — (Paris, s. d.), in-4, pp. XVI à 2 col., ill.

Supplément au n° 73 de *Sur Terre et sur Mer*.

7. Autour du Monde, Inde, Chine, Japon, Californie, Amérique

du Sud, par A.-D. Carlisle, ouvrage traduit et extrait de l'anglais par Gabriel Marcel... — Paris, à la Librairie géographique, 16, rue du Croissant, 1876, in-12, pp. 416.

8. Histoire des grands Voyages et des grands Voyageurs, par Jules Verne. — J. Hetzel, Paris, s. d. [1878-1880], 6 vol. in-18.

I et II. Découverte de la Terre. — III et IV. Les Navigateurs du XVIII^e siècle. — V et VI. Les Voyageurs du XIX^e siècle.

Dans l'avertissement de Jules Verne, on lit : « ... J'ai appelé à mon aide un homme que je considère à bon droit comme un des géographes les plus compétents de notre époque : M. Gabriel Marcel, attaché à la Bibliothèque nationale... »

9. Histoire des grands Voyages et des grands Voyageurs... par Jules Verne... — J. Hetzel, Paris, s. d. [1878-1880], 3 vol. in-4.

Même ouvrage, dans un autre format, avec des illustrations.

10. Gabriel Marcel. Une nouvelle plante textile. La Ramie. (*La Nature*, 1880, I, pp. 241-243, fig.).

11. Gabriel Marcel. Un peuple qui s'éteint. Les Aborigènes de l'Australie. (*La Nature*, 1881, I, pp. 359-362, fig.).

12. Gabriel Marcel. Le voyage du Docteur Lenz à Timbouctou. (*La Nature*, 1881, II, pp. 17-19, carte).

13. Gabriel Marcel. Les découvertes arctiques de M. Leigh Smith en 1880. (*La Nature*, 1881, II, pp. 61-62, carte).

14. Gabriel Marcel. Le D^r Pellegrino Matteucci. (*La Nature*, 1881, II, pp. 274).

14 *bis*. Les trois bibliothèques de la Ville de Paris. (*La Ville de Paris*, 1881, 4 et 8 octobre, pp. 1718, 1789-1783).

Article anonyme.

15. Gabriel Marcel. La Birmanie anglaise (*La Nature*, 1882, I, pp. 280-283, 376-378, fig.).

16. Mémoire inédit de Grossin sur Madagascar et carte manuscrite tirés des Archives des Affaires étrangères et de la section géographique de la Bibliothèque nationale publiés par Gabriel Marcel. — Extrait de la *Revue de Géographie*. — Paris, Ch. Delagrave, 1883, in-8, pp. 28, carte.

17. Un Français en Birmanie, ouvrage rédigé sur ses Notes de Voyage par le comte A. Mahé de la Bourdonnais, ingénieur...; et complété par M. Gabriel Marcel. — [Paris, Paul Ollendorff, s. d. (1884)], in-12, pp. IV-244.

Voir Henri Cordier, *Bibliotheca Indo-Sinica*, col. 423.

18. Gabriel Marcel. Le Kambodj et le protectorat français. (*Revue scientifique*, 7 février, 1885, pp. 174-183).

19. Cartographie de la Nouvelle France. Supplément à l'ouvrage de M. Harrisse, publié avec des documents inédits par Gabriel Marcel. — Extrait de la *Revue de Géographie*. — Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1885, in-8, pp. 41.

20-21. Documents pour l'histoire des colonies françaises :

I. Une lettre inédite de Lescarbot, publiée avec une notice biographique sur l'auteur par Gabriel Marcel... Extrait de la *Revue de Géographie*. — Paris, Ch. Delagrave, 1885, in-8, pp. 7.

II. Le surintendant Fouquet, Vice-Roi d'Amérique, par Gabriel Marcel. Extrait de la *Revue de Géographie*. — Paris, Ch. Delagrave, 1885, in-8, pp. 16.

22. Gabriel Marcel. H.-M. Stanley et son ouvrage sur le Congo. (*La Nature*, 1886, I, pp. 106-110, fig.).

23. Mémoire ou requête de Champlain pour la continuation du payement de sa pension publié par Gabriel Marcel... — Paris, librairie Tross, MDCCCLXXXVI, in-8, pp. 29.

Tiré à 166 exemplaires paraphés par M. Marcel et M. Tross :
150 papier de Hollande.
15 papier vélin ancien.
1 exemplaire sur vélin.

A Paris, des Presses de Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338, MDCCCLXXXVI.

24. Gabriel Marcel. Un voyage involontaire en Norvège au XV[e] siècle. (*Revue scientifique*, 30 octobre 1886, pp. 560-564).

25. Gabriel Marcel. Les colonies allemandes en Afrique. (*Revue scientifique*, 5 février 1887, pp. 173-179).

26. Gabriel Marcel. Émin pacha et le Haut-Nil. (*Revue scientifique*, 3 sept. 1887, pp. 297-305).

27. Factum du procès entre Jean de Biencourt, S[r] de Poutrin-

court, et les Pères Biard et Massé, jésuites, publié avec une introduction par Gabriel Marcel... — Paris, Maisonneuve et Charles Leclerc, 1887, pet. in-4 carré, pp. XIX-91.

Au verso du faux titre : *Tiré à 80 exemplaires.*

Au verso de la dernière page : *Achevé d'imprimer le 20 avril 1887 par G. Jacob, imprimeur à Orléans pour Maisonneuve et Ch. Leclerc, libraires-éditeurs à Paris.*

Le factum est de 1613.

28. Note sur une carte catalane de Dulcert antérieure à l'Atlas catalan de 1375 lue à la Société de Géographie de Paris dans sa séance du 7 janvier 1887, par G. Marcel... — Paris, *Société de Géographie*, 1887, in-8, pp. 12.

Tiré à 75 exemplaires.

29. Gabriel Marcel. La nouvelle expédition de Stanley. (*La Nature*, 1887, II, pp. 25-27, ill.).

30. Gabriel Marcel. Le Centenaire de La Pérouse. (*La Nature*, 1887, II, pp. 146-150, ill.).

31. Gabriel Marcel. Le partage de la côte orientale d'Afrique. (*La Nature*, 1888, II, pp. 259-260).

32. Gabriel Marcel. Le Sikkim. (*La Nature*, 1888, II, pp. 362-364).

33. Un Bénédictin géographe D. Guillaume Coutans, par M. Gabriel Marcel. (Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1888, n° 1). — Paris, Ernest Leroux, 1888, in-8, pp. 10.

34. Gabriel Marcel. Le Centenaire de la Mort de Lapérouse (*Journal des Débats*, vendredi 20, dimanche 22 avril 1888).

35. La Pérouse. — Récit de son voyage. — Expédition envoyée à sa recherche. — Le capitaine Dillon. — Dumont d'Urville. — Reliques de l'Expédition. — Edition du Centenaire publiée par Gabriel Marcel... et illustrée de gravures et d'une carte. — Paris, à la Librairie illustrée, s. d. [1888], in-12, pp. 276.

36. Une Expédition oubliée à la recherche de Lapérouse, par Gabriel Marcel... — Paris, L. Baudoin et C^ie^, 1883, in-8, pp. 23.

37. François de Mongenet, géographe franc-comtois, par M. Gabriel Marcel. (*Bull. de Géogr. hist. et descr.*, 1889, pp. 51-59).

38. Ottavio Pisani, Mathématicien et cartographe napolitain. Par M. G. Marcel. (*Bull. de Géogr. hist. et descr.*, 1889, pp. 308-318).

39. Gabriel Marcel. — Le Maroc et les Explorations récentes. (*La Nature*, 1889, I, pp. 161-163).

40. Gabriel Marcel. L'Expédition de Stanley. (*La Nature*, 1890, I, pp. 181-183).

41. Gabriel Marcel. Traversée de l'Afrique par le capitaine Trivier. (*La Nature*, 1890, I, pp. 227-228).

42. Gabriel Marcel. Le partage de l'Afrique et l'île d'Helgoland. (*La Nature*, 1890, II, pp. 123-124, carte).

43. Gabriel Marcel. Louis Boulengier d'Alby, Astronome, Géomètre et Géographe. — Paris, Ernest Leroux, 1890, in-8, pp. 10.

Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive* [1889, pp. 163-172].

44. Gabriel Marcel. Un globe manuscrit de l'École de Schoener. — Paris, Ernest Leroux, 1890, in-8, pp. 7.

Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive* [1889, pp. 173-180].

45. Les Portugais dans l'Afrique australe. Le Tchambèze, source du Congo, découvert par les Portugais en 1796, par Gabriel Marcel... Extrait de la *Revue de Géographie*... — Paris, Ch. Delagrave, 1890, in-8, pp. 16, carte.

46. Gabriel Marcel. Une carte d'Amérique datée de 1669. — Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie* (2e trimestre de 1891). — Paris, Société de Géographie, 1891, in-8, pp. 8.

*Bull.*, 7e série, XII, 1891, pp. 252-259.

— Carte d'Amérique dite de Louis XIV de 1669, par Jules Marcou. (*Ibid.*, pp. 351-361).

47. Note sur une Sphère terrestre en cuivre, Faite à Rouen à la fin du XVIe siècle. Par Gabriel Marcel. — Rouen, Imprimerie de Espérance Cagniard, 1891, in-4, pp. 10.

Extrait du *Bulletin de la Société normande de géographie.*

48. [Rapport sur le prix Jomard décerné à M. L. Gallois] (*Bull. Soc. Géogr.*, 1891, pp. 158-161).

49. Gabriel Marcel. Le Manipour. (*La Nature*, 1891, I, pp. 355-356, ill.).

50-51. Gabriel Marcel. Archipel des Comores. (*La Nature*, 1891, II, pp. 67-68, carte).

52. Gabriel Marcel. L'origine du chasselas de Fontainebleau. (*La Nature*, 1892, I, pp. 187).

53. Gabriel Marcel. Les sources du Nil à travers l'histoire. (*La Nature*, 1892, I, pp. 259-263, ill.).

54. Gabriel Marcel. Les établissements anglais du Détroit de Malacca. (*La Nature*, 1892, II, pp. 106-108, carte).

55. M. Gabriel Marcel. Les Fuégiens à la fin du XVII^e^ siècle, d'après des documents français inédits. — Paris, Ernest Leroux, 1892, in-8, pp. 20.

Laval, imp. E. Jamin.

56. F.-M. Barrantes. *Geografia de Costa-Rica*. — Barcelona, 1892, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel. (*Journ. Soc. Amér. Paris*, n° 4, 1897, pp. 210-211).

57. Gabriel Marcel. Sur quelques documents peu connus relatifs à la Découverte de l'Amérique. — Paris, May et Motteroz, 1893, in-8, pp. 8.

Extrait du *Compte rendu des séances de la Société de Géographie de Paris*.

58. Reproductions de Cartes & de Globes relatifs à la découverte de l'Amérique du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle avec texte explicatif, par Gabriel Marcel. — Paris, Ernest Leroux, M.D.CCC.LXXXXIII, in-4, pp. 146.

*Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la Géographie* — Section cartographique, I.

Angers, Imprimerie A. Burdin et C^ie^.

59-60. Gabriel Marcel. Le Château de Saint-Cloud (*La Nature*, 1893, I, pp. 115-118, ill.).

61-62. Gabriel Marcel. La réunion de Montbéliard à la France (*La Nature*, 1893, II, pp. 301-302, carte).

63. [Rapport sur le prix Jomard décerné à M. Marcel Dubois] (*Bull. Soc. Géogr.*, 1893, pp. 178-180).

64. Reproductions de Cartes & de Globes relatifs à la découverte de l'Amérique du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, avec texte explicatif par Gabriel Marcel. — Paris, Ernest Leroux, M.D.CCC.LXXXXIV, gr. in-4, pp. 146 + 1 f. n. ch. errata.

Réimpression du n° 58 dans un format plus grand, avec quelques modifications.

65. Reproductions de Cartes & de Globes relatifs à la découverte de l'Amérique du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle avec texte explicatif par M. Gabriel Marcel. — *Atlas*. — Paris, Ernest Leroux, M.D.CCC.LXXXXIII, in-folio.

40 planches.

66. Louis Drapeyron. *Jean Fayen et la première carte du Limousin*, 1594.

Compte rendu, par G. Marcel. *Bull. Géogr. hist. et descr.*, 1894, pp. 436-437.

67. Contre-amiral Fleuriais. *Origine et emploi de la boussole marine...*

Compte rendu, par G. Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1894, pp. 438-441.

68. Le comte d'Alsinoys géographe, par Gabriel Marcel... — Extrait de la *Revue de Géographie...* — Paris, Ch. Delagrave, 1894, in-8, pp. 7, carte.

69. Gabriel Marcel. La Corée Royaume du Calme matinal. (*La Nature*, 1894, II, pp. 346-348, carte).

70. Henri Bardy. Un exemplaire de la *Cosmographiae Introductio*. — Saint-Dié, 1893.

Compte rendu, par G. Marcel, *Bull. Géogr. hist. et descr.*, 1895, p. 483.

71. Gabriel Marcel. Notice sur quelques cartes relatives au Royaume de Siam (*Le Siam ancien...*, par Lucien Fournereau, I, 1895, pp. 1-43), in-4.

Il en a été fait un tirage à part.

72. G. Marcel. L'Arménie. (*La Nature*, 1896, I, pp. 235-236).

73. Gabriel Marcel. L'Érythrée et l'Abyssinie. (*La Nature*, 1896, I, pp. 314-316).

74. Gabriel Marcel. Au Pays des Boërs. (*Revue bleue*, 18 janvier 1896, pp. 80-83).

75. Choix de Cartes et de Mappemondes des XIV^e^ et XV^e^ siècles publié par Gabriel Marcel. — Paris, Ernest Leroux, 1896, grand in-folio, pp. VI, p. l'avert. et 1 p. n. ch. p. l. tab.

Contient : I. Carte dite pisane, 2 feuilles. — II. Mappemonde de Dulcert, 4 feuilles. — III. Mappemonde de Mecia de Viladestes, 6 feuilles. — IV. Mappemonde de Soleri, 4 feuilles.

Angers, Imprimerie de A. Burdin et C^ie^.

*Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la Géographie*. — Section cartographique, III.

76. A. Rainaud. *Le Continent austral*... — Paris, 1893, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1896, pp. 399-401.

77. P. Masson. *Histoire du commerce français du Levant au XVII^e^ siècle*. — Paris, 1887, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1897, pp. 505-506.

78. Gustave Labat. *Documents sur la ville de Royan et la tour de Cordouan* (1582-1808). — Bordeaux, 1897, in-4.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1897, p. 489.

79. [Rapport sur le prix Félix Fournier décerné à M. Ardouin Dumazet.] (*Bull. Soc. Géog.*, 1897, pp. 180-182).

80. A propos de la Carte des Chasses, par Gabriel Marcel... — Extrait de la *Revue de Géographie*. — Paris, Ch. Delagrave, 1897, in-8, pp. 15.

81. Note sur quelques acquisitions récentes de la section des cartes et collections géographiques de la Bibliothèque nationale, par Gabriel Marcel... — Extrait des *Comptes rendus de la Société de Géographie*, n^os^ 16 et 17, 1897. — Paris, Société de Géographie, 1898, in-8, pp. 13.

82. Gabriel Marcel. L'apparition cartographique des Monts Tumuc-Humac. — Paris, Hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, 1898, in-4, pp. 11.

*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, n° 3, 1898, pp. 11-14.

83. Gabriel Marcel... La carte des Philippines du Père Murillo Velarde. — Paris, Imprimerie nationale, MDCCCXCVIII, in-8, pp. 27, 2 pl.

Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, n° 1, 1897, pp. 32-54.

84. Mendaña et la découverte des Iles Marquises accompagné d'une carte par M. Gabriel Marcel. — Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie* (1er trimestre 1898). — Paris, Société de Géographie, 1898, in-8, pp. 34.

*Bull.*, 1898, pp. 59-88.

85. Gabriel Marcel. Les Origines de la carte d'Espagne. — Extrait de la *Revue hispanique*, t. VI. — Paris, 1899, in-8, pp. 35, carte.

86. Marcos Jimenez de la Espada. (Nécrologie), par Gabriel Marcel. (*Journ. Soc. Am. Paris*, n° 8, 1899, pp. 198-201).

87. Justin Winsor (Nécrologie), par Gabriel Marcel. (*Journ. Soc. Am. Paris*, n° 8, 1899, pp. 202-204).

88. Note sur une Mission géographique en Suisse, par Gabriel Marcel. — Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie* (1er trimestre 1899). — Paris, Société de Géographie, 1899, in-8, pp. 23, 3 pl.

*Bull.*, 1899, pp. 76-94.

89. Rapport à la Section de géographie sur une communication manuscrite de M. Fauvel, concernant la cartographie et le cadastre de la France, par Gabriel Marcel. (*Bull. Géog. hist. et descr.*, 1899, pp. 130-131).

90. *Études sur Marseille et la Provence*, 1898, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1899, pp. 131-132.

91. Lex. *Histoire de Saint-Point*. — Mâcon, 1898, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1899, pp. 132-133.

92. Gabriel Marcel. Le Centenaire de Racine à la Bibliothèque nationale. (*La Nature*, 1899, II, pp. 33-34, ill.).

93. Gabriel Marcel. Les nouvelles colonies allemandes en Océanie. (*La Nature*, 1899, II, pp. 278-280, carte).

94. G. M[arcel]. Les Boers. (*La Nature*, 1899, II, p. 363).

95. Gabriel Marcel. Le Transsibérien. (*La Nature*, 1900, II, pp. 26-29, carte).

96. Traversier. *Quatre récits de voyage*, d'après les manuscrits inédits du président Partarieu-Lafosse. (Ms.).

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1900, pp. 437-438.

97. Les navigations des Français dans les mers du Sud au début du XVIII^e^ siècle, par Gabriel Marcel. (*La Géographie*, II, 1900, pp. 490-494).

A propos de l'ouvrage de Dahlgren.

98. Sur un Almanach xylographique à l'usage des marins bretons, par Gabriel Marcel... Extrait de la *Revue de Géographie* (numéro d'octobre). Paris, Ch. Delagrave, 1900, in-8, pp. 16.

99. Gabriel Gravier. *Vie de Samuel Champlain*... — Paris, Maisonneuve, 1900, in-4.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1901, pp. 65-66.

100. Cl. Madrolle. *Les premiers voyages français à la Chine. La Compagnie de Chine* (1698-1719). Paris, Challamel, 1901, gr. in-8.

Compte rendu signé Gabriel Marcel, *T'oung pao*, série II, vol. III, 1902, pp. 252-255.

101. François de Nion. *La Outre-mer au XVII^e^ siècle*, voyage au Canada du baron de La Hontan. — Paris, 1900, in-18.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1901, pp. 66-67.

102. [Rapport sur le prix P. F. Fournier décerné à M. Deniker]. (*La Géographie*, III, 1901, p. 545).

103. Une carte de Picardie inconnue et le géographe Jean Jolivet, par M. Gabriel Marcel... (Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, n° 1, 1901). — Paris, Imprimerie nationale, MDCCCCII, in-8, pp. 19.

*Bull.*, pp. 176-183.

104. *Argentine Chilian Boundary of the Cordillera de los Andes.* — Atlas

Compte rendu, par Gabriel Marcel. *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1902, pp. 85-86.

105. Gustave Labat. *Documents sur la ville de Royan...* — Bordeaux, 1901, in-4.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1902, pp. 86-87.

106. Eugène Guénin. *Ango et ses pilotes...* — Paris, 1902.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1902, pp. 403-404.

107. Gabriel Marcel. Ango et ses pilotes. (*La Géographie*, V, 1902, pp. 54-57).

D'après Eugène Guénin.

108. Gabriel Marcel. Un éventail géographique. — Extrait de la *Revue hispanique*, t. IX. — Paris, 1902, in-8, pp. 19, 1 planche.

Mâcon, Protat frères, imprimeurs.

109. Le plan de Bâle et Olivier Truchet, par Gabriel Marcel. — — Paris, 1902, in-8, pp. 9.

Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXIX, année 1902. — Nogent-le-Rotrou, Imprimerie Daupeley-Gouverneur.

110. Les Corsaires français au XVI^e^ siècle dans les Antilles, par Gabriel Marcel... (Extrait du *Compte rendu du Congrès international des Américanistes*, tenu à Paris, en septembre 1900). — Paris, Ernest Leroux, 1902, in-8, pp. 31.

111. Gabriel Marcel. Toscanelli et Christophe Colomb, d'après un ouvrage récent. (*La Géographie*, t. V, 1902, pp. 267-272).

D'après Henry Vignaud.

112. *La Lettre et la Carte de Toscanelli...*, par M. Henry Vignaud... — Paris, 1901, gr. in-8.

*Bulletin critique*, par Gabriel Marcel. (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 1903, in-4, pp. 10), t. IV, n° 2, pp. 221-230.

113. P. Chesnel. *Histoire de Cavelier de La Salle...* — Paris, Maisonneuve, 1903, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. I, n° 1, 1903, pp. 114.

114. *Exploration of the Great Lakes*, 1669-1670, by Dollier de Casson. Toronto, 1903.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. I, n° 1, 1903, pp. 115-116.

115. Almada Negreiros. *L'épopée portugaise*... — Paris, 1894, pet. in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géogr. hist. et descr.*, 1903, p. 144.

116. Un texte ethnographique inédit du xviii^e^ siècle, par M. G. Marcel. — Au siège de la Société, 61, rue de Buffon, 1904, in-8, pp. 21.

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. I, n° 2, n. s., pp. 133-151. — Guyane.

117. *University of Toronto. Studies*... — 1903, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. I, n° 2, 1904, p. 246.

118. Alfred Chavero. *Apuntes viejos de Bibliografia Mexicana*. — Mexico, 1903, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. I, n° 2, 1904, p. 247.

119. Barao de Studart. *Tricentenario do Ceara. Martim Soares Moreno*... — 1903, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. I, n° 2, 1904, p. 251.

120. *Study of the various dates assigned to the birth of Christofer Columbus*..., by Henry Vignaud,.. — London, 1903.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Soc. Géog. hist. et descr.*, 1904, pp. 106-107.

121. Baron Marc de Villiers du Terrage. *Les dernières années de la Louisiane française*. — Paris, 1903, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel. *Bull. Soc. Géog. hist. et descr.*, 1904, pp. 109-111.

122. Georges Delvaux. *Vasco de Gama... Les routes de l'Inde... La Perse.*

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Soc. Géog. hist. et descr.*, 1904, pp. 111-112.

123. Paul Masson. *Ports francs d'autrefois et d'aujourd'hui.* — Paris, 1904, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Soc. Géog. hist. et descr.*, 1904, pp. 480-481.

124. Lettres inédites du cardinal Passionei à d'Anville, par M. Gabriel Marcel... (Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, n° 3, 1904). — Paris, Imprimerie nationale, MDCCCCV, in-8, pp. 23.

*Bull.*, pp. 418-438.

125. J. de Dampierre. *Sources de l'histoire des Antilles françaises, 1492-1664.* — Paris, 1904, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1905, pp. 473-474.

126. Gabriel Marcel. L'Espagne préhistorique. (*La Nature*, 1905, I, pp. 311-314).

127. Gabriel Marcel. La mission de Créqui-Montfort. (*La Nature*, 1905, II, pp. 100-102, ill.).

128. A. Lefranc. *La navigation de Pantagruel.* — Paris, 1905, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1906, pp. 128-130.

129. Gabriel Marcel. Christophe Colomb devant la critique. — La jeunesse de l'amiral. (*La Géographie*, 1905, XII, pp. 149-162).

130. Gabriel Gravier. [Nécrologie], par Gabriel Marcel (*Journ. Soc. American. Paris*, n. s., t. II, n° 1, 1905, pp. 137-138).

131. Henry Vignaud. *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes...* — Paris, 1905, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. American. Paris*, n. s., t. II, n° 1, 1905, pp. 151-153.

132. Jules Humbert. *Les origines vénézuéliennes...* — Bordeaux, 1905, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. II, n° 2, 1905, pp. 320-322.

133. *Geografia física y esférica del Paraguay*... — 1904-1905.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. III, n° 1, 1906, pp. 113-117.

134. *Bolivia-Brasil*... — 1903, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. III, n° 1, 1906, pp. 117-119.

135. Daniel Garcia Acevedo. *Cartografia de los paises del Rio de la Plata*... — Montevideo, 1905, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Journ. Soc. Américan. Paris*, n. s., t. III, n° 1, 1906, pp. 121-122.

136. D. Sothas. *Une escadre française aux Indes en 1690*... — Paris, 1905.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1906, pp. 130-131.

137. Émile Salonne. *La colonisation de la Nouvelle France*... — Paris, 1906, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1906, pp. 418-420.

138. Le Géographe Thomas Lopez et son Œuvre. Essai de Biographie et de Cartographie, par Gabriel Marcel... — Extrait de la *Revue hispanique*, t. XVI. — New-York, Paris, 1907, in-8, pp. 114.

139. El geógrafo Tomás López y sus obras Ensayo de biografía y de cartografía, por Gabriel Marcel. (*Boletin de la Real Soc. Geog.* — Madrid, L, 1908, pp. 401-543).

Cf. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. LIII, cuadernos I-III.

140. Gabriel Marcel. Anne Boupland d'après des documents récents. (*La Géographie*, XV, 1907, pp. 185-186).

D'après le docteur E. T. Hamy.

141. Le plus ancien Plan de Paris et les Dérivés italiens du Plan d'Arnoullet. — In-8, pp. 11.

Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-*

*France*, t. XXXIV, 1907. — Nogent-le-Rotrou, Imprimerie Daupeley-Gouverneur.

142. Correspondance de Michel Hennin et de d'Anville, par M. Gabriel Marcel... (Extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, n° 3, 1907). — Paris, Imprimerie nationale, MDCCCCVIII, in-8, pp. 44.

*Bull.*, pp. 441-482.

143. Louis Lautrey. *Montaigne, Journal de voyage.*

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1907, pp. 483-484.

144. Le Père Yves d'Évreux, par Gabriel Marcel. — Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, n. s., t. V [*sic*, IV], n° 2. — Au Siège de la Société, 61, rue de Buffon, 1908, in-8, pp. 12.

145. *Catalogue des plans de Paris...*, par Léon Vallée... — Paris, 1908, in-8.

Compte rendu, par Gabriel Marcel, *Bull. Géog. hist. et descr.*, 1908, pp. 442-443.

146. Quatrième Centenaire de la Découverte de l'Amérique. — Catalogue des Documents géographiques exposés à la Section des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale. — Paris, J. Maisonneuve, 1892, in-8, pp. VII-77 (Préface signée Gabriel Marcel).

# JAMES BRUYN ANDREWS[1]

Andrews était un de ces Américains, comme nous en voyons quelques-uns en France, errant de pays en pays, d'hôtel en hôtel, sans prendre racine nulle part, à la recherche de la santé ; toutefois, Andrews apportait, avec son amabilité personnelle, une véritable soif de s'instruire et un sincère amour de la science. La mort l'a cueilli, plein de sérénité, dans une de ses étapes à travers le monde, le 27 août dernier, à Aix-la-Chapelle où il a désiré d'être enterré : sa carrière vagabonde n'est pas sans quelque ressemblance avec celle de notre ami commun, Charles Godfrey Leland, « Hans Breitmann », enlevé il y a peu d'années à Florence.

Andrews est né le 22 septembre 1842, à New-York, de Loring Andrews et de Blandina Bruyn qui appartenait à une des vieilles familles hollandaises qui, à l'extrémité de l'île de Manhattan, créèrent, au XVII^e^ siècle, la Nouvelle Amsterdam devenue la Nouvelle York avec les Anglais. Il passa brillamment ses examens à l'Université de Yale, étudia le droit et, pendant quelques années, fit partie du barreau de New-York ; malheureusement, le mauvais état de sa santé l'obligea à abandonner sa profession et à quitter les États-Unis, à cause de la rigueur des hivers. On envoya Andrews comme consul à Valencia où il vécut plusieurs années. Il épousa Fanny, fille de Cyrus West Field, auquel est dû l'établissement du premier câble sous marin entre l'Ameri-

1 Extrait de la *Revue des Traditions populaires*, September 1904, pp. 548-550.

que et l'ancien continent (1857-1866); il eut un fils et une fille. Après son mariage, il se fixa à Menton où il avait acheté une propriété; il s'y livra à des études de linguistique et de folk-lore dont il a publié les résultats soit en volumes [1], soit ici-même [2]. Puis Andrews commença sa longue carrière de voyageur qui le conduisit à Ceylan, aux Indes, en Chine, au Japon, en Australie, au Mexique; au cours de ses pérégrinations, il poursuivait ses recherches et il publiait, à Alger, pendant un séjour qu'il y fit en 1903 un petit volume sur la survivance de certains rites locaux [3].

Pendant sa longue résidence dans le Midi de la France, il recueillit des *Contes ligures* [4] dont notre ami regretté Charles Ploix a rendu compte. Son dernier article était consacré aux Menhirs de Collobrières (Var) et a été publié cette année dans le *Bulletin de la Société Préhistorique de France*;

1. *Essai de grammaire du dialecte mentonnais*, avec quelques contes, chansons et musique du pays, par James Bruyn Andrews. Nice, imp. de Verani, 1875, in-16.

*Vocabulaire français mentonnais*, par James Bruyn Andrews. Nice, Imp. Niçoise, 1877, in-18.

*Phonétique mentonnaise* (signé : J.-B. Andrews). — Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur (1883), in-8, pièce.

2. J.-B. Andrews. — *Chansons de Jeux et Formulettes mentonnaises* (Giouan Braguetta). (*Revue des Traditions populaires*, II, 1886, pp. 126 127).

Proverbes mentonnais. (*Ibid.*, IV, 1889, pp. 281-282).

Le Filleul du Roi d'Angleterre, conte mentonnais. (*Ibid.*, pp. 652-656).

Traditions, superstitions et coutumes du Mentonnais. (*Ibid.*, IX, 1894, pp. 111-117, 213-220, 253-263, 331-335).

Ce dernier travail est daté : Menton, le 20 février 1894.

3. La Fontaine des Génies (*Seba Aioun*), Croyances soudanaises à Alger, par J.-B. Andrews. Alger, Adolphe Jourdan, 1903, in-8, pp. 36, fig. — Préface de René Basset.

4. Contes ligures, traditions de la Rivière, recueillis entre Menton et Gênes... — Paris, Ernest Leroux, 1892, in-18, pp. IV-354.

(*Collection de contes et de chansons populaires*, XVII.)

Compte rendu par Ch. Ploix dans la *Revue des Traditions populaires*, VII, 1892, p. 185.

Je n'ai pas la prétention de donner la liste complète des travaux de M. Andrews répandus dans de nombreuses revues italiennes et anglaises, par exemple dans le *Folk-lore Journal* et dans *Folk-lore*; le tome VIII (1897) de ce recueil contient, pages 1 et suivantes, un article du plus grand intérêt sur la sorcellerie, et en particulier sur la sorcellerie amoureuse à Naples.

il était retourné en avril à Ceylan et il décrivit le mur cyclopéen situé près de la forteresse de Sigiri.

Les deux points d'attache d'Andrews étaient le Reform Club à Londres où il demeurait et le Cercle Artistique et Littéraire à Paris; il avait passé l'été à Londres, puis s'était rendu à Aix-la-Chapelle où il tomba gravement malade en août; à peu près remis, il eut une seconde rechute, suivie de troubles au cœur qui l'enlevèrent en une demi-heure. Quoique Andrews fût d'une santé délicate, ce dénouement brutal fut imprévu pour moi; j'avais vu Andrews au printemps et il m'avait paru mieux portant; j'avais fait sa connaissance en 1889 au Congrès des Traditions populaires où il avait été amené par Leland et Ploix et, depuis lors, nos relations, de cordiales qu'elles étaient, devinrent amicales; je savais que des chagrins de famille avaient troublé la vie d'Andrews, mais il n'en laissait rien paraître et portait avec un grand courage, sous une apparence de gaieté, le poids de ses soucis moraux et de ses souffrances physiques.

Andrews, qui était Officier de l'Instruction publique, était membre de nombreuses sociétés savantes anglaises (Royal Asiatic Soc., Anthropological Society; Folk-lore Society), françaises (Asiatique; Société préhistorique; Traditions populaires) et italiennes.

# PEARY ET COOK

## NOTES PERSONNELLES[1]

L'objet de ces notes n'est nullement d'écrire un récit des différents voyages entrepris vers le Pôle Nord, encore moins d'en montrer les difficultés et les périls, pas plus que de raconter les péripéties de la rivalité de Peary et de Cook ; mon but, plus modeste, est de donner quelques notes personnelles sur les deux héros du jour.

Le 22 mai 1903, je trouvais chez moi la carte de visite du Professeur Simon Newcomb, le célèbre astronome de Washington, que je n'avais pas eu jusqu'alors l'honneur de rencontrer, mais dont je n'ignorais pas naturellement la grande réputation. Il me convoquait pour le 29 à un dîner à l'Hôtel Continental auquel étaient conviés un certain nombre de savants français, invités à prendre part, l'année suivante, au Congrès des Sciences et des Arts tenu à Saint-Louis (Missouri), où l'on devait dresser un tableau complet des connaissances humaines actuelles.

J'acceptai de faire une esquisse de l'histoire générale de l'Asie depuis les époques les plus reculées : Arminius Vambéry, qui avait été désigné pour traiter de l'Asie antérieure, abandonna la partie au dernier moment et n'alla pas en Amérique.

En même temps que cette réunion scientifique, devait se tenir dans diverses villes de l'Union le huitième Congrès

1. Extrait de La *Revue Hebdomadaire*, 6 novembre 1909, pp. 5-18.

international de Géographie, auquel je fus délégué à la fois par la Société de Géographie dont je présidais la Commission centrale et par le Ministère de l'Instruction publique. Par surcroit, on jugea sans doute que mon temps ne serait pas suffisamment occupé, et je fus désigné, quoique j'eusse décliné ces honneurs, comme juré de l'enseignement primaire et rapporteur de l'enseignement secondaire, matières auxquelles je n'entends goutte.

C'est ainsi que je fus appelé à visiter les États-Unis où je devais rencontrer Peary et Cook.

L'homme qui, à juste titre, s'est toujours appliqué à étudier, dans ses moindres détails, le vaste domaine qui lui sert d'habitat, a vu peu à peu se rétrécir le champ de ses investigations, et l'un des derniers problèmes dont il avait poursuivi la solution avec courage et ténacité, voire avec passion, vient enfin d'être résolu ; la vision d'Eugène Sue qui plaçait son Juif errant au Pôle, est devenue une réalité : le mystère du Pôle est dissipé.

Voici les faits :

Le 1er septembre de cette année un télégramme de Lerwick annonçait l'arrivée dans ce port d'un navire du gouvernement danois, *Hans Egede*, à bord duquel se trouvait l'explorateur américain, le Dr F.-A. Cook, qui aurait atteint le Pôle Nord le 21 avril 1908. On avait à peine reçu cette stupéfiante nouvelle que, le 6 septembre, on apprenait que le commandant Peary était revenu de son expédition arctique avec son navire, le *Roosevelt*, à Indian Harbour (Labrador), et que lui aussi avait atteint le Pôle Nord, mais le 6 avril 1909 seulement.

Désormais, il est inutile de bâtir des théories plus ou moins ingénieuses sur l'aspect du Pôle ; mer libre, blocs inaccessibles de glace ont disparu.

Nous sommes loin de l'époque du XVIe siècle, où l'illustre cosmographe de Rupelmonde, Gérard Mercator, nous parle du « rocher noir de trente-trois lieues de contour qui se trouve au pied du Pôle », et conte « l'histoire fabuleuse des quatre Euripes ou bras de mer, lesquels, faisant irrup-

tion entre les îles par dix-neuf bouches, se précipitent vers le gouffre intérieur avec tant d'impétuosité qu'aucun vent ne saurait ramener les navires qui s'y sont engagés, malgré qu'il n'y souffle cependant jamais assez fort pour faire tourner un moulin[1] ».

Le problème arctique s'est posé jadis de façon tout à fait différente qu'aujourd'hui. Les explorations polaires eurent tout d'abord comme but la découverte d'un passage vers les Indes et le lointain Cathay de Marco Polo par le Nord-Ouest et le Nord-Est, la route directe étant barrée par les Portugais depuis que Vasco de Gama avait franchi le cap de Bonne-Espérance en 1497 ; de là les voyages de Jean Cabot qui, pour le compte d'Henri VII d'Angleterre, découvrit Terre-Neuve et Saint-Jean et explora le Labrador ; plus tard dans la direction opposée, Robert Chancellor parvenait au nord de la Russie. L'impossibilité de trouver un passage dans l'une ou l'autre direction donna l'idée à Henry Hudson dans le premier des trois voyages qu'il entreprit en 1607-1608-1609, de se diriger directement vers le Pôle Nord ; il ne réussit qu'à découvrir, ce qui était déjà un fort joli résultat, la baie qui porte son nom et qu'il prit pour l'Océan Pacifique.

Les étapes des différentes expéditions polaires ont, avec beaucoup d'à-propos, été notées dans le numéro d'octobre du *Journal* de la Société royale de Géographie de Londres dans lequel elle vient de donner un tableau des progrès faits depuis le XVI^e^ siècle par les explorateurs dans leur avance vers le Pôle Nord : John Davis, le 30 juin 1587, atteint 72°12′, à une distance du Pôle de 1068 milles géographiques ; William Baffin, le 4 juillet 1616, 77°45′, à 735 milles ; E.-A. Inglefield, 27 août 1852, 78°21′, à 699 milles ; William Morton (expédition de Kane), le 24 juin 1854, 80°35′, à 565 milles ; C.-F. Hall, le 30 août 1870, 82°11′, à 469 milles ; A.-H. Markham (expédition de Nares), le 12 mai 1876, 83°20′, à 400 milles ; Lockwood et Brainard

1. J. van Raemdonck, *Gérard Mercator*, Saint-Nicolas, 1869, p. 131.

(expédition de Greely), le 13 mai 1882, 83°24′, à 396 milles ; R.-E. Peary lui-même, le 16 mai 1900, 83°50′, à 370 milles ; le 21 avril 1902, 84°17′, à 343 milles ; le 21 avril 1906, 87°6′, à 174 milles. A ces chiffres qui sont donnés par la route du Groenland occidental, il faut ajouter dans une autre direction Nansen, en 1895, 86°14′, et Cagni, en 1900, 86°33′49″, qui tenait la tête jusqu'à l'avant-dernier voyage de Peary.

Je m'embarquai donc à Cherbourg le 20 août 1904 sur l'excellent vapeur américain *Saint-Paul* qui me déposa le 27 à New-York.

Le Congrès de Géographie devait être essentiellement ambulant ; quoiqu'il portât le nom de Congrès de Washington, on eût pu aussi bien le désigner sous le titre de « Congrès américain » ; ses membres se sont promenés de Washington à Philadelphie, New-York, aux chutes du Niagara, à Chicago et Saint-Louis, où eut lieu la clôture officielle. Le président de cette réunion scientifique était le commandant R.-E. Peary, et le Congrès ayant duré du 7 septembre au 22, nous eûmes donc amplement le temps de faire connaissance. Peary était alors Président de l'American Geographical Society de New-York.

Le commandant Peary est un homme grand, osseux ; il avait une abondante chevelure et sa figure était barrée par une forte moustache tirant sur le roux foncé. Tout, dans son apparence, respirait l'énergie ; sa voix était forte et brève ; son regard parfois voilé semblait plonger dans de lointains espaces. On avait le sentiment qu'il était hanté, possédé par une idée qui absorbait son être entier et que, pour lui, tout était secondaire en dehors de la découverte du Pôle Nord qui était sa pensée fixe. Un tel homme devait un jour ou l'autre réussir dans son dessein et je me rends bien compte a la flamme secrète qui devait le brûler, que sa colère dut être terrible lorsqu'il apprit à son retour que la gloire de la découverte, but de sa vie, lui était disputée par un rival.

Robert-Edwin Peary est né à Cresson Springs (Pennsyl-

vanie), le 6 mai 1856, il avait donc quarante-huit ans lorsque je l'ai rencontré. Il avait fait ses études au collège Bowdoin, Brunswick, Maine. Il était entré dans la marine américaine le 26 octobre 1881, en qualité d'ingénieur civil et il fut employé, d'abord comme ingénieur-adjoint, puis comme ingénieur pour faire les relevés du canal de Nicaragua (1884-1887) ; il fut fait commandant. En 1886, il faisait sa première reconnaissance du Groenland, à l'est de la baie de Disco, 70° latitude nord. Puis il fut placé à la tête de l'expédition arctique organisée par l'Académie des Sciences de Philadelphie qui dura de juin 1891 à septembre 1892 ; il était accompagné de sa femme (miss Joséphine Diebitsch) qu'il avait épousée en 1888 ; il parvint à Independence Bay, 81°37 latitude nord, au nord-est du Groenland, découvrit les terres de Melville et de Heilprin, ainsi que le caractère insulaire du Groenland. En 1893-1895, il découvrit la montagne de Fer qui se composait de trois météorites. Sa femme, au cours de ce voyage, donna naissance à une petite fille qu'on nomma Marie Ahnighito. Au cours d'un voyage que fit Peary de 1898 à 1902 sous les auspices du Peary Arctic Club, il contourna l'extrémité nord du Groenland, nomma Cap Morris K. Jesup, la pointe la plus nord à laquelle il arriva (83°39′ de latitude nord) et atteignit le point le plus nord de l'hémisphère occidental (84°17′ de latitude).

Dans son discours prononcé à l'ouverture du Congrès de Géographie à Washington, le 8 septembre 1904, Peary faisait la déclaration suivante au sujet du Pôle Nord :

« Le fait que j'ai un grand intérêt personnel dans le domaine polaire ne modifie pas la vérité de ma déclaration générale qu'il n'y a plus aucun grand travail d'exploration géographique à exécuter à l'exception des extrémités de la terre aux Pôles Nord et Sud. Là seulement de grands espaces, défendus par les obstacles naturels les plus sérieux qui se trouvent à la surface de la terre, provoquent, et défient, encore la conquête.

« Pendant les dernières années, il a été un peu à la mode,

au milieu de l'intérêt et de l'enthousiasme excités par les recherches antarctiques, de dénigrer les recherches arctiques comme ne devant avoir probablement aucune valeur, et de supposer que la région antarctique seule offre un champ pour une enquête scientifique de véritable valeur. Je ne partage pas cette opinion. Il n'y a pas 3000000 milles carrés à la surface de la terre qui ne contiennent des enseignements scientifiques d'une valeur plus grande que celle qu'ils coûtent pour s'en assurer la possession.

« Plus encore, je crois qu'il faut accomplir l'œuvre qui a été entreprise et qui en vaut la peine avant de se tourner vers un nouveau but.

« Il n'y a pas de champ de rivalité internationale plus élevé, plus pur que celui de la lutte pour le Pôle Nord. Sans être influencé par la perspective du gain, par des rêves de colonisation, par le désir de s'emparer de la terre, ou par la politique, la longue lutte séculaire des fils les meilleurs et les plus braves de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Norvège, de la Suède, de la Hollande, de la France, de la Russie, de l'Italie et des États-Unis, dont les savants délégués sont ici aujourd'hui, a rendu ce champ d'entreprise classique, presque sacré.

« La conquête du Pôle est le travail d'un homme aussi bien qu'un desideratum géographique et scientifique, et sa découverte émotionnerait l'homme et le geographe qui se trouve dans chacun de vous.

« Le Pôle Sud, à un point de vue pratique de la geographie, n'est pas un prix moindre (mais je ne le considère pas comme plus grand) que le Pôle Nord, mais celui-ci a une place dans l'histoire, dans la littérature, dans le sentiment, si vous voulez, que l'autre n'aura jamais. »

Aux chutes du Niagara, j'ai été photographié avec Peary, malheureusement je n'ai qu'une épreuve faite de moi séparement dans une rue de la ville. Pendant notre promenade de Niagara à Lewiston, Peary m'a parlé longuement de l'expédition de Charcot au sujet de laquelle il était assez mal renseigné, car il croyait que notre compatriote avait

acheté la *Belgica*, au lieu de faire construire un bâtiment neuf.

A un grand banquet qui réunissait les congressistes à l'hôtel Endicott, New-York, le soir du 14 septembre, je remis au commandant Peary, au nom de la Société de Géographie, une médaille d'or spéciale, gravée par Alphée Dubois, en témoignage des services qu'il avait rendus aux sciences géographiques par ses explorations des régions arctiques de 1886 à 1902. Peary profita de la circonstance pour faire une déclaration au sujet de son prochain voyage; il annonça qu'il avait signé un traité pour son nouveau navire, dont la quille était en construction, et qu'il espérait partir au mois de juillet suivant : « Ce vaisseau, disait-il, qui sera un vapeur avec assez de voilure pour remplacer la machine dans le cas où cette dernière serait avariée, aura pour trait caractéristique une proue qui lui permettra de briser la glace sur son chemin, et une machine assez puissante pour traverser les masses de glace. Il sera de la dimension du vaisseau antarctique la *Discovery*, et il aura des engins capables d'avoir une force continue de 1 000 chevaux et 1 500 chevaux pendant une période limitée. Mon plan est de diriger ce navire sur les côtes nord de la Terre de Grant, prenant à bord à Whale Sound le dessus du panier des Esquimaux. J'hivernerai sur cette côte, et, avec le retour de la lumière, je partirai en traîneau à travers le massif polaire central, utilisant entièrement les Esquimaux pour cette expédition. » Et l'explorateur ajoutait : « Réussirai-je ? Dieu le sait ! J'espère, et je rêve, et je prie que je le puisse. Mais, si j'échoue, un autre réussira. »

Il trouvait d'ailleurs une aide puissante dans une société spéciale appelée le *Peary Arctic Club*, dont l'âme est M. Herbert-L. Bridgman, du *Daily Standard Union*, de Brooklyn.

Le nouveau bateau de Peary, baptisé *Roosevelt*, quitta New-York le 16 juillet 1905, avec un équipage de vingt hommes.

Le commandant Peary m'écrivait, le 14 août 1905, de Etah, au nord du Groenland : « Pendant les neuf mois écou-

lés, j'ai été débordé par les détails de mon navire et de mon expédition... Nous prenons la mer aujourd'hui pour commencer notre lutte avec la glace depuis le cap Sabine jusqu'au bord nord de la Terre de Grant. »

Ce n'était pas encore cette fois que Peary devait parvenir au Pôle, mais le 21 avril 1906 il atteignait la latitude de 87° 6', battant ainsi le capitaine Cagni, de l'expédition du duc des Abruzzes, qui avait été obligé de s'arrêter à 86° 33' 49".

Peary ne s'attardait pas à New-York; il se remettait en route dès qu'il eut terminé les préparatifs d'une nouvelle expédition; on en connaît maintenant le résultat : le succès couronnant les efforts de plus de vingt années.

Dans son discours de clôture à Saint-Louis, le 22 septembre, Peary, après avoir parlé de ses quatre voyages polaires, ajoutait :

« On m'a demandé souvent ce qui attirait les hommes dans les régions arctiques, à la recherche du Pôle Nord. C'est l'appel du monde primitif à l'homme primitif, secouant les dernières gouttes de ce sang qui coule encore dans nos veines. C'est le sentiment qui était dans le cœur de Colomb, de Stanley, et qui sera dans les cœurs de quelques hommes encore jusqu'à ce que la terre ait terminé sa dernière évolution. Le Pôle Nord est le dernier grand prix géographique que le monde ait à offrir à l'homme, le prix pour lequel les nations civilisées ont lutté sans succès pendant des siècles; le trophée que la plus grande nation sera fière de gagner. Mon plan de campagne a pour base le détroit de Smith Sound ou route américaine. Partant pour le Nord vers le 1er juillet prochain, je porterai tous mes efforts pour conduire mon navire au rivage nord de la Terre de Grant, où il prendra ses quartiers d'hiver. Quatre vaisseaux ont déjà accompli ce voyage. Avec le premier jour renaissant du mois de février suivant, je me dirigerai au Nord à travers le massif polaire avec un détachement d'environ vingt-cinq Esquimaux et des traîneaux. De temps en temps, je renverrai des hommes et des traîneaux, et la dernière étape du voyage sera faite par

trois ou quatre traineaux seulement. En revenant, je rejoindrai mon navire à temps pour le faire sortir en été de ses quartiers d'hiver et je partirai vers le Sud. Si les conditions ne sont pas assez favorables la première année, j'essaierai de nouveau dans la seconde saison. »

Peary espérait de réunir la somme de 150 000 à 200 000 dollars, nécessaire à cette expédition, par des souscriptions populaires, mais surtout il comptait sur l'aide des femmes américaines, « car, disait-il, c'est l'engagement des bijoux d'une femme qui a donné à l'Espagne son empire sur le Nouveau Monde, et aucun autre acte de la reine Isabelle ne restera aussi longtemps dans le souvenir des hommes ».

L'appui moral du Congrès de Géographie était d'ailleurs assuré à Peary, car le vœu suivant fut émis dans cette réunion scientifique : « Le huitième Congrès international de Géographie, se rendant compte que les seuls champs non entamés pour la découverte géographique sont les régions entourant immédiatement les pôles de la terre, désire manifester son sentiment de l'importance qu'il y aura à compléter de suite l'exploration systématique des espaces polaires. Il est désirable que l'expérience gagnée par les hommes de science et les officiers dans la récente expédition antarctique soit utilisée pour poursuivre sans retard le succès qu'ils ont obtenu. Le congrès reconnaît que la région arctique possède un intérêt plus immédiat pour les peuples de l'Amérique du Nord, et exprime avec confiance l'espérance que les expéditions actuellement en préparation seront appuyées pour assurer leur prompt et complet succès. »

Je n'ai pas revu le commandant Peary depuis cette époque.

Je dirai maintenant quelques mots du Dr Frederick-A. Cook, qui était également membre du Congrès de Géographie américain. Quoiqu'il fût beaucoup moins connu du grand public et même du public qui s'occupe de géographie, les explorateurs des régions polaires étaient parfaitement au courant des premiers voyages de Cook, et ceux qui ont été ses compagnons ont conservé de lui le meilleur souve-

nir; si la surprise a été grande à la nouvelle de sa découverte, rien jusqu'ici ne permettait de le traiter comme un fourbe.

Le Dr Cook a pris part à l'expédition de la *Belgica*, commandée par M. de Gerlache en 1898-1899, pour explorer les masses de glace qui, au sud du cap Horn, bornent l'accès du Pôle antarctique. Au Congrès de Géographie de 1904, il rendit compte des résultats de son voyage au mont M'Kinley où il se rendit, partant de Seattle sur le vapeur *Santa-Ana* le 10 juin 1903, débarquant à Tyonek, d'où il se rendit par la passe Simpson et en longeant la base occidentale de la chaîne de l'Alaska. A ce même Congrès, sa connaissance des deux extrémités de la terre permit au Dr Cook de donner une vue comparative des régions arctique et antarctique; il disait : « Au Nord, la grande attraction des explorateurs a été la gloire d'atteindre le Pôle. Dans le Sud, le but a été de déterminer les limites d'un continent hypothétique... La fascination de la course au Pôle Nord augmentera plutôt qu'elle ne diminuera, et un enthousiasme semblable grandira pour atteindre le Pôle Sud... » Et il ajoutait ces paroles intéressantes aujourd'hui : « Une marche forcée jusqu'au centre boréal, quoique faite rapidement et à travers des difficultés assez grandes pour empêcher une enquête en détail, nous donnerait néanmoins un compte rendu (record) de valeur des contours physiques du mystérieux bassin arctique. Ce rapport pourrait être complété par des études subséquentes de surfaces déterminées, qui, combinées avec nos renseignements actuels, pourraient nous donner un bon tableau de la région arctique dans son ensemble. »

Ce fut par un artiste américain que, par hasard, je fus mis en relation avec Cook.

Frank-Wilbert Stokes, originaire de Nashville (Tennessee), avait étudié la peinture à Paris sous Gérôme, Raphaël Collin, Boulanger, Lefebvre, en 1892, la grande maison d'édition Scribner l'envoya comme artiste avec l'expédition de la *Kite*, équipée à la recherche de Peary, sous la conduite

d'Angelo Heilprin, de Philadelphie, qui a assisté depuis aux éruptions de la montagne Pelée : excellent homme dont j'ai conservé le meilleur souvenir et qui est mort brusquement en 1907. Mis en goût par ce premier voyage, Stokes fit partie comme artiste peintre de la nouvelle expédition de Peary au Groenland septentrional en 1893-1894, et pendant quatorze mois campa son atelier à la baie Bowdoin, par 77° 44′ latitude nord. Infatigable, au caractère aventureux, Stokes partait une fois encore, mais cette fois pour le Pôle Sud, avec la mission suédoise dirigée par Otto Nordenskjöld (1901-1902) qu'il avait rencontré à Buenos-Ayres. Au cours de ce voyage, Stokes recueillit, en février 1902, quelques spécimens, une douzaine, de fossiles antarctiques, à la terre de Louis-Philippe, les premiers rapportés d'une région aussi méridionale, et décrits depuis pour le Walker Museum par Mr. Stuart-Weller. Stokes vint à Paris en 1903 et fit à la Société de Géographie une conférence fort remarquée à l'époque, dans laquelle on admira les splendides paysages polaires dont il avait réussi à saisir et à reproduire les nuances éclatantes. Aucun artiste n'a rendu avec autant de vérité et d'intensité la fulguration des colorations rouges et vertes de la glace. Depuis, Stokes a été chargé avec juste raison de la décoration murale du Musée américain d'Histoire naturelle à New-York; il a peint sur la grande salle consacrée aux Esquimaux, une vaste frise représentant les glaces du Nord au milieu desquelles s'enfuit la déesse du soleil, Suk-eh-nuk, poursuivie par son frère amoureux, Abning-ah-neh, la lune : allégorie du grand jour et de la grande nuit arctiques.

Je retrouvai Stokes à New-York en août 1904, et je visitai son atelier de Washington Square où il gardait encore quelques-uns des tableaux qu'il avait consacrés aux régions polaires : il est regrettable qu'une de ces toiles si caractéristiques ne soit pas entrée dans la collection du Luxembourg. Stokes voulut bien se rappeler que j'avais pu lui être de quelque utilité à Paris, et il m'invita à dîner, non pas dans un de ces restaurants à la mode comme Delmonico ou

Martin, mais bien dans un de ces établissements dont la cuisine est spéciale et que préfèrent visiter artistes et voyageurs curieux. New-York est la ville cosmopolite par excellence, et je reviendrai peut-être quelque jour sur sa population bigarrée, d'Irlandais, de Scandinaves, d'Italiens, de Levantins, de Juifs, de Chinois. Une de ses colonies les plus prospères depuis quelques années est celle qui a été formée par les Hongrois, assez rapidement pour qu'à l'instar des autres nationalités, ils aient éprouvé le besoin de posséder des établissements où ils pourraient se rencontrer entre eux, parler dans leur langue et manger les plats de leur pays.

C'est donc au restaurant hongrois, situé dans la Seconde avenue, non loin de l'église dans le cimetière de laquelle on vola le corps du richissime marchand Stewart, qu'il fut décidé, le 1er septembre, que nous irions déguster le goulache cher aux palais magyars, avec l'accompagnement ordinaire de la musique des tziganes.

Le Dr Cook, sa femme et sa fille assistaient au dîner. Il était naturel que les deux explorateurs parlassent de leurs campagnes arctiques. Comme je l'ai indiqué plus haut, Cook et Stokes avaient un brillant passé polaire : le second, d'une santé délicate, avait renoncé à de nouvelles expéditions ; mais le premier, dans la force de l'âge, vigoureux, parlait de l'avenir avec confiance, sans penser, je crois, qu'il attacherait un jour son nom à la découverte du Pôle Nord. Cook causait simplement, sans l'emphase de quelques voyageurs que j'ai connus. L'impression que j'eus de notre conversation fut excellente ; et rien dans l'attitude ni dans les paroles de Cook ne pouvait déceler l'imposteur qu'il serait, si vraiment ses adversaires ont raison. J'aime donc mieux attendre, avant de me faire une opinion définitive, que les savants, appelés à donner un avis sérieux après que les pièces du débat auront été soumises à leur examen, se soient prononcés en connaissance de cause. Si Peary est allé, comme je le crois et comme personne ne semble d'ailleurs en douter, jusqu'au Pôle, je ne vois pas d'impossibilité maté-

rielle pour qu'un autre n'ait pu accomplir semblable exploit : un avenir très proche nous donnera des preuves certaines : inutile de bâtir des hypothèses en attendant[1].

1 Le Dr. Cook n'a pas abandonné toute espérance de réhabilitation, et dans une visite qu'il m'a faite à Paris, en 1912, il m'a remis les publications suivantes :

— My Attainment of the Pole Being the Record of the Expedition that First Reached the Boreal Center 1907-1909 With the Final Summary of the Polar Controversy by Dr. Frederick A. Cook. New-York, The Polar Publishing Co., 1911, in-8, pp. xx-604.

— Positive Proof of Dr. Cook's Attainment of the Pole by Captain Evelyn Briggs Baldwin Meteorologist Peary Expedition 1903-4, in-8, pp. 9.

— Questions that enter Calculations for Position of the North Pole by Frederick A. Cook, in-8, pp. 7.

# BUENOS-AIRES

En 1910[1].

L'année 1910 marque une date importante dans l'histoire de la ville de Buenos-Aires : le centenaire de la République Argentine, que devaient commémorer des fêtes brillantes auxquelles étaient convies les pays étrangers, une grande exposition internationale, l'inauguration de nombreux monuments et les sessions de multiples congrès. Pour ma part, j'étais délégué au dix-septième congrès international des Américanistes, qui, depuis des débuts modestes en 1875 a Nancy, a tenu de brillantes assises dans les grandes villes d'Europe et du nord de l'Amérique, et principalement en 1892, à Huelva, dans le sud de l'Espagne, où fut célébré dans de grandioses cérémonies l'anniversaire de la découverte de l'Amérique. Le président du congrès était un aimable savant, le Dr Jose Nicolas Matienzo, qui vient de publier une œuvre inédite de son ancêtre, Juan de Matienzo, *Gobierno del Peru*, écrite au XVIe siècle ; doyen de la Faculté de philosophie et des lettres de l'Université de Buenos-Aires, il avait comme secrétaire général le Dr Lehmann Nitsche, chef de la section anthropologique du musée de la Plata, et, parmi les vice-présidents figuraient les deux savants bien connus, le Dr Ambrosetti et le Dr Samuel A. Lafone-Quevedo, directeur du musée de la Plata. Tous les pays étaient représentés a ce congrès, et près de soixante communications ont attesté de l'activité de ses membres : elles

1 *La Correspondant*, 25 novembre 1910, pp. 716-744.

ont embrassé tout le domaine de la science américaniste, archéologie, linguistique, mais plus particulièrement l'anthropologie et l'ethnographie. Les fêtes très brillantes du centenaire coïncidaient avec la réunion du congrès, dont les travaux n'ont pas été interrompus un seul jour et même ont dû être prolongés à cause de l'abondance des sujets traités. Toutefois on ne me croirait pas si je disais que notre congrès ait fait sensation : une réunion dans laquelle une centaine de personnes dissertent de l'Amérique précolombienne ou même de médecine, voire de féminisme, — il y avait également un congrès de médecine et un congrès de féminisme, — ne saurait beaucoup intéresser une population en pleines fêtes de son indépendance : l'arrivée d'une Infante d'Espagne ou du Président d'une république voisine, les uniformes des marins ou des diplomates étrangers, le défilé des troupes, la procession des délégations, sont choses autrement actuelles et passionnantes.

Mais, au seuil de cette étude, il ne sera sans doute pas sans utilité de résumer en quelques lignes l'histoire du pays dont nous allons nous occuper. Le roi d'Espagne, Charles III, avait créé, le 8 août 1776, l'année même de la Déclaration de l'Indépendance des États-Unis, la vice-royauté du Rio de la Plata qui s'étendait, d'une part, du haut Pérou et de la Bolivie au détroit de Magellan, de l'autre de la Cordillère des Andes à l'Atlantique ; cette vice-royauté comprenait l'Argentine, l'Uruguay, le Paraguay et la Bolivie. La déclaration de l'Indépendance des États-Unis, le 4 juillet 1776, eut une répercussion profonde dans les deux Amériques et causa un frémissement qui amena plus tard l'indépendance des autres colonies européennes, frémissement qui n'a d'égal que celui que produisit de nos jours, parmi les populations asiatiques, le triomphe des armes japonaises ; les idées de la Révolution française achevèrent l'œuvre d'émancipation. Profitant du bouleversement général pendant les guerres de l'Empire, les Anglais, déjà maîtres du Cap qu'ils avaient arraché aux Hollandais, rêvant

de créer dans l'Amérique du Sud un établissement semblable à celui qu'ils possédaient dans l'Afrique australe, envoyèrent le général Beresford s'emparer de Buenos-Aires en 1806, tandis que le vice-roi Sobremonte fuyait lâchement à Cordoba. Mais le Français Jacques de Liniers, au service de l'Espagne, amenait mille soldats de Montevideo qui, réunis à des volontaires rassemblés dans la campagne de Buenos-Aires par Puyeredon, forcèrent les Anglais à se rendre. En 1807, une seconde invasion de 12000 Anglais fut complètement repoussée par Liniers, mais celui-ci était Français et les démarches, infructueuses, il est vrai, faites auprès de lui par le marquis de Sassenay, envoyé de Napoléon, pour le détacher de la cause des Bourbons, le rendaient suspect ; il fut remplacé en 1809 par Cisneros, qui fut le dernier vice-roi espagnol. Le 25 mai 1810, la population chassait ce dernier et établissait au *Cabildo* (Municipalité) de Buenos-Aires une assemblée gouvernementale (*Junta*) présidée par C. Saavedra. Les généraux Balcarce et Belgrano et plus tard San Martin consolidèrent le nouveau régime et, le 9 juillet 1816, des députés de presque toutes les provinces de l'ancienne vice-royauté, réunis à Tucuman, proclamaient l'indépendance du Sud Amérique et nommaient Puyeredon, directeur suprême de la République Argentine.

Bernardino Rivadavia fut le véritable homme d'État de cette période ; élu président le 7 février 1826, il fut obligé de se retirer en 1827 et mourut en exil à Cadix. Rappelons seulement qu'une lutte longue et acharnée a été poursuivie par les gens de la campagne ou de la province (fédéralistes) contre les habitants de la ville (unitaires, *porteños*) pour la suprématie dans l'administration ; cette lutte eut pour point culminant la dictature de Juan Manuel de Rozas qui prit le pouvoir en 1829, après l'exécution de Dorrego par Lavalle. On peut juger de la haine des partis par les exemples suivants ; au Musée historique il y a une gravure de la bataille de Catamarca gagnée le 29 octobre 1841 par le colonel Maza « sur les sauvages unitaires » ! dans la même

collection une ode est dédiée au même colonel D. Mariano Maza « dans la campagne contre les immondes sauvages unitaires Juan Lavalle et Pilon Madrid » ! Lavalle fut d'ailleurs tué à Jujuy le 9 octobre 1841 ; une des plus belles places de Buenos-Aires porte son nom. Les troupes de Rozas furent défaites en 1852 à Caseros par le général Urquiza, gouverneur de la province d'Entre-Rios, et le dictateur s'enfuit en Angleterre où il mourut en 1877. C'est pendant la dictature de Rozas que Buenos-Aires fut bloqué deux fois par les Français : en 1838 et en 1845. Les papiers du général de Rozas, qui n'a laissé qu'une fille, Manuelita, sont passés entre les mains de D. Adolfo Saldias, ancien vice-gouverneur de la province de Buenos-Aires, qui les conserve dans sa maison de la rue Suipacha[1].

Finalement, ce furent les *porteños* qui l'emportèrent, puisque Buenos-Aires devint capitale fédérale, occupant dans le sud de l'Amérique une situation semblable à Washington, aux États-Unis. Cette ville cessa, par suite, d'être capitale de la province de Buenos-Aires dont le gouvernement fut transféré à La Plata créée de toutes pièces, le 19 novembre 1882, à la place d'une vaste *estancia*[2].

1. Ce collectionneur, en même temps lettré distingué, était grand ami de notre Gaston Boissier dont il admirait les ouvrages ; pendant un séjour dans les Pyrénées, il créa une bibliothèque populaire à laquelle il donna le nom de « Sarmiento » ; par ses soins, les principales pièces de la correspondance de Rozas ont été reproduites en fac-similé et réunies dans deux volumes in-folio, formant ainsi une collection inestimable pour cette époque de l'histoire. D. Adolfo Saldias est également l'auteur d'une Histoire de la Confédération argentine, d'un livre sur Cervantes et Don Quichotte, et tout récemment il vient de publier *Buenos-Aires en el Centenario de la Revolucion de Mayo.*

2. La Plata est aujourd'hui une fort belle ville, horriblement mal pavée, dont les rues sont distribuées en damier, mais qui a sur Buenos-Aires l'avantage d'être coupée par des voies diagonales ; les habitants de la ville prétendent d'ailleurs que son plan a été dessiné d'après celui de Washington, dressé, comme on le sait, par le Français Pierre l'Enfant. Sur la grande place de la ville s'élèvent deux superbes palais, l'un pour la Législature, l'autre pour le Gouvernement provincial, mais la gloire de La Plata est son Musée, fondé le 17 septembre 1884, par Francisco P. Moreno, au milieu d'un bois ; il jouit d'une renommée universelle et ses publications se trouvent dans toutes les bibliothèques de l'Europe ; sans compter ses riches collections

Quand on approche de Buenos-Aires[1], rien n'annonce la ville qui s'étend dans une vaste plaine, et ce n'est qu'à une faible distance que l'on aperçoit des coupoles d'églises et une grande cage de fer que j'ai découvert plus tard être un passage dans le genre de la galerie Victor-Emmanuel de Milan. Il apparaît que la côte, jadis une véritable mer de boue, a été transformée par la main de l'homme et les paquebots pénètrent dans un avant-port, désigné sous le nom de Darse du Nord, qui communique avec la Darse du Sud par quatre bassins ou *diques*, construits parallèlement aux quais de la ville, dans lesquels s'amarrent facilement les nombreux bâtiments qui visitent le port. La Darse du Sud communique elle-même avec un cours d'eau nommé Riachuelo, à l'embouchure duquel se trouve le quartier maritime de la Boca. Les quais ont été transformés en jardins où s'élèvent de nombreuses statues et des monuments, parmi lesquels la fontaine Lola Mora, avec ses chevaux marins et ses sirènes, attire particulièrement l'attention. La ligne inférieure de la ville est formée pour ainsi dire par deux grands boulevards, le Paseo de Julio et le Paseo Colon, séparés par le parc Cristobal Colon, qui sert en quelque sorte de jardin au palais du gouvernement, dont l'autre façade se trouve sur la Place de Mai, d'où part l'Avenue, principale artère de la ville : c'est dans ce parc que, pendant mon séjour, la colonie italienne fit poser la première pierre du monument élevé à la mémoire du grand navigateur génois. C'était l'emplacement du

ethnographiques et anthropologiques, le musée contient une collection unique d'animaux fossiles. Cependant, ce qui a peut-être attiré davantage mon attention à La Plata, c'est l'Université établie et dirigée par le Dr Hernando Cesar Gonzales, qui s'est inspiré surtout d'idées françaises et, en particulier, des principes de la création du collège de Normandie, par M. E. Demolins. Je suis convaincu que cet établissement, avec son système d'entraînement physique et d'éducation intellectuelle, les jeux et les exercices en plein air comme en Angleterre, est appelé au plus brillant avenir et l'honneur de ce succès reviendra entièrement au fondateur de l'Université.

1. D'après le *Bulletin mensuel de statistique municipale de Buenos-Aires*, cette ville est située par 34° 36' 30" latitude sud (place de Mai) et 58° 22' 19" 5 de long. O. de Greenwich.

fort de Buenos-Aires, démoli en 1854, qui a joué un rôle considérable dans l'histoire de la ville. Comme la ville est construite comme un damier, les rues aboutissent aux quais, en sorte qu'en quittant le port, on se trouve dans la cité même.

Ces rues portent des noms de pays, comme Venezuela, Perú, Mexico, Estados Unidos, etc. ; d'hommes célèbres comme Carlos Calvo ; de provinces, Santiago del Estero ; de batailles, Suipacha ; de généraux, Belgrano ; d'anciens Présidents, Manoel Quintana ; elles rappellent des événements importants : Boulogne-sur-Mer, à cause des fêtes de 1909 ; des étrangers qui ont joué un rôle considérable dans la politique américaine : Canning, Monroë. Les noms ne sont pas toujours placés au hasard : ainsi les rues qui rappellent les deux grandes victoires de San Martin : Chacabuco et Maipú, se font vis-à-vis dans Rivadavia, comme San Martin continue la rue de Bolivar. On a fait large part aux illustrations étrangères dans la banlieue de Villa Real, où nous trouvons les rues Molière, Victor Hugo, Lope de Vega, Calderon, Cervantes, Dante, Virgile, Byron, Manzoni, Mozart, Donizetti, etc.

Les rues, toujours fort longues, changent de nom, lorsque leur parcours dépasse une certaine distance ; ainsi, la rue Corrientes prend le nom de Triunvirato ; la rue Santa Fé devient l'Avenida Cabildo ; seule, la rue Rivadavia, qui s'étend des *diques* à l'avenue du Général-Paz, conserve son nom dans tout son parcours, plus de 15 kilomètres ; elle est presque aussi longue que Broadway, à New-York, qui traverse toute l'île de Manhattan, du Bowling Green à Yonkers line, sur une distance d'environ 14 milles. Rivadavia, qui suit une direction est-ouest, divise la ville en deux parties ; les rues parallèles et les rues perpendiculaires qui commencent ou aboutissent à Rivadavia font, je le répète, de Buenos-Aires un véritable damier composé d'îlots ou de pâtés de maisons, *cuadros* ou *manzanas*, d'environ 130 mètres de côté ; il n'y a donc que très peu de pans coupés, aux coins des voies ; quand ils existent, ils forment des

sortes de lieux dits « les trois, cinq coins » (3, 5 *esquinas*). Dans le centre de la ville, les rues bien régulières sont relativement étroites ; ainsi, Rivadavia, qui n'a qu'une largeur de 9m.526 au début de la ville, en a une de 25m,90 au delà de la rue Callao. Pour faciliter la circulation dans des voies trop étroites, les tramways et les voitures suivent en prenant la gauche (*izquierda*) une rue en montant et une autre en descendant ; des flèches peintes en noir sur les murs indiquent la direction ; c'est le système dit américain, que l'on essaye d'implanter chez nous et que l'on a baptisé système Eno, d'après le nom de celui qui l'a importé ; il y a des heures où l'encombrement est tel dans certaines rues, comme *Reconquista*, aux coins de *Cangallo*, qu'on pourrait se croire à Londres, devant la Banque, ou à New-York, dans Broadway, près de Wall-Street ; la rue Florida, qui est la rue élégante de Buenos-Aires, n'a pas de tramways et la circulation des voitures y est interdite à partir de 5 heures du soir.

Cet encombrement des rues a obligé la municipalité à ouvrir à gauche et parallèlement à la rue Rivadavia, une large et belle voie nommée Avenida de Mayo qui commence à la place du même nom et se termine à la place du Congrès. C'est aujourd'hui la plus belle voie de Buenos Aires, avec des refuges au milieu de la chaussée, éclairée par des lampes électriques. Pour la construire, on a été obligé de détruire l'antique Cabildo ou Municipalité, qui fut le théâtre de tous les événements qui ont amené la déclaration de l'indépendance de la République Argentine ; il en reste cependant une petite partie dans les Cours de justice qui se trouvent à l'angle de la place et de l'avenue de Mai, et s'étendent jusqu'à la rue Victoria. La chapelle et la prison du dictateur Rozas existent encore et ont été transformées en bureaux. L'ancien Cabildo, qui s'étendait de la rue Rivadavia à la rue Victoria, se composait d'un grand bâtiment à un étage au milieu duquel se trouvait une tour ; il n'avait rien de bien remarquable, mais il était un souvenir historique. Les Argentins semblent prendre à tâche d'effa-

cer toute trace du passé ; assurément, on ne peut demander à une ville aussi moderne de rappeler aux visiteurs des souvenirs comme nos vieilles cités d'Europe, mais il eût été facile, je crois, de conserver les rares monuments qui retraçaient les événements de l'histoire du pays. Les tribunaux eux-mêmes vont être transportés dans un bâtiment immense, construit par un architecte français sur la place Lavalle.

A droite, au coin de l'avenue et de la place de Mai, s'élève le grand bâtiment banal de l'Intendance municipale; à côté un véritable palais, celui du journal quotidien, la *Prensa,* puis le club du Progrès ; d'immenses hôtels, tels que le *Majestic,* de riches magasins, des cafés dont la « terrasse » est envahie par les consommateurs comme dans les établissements similaires sur le boulevard à Paris. Des marchands de journaux circulent à travers les groupes ; au coin des rues, des kiosques où l'on vend des journaux ou des cigares, avec l'offre gratuite d'allumettes « fosforos » aux clients, tandis que sur les trottoirs une foule de gens affairés ou de loisir se pressent en rangs serrés. La chaussée est encombrée d'automobiles et de véhicules de toutes sortes dont les longues files s'écartent de temps à autre devant un défilé de troupes, un cortège d'étudiants, une pompe à incendie ; d'ailleurs la police des rues est admirablement faite par les agents coiffés du casque bien connu des policemen de Londres. C'est dans l'avenue de Mai que se déroulèrent les principales manifestations extérieures des fêtes du centenaire ; on y put voir tantôt l'Infante Isabelle, tantôt le Président du Chili, une autre fois, un diplomate étranger, tantôt des délégations d'une colonie étrangère, italienne, française, allemande, parfois une procession d'étudiants, un défilé des cadets chiliens, ou une galopade des gauchos avec leurs compagnes en croupe derrière eux, à chaque instant le passage d'une troupe allant ou revenant d'une revue.

L'avenue de Mai et la rue Florida sont les voies élégantes de la capitale ; celle-ci même peut être considérée comme

la rue de la Paix, à cause de la richesse de ses magasins, dont le principal est sans doute celui de Gath y Chaves, sorte de Bon Marché ou de Louvre, dont le chiffre d'affaires, m'a-t on dit, dépasse cent millions de francs. Les propriétaires avaient organisé dans une de leurs succursales de Florida, à l'aide de marionnettes bien costumées, les scènes des principales batailles des guerres de l'Indépendance. C'est également dans Florida que se trouvent les principaux restaurants, dont l'un est tenu par un Français, ainsi que les galeries des marchands de tableaux.

Buenos-Aires, comme le reste du pays jusqu'à la Cordillère, est plate ; aucune butte, aucune montée ; les rues s'élargissent en grandes avenues dans la périphérie. Les maisons en briques avec une façade en stuc, dans l'intérieur de la ville, sans atteindre (sauf dans le cas de quelques grands hôtels, Majestic, Plaza) la hauteur des « sky scrapers » de New-York, s'élèvent néanmoins de plusieurs étages ; comme aux États-Unis, leur carcasse est faite d'une charpente en fer. Dans la banlieue, les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée qui, dans les anciennes demeures, a parfois jusqu'à 75 mètres de profondeur et renferme une quinzaine de pièces ; dans les nouvelles constructions, ces quinze pièces seront réparties sur deux ou trois étages et sur une profondeur de 15 mètres seulement. L'aspect de la banlieue est donc bien différent de celui du centre.

Le plan de la ville en damier rend les courses fort longues et l'on a songé à parer à ce grave inconvénient ; on a fait appel à la science de l'architecte bien connu de la ville de Paris, M. Bouvard, qui propose, je crois, de couper la ville entière par deux diagonales. Ce projet est bien dispendieux ; sera-t-il exécuté ?... Les rues sont pavées en bois ou asphaltées comme l'avenue de Mai, les trottoirs sont formés de dalles ou de carreaux de ciment ; les larges chaussées de la banlieue sont en macadam qui se transforme facilement en boue. Les plaques des noms de rues sont rectangulaires et les lettres sont blanches sur fond bleu ;

quant aux numéros des maisons qui commencent soit aux quais, soit à Rivadavia, ils sont noirs sur des plaques blanches ovales, les numéros impairs étant à droite en montant les rues. Au coin de certaines rues, des plaques rectangulaires de bronze offrent le médaillon et une courte notice biographique du personnage dont elles portent le nom : Balcarce, Moreno, etc. ; elles me rappellent la plaque consacrée à la mémoire d'Arvers dans l'île Saint-Louis. Ici l'électricité règne dans les tramways et éclaire les rues; les Allemands sont les détenteurs de la plus grande force motrice ; pendant les fêtes du centenaire, la dépense d'électricité fut incroyable, on l'estimait à 8 000 piastres par heure ; non seulement les monuments comme le palais du Congrès et les grandes artères comme l'Avenida étaient illuminés, mais aussi les établissements particuliers. On jugera de la dépense quand on saura que, tous les soirs, pendant les fêtes, au seul *Majestic,* dix-huit mille lampes électriques étaient allumées ; du haut de la tour de l'hôtel, un projecteur balayait la ville de ses rayons lumineux. Ces merveilleuses illuminations furent parfois « sabotées » et l'éclairage manqua à plusieurs reprises. Car, au milieu de l'enthousiasme général, les anarchistes ne manquèrent pas d'apporter leur note bruyante et discordante.

*
* *

Les anarchistes, qui ne comptent que quelques milliers d'adeptes dans l'Argentine, sont Russes pour la plupart, avec un certain nombre d'Espagnols qui, passifs jadis, ont, sous l'impulsion des nouveaux venus, pris part à une série de crimes qualifiés politiques, mais ressortissant du droit commun. Il n'y a pas de place pour le socialisme, encore moins pour l'anarchie, dans un pays où le paupérisme n'existe pas; les salaires sont assez élevés et la demande de main-d'œuvre assez grande pour que chacun puisse largement gagner sa vie. Ces anarchistes ont d'ailleurs trouvé leurs maîtres dans une police solidement orga-

nisée, fortement soutenue par le gouvernement et encouragée par l'opinion publique, qui agit sans ménagement quand le besoin s'en fait sentir; les Argentins ne veulent pas de l'anarchie, article d'importation transatlantique, et ils ont bien raison : les théories et les phrases vides de sens de rhéteurs vivant aux dépens de leurs dupes, n'ont aucun succès au milieu d'une population laborieuse, qui connaît trop les réalités de la vie pour se laisser prendre aux sornettes des orateurs de places publiques et même d'assemblées législatives. Le 14 mai, le Sénat approuvait la proclamation de l'état de siège de Buenos-Aires, déjà voté par la Chambre des Députés; mesure bénigne qui ne troublait en aucune façon la vie ordinaire des citoyens paisibles, et qui donnait au pouvoir exécutif le droit d'user immédiatement de mesures spéciales à la veille du Centenaire. Avant la déclaration de l'état de siège, 72 anarchistes avaient été expulsés; après le vote du Parlement, 323 autres les rejoignirent. Généralement, les anarchistes sont déportés à l'île des États, dans le sud de la Patagonie : on ne dit pas qu'ils en reviennent jamais. Les journaux durent faire silence sur les mesures prises contre les perturbateurs de l'ordre public et sur les attentats de ceux-ci : cependant on n'ignorait pas que des bombes étaient découvertes et que des bagarres avaient lieu journellement entre les anarchistes et la police. On annonçait même un attentat pour la soirée de gala au théâtre Colon : il n'eut pas lieu, mais ce n'était que partie remise : une bombe a éclaté dans cette salle depuis mon départ. Naturellement, le gouvernement argentin n'était pas sans crainte pour ses hôtes, en particulier pour l'Infante Isabelle, dont l'arrivée fut saluée avec joie, le départ avec plus de joie encore, mais enfin tout se passa sans difficultés.

La police a trouvé un bruyant auxiliaire dans les étudiants, qui, pendant mon séjour, se sont livrés à une véritable chasse aux anarchistes; un soir, il y eut une terrible rencontre, dans laquelle un étudiant fut tué et six de ses camarades blessés, ils mirent à sac une boutique de librairie

socialiste, ils saccagèrent les bureaux de deux journaux révolutionnaires et incendièrent trois imprimeries anarchistes; les pompiers (*bomberos*) eurent fort à faire. Pendant les fêtes, des cortèges d'étudiants se promenaient continuellement dans les rues avec leurs bannières blanc et bleu, obligeant les passants à se découvrir, malmenant ceux qui résistaient, ils hurlaient l'hymne national et terminaient par un cri rauque qui me rappelait singulièrement le rugissement sauvage des guerriers cafres dans le sud de l'Afrique. Ces étudiants jouent volontiers le rôle de la police, à laquelle ils se substituent, grâce à la faiblesse du gouvernement. J'ai été témoin du fait suivant: quoique les gouvernements du Brésil et de l'Argentine soient en bons termes officiellement, les populations des deux pays ont peu de tendresse l'une pour l'autre, et l'absence d'un délégué du Brésil aux fêtes fut considérée comme une injure. Les hôtels et les maisons, surtout dans l'avenue de Mai, étaient pavoisés des drapeaux de toutes les nations; le samedi 21 mai, à dix heures du soir, sur les injonctions des étudiants, qui menaçaient de casser les vitres, mon hôtelier vint enlever le drapeau brésilien, qui, par hasard, flottait à mon balcon; deux jours après, le commissaire de police venait annoncer qu'on pouvait replacer le drapeau; il fut une seconde fois enlevé sur l'ordre des étudiants. L'insulte faite au drapeau brésilien, qui disparut de tous les édifices, eut sa contre-partie à Rio-de-Janeiro, où la population, furieuse, fit le siège du consulat argentin; celui-ci ne fut dégagé qu'à grand peine par la troupe. Il est bon que les étudiants soient partisans de l'ordre, mais il est dangereux de leur laisser le soin de l'assurer eux-mêmes. La place des étudiants est dans les salles de cours et non dans la rue, dont la police seule doit avoir la surveillance; le rôle qu'on laisse jouer aux étudiants à Buenos-Aires peut devenir un véritable danger pour la sécurité publique; il y a dans leur conduite une menace de pronunciamento pour l'avenir.

Les bâtiments de l'Université nationale de Buenos-Aires, dont la fondation fut approuvée par Ordonnance royale du

22 mars 1778, et dont l'inauguration eut lieu le 12 août 1821, sont répartis dans les différents quartiers de la ville. Elle renferme 4650 étudiants, dont 2500 pour la médecine. Le premier recteur fut Antonio Saenz (1821-1825); le recteur actuel est le Dr Eufemio Uballes. L'administration centrale et la plus récente des Facultés, la Faculté de Philosophie et des Lettres, créée le 13 février 1896, sont situées dans la rue Viamonte, avec un musée ethnographique du plus haut intérêt, dirigé par le Dr Ambrosetti, qui est d'origine italienne. La Faculté de Droit et de Sciences sociales, qui se trouve dans la rue Moreno, doit être reconstruite; elle a son origine dans la fondation de l'Académie de jurisprudence, le 7 février 1814; la Faculté des Sciences exactes, physiques et naturelles, rue du Pérou, remonte au 19 août 1810, époque à laquelle fut créée une École de mathématiques; elle aura plus tard une grandiose installation. La Faculté des Sciences médicales, de la rue Cordoba, est peut-être pour les étrangers la plus remarquable des Facultés; elle occupe un bâtiment immense, dont la construction fut commencée en 1885 par l'architecte F. Tamburini, et dont l'inauguration eut lieu dix ans plus tard, le 12 octobre; la grande salle est ornée de peintures représentant les principales découvertes de la médecine, parmi lesquelles nous voyons figurer nos illustres compatriotes Claude Bernard et Pasteur, près de William Harvey, Vésale, et autres savants, bienfaiteurs de l'humanité.

Cette Faculté possède une morgue, auprès de laquelle la nôtre fait triste figure; de l'autre côté de la rue, un grand hôpital lui sert de clinique; il est bon de rappeler que le premier cours d'anatomie fut ouvert à Buenos Aires le 1er mars 1801; un Musée de Pharmacologie est également attaché à la Faculté. Enfin la dernière faculté est celle d'Agronomie et d'Art vétérinaire, qui a une importance spéciale dans une contrée de grand élevage.

Le Musée de Pharmacologie de la Faculté des Sciences médicales possède depuis cinq ans les papiers du célèbre naturaliste français Bonpland, Aimé-Jacques-Alexandre

Goujaud-Bonpland est né le 28 août 1773 à la Rochelle ; il est mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 11 mars 1858, à Restauracion et il fut inhumé à Paso de los Libres. Sa mort fut connue en Europe en juillet suivant et la nouvelle en fut communiquée à l'Académie des Sciences par Humboldt. Suivant le conseil de ce dernier, les professeurs du Muséum d'Histoire naturelle, sur l'avis de l'Académie, réclamèrent les papiers et les collections de Bonpland qui furent remis au comte de Brossard, consul de France à l'Assomption, par l'intermédiaire duquel ils sont parvenus à Paris et sont entrés dans les archives et les collections du Jardin des Plantes. Toutefois, tous les documents n'avaient pas été remis à notre agent par la famille de Bonpland ou plutôt par le curé Gay qui fut, sans aucun doute, l'intermédiaire dans cette affaire ; ils furent gardés à Corrientes jusqu'au moment où le fils du naturaliste, Amado, les remit au directeur du Musée de Pharmacologie. Ils vont être prochainement publiés, et l'on peut juger de leur intérêt quand on observe que parmi ces documents inédits se trouvent vingt-huit lettres autographes d'Alexandre de Humboldt, des lettres de A.-P. de Candolle, trois lettres de W.-J. Hooker, des correspondances de Bonpland avec Demersay, François Delessert, Sir Joseph Banks, etc.[1]. Le compagnon d'Alexandre de Humboldt ne jouit pas chez nous de la légitime réputation que ses voyages et ses recherches lui ont value dans d'autres pays, l'Allemagne, par exemple, ou les Républiques sud-américaines au milieu desquelles il a passé la plus grande partie de sa vie; aucune rue à Paris ne porte le nom de Bonpland.

1. Il est intéressant de noter que l'année dernière (1909), le petit-fils de Bonpland, Pompeyo, prenait pour sujet de sa thèse de doctorat en médecine, à l'université de Buenos-Aires, des fragments du journal médical de son aïeul. Cette thèse comprend quatre chapitres : 1° Aimé Bonpland en Europe ; 2° voyage aux Deux Amériques avec Alexandre de Humboldt ; 3° Bonpland dans la République Argentine ; 4° fragments du journal médical d'Aimé Bonpland.

*
* *

A l'occasion du centenaire, on a reconstitué dans les Cours de justice, à l'entrée de l'avenue de Mai, la salle de la première assemblée (*junta*) du 25 mai 1810, dans l'ancien Cabildo (Municipalité). Cette salle, d'une grande hauteur, est ornée de cartouches au plafond, dont l'un porte en lettres d'or : Audiencia 6 abril 1661-14 abril 1783. De chaque côté de l'entrée étaient placés des canapés de velours rouge usagés et mangés par les vers et devant les canapés on avait installé, à droite et à gauche, un vieux banc de bois. Ces meubles historiques avaient été prêtés par le Musée national. Une plate-forme, avec un tapis rouge, élevée d'une marche, occupait au fond la largeur de la salle ; dessus se dressait une large table semi-circulaire couverte de damas rouge sur laquelle étaient posés un crucifix d'argent et deux candélabres, ainsi qu'un missel romain in-folio portant la date « Madrid 1776 » ; derrière la table, un siège plus élevé, surmonté d'un écusson, était celui du président Saavedra ; des sièges de velours rouge et bois foncé marquaient les places occupées, à droite du président, par Castelli, Alberdi, Matheu, Moreno ; à gauche, par Belgrano, Azuenaga, Larrea, Paso. J'ai remarqué à gauche, contre le mur de la salle, une plaque offerte par le Cabildo de Oruro au Cabildo de Buenos-Aires et au général Santiago (Jacques) de Liniers pour la reprise de cette ville en 1806.

Pendant les fêtes récentes, des statues ont été élevées à ces hommes de la première heure, tout au moins à ceux qui n'avaient pas encore leur monument : à Larrea et Matheu, sur les places Herrera y Matheu, à Alberdi, dans les fossés de Belgrano, à Paso, sur la place de l'Indépendance, et à Castelli, sur la place de la Constitution ; à Saavedra, au carrefour des rues Cordoba et Callao.

Les fêtes de ce premier centenaire de la République Argentine devaient durer officiellement du 18 mai au 18 juin ; tout avait été remis à neuf pour cet anniversaire, même les

uniformes des soldats; d'innombrables statues furent dévoilées; plusieurs congrès tinrent leurs assises; mais on avait sans doute commencé trop tard, car tous les préparatifs étaient loin d'être terminés au début des fêtes : les bâtiments de l'Exposition étaient à peine commencés et le Palais du Congrès ne verra sans doute son achèvement que dans quelques années. Les nombreuses grèves et les menées des anarchistes avaient d'ailleurs retardé les travaux et il faut savoir grand gré aux autorités argentines pour l'effort considérable qu'elles ont donné, et qui, d'ailleurs, a été grandement récompensé par le succès. De nombreuses délégations officielles avaient été envoyées pour assister aux fêtes du centenaire; la France était représentée par M. Baudin, ancien ministre, et l'Allemagne par le général Von der Goltz. Mais on peut dire que les véritables héros des fêtes ont été l'infante Doña Isabel de Bourbon, représentant le roi Alphonse XIII, et le Dr Don Pedro Montt, Président du Chili, qui devait mourir quelques mois plus tard, au cours d'une cure qu'il faisait en Europe. D'ailleurs, son séjour à Buenos-Aires fut attristé par un accident qui coûta la vie à son secrétaire blessé mortellement par l'ascenseur de l'hôtel Majestic qu'il habitait.

J'ai assisté à l'arrivée de l'infante Isabelle le mercredi matin 18 mai, et au départ du président du Chili, par la gare du Retiro, le samedi 28 mai; j'ai rarement vu une foule plus compacte, jamais une plus sage; le service d'ordre étant bien fait, je crois que les accidents ont été relativement rares.

J'ai observé avec grand soin la foule; elle a, certes, montré beaucoup d'enthousiasme à l'arrivée de l'infante Isabelle, qui aurait pu vraiment se croire dans une colonie espagnole; qu'un pays soit en république ou en monarchie, le peuple n'est jamais indifférent : il acclame, quand il n'insulte pas. En général, cette foule m'a paru curieuse, mais calme; applaudissant, mais poussant peu de cris, peu expansive; au passage des drapeaux, les hommes se découvraient, les femmes battaient des mains; cette foule

est patriote, aimant les fêtes, mais pas gaie, et comme les loustics sont les mêmes dans tous les pays du monde, les gamins applaudissent à tout rompre une voiture d'ordures qui passe après un cortège.

Il faut avouer que la tâche du Président de la République, Don José Figueroa Alcorta, et celle de l'Intendant municipal de la capitale (maire), Don Manuel J. Güiraldes, ont été des plus ardues ; tout le temps sur la brèche, assistant aux cérémonies les plus diverses, déjeuners et dîners officiels, soirées de gala, revues, inaugurations, leur tâche réclamait non seulement du tact, de la dignité, mais aussi une santé de fer, pour être menée à bien. Le Dr Alcorta avait remplacé à la présidence le Dr Quintana, mort le 12 mars 1905 ; il aura lui-même pour successeur le Dr Roque Saenz Peña qui a visité Paris cet été avant de prendre possession de son poste.

Roque Sáenz Peña appartient à une vieille famille de Buenos-Aires, où il est né le 19 mars 1851 ; après avoir passé par l'Université, il entra, en février 1870, à l'École de Droit et il terminait ses études juridiques lorsqu'éclata, en 1874, une révolte fomentée par le général Mitre, chef d'un parti politique qui protestait contre des fraudes électorales qui se seraient produites lors de l'élection comme Président de la République de Nicolas Avellaneda à la place de Sarmiento : le jeune Sáenz Peña s'enrôla avec d'autres compagnons d'études dans les rangs de l'armée gouvernementale et il fut nommé capitaine du 1er bataillon du 2e régiment des gardes nationales, faisant partie de la division du colonel Luis M. Campos. La campagne terminée, Saenz Peña obtenait le titre de docteur en droit avec une thèse remarquable par sa clarté et sa précision sur la *Condicion juridica del expósito* et ouvrait une étude d'avocat. En 1876, il était élu député à la législature de Buenos-Aires, où, par son assiduité et son savoir, il gagna la sympathie de tous, par 28 voix sur 35 votants, il était élevé à la présidence de la Chambre pour la période de 1877, il se retira le 26 avril 1878 devant un vote hostile de la Chambre dans l'applica-

tion du règlement. Lors de la lutte entre le Chili et le Pérou et la Bolivie, Sáenz Peña prit du service dans l'armée péruvienne et fut nommé commandant du bataillon Iquique ; il assista à la bataille désastreuse de Dolores, le 19 novembre 1879, et une semaine plus tard à la victoire de Tarapacá ; enfin il prit part à la défense héroïque d'Arica par 2 000 Péruviens contre des forces chiliennes triples ; il fut blessé et fait prisonnier. Rentré à Buenos-Aires en 1881, il fit un voyage en Europe en 1883 et, à son retour dans son pays, fonda le *Sud America* pour soutenir Juárez contre Rocha. Nommé ministre plénipotentiaire à Montevideo, Sáenz Peña fut délégué au Congrès panaméricain de Washington avec le Dr Manuel Quintana ; il y prit la défense du Venezuela contre les prétentions anglaises et protesta contre les attaques dont le Mexique fut l'objet de la part de Henderson ; ce fut à Washington que le président Juárez Celman lui envoya sa nomination de Ministre des Affaires étrangères : Sáenz Peña rentrait à Buenos-Aires en juin 1890 ; mais le 26 juillet éclatait la révolution — et la chute de Juárez remplacé par le vice-président Pellegrini pour la fin de la période présidentielle rendait le nouveau ministre à la vie privée. En 1892, le père de Sáenz Peña était élu Président de la République, le fils sénateur de la province de Buenos-Aires, mais le 18 décembre, il se démettait de ses fonctions pour ne pas faire d'opposition à son père, dont il ne partageait pas les idées politiques, et il se retirait dans une estancia de la province d'Entre-Rios.

Après un voyage à Lima, Roque Sáenz Peña fut élu député au Congrès par la capitale avec Carlos Pellegrini et Emilio Mitre ; il renonça bientôt à son siège pour accepter le poste de ministre plénipotentiaire à Madrid d'où, en avril 1907, il fut transféré à Rome ; c'est là que lui est arrivée la nouvelle de son élection aux plus hautes fonctions de son pays. Jurisconsulte savant, doué de rares qualités intellectuelles et morales, Roque Sáenz Peña est un caractère ; on fonde les plus grandes espérances pour la prospérité du pays sur son administration qui commence sous les auspices

les plus heureux au lendemain des fêtes si brillantes du centenaire de la République Argentine[1].

*
* *

Parmi les beautés de Buenos-Aires, il faut compter les parcs, vastes et bien tenus, ainsi que les squares plantés d'arbres et ornés de statues : les Argentins ont le culte de leurs grands hommes. L'entretien de ces espaces réservés à l'agrément du public et la direction des plantations sont placés sous l'administration de notre compatriote, l'horticulteur distingué, M. Carlos Thays, qui est en même temps le directeur du Jardin botanique municipal, un des plus riches du monde en son genre, dans le quartier Santa Fé. M. Thays a réussi à recueillir et à classer, pays par pays, une flore incomparable, qui fait l'admiration de tous les botanistes. La rue Las Heras, où, semblable à un fort avec ses créneaux, s'élève l'immense bâtiment aux murs blancs ou jaune clair du Pénitencier, sépare le Jardin botanique du Jardin zoologique, établissement le plus populaire de Buenos-Aires.

Le Jardin zoologique doit son existence au général Sarmiento qui, en juin 1874, dernière année de sa Présidence, présenta un projet de loi au Congrès créant le Parc du 3 février, dont le jardin est en quelque sorte une dépendance. L'acte de Sarmiento a doté Buenos-Aires de son plus beau quartier. En 1888, la municipalité fut mise en possession du Jardin zoologique qui, jusqu'alors peu fréquenté, a vu depuis augmenter sans cesse l'affluence de ses visiteurs ; en 1907, ils atteignaient le chiffre de 1 135 730 personnes ; un petit droit d'entrée permet de pourvoir aux frais généraux de l'établissement et à l'achat d'animaux. Lions, tigres, éléphants, girafes, hippopotames sont logés dans des palais ; les condors perchent sur des rocs, dans une énorme cage ;

1. Cf. P. Groussac, *Roque Sáenz Peña candidato para presidente de la República*. Buenos-Aires, 1910, gr. in-8.

les nombreux pingouins défilent paisibles sous leurs épais plumages, mais ils ne résistent pas au climat ; on voit des bêtes rares comme le tamanoir, le paresseux, etc. Un excellent petit guide avec illustrations est distribué gratuitement ; 366 000 exemplaires avaient été distribués jusqu'en 1908. On ne saurait trop admirer la science et le zèle du directeur, M. Clemente Onelli.

La porte principale du Jardin zoologique s'ouvre sur la vaste place d'Italie, où a été érigée, le 2 juin 1904, à frais communs, par les Argentins et la colonie italienne, une statue équestre, un peu théâtrale, de Giuseppe Garibaldi ; si l'on quitte le Jardin zoologique par l'avenue Général-Alvear, on se trouve dans le quartier le plus beau de la ville, Palermo, avec Belgrano, le but des promenades des Argentins. Le champ de courses y occupe un immense terrain sur les bords du fleuve, et les tribunes élégantes, ornées de fleurs, offrent le spectacle le plus riant.

Le maître Rodin est représenté à Buenos-Aires par deux de ses œuvres : son *Penseur,* sur la place du Congrès, au bout de l'avenue de Mai, et le *Président Sarmiento,* en bronze, sur un piédestal de marbre blanc, à l'angle de l'avenue qui porte le même nom et de l'avenue Alvear, près du Musée zoologique. Le prognathisme exagéré de la face, la redingote et le pantalon aux plis tourmentés, sont caractéristiques d'un génie dont je suis loin d'admirer toutes les productions.

Il y a à Buenos-Aires deux cimetières qui ne sont pas parmi les moindres curiosités de la ville : le plus ancien, le cimetière du Nord ou des Récollets, calle Junin, 1850, situé dans le plus beau quartier, fut inauguré le 18 novembre 1822 ; on y pénètre par une entrée monumentale à droite de laquelle, à l'intérieur, se trouve une chapelle avec, suspendu au mur, un Christ en croix du célèbre sculpteur italien Giulio Monteverde ; cette œuvre réaliste, en marbre blanc de Carrare, jouit d'une réputation méritée, quoiqu'on puisse lui adresser quelques critiques de détail ; non moins populaire est du même artiste l'ange, debout, les bras

croisés sur la poitrine, principal ornement du tombeau de V. Ocampo ; Monteverde a travaillé beaucoup pour l'Amérique du Sud ; c'est à lui également que la colonie italienne de Buenos-Aires s'est adressée pour l'exécution de la statue de Mazzini en marbre blanc, placée sur le quai. Un autre remarquable monument à la Recoleta est la statue de la Douleur de Tantardini, qui reproduit un modèle de Milan, placée sur la tombe de Facundo Quiroga ; je pourrais encore citer la statue en l'honneur d'Alberdi et les monuments de Muñiz et d'Ayerza.

Ce cimetière devenant insuffisant, un autre a été ouvert en 1867, dans la partie ouest de la ville, rue Triunvirato ; il est désigné généralement sous le nom de la Chacarita ; on y accède par un immense portique devant lequel s'accumulent, à certaines heures de la journée, les convois qui attendent leur tour pour pénétrer dans l'enceinte ; naturellement, la Chacarita offre moins d'intérêt historique que la Recoleta.

C'est Rivadavia qui a fait établir le premier grand cimetière : auparavant, les morts étaient ensevelis dans les églises ou dans les cimetières qui les entouraient, sauf les protestants, qui étaient jetés à l'eau ; par suite d'un traité entre Rivadavia et Canning, un cimetière fut accordé aux sujets anglais protestants à la Recoleta, puis au coin des rues Pasco et Victoria ; les autres protestants étrangers et les juifs n'ayant pas de lieu de sépulture étaient enterrés au cimetière anglais sous le couvert des protestants de cette nation ; le cimetière de la rue Victoria que j'ai visité, entouré d'un long mur blanc, s'ouvre, mélancolique, derrière une grille simple ; il renferme un grand nombre de tombes avec des inscriptions hébraïques ; il vient d'être désaffecté et désormais les hérétiques auront une partie réservée de la Chacarita.

Il ne faut pas oublier que, dans l'Argentine, le protestantisme est simplement toléré ; toutefois, il n'est pas persécuté ; les protestants, qui n'ont d'état civil que depuis 1888, appartiennent à diverses nationalités ; les Français, peu

nombreux, ne sont que des oiseaux de passage ; ils viennent surtout de Roubaix, Tourcoing, Mazamet ; ils ont pour pasteur un homme libéral, M. Pablo Besson, de Neuchâtel ; les Allemands, impérialistes, ont leur temple dans la rue Esmeralda ; les presbytériens écossais, dans la rue Perú ; les anglicans se réunissent dans l'avenue du 25-Mai ; ils dépendent de l'évêque des Malouines ; les Américains du Nord, méthodistes épiscopaliens, se retrouvent dans la rue Corrientes et les Américains Espagnols dans la rue Junin ; ces derniers font, paraît-il, de grands progrès ; les baptistes américains possèdent trois salles pour leur culte. Il y a concurrence entre les Américains et la Société biblique de Londres pour établir une version espagnole des Saintes Écritures.

Quoique leurs écoles aient été fermées, les juifs allemands ont une grande influence ; ils sont les maîtres de la production de l'électricité et même des tramways anglo-argentins, dont ils ont fait changer le directeur et déplacer le siège social de Londres à Bruxelles ; ils ont deux synagogues : l'une dans la rue Libertad, l'autre dans la rue Belgrano.

L'église russe, dans la rue Brasil, en face du parc de Lezama, est située au premier étage d'un bâtiment dont le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux de la Chancellerie impériale ; elle est d'une grande richesse ; l'archiprêtre actuel, Izraztzoff, qui a longtemps résidé en France et parle admirablement notre langue, l'a fait construire grâce à des souscriptions des grands-ducs, de la princesse Bariatinsky et d'autres généreux donateurs ; l'entrée, à gauche, est ornée des images de sainte Olga, saint Vladimir, sainte Nathalie, saint Georges ; l'inscription du porche est en russe, en espagnol et en arabe ; c'est qu'en effet les fidèles orthodoxes comprennent beaucoup de Syriens, de Grecs et peu de Russes ; l'élément russe, devenu plus nombreux depuis quelques années dans l'Argentine, étant anarchiste, ne va pas à l'église.

Naturellement, le catholicisme est la religion de la

grande masse du pays : le patronat de saint Pierre, passé aux Papes, fut transmis par eux aux Rois catholiques pour les terres à conquérir; par une fiction, les Présidents de la République Argentine ont hérité de ce patronat et la religion catholique est religion d'État.

*
* *

Il y a ici, comme en Espagne, un mélange de religion et de superstition, et d'éléments complètement opposés. On verra un député réclamer le rétablissement de l'Inquisition et ailleurs, le gouvernement, laïciser une école. L'influence du clergé est considérable, en particulier celle des jésuites, qui sont en grande partie Catalans. Ils possèdent non seulement le Séminaire, mais encore au coin des rues Alsina et Bolivar, la grande église de Saint-Ignace, qui offre peu d'intérêt, et surtout un immense établissement, qui occupe le quadrilatère formé par les rues Callao, Lavalle, Tucuman et Rio-Bamba. L'Université catholique Victoria, récemment fondée, réclame le privilège de décerner les grades; elle se trouve, par ce fait, en opposition avec l'Université de la Plata et l'Université de l'État, dont le recteur est Mgr Duprat, vicaire général et fils de Français. L'établissement des Frères des Écoles chrétiennes est voisin de celui des jésuites. Le dimanche 22 mai, j'ai vu défiler leurs élèves dans Callao; ces enfants portaient un costume assez singulier : chapeau haut de forme en carton noir avec plumet rouge, habit bleu à la française, plastron et col rouges; quelques-uns étaient armés d'un petit sabre.

La cathédrale occupe un vaste espace, au coin de la rue San Martin et de la place de Mai, sur laquelle se trouve la façade massive, formée de douze épaisses colonnes cylindriques au chapiteau corinthien, reposant sur un parvis auquel on accède par cinq ou six marches et supportant un large fronton triangulaire. C'est un grand bâtiment du XVIII<sup>e</sup> siècle, composé d'un chœur, d'une nef et de deux collatéraux, avec un transept surmonté d'une coupole. Elle est placée

sous le vocable de saint Martin et depuis le 6 avril 1582, elle fut le siège, au titre de la Sainte-Trinité, d'un évêché créé par Paul V, dont le premier titulaire fut le Frère Pedro de Carranza, du Carmel. Le 5 mars 1865, le pape Pie IX transformait l'évêché en siège métropolitain avec cinq diocèses suffragants, ceux de Cordobá, San Juan de Cuyo, Salta, Paraná et Paraguay. L'archevêque actuel est Mgr Mariano Antonio Espinosa, nommé le 24 août 1900. Ce prélat est né à Buenos-Aires le 2 juillet 1844.

Cette église mérite l'attention du visiteur, car elle contient le tombeau de San Martin. Le général José de San Martin est le véritable héros de la République Argentine; né le 25 février 1778 à Yapeyù, un des villages des anciennes « Misiones », envoyé très jeune en Espagne, il embrassa la carrière militaire et fit ses premières armes contre les Maures d'Afrique et contre les Français. Rappelé dans son pays par le mouvement révolutionnaire, il arrivait à Buenos-Aires au commencement de 1812 et mettait son épée au service du gouvernement. Il créa le corps des grenadiers à cheval, à l'aide duquel il gagna la bataille de San Lorenzo en 1813. L'indépendance de la République Argentine étant assurée en 1816, San Martin, nommé chef de l'armée du Nord et peu après gouverneur de Cuyo, traversait les Andes en 1817 et par les victoires de Chacabuco et Maipú, émancipait le Chili; il remonta au Pérou, où il proclama l'indépendance en 1820; il se disposait à marcher vers l'Équateur, lorsqu'il apprit que Bolivar préparait l'émancipation des colonies espagnoles septentrionales de l'Amérique du Sud. Il se rencontra avec le Libertador, et ne voulant pas entraver l'œuvre de ce dernier, avec un rare désintéressement, un effacement complet de sa personne, San Martin se retira devant lui : il considérait son œuvre comme terminée et, ne voulant pas se mêler aux querelles intestines qui déchiraient son pays, il retourna en Europe où il finit ses jours dans la retraite à Boulogne-sur-Mer, le 17 août 1850. Que l'on compare aujourd'hui l'Amérique de Bolivar à l'Amérique de San Martin : Venezuela, Colombie,

Équateur, à l'Argentine, au Chili, au Pérou. Cependant, le peuple argentin reconnaissait tardivement les services qui lui avaient été rendus par ce serviteur de la première heure; sur l'initiative du Président, le Dr Avellaneda, le corps de San Martin était ramené dans sa patrie et un monument était élevé au grand capitaine dans la cathédrale (1877-1880).

Le tombeau de San Martin se trouve dans une chapelle, à droite de la nef, formant une rotonde éclairée par le haut et fermée par une grille. Il se compose d'un sarcophage de marbre noir supporté par quatre pieds, reposant sur un haut piédestal de marbre jaune; trois grandes figures de marbre blanc, par le sculpteur français A. Carrier-Belleuse, s'élèvent sur les faces antérieure et latérales, tandis que sur la façade postérieure, une grande plaque de bronze représente une bataille; au-dessous, des figures et des inscriptions relatant la carrière glorieuse de José de San Martin. A droite et à gauche de la chapelle, des bancs de marbre, au-dessus desquels sont posés, sur des socles, les bustes en bronze de Las Heras et de Guido. Des niches renfermant des lampadaires et des plaques de marbre blanc portent les noms des batailles de San Lorenzo, Chacabuco, Lima, Maipu. Pendant les fêtes du centenaire, une délégation française, à la tête de laquelle se trouvaient M. Baudin, ambassadeur extraordinaire, et M. Thiébaut, ministre de France, déposa au pied de la statue de Carrier-Belleuse, une plaque de marbre blanc, portant une palme d'or, à laquelle était attaché le ruban tricolore. Les Allemands et les délégués des autres nations firent hommage de couronnes. Ce n'est pas d'ailleurs le seul témoignage d'admiration que les Argentins ont donné à la mémoire de San Martin. On se rappelle la visite que fit naguère une mission argentine accompagnée d'un détachement des fameux grenadiers à cheval, à Boulogne-sur-Mer, où fut élevé un monument au guerrier exilé, et à Paris. Cette année pendant les fêtes du Centenaire, sur la place qui porte son nom à Buenos Aires, on inaugurait la statue du général San Martin, due à un

sculpteur allemand, travail qui n'est pas sans mérite. Je crois toutefois qu'elle n'effacera pas la réputation d'une autre statue équestre de l'Amérique du Sud, celle de l'empereur Dom Pedro Ier à Rio-de-Janeiro, sur la place de Tiradentes, œuvre du sculpteur Rochet, l'auteur du Charlemagne du Parvis Notre-Dame, à Paris, et du Guillaume-le-Conquérant, de Falaise.

La cathédrale renferme également les corps de saint Firmin et de saint Florent, ainsi que le monument de l'archevêque Aneiros, inauguré le 3 septembre 1898, œuvre du sculpteur Victor de Pol.

L'église Santo Domingo, qui appartient aux Dominicains espagnols, est située sur une petite place au coin des rues Defensa et Belgrano; cette église assez riche, mais peu intéressante, a été élevée par Jacques de Liniers; une plaque marque l'emplacement des restes de Balcarce. Il est à noter que l'accès de la chapelle Saint-Vincent est interdit aux femmes. Dans le vestibule qui s'étend entre la place et l'entrée de la nef sont placées des plaques de bronze du Paraguay et autres parties de l'Amérique du Sud, en l'honneur des combattants pour l'Indépendance en 1806 et 1807. Sur la façade de l'église, on lit sur une des plaques qui y ont été fixées : « Ce temple de Santo Domingo a été déclaré Basilique de Notre-Dame du Très Saint Rosaire par Sa Sainteté Pie X par bref du 23 août 1909. » Sur la petite place, devant l'église, s'élève le monument de Belgrano; il se compose d'un sarcophage en pierre grise qui renferme les restes du général argentin, vêtu de la robe du tiers-ordre de Saint-Dominique; il est surmonté d'un couvercle et d'un casque héraldique en bronze et est porté par quatre anges de bronze argenté, de même couleur que le sarcophage. Le tout repose sur un piédestal de marbre rougeâtre, avec des bas-reliefs à l'avant et à l'arrière, et de chaque côté du piédestal, deux statues d'hommes de grandeur naturelle, également en bronze; dans la pierre, on a gravé le simple nom de Belgrano, et la plaque de bronze placée au-dessous porte en espagnol l'inscription suivante :

« L'armée de la nation au créateur de sa glorieuse bannière. »

Manuel Belgrano, né à Buenos-Aires le 3 juin 1770, après avoir fait ses études en Espagne, retournait au Rio de la Plata pour y remplir les fonctions de secrétaire du Consulat créé par le vice-roi Arredondo. Belgrano prit une part active aux événements de 1810 et 1812; placé à la tête des troupes argentines, il leur donna le nouveau drapeau national, bleu et blanc, et à la suite de sa victoire de Tucuman qui sauva l'Argentine, il proclama la Sainte Vierge général des armées argentines. Ce grand patriote mourut en 1820, découragé par l'anarchie dans laquelle il laissait son pays; il avait été un brave soldat et un zélé chrétien.

On retrouve un coin de la vieille France chez les Dominicains français, qui possèdent depuis une vingtaine d'années au cœur de la ville, dans la rue Esmeralda, un vaste établissement, dont les dépendances occupent un quadro presque en entier, avec une seconde entrée sur la rue Viamonte, à côté du Mont-de-Piété (Banco municipal). Il est connu sous le nom de Collège Lacordaire, et est placé sous le patronage de sainte Rose de Lima. Fondé il y a une vingtaine d'années par un père alsacien, maintenant à Fribourg, en Suisse, le Collège renferme quatre cents élèves des meilleures familles argentines dont une soixantaine d'internes; d'ailleurs l'espace ne manque pas, car l'établissement possède deux grandes cours, chose remarquable au cœur de la ville, où le terrain est hors de prix. Le prieur actuel est le P. Barnois, ancien Supérieur de Soreze, qui a remplacé le P. Henri D. Sisson, qui avait lui son temps. Le P. Sisson, frère du critique d'art bien connu à Paris, est un lettré et un poète; il a publié, en 1896, un petit volume de sonnets, intitulé : *Grisailles et Vitraux*; cette année même, il a donné *Le Pôle latin de l'Amérique, la République Argentine*, qui est un des meilleurs ouvrages sur le pays, enfin il dirige un périodique *Lusanos y Rombos*, revue de l'Association Lacordaire.

La France est également représentée par un autre ordre religieux qui jouit d'une très grande influence dans la République Argentine : je veux parler des Lazaristes. C'est l'un d'eux, le P. J.-M. Salvaire, qui a fait construire, par l'architecte Courtois, la basilique de Luján, but d'un pèlerinage fameux. Comme le monde est petit ! L'un des Lazaristes les plus écoutés de Buenos-Aires est l'abbé Bettembourg, jadis Procureur des missions de son ordre à Changhaï, en Chine. On retrouve encore nos compatriotes à l'orphelinat français de la rue Cordobá et à l'établissement des Sœurs de Saint Vincent de Paul avec une chapelle rue du Brésil. Des Dominicains italiens tiennent l'hôpital italien au coin des rues Bolivar et Caseros.

*
* *

La Bibliothèque nationale, fondée en 1810, dont le noyau a été la collection de livres léguée en 1796 par Manuel Azamor y Ramirez, jadis mal logée dans la rue du Pérou dans un local appartenant anciennement aux Jésuites, occupe depuis 1902 un luxueux édifice dans la rue du Mexique ; si je ne me trompe, elle renferme environ 200 000 volumes. Un vaste vestibule donne accès, au rez-de-chaussée, à une belle salle de travail, digne d'un de nos grands établissements continentaux. Toutefois, il ne faut pas attribuer à un zèle scientifique peu ordinaire la construction du local de la bibliothèque destiné à un usage assurément moins noble : il devait, en effet, abriter la Loterie nationale argentine, et ce fut sur les instances de M. Paul Groussac, son Directeur, que le Président Roca détourna l'immeuble de sa destination première et l'affecta à un établissement scientifique. Le cabinet de travail du directeur au premier étage est orné de grandes reproductions photographiques de tableaux célèbres par Braun, et surtout d'un superbe pastel de Jacques de Liniers dont M. Groussac fut l'historien, cadeau de M. Angel Estrada, vice-président de la Banque de la Nation argentine, descendant du célèbre vice-roi.

dont les lecteurs du *Correspondant*[1] connaissant la fin tragique. M. Groussac est notre compatriote et il est resté bon Français, dévoué aux intérêts de sa patrie, tout en ne négligeant pas ceux de son pays d'adoption : il est l'ami intime du nouveau Président Roque Saenz Peña, dont il a soutenu la candidature avec énergie, et, sans aucun doute, son influence sera considérable sous le nouveau gouvernement. M. Groussac est un homme d'une soixantaine d'années, actif et nerveux, instruit et travailleur, évidemment bien supérieur à son milieu comme science et intelligence. Le nombre de ses publications est considérable ; outre son *Histoire de Santiago Liniers*, je citerai : *Del Plata al Niágara*, 1897 ; *le Don Quichotte d'Avellaneda*, 1903 ; *El Viaje intelectual, Impresiones de naturaleza y arte*, 1904, etc. ; il publie aussi les *Annales de la Bibliothèque nationale de Buenos-Aires*, dans lesquelles il a soulevé une des questions importantes de la politique extérieure de la République Argentine, la question des îles Malouines, dont je crois utile de dire ici deux mots.

Les îles Malouines, que les Espagnols appellent Malvinas et les Anglais Falkland, se composent de deux grandes îles entourées d'une centaine d'îlots, à l'est de la côte patagonienne ; cet archipel, qui reçut son nom des armateurs de Saint Malo, organisateurs de nombreux voyages dans la mer du Sud à la fin du XVII[e] et au commencement du XVIII[e] siècle, fut le but de diverses expéditions des Anglais qui essayèrent une première fois de l'occuper en 1748 ; Bougainville y installa en 1763 une colonie qui fut cédée à l'Espagne quatre ans plus tard ; après des difficultés avec l'Angleterre, les îles restèrent en la possession des Espagnols dont les Argentins sont les héritiers. Néanmoins, le 2 janvier 1833, les Anglais, par un coup de force, s'emparaient des îles et les ont gardées depuis, malgré les protestations réitérées des Argentins. M. Groussac s'est fait l'avocat de sa patrie d'adoption ; il a réuni toutes les pièces du procès,

1. Voy. le *Correspondant*, 10 août 1910.

et il est probable que celui-ci sera soumis avant longtemps au tribunal arbitral de La Haye. Qui sait si ce que les Argentins réclament aujourd'hui du droit, ils ne l'exigeront pas plus tard par la force[1].

Il n'est pas inutile de rappeler ici la part très active prise par M. Groussac à la rédaction de la loi sur la propriété littéraire, adoptée cette année même par le Parlement de Buenos-Aires. Je note que le dépôt légal voté par la Chambre n'avait pas encore été discuté quand j'ai quitté Buenos-Aires.

On ne manque pas non plus de faire visiter à l'étranger, dans la rue San-Martin, la bibliothèque du général Bartolomé Mitre. Né à Buenos-Aires le 25 juin 1821, Mitre avait pris part à la bataille de Caseros, qui mit fin à la tyrannie de Rozas. Il devint, après la bataille de Pavon (1862), Président de la République, et c'est depuis son époque que date l'appellation de République Argentine, donnée aux États du Rio de la Plata. Mitre a eu comme successeur à la Présidence de la République : Sarmiento (1868-1874), Avellaneda (1874-1880), Roca (1880-1886), Juarez Celman (1886-1890), Sáenz Peña (1892-1895), Roca et Quintana. Dans le patio de la maison de Mitre, on a érigé en 1908 une statue en bronze, très caractéristique, du général par Correa Moralez; il est représenté en civil, le chapeau sur la tête, les mains dans les poches; dans les pièces du rez-de-chaussée, outre les souvenirs de Mitre, il y a son portrait grandeur naturelle en uniforme, et à cheval, par Checa (1906); il est intéressant de rapprocher l'œuvre de l'artiste argentin du célèbre portrait de Prim par Henri Regnault, qui est au Louvre ; au premier étage, on a conservé la chambre mortuaire de Mitre, ainsi que sa bibliothèque. Le tout forme un musée auquel sont libéralement admis les visiteurs et les travailleurs. Je ne crois pas que la bibliothèque soit aussi riche en imprimés que la Biblio-

1 Paul Groussac, *les Iles Malouines. Nouvel exposé d'un vieux litige*. Buenos-Aires, 1910, in-8.

thèque nationale de Buenos-Aires, ou même que celle du bibliographe chilien, Torribio de Medina, à Santiago. Le directeur du musée Mitre, M. Alejandro Rosa, vient justement de donner le premier volume du catalogue raisonné de la section des langues américaines, qui forme ainsi une bibliographie spéciale intéressante ; mais la partie importante, à mon avis, de la collection Mitre se compose des Archives coloniales, dont on vient de publier l'inventaire, qui comprend les pièces de 1514 à 1810.

Le Musée national historique, rue Defensa, est une construction élevée d'un étage sur sous-sol, ancienne habitation de la famille Lezama, dont le parc dans lequel elle est enclavée porte le nom ; le musée fut créé en mai 1889 et il est déjà trop petit ; on doit le transférer à Palermo ; il renferme les portraits et les uniformes des hommes célèbres de l'Argentine ; on y a reconstitué la modeste chambre à coucher de San Martin : un petit lit aux rideaux de cretonne blancs et bleus, un lavabo, un fauteuil de velours rouge, un canapé de damas vert, quelques chaises, une cheminée avec pendule, quelques gravures encadrées pendues au mur ; on y verra aussi l'écritoire, le sabre recourbé et le lit de camp de San Martin ; l'encrier, en forme de sphère, en métal, de Moreno ; l'habit déchiré au milieu du dos du Dr Florencio Varela, assassiné à Montevideo le 20 mars 1848 ; la voûte crânienne de Gaspard Francia, tyran du Paraguay, don du Dr Estanislao S. Zeballos ; une portion de la dent canine d'un mastodonte trouvée en 1891, dans les fouilles du port de Buenos Aires et donnée par Carlos Pellegrini ; les restes de l'imprimerie de « Niños Expositos » (1766-1820), etc.

* * *

Notre presse périodique fait pâle figure à côté de celle de l'Argentine : pour s'assurer des dernières nouvelles, elle ne dépense des sommes considérables dont le chiffre

ferait frémir par son énormité nos timides directeurs parisiens : j'ai appris à Buenos-Aires, vingt-quatre heures après qu'elle avait eu lieu, une élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, qui n'avait certainement pas révolutionné le monde. Il est vrai que le prix et la quantité des annonces couvrent largement ces débours. Les deux principaux quotidiens de Buenos-Aires sont la *Nacion*, dans la rue San Martin, et la *Prensa*, qui occupe un palais monumental dans l'avenue de Mai. Le 25 mai, à l'occasion du centenaire, ces journaux ont lancé des numéros spéciaux. La *Prensa* a publié un numéro illustré de 48 pages, à 7 colonnes chacune, qui donne un résumé de l'histoire du pays avec une foule de renseignements, et la *Nacion*, un énorme volume in-folio, formant une véritable encyclopédie argentine. Ces journaux ressemblent beaucoup plus aux publications similaires de New-York qu'à celles de l'Europe. D'autres quotidiens, comme *El Diario*, ont un fort tirage. Les reporters ne sont pas inactifs. Mon arrivée avait été télégraphiée de Montevideo à la *Nacion ;* à peine débarqué, j'ai été photographié sur le quai de la douane, et à 10 heures du soir, j'avais encore un « interviewer » dans ma chambre d'hôtel, qui me demandait ce que je pensais de la ville, que j'avais traversée en venant du port ! Les colonies étrangères ont aussi leurs organes, dont la plupart se bornent à reproduire les nouvelles parues la veille dans les journaux argentins. Toutes les semaines, paraissent deux périodiques illustrés : *Caras y Caretas* et *P. B. T.*, pleins d'esprit, d'allusions aux faits actuels, et dont la note satirique n'est pas le moindre élément de succès. Je laisse de côté les nombreuses revues générales ou spéciales. Dans les kiosques, à côté des journaux, on aperçoit le programme des fêtes, formant une brochure d'une vingtaine de pages, le portrait de l'infante Isabelle et toutes les variétés de cartes postales. Le centenaire a fait éclore des cartes postales illustrées, qui représentent des scènes et des batailles de l'Indépendance : le 20 mai 1810, dans la maison de Rodriguez Peña ; la bataille de San Lorenzo (3 février 1813) ;

la charge des grenadiers à la bataille de Maipú ; San Martin, debout sur un rocher, au bord de la mer, est salué par des nymphes qui sortent de l'onde, réminiscence d'un tableau représentant Victor Hugo dans une position semblable ; un Belgrano à cheval, dans l'attitude de Bonaparte franchissant le Mont Saint-Bernard, etc.

*
* *

Les Argentins sont gens aimables et d'une grande courtoisie, très sensibles à l'opinion étrangère ; je n'ai pas la prétention de porter un jugement sur un peuple au bout de quelques semaines passées dans le pays et encore moins de caractériser une population par les quelques personnes de la classe supérieure que j'ai fréquentées, mais l'impression que donnent la rue aussi bien que les salons est bonne. Les mendiants, qui ne sont ici que des industriels, car il n'y a pas de vrais pauvres, sont fort rares : je n'ai pas rencontré de gens ivres, malgré le grand nombre de débits de boissons (*despachos de bebidas*) ; les cochers ne s'injurient pas comme chez nous. Quant aux Argentines, on me croira quand je dirai qu'elles ont de beaux cheveux foncés, de superbes yeux noirs, une dentition admirable qu'elles gâtent trop souvent par l'abus des « douceurs ». Comme les jolies femmes, elles aiment la toilette, et l'on m'a raconté que certaines d'entre elles emportent jusqu'à 100 chapeaux à Mar del Plata, le Trouville de l'Argentine, mais un Trouville qui éclipse le nôtre par son luxe. On m'a également cité le cas d'une voyageuse qui rapportait d'Europe 120 malles de toilettes !

Généralement les femmes, faisant peu d'exercice après le mariage, deviennent excessivement fortes, et j'ai rencontré quelques personnes du « sexe faible » qui le cédaient à peine en embonpoint aux femmes stéatopygiques de Kimberley, mais, me dit-on, il y a aujourd'hui réaction contre cette inactivité.

En général, les Argentins n'ont pas eu la peine de gagner

leur fortune : elle leur est venue tout naturellement par la plus-value énorme des terrains de leurs pères causée par l'afflux des étrangers ; je ne crois pas cependant que l'on trouve dans l'Argentine de fortunes comparables à celles des Rockefeller, des Carnegie, des Pierpont Morgan, dans l'Amérique du Nord. La vie est fort chère en temps ordinaire ; elle était hors de prix pendant les fêtes ; les œufs, qui coûtent 3 francs la douzaine en temps normal, valaient alors 5 francs ; la viande est relativement bon marché, mais le lait est dispendieux, parce qu'on tue les vaches pour les frigorifiques. Toutefois la laine manufacturée sur place grâce à un procédé importé par un Français permet de donner des couvertures à un prix inférieur à celui d'Europe, mais la confection et les étoffes, et les robes en particulier, venues de l'étranger, sont d'un prix exorbitant, par suite des droits de douane fort élevés. Simple indice de bien-être : dans les pays sud-américains, beaucoup d'enfants marchent nu-pieds ; à Buenos-Aires, ils ont tous des chaussures. Naturellement, les appointements et les honoraires suivent le mouvement du prix des denrées et des loyers : un employé qui gagne 6 ou 7 000 francs par an est presque dans la misère. Aussi, lorsque nos agents diplomatiques et consulaires n'ont pas de fortune personnelle, font-ils médiocre figure à côté de leurs opulents collègues : l'Allemagne et les États-Unis connaissent l'utilité d'une brillante représentation.

Le mouvement du port est considérable ; on est frappé de la vie intense qui existe dans les quartiers marins de la Boca et de Barracas, aux bords du Riachuelo ; près des diques 2 et 3, sont construits des élévateurs de grains qui facilitent singulièrement les opérations du port et permettent de travailler sans presque discontinuer, même par le mauvais temps. Dans ce quartier aussi, sur la rive droite du Riachuelo, se trouve le Marché central des fruits ; là également s'élève le frigorifique La Blanca, inauguré en 1903 ; non loin, le frigorifique La Negra est un peu plus ancien ;

il date de 1883; enfin, un troisième frigorifique, le frigorifique *Argentino*. De ces immenses établissements part toute cette viande congelée, qui est distribuée dans le monde entier et alimente maintenant les marchés de l'Europe; à maintes reprises, la description de ces frigorifiques a été faite et je ne crois pas utile de la recommencer ici.

Malgré les grandes améliorations des dernières années, les opérations du port laissent beaucoup à désirer; le travail est trop lent; à Anvers, on manipule en un mois ce qui prend un an à Buenos-Aires; j'ai remarqué qu'un grand magasin du quai, incendié il y a quelques années, n'a pas été encore reconstruit.

Les douanes se trouvent transformées en dépôts ou en magasins; à Liverpool, en trois jours, à Anvers en huit jours, les marchandises doivent être enlevées des douanes; ici, on les laisse pendant un an, et avec une simple demande sur papier timbré, on peut même obtenir un délai de deux ans; les négociants retirent leurs marchandises au fur et à mesure de leurs besoins, ce qui leur économise une installation spéciale en ville et, par suite, des frais considérables, mais encombre les magasins des douanes.

Les exportations dépassent de beaucoup le chiffre des importations; pour les neuf premiers mois de cette année, voici le mouvement des principales exportations: viande de bœuf, 180 472 tonnes; viande de mouton, 49 032; viande de porc, 42 332; cuirs, 20 690; viande congelée, 64 450; laine, 102 521; viande sèche, 6 650; beurre, 2 074.

Os, 17 867 tonnes; avoine, 300 257; lin, 539 753; maïs, 1 658 047; fourrages, 24 641; orge, 300 257; son, 167 748; rondins de quebracho, 298 243; blé, 1 616 433; farine, 86 908; tanin, 33 393. Les exportations représentent une valeur de 1 394 402 895 francs.

Rien que pour l'Angleterre, pendant le premier semestre de 1910, les produits importés de l'Argentine représentaient une valeur de 291 837 925 francs, ceux exportés de l'Angleterre en Argentine 133 154 785 francs; soit une différence, en faveur du commerce argentin, de 158 683 140 francs.

L'Argentine est tributaire de l'Angleterre pour la houille, comme le Brésil, d'ailleurs ; on espère que le pétrole, lorsqu'on l'aura trouvé en quantité suffisante, pourra remplacer le charbon en beaucoup de cas, mais, à ma connaissance, on n'en a découvert jusqu'à présent qu'à Saint-Rafaël.

Les récoltes, pendant l'année agricole qui vient de s'écouler, ont produit : blé, 3 565 556 tonnes ; lin, 716 515 ; avoine, 629 551. Les propriétés rurales, vendues pendant les neuf premiers mois de 1910, représentent 3 827 975 hectares, soit 204 millions de francs ; les hypothèques, faites sur 1 963 388 hectares, représentent 112 millions de francs. Un danger menace souvent les colons : c'est l'expropriation des terrains qui leur avaient été alloués à leur arrivée dans la République, qu'ils avaient fait fructifier par leur travail, et qui devaient être leur propriété au bout de trente ans. Une bande noire veille dans les bureaux de l'Administration pour racheter les terres avant la prescription trentenaire, et les malheureux tenanciers, expulsés du sol qu'ils ont arrosé de leurs sueurs, se voient privés du fruit de leur travail et réduits à la pauvreté.

La culture étant limitée et la récolte manquant, une crise financière éclata en 1889 : les affaires étaient même si mauvaises qu'en 1891, on envisageait froidement l'éventualité d'une banqueroute : le seul Carlos Pellegrini, dont le père était Savoyard, refusait d'accepter une semblable solution. Aujourd'hui, le crédit argentin est rétabli ; la culture est singulièrement développée et il faudrait au moins deux années où *toutes* les récoltes seraient perdues, éventualité peu probable, — pour que les finances fussent de nouveau compromises ; aussi les banques pullulent-elles.

Une grande carte des chemins de fer argentins, parue en janvier 1910, fait constater un formidable développement du réseau ferré. En 1865, on ne comptait que 249 kilomètres de chemin de fer ; en 1907, il y en avait 23 295.

La population de la République Argentine, qui était, au

31 décembre 1904, de 5 410 028 habitants, était montée, au 31 décembre 1907, à 6 200 845 habitants ; celle de la capitale qui était, au 31 décembre 1907, de 1 135 000 habitants, était, au 30 avril 1910, de 1 265 395 habitants, c'est-à-dire que Buenos-Aires représente plus du sixième de la population du pays entier.

L'immigration en Argentine a suivi une marche ascendante formidable : 1857, 4 951 immigrants ; 1865, 11 767 immigrants ; 1875, 42 066 ; 1885, 108 722 ; 1897, 135 205 ; 1905, 221 622 ; 1907, 329 122. Du Bulletin mensuel de statistique municipal de la ville de Buenos-Aires d'avril 1910, je relève sur une totalité de 15 158 immigrants venus d'outre-mer les nationalités suivantes : Africains, 7 ; Allemands, 379 ; Argentins, 91 ; Autrichiens, 375 ; Belges, 33 ; Boers, 5 ; Brésiliens, 71 ; Bulgares, 132 ; Cubains, 2 ; Chiliens, 6 ; Chinois, 3 ; Danois, 44 ; Égyptiens, 3 ; Espagnols, 6 494 ; Français, 365 ; Grecs, 268 ; Hollandais, 25 ; Hongrois, 35 ; Anglais, 202 ; Italiens, 4 347 ; Japonais, 2 ; Marocains, 6 ; Mexicain, 1 ; Monténégrins, 33 ; Nord-Américains, 31 ; Norvégiens, 3 ; Paraguayen, 1 ; Péruviens, 4 ; Portugais, 144 ; Roumains, 62 ; Russes, 1 263 ; Serbes, 21 ; Syriens, 633 ; Suédois, 9 ; Suisses, 47 ; Uruguayens, 11.

Avec cet influx énorme d'immigrants, quel est l'avenir de cette nation ? Certes les Argentins ont l'orgueil de leur race et de leur pays, et nous ne saurions les en blâmer et ils ne veulent pas être confondus avec les autres Américains du Sud, auxquels ils se considèrent comme supérieurs ; aussi sont-ils toujours désireux de connaître l'opinion du visiteur sur leur pays et sur eux-mêmes. Mais l'Argentine est un pays immense, — sa superficie est de 2 950 520 kilomètres carrés, — presque désert, avec une capitale hydrocéphale ; il faudra peupler ces territoires ; l'élément argentin étant médiocre comme nombre, ce seront les étrangers, par leur apport continu et rapide, qui donneront au pays son caractère et sa mentalité définitive. Le fond espagnol, très compact, se modifiera peu à peu, au contact des nou-

veaux venus ; la colonie française, trop désagrégée, malgré son importance intellectuelle, jouera un rôle secondaire dans le mouvement de la population et notre langue qui n'est pas, comme on le croit, parlée par toute la nation, peut même perdre de son importance si nous n'y prenons garde ; dans les écoles primaires, sans que nous ayons élevé la moindre protestation, on a supprimé son enseignement obligatoire. Les Italiens, fort nombreux, vivent de leur vie propre. Quant aux Allemands, qui occupent une place considérable, facilement assimilables dans l'Amérique du Nord, ils ont malgré leur grand désir de plaire, de grandes difficultés à se mélanger à une race latine. Les Basques, qui vont dans le pays pour faire fortune et qui y réussissent, rentrent volontiers dans leur pays. Les Levantins, colporteurs pour la plupart, ne seront jamais assez nombreux, malgré leur constante émigration, pour avoir une influence prépondérante. C'est, je crois, du continent asiatique, que viendra l'invasion de l'Amérique ; l'Argentine, qui n'a pas, comme le Brésil, été contaminée par le noir, n'a pas, comme celui-ci et le Pérou, de traité avec les Asiatiques ; pour donner à ces immenses espaces leur valeur complète, il faut des bras, et ces bras ne peuvent venir que du grand réservoir de l'Asie orientale. La percée du tunnel des Andes et de l'isthme de Panama faciliteront les relations entre les deux continents. Nous sommes donc à une période de transformation ; qu'en résultera-t-il ? Je ne sais ce qu'il restera des éléments actuels, mais je ne doute pas qu'il y ait ici dans l'avenir place pour un grand peuple. Jadis, des civilisations, aussi bien armées que la nôtre, ont disparu ou se sont transformées au contact d'éléments plus nombreux ou plus vivaces ; ce sont des étapes trop souvent oubliées de l'histoire de la civilisation humaine.

# XVII[e] CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES[1]

(Buenos-Aires.)

Le Congrès des Américanistes a eu des débuts modestes en 1875 à Nancy, où il fut présidé par le baron de Dumast, avec M. Alfred Rambaud comme secrétaire général; depuis lors il s'est réuni à Luxembourg (1877), à Bruxelles (1879), à Madrid (1881), à Copenhague (1883), à Turin (1886) (le compte rendu n'en a jamais été publié), à Berlin (1888), à Paris (1890) sous la présidence de M. de Quatrefages, à Huelva (1892) à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, à Stockholm (1894), à Mexico (1895), à Paris (1900) sous la présidence du D[r] Hamy, à New-York (1902), à Stuttgart (1904), à Québec (1906) et à Vienne (1908). A cette dernière réunion, il fut décidé que le prochain Congrès, à cause des fêtes commémoratives du Centenaire de l'Indépendance des deux républiques, Argentine et Mexicaine, se réunirait à Buenos-Aires du 16 au 20 mai et à Mexico en septembre 1910. MM. Francisco P. Moreno, le D[r] Juan B. Ambrosetti et le D[r] Lehmann-Nitsche, dont les pouvoirs furent confirmés par décret du 8 juillet 1909, furent chargés d'organiser la session de Buenos-Aires.

Le président du Congrès a été le D[r] José Nicolao Matienzo, doyen de la Faculté de Philosophie et des Lettres de l'Université de Buenos-Aires, et le secrétaire général, le

1. Extrait du *Journal des Savants*, septembre 1910, pp. 415 [illegible].

Dr Lehmann-Nitsche, chef de la Section anthropologique du Musée de La Plata; parmi les vice-présidents figuraient M. le Dr Ambrosetti et le Dr Samuel A. Lafone Quevedo, directeur du Musée de La Plata.

Tous les pays étaient représentés, en particulier les contrées de l'Amérique du Sud : l'Allemagne, par le Dr Seler; la Russie, par M. Vasiliev, de l'Université de Youriev; le Chili, par le Dr Max Uhle; l'Italie, par le Dr Mochi; les États-Unis, par M. Bailey Willis, M. Ales Hrdlicka et le Dr Currier; l'Autriche, par M. Franz Heger et par M. Frič; la France n'avait qu'un délégué, celui qui écrit ces lignes, nommé Président d'honneur, représentant à la fois le Ministère de l'Instruction publique, la Société de Géographie et la Société des Américanistes de Paris.

Près de soixante communications attestent l'activité des membres du Congrès : elles embrassent tout le domaine de la science américaniste, archéologie, linguistique, mais plus particulièrement l'anthropologie et l'ethnographie. Les fêtes très brillantes du Centenaire coïncidaient avec la réunion du Congrès dont les travaux n'ont pas été interrompus un seul jour, et même ont dû être prolongés de plusieurs jours à cause de l'abondance des sujets traités.

Parmi ces soixante communications, nous citerons notamment les suivantes : Samuel A. Lafone Quevedo : *The Calchaqui wooden pipes and their probable use : Blow-Tubes for cupping or Blow-Pipes for shooting poisoned arrows*; je partage l'opinion du Dr Lafone Quevedo que ces tubes étaient des sarbacanes destinées à lancer les épines empoisonnées en usage chez les indigènes de la plaine de Tucuman. — Carlos Marelli (La Plata) : *Craneologia de los antiguos Patagones enterrados en el Valle del Rio Negro*, d'après la collection de 200 crânes réunis au Musée de La Plata par le Dr Francisco P. Moreno. — Samuel A. Lafone Quevedo : *Las lenguas de tipo Guaicurú y Chiquito comparadas*; ces deux familles ethniques, géographiquement parlant, voisines, ont un élément linguistique commun. — Rodolfo Lenz (Santiago, Chili) : *Los elementos indios del Castellano de Chile*;

des 2 100 mots chiliens de provenance indigène, 1 350, c'est-à-dire 66 pour 100, sont d'origine mapuche (araucan), environ 500 d'origine quichua et le reste, environ 250, dérivés d'autres langues indiennes ou d'origine douteuse. — F. C. Mayntzhusen (Haut-Parana) : *Mitteilungen aus dem Gebiete der Guayaki*. — Juan A. Dominguez et Eugène Autran (Buenos-Aires) : *Archivos inéditos de Aimé Bonpland existentes en el Instituto de Botanica y Farmacologia de la Universidad en la Facultad de Medicina* ; j'ai dressé un inventaire sommaire de ces papiers que j'ai communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Robert Lehmann-Nitsche : *El grupo Tshon de los paises magellanicos* ; sous ce nom de Tshou, l'auteur propose de réunir les différents dialectes parlés en Patagonie et à la Terre de Feu : les principales tribus qui composent ce groupe sont les Aonukuntk de la Patagonie orientale, mieux connus sous le nom de Tehuelche, et dont la langue est bien connue par la réédition des œuvres linguistiques (*Vocabulario y Rudimentos de la Gramatica del Idioma Tsoneca*, et *Gramatica*) de Theophilus F. Schmid, missionnaire de la South American Missionary Society, et les Fahnush, de la Cordillère australe, aujourd'hui disparus ; la section fuégienne du groupe Tshou est représentée avant tout par les Shilkn'am du nord et par les Manekenkn aujourd'hui éteints du sud-est de l'île. — Tomas Guevara (Temuco, Chili) : *Folklore araucano (proverbios y refranes)* ; *Los sacrificadores prehispanos en Chile*, étude sur les pierres avec cavités qui existent au Chili. — Aurelio Oyarzún (Santiago, Chili) : *Contribucion al estudio de la influencia de la civilizacion peruana sobre los aborigenes de Chile* ; la civilisation préhispanique du Chili dérive du Pérou et les Araucans d'aujourd'hui conservent encore par survivance les restes de cette civilisation. *Los petroglifos del Llaima*, dans la province de Cautin, en collaboration avec D. Tomas Guevara : *El tabaco y las pipas prehispanas en Chile*. — Estanislao S. Zeballos (Buenos Aires) : *Notas sobre el derecho publico y privado de los Araucanos de la Pampa*, on désigne communément sous le nom de Pampa

Argentine le vaste territoire compris entre les provinces de Buenos-Aires, San Fe et Cordoba, à l'est, San Luis et Mendoza au nord, la Cordillère des Andes à l'ouest et le Rio Negro au sud. — Aldobrandino Mochi (Florence) : *Crani e scheletri di indigeni del Chaco* conservés au Musée national d'anthropologie de Florence. — Luis Maria Torres (Buenos-Aires) : *Arqueologia y antropologia de los primitivos habitantes del Delta del Paraná*. — Franz Kühn (Buenos-Aires) : *El petroglifo del Peñón (Antofagasta de la Sierra)*. — Florentino Ameghino (Buenos-Aires-La Plata) : *La industria litica del Homo pampaeus, procedente de la región litoral de Mar del Plata à Necochea*. — Hermann von Ihering (São Paulo) : *A ethnographia do Brazil meridional*. — Bailey Willis (Washington) : *Verwandlungen in dem geographischen Milieu wachrend des Quaternaers*. — Ales Hrdlicka (Washington) : *Artificial deformations of the human skull with especial reference to America*.

Notre compatriote, M. le comte de Charencey, absent malheureusement, communique une note *De la formation des voix verbales en Tzotzil*. On sait que cet idiome, qui fait partie de la famille Maya-Quiché, appartient au groupe oriental de cette famille, ainsi que le Maya et le Huastèque. Il se rapproche spécialement du Tzendolc, dont il ne constitue, pour ainsi dire, qu'un dialecte et est exempt de ces mexicanismes que l'on retrouve dans le Quiché et surtout le Mam du Goconusco. Son système de conjugaison est fondé sur les mêmes principes que ceux des dialectes congénères et, d'ailleurs, d'un grand nombre de parlers du Nouveau Monde. C'est-à-dire qu'il admet une distinction très tranchée entre le traitement du verbe transitif et celui de l'intransitif, et marquée spécialement par l'emploi de pronoms différents, possessifs pour le premier, strictement personnels pour le second. Somme toute, par sa manière de former le verbe, le Tzotzil semble avoir conservé plus de traces d'archaïsmes que le Maya et nous rappelle davantage les langues du groupe occidental (Quiché, Pokame, Cakgi, etc.).

M. Herman ten Kate (Genthod, Genève) a envoyé une

note *Sur quelques peintres ethnographes dans l'Amérique du Sud*, au XIX[e] siècle, commençant par Alexandre de Humboldt et se terminant par Guido Boggiani ; nous ne citerons que l'œuvre, très disparate, de deux hommes, l'un suisse, l'autre *hijo del país* qui doit intéresser plus particulièrement les Argentins : Adolf Methfessel et le D[r] Julio Fernández Villanueva. « Le premier, mort tout récemment, passa près de trente ans au pays de La Plata » ; la valeur de ses œuvres réside surtout dans ses paysages : « Il y en a qui, pour la connaissance de la région calchaquie ou diaguita, où Methfessel exécuta des fouilles fructueuses, ont grand intérêt. » Le D[r] Villanueva trouva la mort en 1890 en soignant des blessés à Buenos-Aires ; parmi ses tableaux, on cite le *Retour d'un Malon*.

M. Eduard Seler (Berlin) a lu un mémoire *Sur les peintures de vases péruviens*. Dernièrement a surgi des cimetières des côtes péruviennes une foule de vases de l'art le plus grossier comme le plus fin ; l'impression donnée par des collections de moindre importance est confirmée. Toutefois, dans leur ensemble, ces vases présentent un type uniforme qui est dans un style fort différent de celui des vases provenant des Hautes-Terres et de Tiahuanaco. Pour Pachacamac, Uhle a déjà indiqué le passage éphémère du style de Tiahuanaco ; si le même fait s'applique aux fouilles septentrionales ou si le type des vases finement peints de Chimu correspond à celui de Ica et Nasca, il faudra le vérifier par des recherches nouvelles. Sur ces vases, des peintures d'un art naturaliste représentant des plantes, des individus, des scènes de la vie humaine alternent avec celles qui figurent des animaux mythiques et des démons ; malheureusement on ne possède que de vagues notions sur la représentation des mythes des anciens habitants des côtes du Pérou ; actuellement on doit se borner à établir la différence entre les types, comme Baessler l'a fait pour la collection qu'il a acquise.

M. Pedro P. Canales (Tacna) a étudié *Les cimetières indigènes de la côte du Pacifique*, objet de la vénération et du

respect des races qui habitaient le territoire péruvien avant la fondation du royaume des Incas : les Chinchas, les Aimaras et les Huancas; les cimetières les plus importants sont dans Taena, Arica, dans les vallées intérieures de ce port : Azapa, Socoroma, etc., dans Pisagua, Punta Pichalo, Jaradas et Morro de Sama.

M. Max Schmidt (Berlin) traite des vieux tissus péruviens : « Dans la séance de janvier de la Société d'anthropologie de Berlin, dit-il, j'avais présenté les résultats les plus importants de mes études sur les tissus de Pachacamac de la riche collection devenue propriété du Musée royal d'ethnographie par une fondation généreuse de M. von den Zypen, mort malheureusement trop tôt. »

Dans ses recherches sur les *Relations préhistoriques entre le Pérou et l'Argentine*, le Dr Max Uhle, directeur du Musée de Lima, propose une répartition des civilisations calchaquies en trois périodes, celle des vases draconiens d'Andalgalà, les types de la civilisation propre calchaquie la plus ancienne comme à Santa-Maria, Amaicha, etc., et le type contemporain des Incas, visible dans les fouilles d'Ambrosetti à La Paya. Il est nécessaire d'étudier ces périodes dans l'Argentine. Il y a des traces considérables d'importation d'objets et d'autres influences de la période de Tiahuanaco dans le nord de l'Argentine, qui portent Uhle à croire que le style ancien de Santa-Maria, quoique n'ayant pas de relation directe avec le Pérou, ne s'est pas formé sans influences péruviennes. Une période incaïque existe dans l'Argentine.

Dans un autre mémoire, le Dr Uhle étudie *Les origines des Incas* qui, ainsi que leur organisation, sont restées fort obscures jusqu'à l'époque moderne. Voici quel a été le développement historique de Cuzco : au commencement la vallée était sujette des Aimaras. Les gens de langue quichua se rendirent depuis indépendants. Suit la période des Sinchis, représentés dans la tradition par les Incas de Sinchi Roca ou Capac Yupanqui. Le premier véritable Inca fut Inca Roca. La période des Sinchis, comme chefs de peu d'importance, correspond à la tradition de Montesinos sur

une période de dépravation politique, intermédiaire dans le Cuzco et aux faits archéologiques. La civilisation des Incas, dans toute sa forme contraire à celle de Tiahuanaco, découle peu à peu d'origines insignifiantes, comme le prouve l'archéologie.

M. Juan B. Ambrosetti (Buenos-Aires) donne les résultats des explorations archéologiques qu'il a faites pour la Faculté de philosophie et des lettres dans la ville préhistorique El Pukara de Tilcara, située dans la quebrada de Humahuaca, province de Jujuy, qui paraît représenter dans cette région la limite septentrionale des types de la culture du Sud.

M. Salvador Debenedetti (Buenos-Aires) a exploré les trois cimetières préhistoriques de « La Isla », de Tilcara, province de Jujuy, et il en tire comme conclusions que « La Isla » fut à l'époque précolombienne un lieu destiné exclusivement aux inhumations; que « La Isla » marque l'extrême sud d'une civilisation, indépendante jusqu'à présent de ses voisines, la calchaquie et la atacameña; que la découverte de « La Isla » montre la limite à laquelle sont parvenus les Calchaquies, Acatameños, Quichuas et Chaqueños.

M. Carlos Bruch, chargé d'une mission par le Musée de la Plata, a visité en 1906 et 1908 les sites anciens de Tafi, Quilmes, dans la vallée de Santa-Maria, et entre autres ceux de Famabalasto, Hualfin et Fuerte del Pucara, et étudie les constructions anciennes de la vallée calchaquie.

M. José Toribio Medina, le bibliographe bien connu de Santiago du Chili, n'a pas fait moins de trois communications : 1° Sur l'introduction de l'imprimerie en Amérique; 2° Sur la découverte supposée du Chili par les Frisons au XI^e siècle; 3° Sur les monnaies employées par les Indiens d'Amérique à l'époque de la découverte, suivant les documents anciens et les chroniques espagnoles.

M. Antoine Larrouy, prêtre français, établi depuis longtemps à Buenos Aires, a donné des renseignements nouveaux sur la famille d'Antonio de Leon Pinelo dans le Rio de la Plata. Diego Lopez de Lisbonne et Caterina da Espe-

ranza étaient Portugais, juifs et catholiques; mariés en 1587, ils eurent trois fils: Juan Rodriguez de Léon, prédicateur en Espagne et au Mexique; Diego, jurisconsulte et recteur de l'Université de Lima, et enfin Antonio de Léon, « historien, bibliographe, jurisconsulte, poète, archéologue, économiste, critique, l'écrivain le plus laborieux de l'Amérique espagnole, et celui qui, suivant Mitre, a le plus travaillé pour l'histoire de cette partie du monde ». López était négociant et il se rendit en 1594 au Rio de la Plata, voyageant entre Potosi, Buenos-Aires et le Brésil; Antonio de Léon était à Buenos-Aires en août 1621.

# PAPIERS INÉDITS DU NATURALISTE AIMÉ BONPLAND

## CONSERVÉS A BUENOS-AIRES[1]

### I

Lors du récent voyage que j'ai fait à Buenos-Aires, comme délégué du gouvernement français au Congrès international des Américanistes, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir examiner les papiers restés inédits du célèbre naturaliste Aimé Bonpland et conservés dans le pays qui fut pour lui une seconde patrie. Le compagnon d'Alexandre de Humboldt ne jouit pas chez nous de la légitime réputation que ses voyages et ses recherches lui ont value dans d'autres pays; l'Allemagne, par exemple, ou les républiques sud-américaines au milieu desquelles il a passé la plus grande partie de sa vie et ou il est mort. Il y a quatre ans, notre regretté confrère, le Dr Hamy, a consacré a Bonpland un livre[2], témoignage du labeur consciencieux du savant professeur au Muséum d'Histoire naturelle, livre qui aurait été définitif si les papiers du botaniste rochellois conserves en Amerique, dont notre auteur n'a pas ignore l'existence, avaient pu lui être communiqués. Il n'y a pas eu mauvaise volonté de la part des Argentins, comme Hamy a semble le

1. Extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1910, p. [illegible].

2. *Aimé Bonpland, naturaliste explorateur de l'Amérique du Sud. Sa vie, son œuvre, sa correspondance, avec un choix de pièces relatives à sa biographie, un portrait et une carte*, par le Dr E. T. Hamy (Librairie orientale et américaine E. Guilmoto, Paris, s. d. [1906], in-8, pp. xvi-[illegible]).

croire (cf. *Aimé Bonpland*, p. XCIV, note), mais impossibilité matérielle de lui envoyer l'amas considérable de documents laissés par Bonpland. Aussi bien, voici l'historique de ces papiers.

Aimé-Jacques-Alexandre Goujaud Bonpland est né le 28 août 1773 à La Rochelle et il est mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 11 mars 1858, à Restauracion ; il fut inhumé à Paso de los Libres. Sa mort fut connue en Europe en juillet, et la nouvelle en fut communiquée à l'Académie des Sciences par Humboldt. Suivant le conseil de ce dernier, les professeurs du Muséum d'Histoire naturelle, sur l'avis de l'Académie, réclamèrent les papiers et les collections de Bonpland qui furent remis au comte de Brossard, consul de France à l'Assomption, par l'intermédiaire duquel ils sont parvenus à Paris et sont entrés dans les archives et les collections du Jardin des Plantes. Toutefois, tous les documents n'avaient pas été remis à notre agent par la famille de Bonpland, ou plutôt par le curé Gay, qui fut sans doute l'intermédiaire dans cette affaire.

Bonpland ne paraît pas avoir été jamais marié légalement au point de vue français, mais il eut deux unions ; de la première avec une compatriote, il eut une fille, Emma, dont une lettre fort touchante adressée à son père se trouve parmi les papiers que j'ai examinés ; de sa seconde union contractée en Amérique, Bonpland eut une fille, Carmen, née en 1843, et deux fils, Amado, né en 1845, et Anastasio, né en 1847 ; Amado, chef de la famille, eut lui-même quatre enfants : Sofia, Benjamin, Georgina et Pompeyo.

En 1905, M. Juan A. Dominguez, directeur du Musée de Pharmacologie de la Faculté des Sciences médicales, apprit par le Dr Schweizer, qu'un élève nommé Bonpland se trouvait à la Faculté ; ce dernier était en effet Pompeyo, aujourd'hui docteur en médecine, qui annonça qu'il descendait du grand naturaliste, que sa famille résidait dans la province de Corrientes, dans le domaine créé par son ancêtre dont il restait un grand nombre de lettres et de manuscrits ; il pro-

mit en outre d'obtenir de ses parents que ces documents fussent mis à la disposition de la Faculté. En effet, quelques mois plus tard, Amado Bonpland, le père du jeune élève, lui-même fils du botaniste, se présentait au Musée avec une malle pleine de documents qu'il laissait pour être étudiés et publiés dans l'Argentine, au mieux du jugement de M. Dominguez.

Ce don ne resta pas ignoré : le périodique bien connu de Buenos Aires, *Caras y Caretas*, publiait dans son numéro du 30 septembre 1905 un article du Dr Eduardo L. Holmberg qui avait déjà consacré quelques lignes aux manuscrits de Bonpland dans son *Viaje á Misiones*, avec des portraits de Bonpland, de ses enfants, de Humboldt, le facsimilé d'une lettre de Humboldt et d'un mot de Bonpland à ce dernier, un dessin de l'urne renfermant les restes du voyageur, etc.

D'autre part, le *Courrier de la Plata le Français* imprime à Buenos Aires, donnait dans son numéro du lundi 9 octobre 1905, un article de M. Eugène Autran intitulé : *Importante trouvaille. — Manuscrits de Bonpland. — Correspondance inédite de Humboldt*, avec des photographies et le facsimilé d'une lettre de Bonpland à Humboldt.

Le Dr Hamy, heureusement, a eu communication de ces deux articles qui lui ont appris ce qu'il a connu de la correspondance inédite de Bonpland.

Depuis cette époque, M. Dominguez a confié à M. Autran le soin de classer et de copier, en vue de la future publication, les papiers de Bonpland rédigés, pour la majeure partie, en français. M. Eugène Autran, qui est Suisse de Genève, et non Français, comme le croyait Hamy, est un botaniste distingué, jadis attaché à l'Herbier Boissier, aujourd'hui attaché au Musée de Pharmacologie de Buenos Aires. Avec beaucoup de dévouement, M. Autran a accompli sa tâche, et l'on pourra prochainement commencer la publication de la correspondance et des manuscrits inédits de Bonpland. Le contenu de la caisse remise par Amado Bonpland a été gardé à Buenos Aires, sauf quelques

papiers de famille, d'un caractère très personnel, qui ont été renvoyés à Corrientes.

Dès mon arrivée à Buenos Aires, mon attention avait été attirée par le titre d'une communication que devait faire M. Dominguez au Congrès des Américanistes sous le titre de : *Archivos inéditos de Aimé Bonpland existentes en el Instituto de Botánica y Farmacología de la Universidad en la Facultad de Medicina*. M. Dominguez et M. Autran entrèrent en relations avec moi et, avec la plus parfaite courtoisie, m'offrirent de me communiquer tous les papiers de Bonpland conservés au Musée pharmacologique. Naturellement, j'acceptai avec empressement, et j'apporte aujourd'hui l'inventaire sommaire des papiers fait pendant le trop peu d'heures que j'ai pu consacrer à ce travail durant mon séjour à Buenos Aires; il est incomplet, mais tel qu'il est, il suffira à donner une idée de l'importance des documents laissés par le compagnon de voyage et le collaborateur d'Alexandre de Humboldt.

## II

1° Vingt-huit lettres autographes signées d'Alexandre de Humboldt à Bonpland :

1. — 1er de Turin 15 Germinal an 13 à Monsieur Aimé Bonpland, Faub. St-Germain Rue des Fossés M. le Prince N° 63, Paris.
2. — L. a. s., s. d., ce jeudi, 6 pages in-8.
3. — L. a. s., s. d., lundi, 2 p. in-8.
4. — L. a. s., s. d., 4 p. in-4.
5. — L. a. s., s. d., 1 p. 1/2 in-8.

Voici la copie de cette dernière lettre :

« J'ai porté, mon cher ami, la boîte à M. Visconti. Il est trop occupé pour avoir pu la retirer. Je vais voir si cela peut se faire mercredi. Nous avons donné des Filices à l'impression. Voici le premier arrangement de Scholl avec

toi et moi qui me paraît très équitable. On payera d'abord l'impression et le papier et puis mon bon cher tu aura [*sic*] a ta disposition d'abord les 50 exempl. (dont je désire 50 exempl. pour M. Kunth et moi) et puis ce qui reste sur les 240. Mes 8000 de planches feront 20 à 30 ex. seulement. Je t'embrasse, mon bon ami, et je désire que tu veuilles approuver le projet de Scholl. Je te prie de me renvoyer la lettre.

HUMBOLDT.

A [*sic*] tu eu le billet du Salon ?

6. — L. a. s., s. d., 7 p. in-4. — Mon tres cher Bonpland....

7. — Note a. s., s. d.

8. — A Naples, ce 1er août, adressée à Monsieur Bonpland Naturaliste et voyageur Faubg. St.-Germain Rue des Postes N. 5.

9. — Berlin, 21 décembre 1805.

10. — Berlin, 4 janvier 1805.

11. — Berlin, 8 mars 1806.

12. — Berlin, 17 mai 1806.

13. — Berlin, 27 mai 1806.

14. — Berlin, 27 juin 1806.

15. — Berlin, 1er août 1806.

16. — Berlin, 4 août 1806.

17. — Berlin, 14 septembre 1806.

18. — Berlin, 3 octobre 1806.

19. — Berlin, 11 octobre 1806.

20. — Berlin, 26 décembre 1806.

21. — Berlin, 30 decembre 1806.

22. — Berlin, 7 mars 1807.

Les Français sont alors dans la capitale de la Prusse, et leur présence n'est signalée que par la phrase de la fin de la lettre : « Tous nos vainqueurs ont la.... »

23. — 7 decembre 1814.

24. — Paris, 25 novembre 1831.

25. — Paris, 20 juillet 1831.

Publiée en facsimilé et imprimée également par M. Autran dans le *Courrier de la Plata le Français,* Lundi 2 octobre 1905 ; reproduite par le Dr Hamy, *Aimé Bonpland,* pp. 230-231.

26. — Paris, 14 septembre 1835.

27. — A Paris, Rue des Petits Augustins, n. 3, 1843, Mon cher et excellent ami.....

Bonpland a mis la note : reçue à Montevideo en 7bre 1849. — Répondu de Montevideo le 16 7bre 1849.

28 et dernière. — De Sans Souci, ce 4 oct. 1853, Mon cher et meilleur ami....

Publiée en facsimilé réduit dans *Caras y Caretas*, Buenos Aires, 30 sept. 1905, avec une traduction espagnole ; publiée en français par le Dr Hamy, *Aimé Bonpland,* p. 234.

Toutes ces lettres ont été copiées par M. Eugène Autran en vue de l'impression.

2° Le dossier renferme la copie d'une lettre adressée par Alexandre de Humboldt dont l'original doit se trouver dans les Archives du Muséum, à Paris, et que le Dr Hamy ne paraît pas avoir utilisé, soit dans les *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt,* soit dans *Aimé Bonpland* ; est-elle perdue ou égarée ? Dans tous les cas, comme elle est importante, en voici la copie :

Lettre adressée à MM. les Professeurs-Administrateurs du Muséum d'Histoire naturelle.

Messieurs et très-illustres confrères

La caisse que j'ai l'honneur de vous adresser et de recommander à votre bienveillante sollicitude renferme tous les manuscrits originaux relatifs à la botanique descriptive et à la géographie des plantes, tracés presque jour par jour, sur les lieux, pendant le voyage que j'ai fait conjointement avec mon excellent ami, M. Aimé Bonpland, pendant les années 1799 à 1804 : quoiqu'une partie de ces

manuscrits, qui ont servi de base aux *Nova Genera et Spec. Plantarum*, rédigés avec un admirable soin, après le départ de M. Bonpland, par Mr. Kunth[1], soit de ma main, je dois regarder le tout comme la propriété de Monsieur Bonpland. Près d'un quart des plantes décrites a été collecté de ma main, quelquefois dans des circonstances bien pénibles : près de quatre cents dessins avaient été faits par moi au crayon et à la plume sur les lieux mêmes, mais le principal, je dois dire le véritable mérite des travaux botaniques faits pendant le cours de l'expédition, n'appartient pas à moi, mais au zèle courageux de M. Bonpland. — Les manuscrits que mon ami avait eu la générosité de me confier, au moment de son départ, pour faciliter nos publications, sont restés entre les mains de M. Kunth jusqu'à sa mort si précoce. C'est à M. Bonpland à disposer de nos manuscrits restés en Europe ; mais, je suis sûr que je remplis ses instructions en appelant à la constante amitié dont vous m'avez honoré, Messieurs, et en vous demandant la grâce de conserver le dépôt que je vous adresse aujourd'hui dans le trésor scientifique des manuscrits du Jardin des Plantes. L'année même de mon retour en Europe, j'ai osé vous offrir les doubles de mes collections en herbiers. C'est à la bienveillance de vos illustres prédécesseurs que je dois le décret impérial qui, alors, a constaté ce faible don, témoignage de ma vive et constante reconnaissance pour votre noble patrie. Le décret a été publié dans le *Moniteur officiel*. Il serait glorieux pour le nom de Mr. Bonpland et pour le mien que le dépôt des manuscrits du Voyage aux régions équinoxiales puisse rester au Muséum d'Histoire naturelle, dans le Jardin des Plantes, auquel se rattachent mes plus doux souvenirs.

Daignez agréer, Messieurs et très honorés Confrères,

1 Charles-Sigismond Kunth, né le 14 juin 1788, à Leipzig ; † 22 mars 1850. — Il s'agit du grand ouvrage : *Nova genera et species plantarum quas in peregrinatione ad plagam aequinoctialem orbis novi collegerunt* A. *Bonpland et* A. *de Humboldt*, 1815-1825, 7 vol. in-4.

l'hommage du respectueux dévouement d'un vieillard laborieux, quoique plus qu'octogénaire.

A Sans-Souci, le 12 juillet 1851

Alexandre de Humboldt
de l'Institut de France.

Cette lettre est accompagnée de la singulière note que voici :

Vaut mieux tard que Jamais.

---

« Note : Mr. le Baron de Humbold [*sic*] n'a pas toujours rendu la même justice à mon vieux et excellent ami et compatriote M. Aimé Bonpland ; Mr. Alexandre de Humbold a eu le grand talent — en outre des nombreux mérites qu'il s'est acquis par des connaissances profondes et variées — *d'exploiter presque à son seul profit,* et de vivre scientifiquement « *cinquante une années* » sur le Voyage aux Régions Equinoxiales, fait collectivement avec notre compatriote, si modeste et si bon enfant, qu'il ne lui est pas venu une seule fois l'idée de réclamer auprès de M. le Baron, en faveur d'une ingratitude aussi flagrante.

« Je puis ajouter au sincère attachement, à la tendre amitié, auxquels rend un témoignage aussi public que tardif la lettre de Mr. de Humbold, adressée à Messieurs les Professeurs du Muséum d'Histoire naturelle — 12 juillet 1851 — combien ses sentiments se sont modifiés à l'égard de son ami, par l'anecdote suivante :

« Je fis un voyage de Buenos-Ayres en France, en l'an 1819. J'étais porteur de lettres de Mr. Bonpland — qui habitait Buenos-Ayres déjà depuis près de deux ans — pour son ami Mr. de Humbold ; ces lettres étaient accompagnées d'une procuration générale ; je me présentai peu de jours après mon arrivée à Paris, à Mr. de Humbold, en ma qualité d'ami de Mr. A. Bonpland, et son fondé de pouvoirs ; Mr. le Baron ne me reçut pas, quoiqu'étant chez lui : à ma

seconde visite, le valet de chambre me dit de laisser ma carte, avec ma demeure, et que Mr. le Baron aurait l'honneur de me voir. Je crus, malgré ce désappointement complet, auquel j'étais bien éloigné de m'attendre, je crus, dis-je, devoir me présenter chez Mr. le Baron une troisième et dernière fois, sans avoir été plus heureux. Cette circonstance remarquable, je pense, et une foule d'autres dont je suis bien instruit me permettent de m'étonner de cette recrudescence de tendresse de la part de M. le Baron Alexandre de Humbold. — Bonpland en sera moins étonné que moi, attendu que depuis de longues années il m'avait prédit ce qui arrive aujourd'hui. »

M. Autran est porté à attribuer avec vraisemblance cette note à M. Roguin. Le négociant Roguin, de la maison Roguin et Meyer, « a donné et laissé mille preuves de son attachement » à Bonpland. Voir la lettre de ce dernier datée de Buenos Ayres, le 20 mai 1819 et publiée par Hamy, *Aimé Bonpland*, pp. 78-79.

3° Brouillons de trois lettres de Bonpland :

1. — Lettre de Buenos Ayres, le 12 juillet 1832, à Humboldt. — Envoi du duplicata de sa procuration et un double de son certificat d'inscription par M. Roger ; cette lettre doit être portée par le *Nisus*, brick de guerre français. — Publiée par le Dr Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 87.

2. — Lettre de Buenos Ayres, 14 juillet 1832, 2 p. in-4.

3. — Lettre de Corrientes, le 28 mars 1838, 2 p. in-folio. — Adressée à Humboldt. — Publiée par le Dr Hamy, *l. c.*, p. 126.

4° Lettre autographe signée de A. P. de Candolle[1], Genève, 28 décembre 1840, adressée à Bonpland.

Brouillon de la lettre de Bonpland à Candolle, Monte-

1 Auguste-Pyrame de Candolle, né à Genève le 4 février 1778, † dans cette ville le 9 sept. 1841

video, 18 mai 1840. 4 p. in-folio ; cette dernière lettre publiée par le Dr Hamy, *l. c.*, p. 135.

5° Trois brouillons de lettres de Bonpland à de Mirbel[1], membre de l'Académie des Sciences.

1. — Buenos Ayres, le 25 janvier 1837, 6 p. in-fol., autogr.

2. — Pazo de Santa Ana (Côte occidentale de l'Uruguay), 16 février 1840, 3 p. in-4, autogr.

« J'ose recommander à votre bienveillance le porteur de cette lettre qui sera Monsieur Joacquin Gonzales da Silva Brésilien. Ce jeune homme est le fils de Monsieur Bentos Gonzales président de la république Rio Grandense. Je dois au Président de cette république naissante beaucoup de reconnoissance et lui-même est digne de la plus haute estime par les procédés pleins de libéralité qu'il observe avec une constance religieuse. »

3. — Montevideo, 16 7bre 1849.

6° Trois lettres a. s. en anglais de W. J. Hooker[2] :

1. — Glasgow University, May 25, 1835, 3 p. in-4 ; adressée : Monsieur Aimé Bonpland, &c. &c. Buenos Ayres, with a book, by favor of John Anderson Esq.

My dear Sir

I scarcely know whether you will recollect the name of the person who subscribes this letter. He had the honour of being introduced to you at Paris just 20 years ago. — You soon after that embarked for South America.....

2. — Royal Botanic Gardens of Kew, Feb. 25, 1842, 3 p. in-8 ; adressée : Monsieur de Bonpland, &c. &c.

1. Charles-François Brisseau de Mirbel, né à Paris le 27 mars 1776 ; † le 12 sept. 1854, à Champerret, près Paris ; professeur de culture au Jardin des Plantes.

2. Sir William Jackson Hooker, né à Norwich le 6 juillet 1785, mort à Kew le 12 août 1865, Regius professor de botanique à Glasgow, 1820, directeur des Jardins de Kew en 1841, à la place de W. T. Aiton.

Buenos Ayres, en Corrientes
aux soins de M. Barclay, Botaniste anglais.

My dear Sir

You will kindly recollect my name perhaps. For it is now 28 years since I had the great pleasure of being introduced to you in Paris by your illustrious fellow, Humboldt. Since that I have been Regius Professor of Botany in the University of Glasgow for 20 years, & now I am recently appointed Director of the Royal Botanic Gardens of Kew....

[Pour demander à Bonpland de faciliter au botaniste Barclay ses recherches.]

3. — Royal Gardens Kew, Dec. 1, 1849. 3 p. in-fol., papier bleu.

My dear Sir,

Capt. Gore, H. B. M. Chargé d'Affaires at Monte Video, has done me the honor to send me a communication through Lord Palmerston, our Chief Secretary of the Foreign Office, to the effect that you have generously offered to transmit to the Royal Gardens of Kew duplicates of rare specimens of Plants etc.

Except what Mr. Tweedie has sent us from Buenos Ayres, *we* know nothing of the vegetation of the regions you have visited and therefore all that you thought worth collecting will be sure to be valuable to us: & you need make no particular selection. I had hopes at one time of receiving plants from a man of the name of Barclay, but he preferred brandy to fulfilling his duties, & we got *nothing* from him.

I often reflect on the pleasant interview I had with you at Paris, when our mutual friend Humboldt introduced me to your personal acquaintance ....

4. — Traduction portugaise de cette lettre.

5° Lettre autog. signée d'Alex. Eyries, correspondant du Muséum, Havre 20 février 1853, adressée à Bonpland, à Buenos Ayres.

Minute de la réponse de Bonpland, Corrientes, 28 mars 1838, à une lettre d'Eyriès du 28 juillet 1837.

8° Cinq lettres autographes signées de Delile :

1. — Montpellier, 22 mars 1826..... Mon bon ami... A Monsieur Bonpland, Correspondant de l'Institut de France, 4 pages in-4.

2. — Montpellier, 10 février 1833, Mon cher Bonpland, l. a. s. D., 4 p. in-4.

3. — Montpellier, 25 février 1834, 4 p. in-4.

4. — Montpellier, 29 septembre 1848, 3 p. in-4, l. a. s. A. R. Delile.... Mon très bon ami, mon très cher aimé Bonpland.... A Monsieur Aimé Bonpland savant voyageur français à Corrientes. — [Rép. 16 juin 1849.]

5. — Montpellier, 4 novembre 1848, 7 p. 1/2 in-4. — [Rép. 16 juin 1849.]

Cf. Hamy, *l. c.*, p. 149.

Toutes ces lettres de Delile sont fort intéressantes.

9° Lettres de Bonpland à Demersay et de Demersay à Bonpland.

10° Dossier Bonpland et François Delessert, de l'Académie des Sciences.

11° Dossier Bonpland et Palacio Zea.

12° Dossier Bonpland et Paros.

13° Lettre a. s. de Sir Joseph Banks[1], 3 p. in-4.

Soho Square, London
April 7, 1810.

Sir,

I have been obliged to wait till the present time, before I could return my thanks to you for the magnificent &

1. Sir Joseph Banks, Président de la Société royale de Londres, né dans cette ville le 13 déc. 1743 ; † 19 mai 1820.

acceptable present you have made to me. Your beautiful volumes came safe...

Monsieur Bonpland, 71, rue de la Vieille Estrapade [Envoyé à la Malmaison, Nanterre].

14° Pièces relatives à l'entrée de Bonpland dans la Franc-Maçonnerie :

1. — Quadro da Aug .·. L .·. Cordialidade.

Dix-huit membres dont les trois premiers ont le degré 30; le troisième grado 30, est le P^e Joao Pedro Gay.

Relevé à la loge « Cordialidade no Oriente da Villa di S. Borja aos 15 d .·. do m .·. di Junho do An .·. da V .·. L .·. 5856. »

2. — Lettre officielle du curé Gay offrant à Bonpland de faire partie de la Loge, 6 Junho 5856.

3. — Certificat de Gay, 28e jour du 9e mois « do anno da Verd. L .·. 5852 » que Bonpland, âgé de 80 ans, résidant à S. Francisco de Borja em Missoes, est un bon franc-maçon.

4. — Lettre autog. signée de Bonpland à Gay, 2 p. in-4°.

5 $\frac{bre}{7}$ 1853.

A Monsieur le Vicaire
Jean Pierre Gay.

Mon tres estimable compatriote et ami,

Je viens de lire la lettre que vous m'avez écrite ce matin : elle remplit tous mes désirs.

Vous me proposez d'entrer dans la loge maçonnique que vous et autres dignes frères vous disposez d'établir dans notre petite ville qui a le bonheur de vous avoir pour Chef principal de son église ; vous ajoutez de plus que dans le cas d'accepter vos offres et celles de vos frères, j'aurais l'avantage d'être porté sur la première liste de cette réunion utile et d'être considéré dans les archives maçoniques comme l'un des fondateurs de la Loge de S. Borja.

C'est avec le plus grand plaisir et la plus entière reconnaissance que j'accepte la proposition que vous daignez me faire. Veuillez donc me porter sur la liste énoncée et soyez bien persuadé que je ferai tous mes efforts pour remplir les devoirs sacrés d'un bon maçon et me rendre digne de tous vos chers frères.

En 1808, me trouvant à Paris, tout était disposé pour ma présentation à la grande famille maçonique, mais des circonstances particulières qu'il est inutile de rapporter, me privèrent de cet avantage si désiré. Aujourd'hui, il m'est bien flatteur, sous vos bons auspices, de pouvoir faire partie d'une association pour laquelle j'ai toujours eu le plus profond respect et la plus entière admiration.

Veuillez mon estimable compatriote, recevoir mes remerciements et agréer l'assurance répétée de ma reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être

Votre dévoué ami
Aimé Bonpland.

Suit la lettre, à la troisième page, une page autographe en espagnol : Langage maçonique.

15° Tableau généalogique de la famille dressé à Rochefort (Charente-Inférieure), le 15 avril 1906, A. Allegre. Pièce originale. — Cf. Hamy, *l. c.*, pp. XIV seq.

16° *Diario botanico* de 1849 à 1857.

Cahier in-folio, cartonné vert ; s'arrête : S^ta^ Ana X^bre^, 1857, recto du dernier feuillet.

17° Voyage à la Stance de S^r^ Jose Santos Maciel dont l'objet est de voir et connaître la plante connue à Santa Fé sous le nom *Rayz del Guaycuru* [*Statice brasiliensis*], 5 mars 1832, 6 p. in-folio.

18° Diplôme de citoyen mexicain :

1. — Pièce imprimée : El Congreso del Estado de México ha decretado lo siguiente :

Art. 1° Se concede a Alejandro Humboldt, baron de este nombre, y à Amado Bompalnt (*sic*), cartas de ciudadanos del Estado...

Dado en Tlalpam á 29 de setembre de 1827.

2. — Pièce Ms. — Dada en Tlalpam à 30 de octubre de 1827. — Carta de ciudadano del Estado libro de Mexico a Amado Bomplant (*sic*).

19° Remise de graines pour l'Algérie, faite à Corrientes le 25 mai 1857 et adressée à Monsieur Ch. Lefevre de Becour[1] pour en prendre connoissance et la remettre a M. Maillefer, Consul général et Chargé d'Affaires à Montevideo. Les graines qui font partie de cet envoi sont contenues dans trois caisses, in-folio, de 18 feuillets. — Cf. Hamy, *l. c.*, p. LXXXIV et p. 188.

20° 3 cartons rouges renfermant divers documents :

I

Oiseaux. — Yerba Maté. — Notes sur les Missions des Jésuites. — Sur la fabrication de l'Indigo. — Plantes du Brésil. — Documents relatifs à l'Exposition de 1857. — Journal, gros registre in-folio ; 5 p. in-fol. ; commence : « Le premier octobre 1820 je suis parti de la petite rade de Buenos Ayres pour aller au Paraguay sur la *Sumaca Bombardera* ; ce bâtiment frêté par une societe de Français... » — Cf. Hamy, *l. c.*, p. XIV. — Plus loin, dispersés, dans ce gros registre de papier blanc, d'autres fragments du journal.

II

Trois paquets de documents : 1° sur l'Agriculture ; 2° sur la Météorologie ; 3° lettres à classer.

1. Charles Lefebvre de Becour, ministre plénipotentiaire près la République Argentine depuis le 2 février 1856.

III

Un gros paquet de notes de voyages. — Relevés « pour servir au plan de la province de Corrientes ». — Documents sur la Minéralogie. — Diplômes et titres :

1. — Mexico, 20 nov^bre 1827.

Mon cher Monsieur,

Je vous envoye avec le plus grand plaisir un certificat de citoyen de Mexico qui vous a été accordé par cet état, et j'espère qu'il vous sera aussi utile qu'il est honorable. — Si vous pouvez quitter le pays où vous estes, et venir ici, vous serez tres bien reçu.

Faites-moi le plaisir de m'écrire et de me dire l'état dans lequel vous vous trouvez. — Vous savez que j'aurai le plus grand plaisir de vous être utile vis à vis de ce gouvernement ci.

Agréez, je vous prie, l'amitié et l'estime de celui qui vous a été toujours très attaché.

Poinsett.

L. a. s., 1 page in-4. — Cf. supra, n° 18.

2. — Diplôme de Correspondant du Muséum Royal d'Histoire naturelle. — Paris, 22 décembre 1830, signé de Cuvier (Directeur), de Duméril (Secrétaire) et de Cordier (Trésorier).

3. — Diplôme de Membre Correspondant honoraire de la Sociedad de Medicina Montevideana, Estado oriental de Uruguay, Montevideo, 10 décembre 1853.

25° Arrêté du 31 janvier 1849 rendu sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique : « le Président de la République a nommé Chevalier de la Légion d'honneur, M. Bonpland, Aimé, Voyageur naturaliste », et déléguant à l'effet de pourvoir à la réception du nouveau membre de l'Ordre, M. Sigaud, Chevalier de la Légion d'honneur,

1er médecin de l'Empereur du Brésil, Rio de Janeiro; la délégation est datée du 22 décembre 1849.

Certificat du Grand Chancelier attestant que Bonpland a été nommé chevalier le 31 janvier 1849, daté du 28 novembre 1849.

Il est bon de remarquer que Bonpland avait été déjà décoré de la Légion d'Honneur en 1833 par M. Guizot, Ministre de l'Instruction publique. — Cf. Hamy, *l. c.*, p. 232.

* * *

Outre ces documents[1], j'ai noté quelques autres lettres écrites à Bonpland ou par lui et conservées dans d'autres collections de Buenos Aires.

## III

Un des historiens distingués de la République Argentine, Don Adolfo Saldias, ami de Gaston Boissier, possède tous les papiers de l'ancien dictateur Rosas; dans sa riche collection de la rue Suipacha 776 qu'il m'a fait l'honneur de me faire visiter, il possède quatre lettres originales, autographes et signées, écrites en espagnol par Bonpland et adressées « Al Sr D. Martiniano Chilavert Mayor general del Exto Libertad ». Chilavert, dont il existe un portrait à l'huile au Musée national, était le fils de celui qui fut probablement le premier professeur d'économie politique en Argentine; Chilavert, qui avait pris le parti de Rosas, après la bataille de Caseros (3 février 1852) qui mit fin au pouvoir du dictateur, fut fusillé par ordre du vainqueur, le général Urquiza, pour des motifs qui paraissent avoir été d'ordre personnel et non politique.

1. — S. Roque, Enero 13 de 1840. 3 pages in-8.

Cette lettre se termine par un post scriptum qui montre

1. Ils renferment une belle série de planches coloriées d'insectes.

l'intérêt que Bonpland prenait aux affaires du pays : « El commandante me annuncia la llegada de 500. caballos y me dice que y a van 2000 de los recien recogidos que se hallan en el rincon de Luna-*Vox populi*. El ejercito va caminar por las puntas de Abalos. Me alegro. »

2. — S$^{n}$ Roque, Enero 11 de 1840, 4 p. in-8.

Chilavert ayant eu la jambe cassée reçut des lettres du général Rodriguez, de Portela, d'Alberdi, de Varela et celle-ci de Bonpland ; D. Alfonso Saldias a publié une grande partie de cette lettre dans *Historia de la Confederacion Argentina — Rozas y su Época*. Buenos Aires, Félix Lajouane, 1892, 5 vol. in-8, t. III, pp. 450-451 ; c'est la deuxième édition de l'ouvrage dont la première a paru en 3 vol. à Paris, en 1882 ; une troisième édition est en préparation ; la lettre de Bonpland a été traduite par le D$^{r}$ Hamy, *l. c.*, pp. 144-145.

Cette lettre commence :

Mi estemado dueño y amigo.

.....

Desde su partida de aqui S$^{n}$ Roque ha quedado triste ? no hay con quien conversar, con quien tener un rato de recreo !

3° S$^{n}$ Roque Enero 19 de 1840, 2 p. in-8.

4° S$^{n}$ Roque Enero 25 de 1840, 3 p. in-8.

Ces lettres sont signées « mas attento servidor y admirador

Q. B. S. M.

Amado Bonpland. »

D. Alfonso Saldias a gracieusement offert de mettre ces lettres à la disposition des éditeurs des Papiers inédits de Bonpland.

## IV

Enfin je signalerai une série de lettres en espagnol écrites par le général José M. Paz à Bonpland et qui témoignent

du vif intérêt que portait ce dernier aux choses d'Amérique ; elles sont insérées dans la *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, n$^{os}$ de novembre et de décembre 1905, pp. 363-373, 468-475 ; elles vont du 20 octobre 1840 au 29 juillet 1841 ; cette correspondance se termine par une lettre écrite par Bonpland lui-même en espagnol au général Paz et datée : Santa Ana, 31 juillet 1841 ; la traduction de cette lettre a été donnée par Hamy, *l. c.*, pp. 145-6.

* * *

Ces documents vont être publiés et formeront probablement cinq volumes ; l'argent ne manquera pas, mais M. Dominguez et ses collaborateurs, se souvenant que Bonpland fut correspondant de l'Institut, désirent placer leur œuvre sous l'égide de notre Compagnie ; leur ambition est modeste : ils désirent qu'un simple vœu pour la publication soit exprimé par vous pour qu'elle soit commencée. Je suis certain d'avance qu'il sera exaucé.

En mer, entre Dakar et Lisbonne, le 19 juin 1910, à bord de l'*Amazone*.

H. C.

P.-S. — J'ai pensé qu'il serait utile de joindre à ces notes deux lettres que me signale M. Henri Dehérain et qui sont conservées dans le Fonds Cuvier de la Bibliothèque de l'Institut[1]. Elles paraissent avoir échappé à M. le D$^{r}$ Hamy ; il y est cependant question de Bonpland et l'une est de Grandsire : Jean-Baptiste-Richard Grandsire, né à Calais le 24 juillet 1776, voyageur en Amérique, qui intervint inutilement près du dictateur Francia en faveur de Bonpland ; le D$^{r}$ Hamy en parle dans son ouvrage *Aimé Bonpland*[2].

1. Catalogue des manuscrits du Fonds Cuvier (Travaux et Correspondances scientifiques) conservés à la bibliothèque de l'Institut de France, par Henri Dehérain, sous-bibliothécaire de l'Institut. — Extrait de la *Revue des Bibliothèques* (1907-1908). Paris, Honoré Champion, 1908, in-8, pp. 134. — Voir p. 100, n° 248-13, et p. 107, n° 263-4.

2. *Aimé Bonpland*, chap. VI, pp. LII-LXIII.

dans lequel il publie des lettres relatives à la mission de Grandsire, pp. 247 et suiv. [1]; en outre, il a consacré une notice aux voyages de ce Calaisien, mort dans l'Amérique du Sud, dans le *Journal des Américanistes*[2].

L'autre lettre est de Pierre de Angelis, autre ami de Bonpland auquel il a consacré une notice biographique[3].

Monsieur le Baron[4]

Je confie au Cap[e] français Mr. [ ] une petite boite renfermant une machoire inférieure de poisson dont je n'ai pu apprendre le nom sur les lieux. Le directeur du Musée Imp[l] de Rio Janeiro n'en ayant jamais vu de semblable, a partagé mon avis sur l'intérêt, Monsieur, que vous pourriez y attacher. J'ai trouvé cette mâchoire parmi beaucoup de débris d'ossements de poisson dans les terres de Rio Grande, province de Rio Grande du Sud. Ces terres sont quelquefois submergées par l'eau de la mer, dans les hautes marées d'équinoxe. Cette mâchoire était isolée, ne se rattachant à aucune autre partie du poisson ; quelques vestiges de membranes pourries et desséchées y attenaient encore et s'en allaient en poussière.

Je joins à ce petit envoi des grains de fruits indigènes que j'ai recueillis sur les bords de la lagune.

Le fruit est excellent et l'arbuste d'un port agréable s'élevant de six à douze pieds ; l'amande plate est celle du *maracauja* et la ronde le *marreoyu* ; ces noms étant indiens sont plus ou moins exacts par la difficulté qu'ont les créoles braziliens à rendre exactement la véritable prononciation indienne. Je vous prie, Monsieur, de les faire ad-

1. *Ibid.* — *Lettres relatives à la Mission de Richard Grandsire* (1823-1827), pp. 247-268.

2. *Les Voyages de Richard Grandsire de Calais dans l'Amérique du Sud* (1817-1827). (*Journ. de la Soc. des Américanistes*, N. S., V, n° 1, 1908, pp. 11-20).

3. *Noticia biográfica de M. Bonpland.* Buenos Aires, Imprenta de la *Revista de Buenos Ayres*, 1855, br. in-8.

4. L. A. S., 3 p. in-4, adressée : A Monsieur le Baron Cuvier, Secrétaire perpétuel de l'Institut. — Bib. de l'Institut, Fonds Cuvier, 248, 23.

mettre au Jardin des Plantes. Je vous serai très obligé d'offrir à la Bibliothèque Royale un manuscrit en langue des Indiens Guaranis ; c'est un livre de prières pour l'éducation des jeunes Guaranis, composé par un père Jésuite des Missions de Paraguay ; ces pères ont été les bienfaiteurs des Amériques ; leur mémoire y est vénérée et mérite de l'être. L'on est saisi d'un saint respect en voyant le grandiose de leurs immenses établissements. Tout a disparu avec eux, et le jaguar et le serpent sont les seuls habitants que le voyageur rencontre aujourd'hui dans une grande partie de ces établissements.

Il vient d'être découvert dans les environs du Rio Negro, au sud de la province de Rio Grande, un animal, qui était mort depuis plusieurs jours et qui paraît être amphibie. Ses dimensions sont tellement colossales qu'elles passent toutes dimensions d'animaux de ce genre connus jusqu'à ce jour. Le Président de Porto Alegre qui m'a confirmé tous les détails que je venais de recueillir sur ma route a ajouté qu'il pensait qu'il devait être un Tatou d'après un morceau de sa coque qu'il venait d'envoyer le mois de janvier dernier au Musée Impérial de Rio de Janeiro. Le Président a ajouté « *que pour transporter le squelette de la coque quatre charrettes attelées de quatre Bœufs chacune seraient indispensables* ». Ce qu'il y aurait d'extraordinaire dans cet animal, c'est qu'il serait haut monté sur jambes d'après le rapport de l'habitant de la campagne qui a apporté le morceau de la coque. J'observai au Président que cette circonstance seule le ferait sortir de la famille des Tatous. Au surplus, ce Monsieur a envoyé sur les lieux pour faire transporter les débris de cet animal à Porto Alegre.

Je me suis rendu de suite à mon arrivée ici près du Directeur du Musée Impérial qui n'avait malheureusement pas encore reçu le morceau de coque dont il m'eût été si agréable, Monsieur, de vous donner des renseignements plus circonstanciés. Ce Monsieur avec qui je suis en relation m'a bien promis de vous adresser de nombreux détails aussitôt que l'animal ou la coque lui parviendrait.

J'ai formé un établissement agricole à 25 lieues des frontières du Paraguay & à 40 lieues de Mr. Bonpland; les dernières nouvelles que j'eus de lui indirectement étaient du mois de janvier dernier : il se portait très bien et fesait bien ses affaires.

J'ai l'honneur d'être avec une très haute considération Monsieur le Baron,

Votre très humble
& très obéissant serviteur,
GRANDSIRE.

Rio de Janeiro, 30 mai 1826.

---

Buenos Ayres, 28 mai 1831[1].

Monsieur le Baron,

J'ai été tenté plusieurs fois de vous écrire de ce dernier point du globe et j'ai toujours reculé devant ce désir. Il y a une espèce de honte à avouer qu'on a fait 3500 lieues sans avoir un grand but et qu'on a passé plus de quatre ans loin du monde civilisé sans résultat et sans utilité.

J'aurais désiré aussi contribuer de quelque manière à enrichir votre musée; dernièrement j'avais conçu l'espérance de faire l'acquisition d'une grande carcasse fossile trouvée sur les bords du *Salado*, qui court au sud de Buenos Ayres, et très près du territoire de Patagonie; mais le propriétaire, avec lequel j'étais en marché, crut une meilleure affaire pour lui d'offrir cette pièce au consul anglais, qui doit l'envoyer en Angleterre. Je n'ai pas renoncé à l'espoir de la remplacer, quoique ces trouvailles ne soient pas trop communes ici.

Au défaut d'objets d'histoire naturelle, je vous envoie l'arme la plus terrible des Indiens, qui habitent les déserts qui nous environnent, et qui est indigène de ces peuplades. Ils s'en servent pour atteindre et arrêter les chevaux et le gibier à la course, et ils la manient avec tant d'adresse

1 L. A. S., 3 p. in-4. — Bib. de l'Institut, Fonds Cuvier, 253, 2.

qu'ils prennent les autruches avec. J'ai prié Mr. Maupetit qui aura l'honneur de vous présenter cette lettre, et que je vous recommande, de vous expliquer de quelle manière on les emploie. Ces *bollas* (c'est ainsi qu'on les nomme) viennent de terminer à elles seules la guerre civile qui désolait ces provinces en faisant prisonnier le général en chef du parti contraire, le général Paz[1] qui avait pris le titre de *Protecteur*.

Vous saurez déjà que Mr. de Bonpland est hors des griffes de *Francia* et que nous l'attendons d'un moment à l'autre. Il est actuellement dans une petite ville appelée *San Borja* sur les bords du Paraná et dans le pays autrefois soumis à la domination théocratique des Jésuites, et auquel ils avaient donné le nom de *Missions*. Comme j'ai vu par les journaux que M. de Humboldt est à Paris, je vous prie de lui dire que dans le cas qu'il veuille écrire à Mr. de Bonpland, il peut donner sa lettre à Mr. Maupetit, qui me l'adressera, et je la remettrai moi-même a Bonpland, qui vient demeurer chez moi. Je regrette que le pais n'offre rien qu'on puisse offrir a Madame Cuvier. Tout ce que j'ai pu me procurer pour elle, c'est un des plus elegants chapeaux de paille des indiennes, qu'elles travaillent elles-mêmes. Ce présent n'a d'autre mérite ni d'autre but que de faire apprécier à Madame l'avantage d'avoir à ses ordres une modiste de la rue *Vivienne*, qui couvre sa tête, sans l'écraser. Cependant ces malheureuses qui nous entourent se croyent très bien parées avec leur massif chapeau, qu'elles n'échangeraient pas contre la plus belle Florence.

Nous suivons ici avec une vive inquiétude les grands événements qui agitent l'Europe. Tout le monde fait des vœux pour cette belle France dont le nom est prononcé avec enthousiasme. Puisse-t-elle sortir glorieuse de la grande lutte qui se prépare, et qui va peut être décider du sort du monde. Ma pauvre Italie est plus que tout autre pais, intéressée dans cette querelle entre les rois et un peuple. Je ne

1. Battu le 10 mai 1831, première administration de Rosas.

puis que faire des vœux pour que ce soit celui-ci qui triomphe.

Agréez aussi, Monsieur le Baron, ceux qu'après un assez long intervalle, je vous offre, ainsi qu'à toute votre famille.

Pierre de Angelis.

P.-S. — Je vous prie de me rappeler à M. de Prony.

A ce dossier j'ajouterai une lettre de Bonpland conservée à la Bibliothèque publique de Genève :

Berlin ce 10 mai 1807.

Monsieur

Monsieur de Humboldt d'après vos offres s'est décidé à se défaire de son Theodolithe et ayant quelques emplettes à faire à Paris, il était sur le point de tirer la valeur de cet instrument sur la maison que vous lui indiquez dans votre lettre du six janvier dernier ; mais comme nous n'avons pas pu lire bien exactement le nom du banquier, il a cru plus convenable de s'adresser directement à vous et de vous faire remettre la lettre ci-jointe par mon ami Mr Giroudel.

Mr Humboldt est surchargé d'affaires et me charge de vous dire qu'il vous écrira plus longuement la semaine prochaine et qu'il vous entretiendra de la statistique du Mexique dont le manuscrit est presque fini.

Agréez Monsieur l'assurance de mon profond respect.

Votre Serviteur

Bonpland.

P. S. Mr de Humboldt dans la crainte que vous ne soyez pas à Paris a adressé aussi cette lettre à la maison sur laquelle vous lui avez dit de tirer des fonds, mais il craint d'avoir mal mis le nom[1].

1. Lettre autographe signée, 1 page in-8 ; au verso du deuxième feuillet : *A Monsieur, Monsieur Pictet, rue Basse du Rempart, nº 32, à Paris.* — Il s'agit sans doute de Marc-Auguste Pictet, né à Genève le 23 juillet 1752, † dans cette ville le 19 avril 1825.

# HENRY HARRISSE[1]

*1829-1910*

Henry Harrisse est mort à son domicile, 30, rue Cambacérès, à Paris, le 13 mai dernier, et suivant ses dernières volontés, il fut incinéré : personne n'ayant été prévenu de sa fin, personne n'assistait à cette cérémonie. Et ce ne fut que quelques mois plus tard, par une annonce peu bienveillante sur la couverture extérieure du catalogue d'un libraire étranger établi à Paris, que le monde savant connut sans émotion la fin silencieuse d'un homme fort remuant en son vivant. Un certain mystère entoure les origines et la vie de Harrisse qui n'avait réussi à garder aucune amitié autour de lui. Il y a lieu de croire qu'il était d'origine juive ; il naquit à Paris le 28 mars 1829 ; il dut partir de bonne heure pour les États Unis, car s'il était né français, jeune encore il était devenu citoyen américain. Il paraît s'être livré tout d'abord à l'étude de la littérature et de la philosophie, car ses premiers écrits sont consacrés à Taine et à Renan et, d'après un biographe, il traduisit en anglais et annota tous les ouvrages métaphysiques de Descartes! N'ayant pas trouvé d'éditeur en Amérique, ce qui n'est pas surprenant, Harrisse abandonna la philosophie.

1. Extrait du *Bulletin du Bibliophile*, 15 mai et 15 décembre 1910, pp. 489-505, 569-582.

Depuis la publication de cette notice, notre excellent ami M. Henry Vignaud, Président de la Société des Américanistes, a publié : Henry Harrisse, Étude biographique et anecdotique avec la bibliographie critique de ses écrits. Paris, Ch. Chadenat, 1911, in 8, pp. 85.

Pour gagner sa vie, pendant qu'il préparait son droit, Harrisse enseignait les langues étrangères ; il passa ses examens au Collège de la Caroline du Sud, étudia le droit avec l'Hon. W. W. Boyce, et se prépara au barreau à l'Université de la Caroline du Nord. Conseillé par l'Hon. Stephen A. Douglas, Harrisse s'établit à Chicago où sa connaissance du français lui fut fort utile pour recueillir les déclarations des Indiens au sujet de revendications de territoire, les indigènes ayant conservé l'usage des vieux termes de notre langue qui leur avaient été enseignés par les missionnaires ; malgré son intelligence, Harrisse ne fit pas fortune dans l'Illinois, et il émigra à New-York pour entrer dans les bureaux d'un savant juriconsulte, N. Dane Ellingwood. Fort heureusement pour le jeune avocat, il rencontra un bibliophile distingué, Samuel Barlow (1864) qui lui indiqua la route qu'il devait suivre dorénavant. Peu de temps auparavant, Barlow avait acheté la bibliothèque du Colonel Aspinwall, malheureusement détruite dans l'incendie de l'établissement de Bangs, Merwin et Cie, 696 Broadway, New-York. Par bonheur, quelques jours auparavant, Barlow avait transporté chez lui quelques-uns des ouvrages les plus rares de la collection. Dès 1864, Harrisse imprimait un petit opuscule intitulé *Bibliotheca Barlowiana* et il recueillait dans la bibliothèque de son protecteur et ami, les éléments d'un travail sur Christophe Colomb, dont les notes parurent en deux articles dans le *New-York Commercial Advertiser* sous le titre de *Columbus in a Nutshell*, base de ses *Notes on Columbus* parues à New-York en 1866[1].

En 1865, était publiée la *Bibliotheca Americana vetustissima*, travail bibliographique, dédié à Samuel L. M. Barlow, comprenant la description des ouvrages relatifs à l'Amérique, imprimés entre 1492 et 1551. L'introduction est

1. Nous donnons ces renseignements en grande partie d'après le petit mémoire suivant :

Henry Harrisse Biographical and Bibliographical Sketch by A. Growoll. New-York Printed for the *Dibdin Club*, 1899, pet. in-8, pp. 13, portrait.

datée : New-York University Building, May 15, 1866. Cet ouvrage eut un supplément publié à Paris, en 1872. Harrisse était tellement fier de ce livre qu'il signait fréquemment ses articles B. A. V., initiales des premiers mots du titre.

En 1870, Harrisse était à Séville, et il passa à Paris le temps du siège : il était alors absorbé par la personne de Fernand Colomb, fils naturel de Christophe, cherchant à prouver, malgré le témoignage irrécusable de Las Casas, l'inauthenticité des *Historie*, contre l'opinion de M. d'Avezac qui triompha de son adversaire. En 1872, Harrisse publiait chez Tross, des *Notes sur la Bibliographie de la Nouvelle France* assez incomplètes, auxquelles en 1885 un supplément considérable fut donné par Gabriel Marcel, qui s'attira ainsi la haine féroce du bibliographe américain.

Harrisse était désormais fixé à Paris; il avait noué des relations avec Ernest Renan, auquel il avait consacré un essai biographique en 1864; avec George Sand dont il raconta les derniers moments et les obsèques; avec la Princesse Mathilde à laquelle il dédia son livre sur Boilly. C'est chez cette dernière qu'il subit de la part de Flaubert un assaut que son amour-propre ressentit cruellement; Flaubert raconte ainsi cette petite histoire dans une lettre adressée à George Sand de Karlsbad-Righi, le 3 juillet 1874 :

« L'Américain H... m'a soutenu l'autre jour que Saint-Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'eructation de sa bêtise. C'était chez la princesse, à table ; ma violence a jeté un froid [1]. »

Flaubert écrivait déjà en 1871 : « J'ai rencontré l'inéluctable Harisse [*sic*], homme qui connaît tout le monde, et se connaît à tout, théâtre, romans, finances, politique, etc. Quelle race que celle de l'homme éclairé!!! » [2].

Pendant trois mois, en 1873, Harrisse suivit le cours de

1. *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand*. Paris, 1884, p. 251.
2. *Ibid.*, pp. 164-5.

Maspero à l'École des Hautes Études; cette promenade dans le domaine de l'égyptologie suffit à lui donner assez d'assurance pour qu'il annonçât un grand ouvrage sur *les Rois hérétiques de la XVIII^e^ dynastie*[1] qui, heureusement pour la science, ne vit jamais le jour; ce n'est d'ailleurs pas le seul ouvrage mort-né de Harrisse.

Vers 1877 ou 1878, Harrisse parut aux dîners de la *Revue Critique* dont il devint dorénavant un des hôtes les plus assidus; d'abord silencieux, il ne tarda pas à devenir fatigant par sa faconde doctorale; c'est à ces réunions que je le connus; j'ai publié dans le *Recueil de Voyages et de Documents* que j'avais entrepris de mettre au jour avec le regretté Charles Schefer, son *Cabot*, son *Corte-Real* et son *Christophe Colomb*, ce qui fut d'ailleurs la source d'ennuis sans nombre pour moi ainsi que pour l'éditeur Ernest Leroux. Il est revenu à maintes reprises sur Cabot et sur Christophe Colomb, et il est juste de dire qu'il a donné à l'histoire du grand navigateur génois, enlisée dans la légende créée par le Comte Roselly de Lorgues, une précision qui préparait la voie aux beaux travaux critiques de Henry Vignaud.

En 1892, il publiait *The Discovery of North America* et en 1900, *Découverte et Evolution cartographique de Terre-Neuve*, dont la vente ne répondit pas au travail et aux frais considérables qu'ils avaient coûtés.

La dispersion d'un grand nombre de pièces rarissimes appartenant à la « Biblioteca Colombina » de Séville, créée par D. Fernand, permit à Harrisse d'exercer sa verve caustique contre les administrateurs de cet établissement dans des articles de la *Revue critique* et dans un volume *Excerpta Colombiniana*, et une médiocre bibliographie de Christophe Colomb, d'écrire contre les Membres de l'Académie d'Histoire de Madrid, auxquels il gardait rancune

1. Les Rois hérétiques de la XVIII^e^ dynastie (Aménothep IV, Aï et leurs successeurs). Textes, traduction et commentaire historique et philologique, Annoncé comme étant en préparation sur la couverture de son travail : *l'Histoire de Christophe Colomb, 1873.*

pour leur attitude dans sa mésaventure des *Historiettes*, un petit livre plein d'esprit et de méchanceté.

Dans un tout autre ordre d'idées, Harrisse a consacré une bibliographie à la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, une histoire à la vie de ce dernier, des recherches aux de Thou parues d'abord dans le *Bulletin du Bibliophile*, enfin un ouvrage considérable au célèbre peintre et dessinateur Boilly ; une incursion dans le domaine de la typographie bâloise fut moins heureuse.

Malgré cet appareil formidable, l'érudition de Harrisse n'était rien moins que solide : sa culture générale était médiocre, et il ignorait le latin et l'allemand ; il avait l'art de faire travailler les autres et de tirer de ses collaborateurs plus ou moins volontaires les renseignements dont il avait besoin ; mais doué d'un rare esprit critique, et d'une grande sagacité, il maniait la plume avec une merveilleuse habileté, surtout en français qu'il écrivait mieux que l'anglais, apportant à la défense de ses théories toute l'ardeur d'un avocat défendant une cause. Affligé d'un orgueil incommensurable, Harrisse s'était brouillé avec tous les savants avec lesquels il s'était trouvé en relations, aussi n'a-t-il été regretté de personne.

Petit[1] et replet, le visage encadré de courts favoris, Harrisse avait le profil de Stendhal dans le médaillon de celui-ci par David d'Angers. Facilement congestionné, à plusieurs reprises il dut faire des saisons à Divonne les Bains, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir une attaque, il y a quatre ou cinq ans : il ne s'en remit jamais complètement.

Il paraîtrait, que d'après ses volontés dernières, la Bibliothèque du Congrès à Washington entrerait en possession des collections géographiques de Harrisse, notre Bibliothèque nationale recevrait en don ses autographes renfermant des lettres de George Sand et d'Ernest Renan, correspon-

1. Thibert, *l. c.*, p. 177, l'appelle le [illegible] Harrisse, sans doute par antiphrase.

dance fort insignifiante, dit-on, comprenant surtout des invitations à dîner ; sa fortune personnelle irait aux filles de sa sœur ; ainsi s'évanouirait le rêve des trop nombreuses personnes et institutions auxquelles il avait promis un souvenir dans son testament.

## BIBLIOGRAPHIE

1. — * The Dictionary of Philosophical Sciences. (Thèse, *Southern Quarterly Review*, juillet 1854).

2. — * An Essay on the Literary Institution best adapted to the present wants and interests of our Country. *Columbia*, 1858, br. in-8.

3. — French Critics and Criticism. — M. Taine. (*North American Review*, XCIII, July 1861, pp. 99-107).

Anonyme.

4. — The Irish of the Past. (*North American Review*, XCIV, Jan. 1862, pp. 125-136).

Anonyme.

5. — French Histories of France. (*North American Review*, XCVI, 1863, pp. 239-252).

Henri Martin. — Cat. de la Bib. impériale, Paris.
Anonyme.

6. — * M. Ernest Renan. A Biographical Essay. *New-York*, 1864, in-8.

Introduction à la traduction en anglais de ses *Études d'histoire religieuse*.

7. — * Bibliotheca Barlowiana. *New-York*, 1864, pet. in-8.

Privately printed, four copies only.

8. — Letters of Christopher Columbus describing his first voyage to the Western Hemisphere together with the Chapter in Bernaldez said to give the Original Spanish Version of the same Texts and Translations. *New York Privately Printed*, 1865, in-fol., pp. 11-28, 2 photog.

Only ten copies printed, all for private distribution.

9. — Notes on Columbus [Armes]. *New-York Privately Printed*, MDCCCLXVI, pet. in-fol., pp. VII-227.

*Cambridge : Printed at the Riverside Press.*

Ninety-nine copies printed, two of which on India paper ; all for private distribution.

Titre avec lettres en couleurs — Portrait de Colomb, d'après de Bry, et 7 planches.

10. — Bibliotheca Americana Vetustissima. — A Description of Works relating to America published between the years 1492 and 1551. *New-York, Geo. P. Philes* — MDCCCLXV, gr. in-4, pp. LIV-519, planches.

400 copies printed in royal octavo. — 99 copies printed in quarto — 10 copies printed in quarto on Holland Paper (the latter for private distribution).

To Samuel L. M. Barlow of New York.

Publié à 80 fr. papier teinté et 160 fr. grand papier.

11. — A Brief Disquisition concerning the early history of Printing in America. *New York Privately Printed*, 1866, in-4, pp. 18 + 1 f. non ch.

Au verso du titre : Only twenty-five copies printed, five of which on Holland Paper. All for private distribution.

Au recto du dernier f. non ch. : Extracted from the *Bibliotheca Americana Vetustissima*, pages 365-377.

12. — Introduccion de la Imprenta en América, con una bibliografia de las obras impresas en aquel hemisferio desde 1540 a 1600, por el Autor de la *Bibliotheca Americana Vetustissima*. *Madrid, M. Rivadeneyra*, MDCCCLXXII, in-8, pp. 59 + 3 ff de fac-simile.

Tiré à 125 exemplaires.

13. — Bibliotheca Americana Vetustissima. — A Description of Works relating to America published between the Years 1492 and 1551. Additions. — *Paris, Librairie Tross*, M.DCCC.LXXII, gr. in-4, pp. XI-199 + 2 ff n. ch.

Imprimé par W. Drugulin à Leipzig.

14. — Sociedad de Bibliófilos Andaluces — D. Fernando Colon, Historiador de su Padre. Ensayo crítico por el Autor de la *Bibliotheca Americana Vetustissima*. Año de 1871. *Sevilla Imprenta y Libreria Española y Extrangera, de D. Rafael La-*

*raseó, Sierpes 73.* 1871, pet. in-4, pp. VIII-220 + 2 ff. n. ch. p. l'ind.

Au verso du titre : Tirada de 300 ejemplares.
Au verso du dernier f. : Fué impresa por primera vez la presente obra en la ciudad de Sevilla, en la Imprenta de D. Rafael Taraseó, sucesor de D. José M.ª Geofrin. Acabose a trece dias del mes de Noviembre de 1871.

15. — Rapport sur les deux ouvrages de bibliographie américaine de M. Henri Harrisse Avocat. Par M. Ernest Desjardins lu à la séance de la Commission centrale, le 18 janvier 1867. — Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie — Paris, Imprimerie de E. Martinet,* 1867, in-8, pp. 20.

*Notes on Columbus. — Bibliotheca Americana Vetustissima.*

16. — Notes pour servir a l'histoire, a la bibliographie et a la cartographie de la Nouvelle-France et des Pays adjacents 1545-1700 par l'Auteur de la *Bibliotheca Americana Vetustissima. Paris, Librairie Tross,* 1872, pet. in-8, pp. xxxiii-367 + 2 ff. n. ch.

L'Introduction est datée : Paris, pendant le siège, 1870-71.
Imprimé par W. Drugulin à Leipzig.
Papier vergé, 15 fr. — grand papier vélin, 20 fr. — grand papier de Hollande, 25 fr. — peau de vélin (2 vol.) 500 fr.

Cf.: — Cartographie de la Nouvelle France. Supplément à l'ouvrage de M. Harrisse, publié avec des documents inédits par Gabriel Marcel. — Extrait de la *Revue de Géographie. — Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc,* 1885, in-8, pp. 41.

17. — Fernand Colomb. Sa Vie, ses Œuvres. — Essai critique par l'auteur de la *Bibliotheca Americana Vetustissima. Paris, Librairie Tross,* MDCCCLXXII, gr. in-8, pp. 230 + 1 f. n. ch.

A mon ami Ernest Renan.
Tiré à 225 ex. numérotés, dont 25 sur papier Whatman (nos 1 à 25) et 200 sur papier de Hollande (nos 26 à 225) ; les ex. nos 1 à 75 n'ont pas été mis dans le commerce.
Paris, J. Claye, imprimeur.

18. — L'Authenticité des « Historie » attribuées a Fernand Colomb. — *Paris,* 1873, in-8, pp. 10.

Sig. : L'auteur de la B. A.V.
Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris (avril 1873).

19. — Les Colombo de France et d'Italie fameux Marins du XV^e

siècle 1461-1492 d'après des documents nouveaux ou inédits tirés des Archives de Milan, de Paris et de Venise. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans ses séances des 1er et 15 mai 1874. Par M. Henry Harrisse. *Paris, Librairie Tross*, MDCCCLXXIV, in-4, pp. 135.

Il a été tiré de cet ouvrage 175 ex. numérotés dont 14 sur papier Whatman et 2 sur papier de Chine.
Paris, J. Claye, imprimeur.

— Rassegna del nuovo libro di Enrico Harrisse : *Les Colomb de France et d'Italie* (Parigi, 1874), in-8, pp. 17.

S. l. n. d. [Genova]. — Sig. : C. Desimoni.
(Estratto dal *Giornale Ligustico*. Fascicolo Aprile e Maggio).

20. — Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut. Bibliographie et Notes pour servir à l'histoire du livre 1728-1731-1753. *Paris, Chez P. Rouquette*, MDCCCLXXV, in-8, pp. 61.

Tiré à 127 ex. dont 2 sur papier Whatman tous numérotés ; les nos 1 à 27 n'ont pas été mis dans le commerce.
Dédicace : A mon ami Alexandre Dumas fils.

21. — Bibliographie de Manon Lescaut et Notes pour servir à l'histoire du Livre par M. Henry Harrisse. — Seconde édition, revue et augmentée. *Paris, Damascène Morgand et Charles Fatout*, 1877, in-8, pp. 76, fac-similes.

Notice non signée : *Revue critique*, 1877, I, pp. 198-9.

22. — L'Histoire de Christophe Colomb attribuée à son fils Fernand. Examen critique du Mémoire lu par M. d'Avezac, Membre de l'Institut de France à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans ses séances des 8, 15 et 22 août 1873 par M. Henry Harrisse. — *Paris*, 1875, in-8, pp. 58.

Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris (octobre et novembre 1874).

Cf. : — * Le Livre de Ferdinand Colomb, revue critique des allégations proposées contre son authenticité, lue en communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans ses séances des 8, 15 et 22 août 1873, par M. d'Avezac. — *Paris, imp. de E. Martinet*, 1873, in-8.

Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris, octobre 1873.

— * Prospero Peragallo. — L'Autenticità delle Historie di

Fernando Colombo e le critiche del Signor E. Harrisse, con ampli frammenti del testo spagnuolo di D. Fernando. Genova, 1884, in-8, pp. 306.

— — Rinconfermà dell' Autenticità delle Historie di Fernando Colombo. Risposta alle osservazioni dell' Uff. Prof... P. Arata. Estratto del supplemento al Fascicolo di Giugno 1885 del *Giornale della Società di Letture e Conversazioni Scientifiche. Genova,* 1885, in-8, pp. 42.

23. — The Voyage of Verrazzano... By Henry C. Murphy. *New York*, 1875.

Notice par Henry Harrisse, *Revue critique*, 1876, I, pp. 17/23.

24. — Henry Harrisse — Les restes mortels de Christophe Colomb. (*Revue critique*, 1878, I, pp. 14/23).

— Los restos de Don Cristoval Colon. — Disquisicion por el Autor de la *Biblioteca Americana Vetustissima*. Año 1878. *Sevilla, Francisco Alvarez y C^a^*, pet. in-4, pp. x-96 + 1 f. n. ch. corrigenda.

— *Los restos de Colon. Informe de la Real Academia de la Historia al gobierno de S. M. sobre el supuesto hallazgo de los verdaderos restos de Cristóval Colon en la iglesia catedral de Santo Domingo. Publicado por el Ministerio de Fomento. Madrid, Imprenta y fundicion de M. Tello, 1879, in-8, pp. viii-197, 6 fac-similes.

Rapport par D. Manuel Cordeiro.
Notice par Alfred Morel-Fatio, *Revue critique*, 1879, I, pp. 416-423.

25. — *Les Sépultures de Christophe Colomb. Revue critique du premier rapport officiel publié sur ce sujet. *Paris*, 1879, in-8.

26. — Jean et Sébastien Cabot leur origine et leurs voyages. Étude d'histoire critique suivie d'une cartographie, d'une bibliographie et d'une chronologie des voyages au Nord-Ouest de 1497 à 1550 d'après des documents inédits par Henry Harrisse. *Paris, Ernest Leroux.* — M.D.CCC.LXXXII, gr. in-8, pp. 400, carte en couleurs.

Forme le T. I du *Recueil de Voyages et de Documents.....* publié sous la direction de MM. Ch. Schefer et Henri Cordier.
Notice par E. Beauvois, *Revue critique*, 1883, II, pp. 87/90.

27. — La vérité sur l'origine et la patrie de Christophe Colomb par l'abbé Martin Casanova de Pioggiola. *Bastia*, 1880.

Notice par Henry Harrisse, *Revue critique*, 1883, I, pp. 487-495.

— Christophe Colomb et la Corse. — Observations sur un décret récent du Gouvernement français par M. Henry Harrisse. *Paris, Ernest Leroux*, MDCCCLXXXIII, in-8, pp. 10.

Extrait de la *Revue Critique*, n° du 18 juin 1883.
A propos d'un ouvrage de l'abbé Martin Casanova de Pioggiola sur Christophe Colomb paru à Bastia en 1880.

28. — Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau-Monde d'après des documents nouveaux ou peu connus tirés des Archives de Lisbonne et de Modène. Suivi du texte inédit d'un récit de la troisième expédition de Gaspar Corte-Real et d'une importante carte nautique portugaise de l'année 1502 reproduite ici pour la première fois. — Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans sa séance du 1er juin 1883 par Henry Harrisse. *Paris, Ernest Leroux*, M.D.CCC. LXXXIII, gr. in-8, pp. VII-272.

En tête, armes en couleurs des Corte-Real
Forme le T. III du *Recueil de Voyages et de Documents* ... publié sous la direction de MM. Ch. Schefer et Henri Cordier.
Il y a des ex. sur Papier de Hollande.

— Fragment du Planisphère envoyé de Lisbonne à Hercule d'Este duc de Ferrare avant le 19 novembre 1502 par Albert Cantino de la grandeur de l'Original (Biblioteca Estense à Modène). Une grande feuille en couleurs.

Calqué sur l'original par MM. Malatesta, Zattera et Antilli, Professeurs à l'École militaire de Modène et reproduit en fac-simile par Pilinski père et fils pour l'ouvrage de M. Henry Harrisse intitulé : *Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau Monde*.
Imp. Becquet frères et Simon, Paris. — Ernest Leroux, Editeur, rue Bonaparte 28, Paris.

— Gaspar Corte-Real la date exacte de sa dernière expédition au Nouveau-Monde d'après deux documents inédits récemment tirés des Archives de la Torre do Tombo à Lisbonne dont un écrit et signé par Gaspar Corte-Real l'autre par son frère Miguel reproduits ici en fac-simile. Post-scriptum par Henry Harrisse. — *Paris, Ernest Leroux* .... M.D.CCC.LXXXIII, gr. in-8, pp. 16, 2 fac-similes.

Forme le T. III *bis* du *Recueil de Voyages et de Documents* .... publié sous la direction de MM. Ch. Schefer et Henri Cordier.
Il y a des ex. sur Papier de Hollande.
Notice par C. H., *Revue Critique*, 1884, I, pp. 464 6.

29. — Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille & ses descendants d'après des documents inédits tirés des Archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid. Études d'histoire critique par Henry Harrisse. *Paris, Ernest Leroux*, M.D.CCC.LXXXIV, 2 vol. gr. in-8, pp. xi-458 + 1 f. n. ch., armes en couleurs en tête, pp. 605 + 1 f. n. ch., pl. en tête.

Forment les T. VI et VII du *Recueil de Voyages et de Documents*..... publié sous la direction de MM. Ch. Schefer et Henri Cordier.
Au recto du dernier f. du T. I : Achevé d'imprimer à Macon le 25 mars mil huit cent quatre-vingt-quatre par Protat frères pour Ernest Leroux, éditeur à Paris. Le T. II a été achevé d'imprimer le 15 sept. 1885.
Notice par L. Gallois, *Revue historique*, XXXV, 1887, pp. 381/386.

30. — L'Origine de Christophe Colomb. — Démonstration critique et documentaire par Sejus. *Paris*, M.DCCC.LXXXV, in-8, pp. 27.

Ext. de la *Revue historique*, t. XXIX, 1885.

— L'Origine di Cristoforo Colombo. *S. l. n. d.*, in-8, pp. 9.

Estratto del *Giornale Ligustico*, fascic. di Luglio e Agosto, 1886.
Cf. *Revue historique*, t. XXIX, 1885, pp. 7 12, 25 27.

31. — H. — Grandeur et Décadence de la Colombine. (*Revue critique*, 1885, I, pp. 388 401).

— Henry Harrisse. — Toujours la Colombine. (*Revue critique*, 1885, II, pp. 78 81).

Lettre au rédacteur de *El Porvenir*.

— H. — Encore la Colombine. (*Revue critique*, 1885, I, p. 459).

— Grandeur et Décadence de la Colombine. Seconde édition revue, corrigée et considérablement augmentée. *Paris, Chez tous les Marchands de Nouveautés*, 1885, in-4, pp. 52, front.

Extrait de la *Revue critique*, n° du 18 mai 1885. — Macon, Imp. Protat frères.
Notice : *Revue critique*, 1885, II, pp. 260 263, par A. O.

— Grandeza y Decadencia de la Colombina por M. Henry Harrisse Esq. — Version castellana autorizada por el autor. Tirada de 100 ejemplares. *Sevilla. Imprenta de « El Universal »*. 1886, pet. in-4, pp. 197.

32. — La Colombine et Clément Marot. — Deuxième édition revue, corrigée et considérablement augmentée. *Paris, Chez tous les Marchands de Nouveautés*, 1886, in-4, pp. 38.

En tête, eau-forte : Bibliothèque et demeure de Fernand Colomb à Séville de 1511 à 1539 (d'après une estampe du temps).

Mâcon, Imprimerie Protat frères.

33. — A propos d'un article du journal « Le Figaro » sur la patrie de Christophe Colomb. *Gênes, Imprimerie Sourds-Muets*, 1886, in-8, pp. 16.

Par l'ab. Angelo Sanguinetti.

34. — Excerpta Colombiniana. Bibliographie de quatre cents Pièces gothiques françaises, italiennes & latines du commencement du XVI^e^ siecle non décrites jusqu'ici précédée d'une histoire de la Bibliothèque Colombine et de son fondateur par Henry Harrisse. *Paris, H. Welter*, M.D.CCC.LXXXVII, in-8, pp. LXXV-315, front. et fig. dans le texte.

Au verso du dernier f. : Achevé d'imprimer le IX février M.D.CCC.LXXXVII par E. Capiomont et V. Renault. A Paris, 6, rue des Poitevins (Ex-Hôtel de Thou).

4 ex. sur papier de Chine, 60 fr. — 34 ex. sur papier de Hollande, 40 fr. — et 250 ex. sur papier teinté, 25 fr.

Notice : *Revue critique*, 1887, II, pp. 44-54, par Emile Picot

35. — Henry Harrisse. — Christophe Colomb et Savone. (*Revue historique*, XXXV, 1887, pp. 59-92).

— Christophe Colomb et Savone. — Verzellino et ses *Memorie* — Études d'histoire critique et documentaire par Henry Harrisse. *Gênes, A. Donath*, MDCCCLXXXVII, in-8, pp. 111

Tiré : 250 ex. sur papier ordinaire et 40 ex. sur papier supérieur de Velin, tous numérotés.

Paru en partie dans la *Revue historique* de sept.-octobre

36. — Le quatrième Centenaire de la Découverte du Nouveau Monde. Lettre adressée à Son Excellence le Ministre de l'Instruction Publique du Royaume d'Italie par Un Citoyen Américain. *Gênes, A. Donath*, MDCCCLXXXVII, gr. in-8, pp. 35.

37. — Christopher Columbus and the Bank of Saint George.

(Ufficio di San Giorgio in Genoa). Two letters addressed to Samuel L. M. Barlow, Esquire by Henry Harrisse. *New York Privately Printed*, MDCCCLXXXVIII, gr. in-4, pp. 126 + 1 f. n. ch., front.

Chiswick Press.

Au verso du f. titre : One hundred and fifty Copies printed-two of which on Japan paper ; all being for Private Distribution.

A Barlow. — A propos d'une lettre datée Sevilla april 2nd 1502 for sale in New-York at the price of £ 2 000 et de ses relations avec la Banque de Saint-George.

— Cristoforo Colombo e il Banco di S. Giorgio. — Saggio storico-critico sui rapporti del grande navigatore con quell' Istituto sull' ufficio e sulle operazioni di Banco nel Medio Evo e Dimostrazione documentata dell' origine di Colombo dalla città di Genova sulla base di inediti o poco noti documenti per opera di Henry Harrisse. — Edizione italiana su testo corretto ed ampliato dall' Autore. *Genova, a spese del Municipio* MDCCCXC, gr. in-4, pp. 186 + 1 f. n. ch. ind., pl.

Introduction signée : Jacopo Virgilio.

38. — Henry Harrisse. — Christoph Columbus im Orient. (*Centralblatt für Bibliothekwesen*, V, 1888, pp. 133/138).

— Henry Harrisse. — Cristoforo Colombo e gli Orientali. (*Giornale ligustico*, XVI, Genova, 1889, pp. 211/218).

Estratto dal *Centralblatt für Bibliothekwesen*, Mars 1888, trad. da Enrico Bensa.

— Cristoforo Colombo e gli Orientali. *S. l. n. d.*, in-8, pp. 8.

Estratto dal *Giornale Ligustico*, anno XVI, fasc. V-VI, 1889.

Estratto dal *Centralblatt für Bibliothekwesen*, n° di marzo 1888, e tradotta da Enrico Bensa.

39. — Document inédit concernant Vasco da Gama. Relation adressée à Hercule d'Este, duc de Ferrare par son Ambassadeur à la Cour de Portugal. *Paris*, MDCCCLXXXIX, pet. in-4, 4 ff. n. ch. + pp. 58 + 1 f. n. ch.

Au recto du f. 3 n. ch. : Per giorno di nozze della gentil giovinetta Alice Hollander e del Cav. André Pinard VI giugno del M. D. CCC. LXXXIX amichevole Omaggio di Henry Harrisse.

Au recto du f. 1 n. ch. : Le Jeudi VI Juin M. D. CCC. LXXXIX. Ris-Orangis Seine-et-Oise.

Au recto du f. 2 n. ch. : Vasco da Gama, à Lisbonne 1501.
Au recto du f. 3 n. ch. : Titre ut supra, lettres d'or.
Au verso du f. 2 n. ch. : Imprimé à 93 ex. dont 1 sur peau de vélin.
Au recto du dern. f. : Macon, imprimerie Protat frères.

40. — * The late Samuel Latham Mitchill Barlow. Introduction to the Catalogue of his American Library. *New York*, 1889, in-8.

Separate issue, with corrections, and portrait.

41. — Christophe Colomb les Corses et le Gouvernement français par Henry Harrisse. *Paris, H. Welter*, M. D. CCC. XC. in-8, pp. 32.

A l'abbé Casabianca, deuxième vicaire de Saint-Ferdinand-des-Ternes.

42. — Henry Harrisse. — Nouvelles recherches sur l'histoire de l'Amérique. (*Revue historique*, XLIII, 1890, pp. 66-74).

— Nouvelles recherches sur l'histoire de l'Amérique par Henry Harrisse. — *Paris*, MDCCCXC, in-8, pp. 11.

Ext. de la *Revue historique*, T. XLIII, année 1890.

43. — Le lieu d'origine de Christophe Colomb. (*Revue historique*, XLII, 1890, pp. 182-4).

Lettre à l'abbé Casabianca.

44. — Qui a imprimé la première lettre de Christophe Colomb ? — Extrait du « Centralblatt fur Bibliothekwesen » 1892. III. *Leipzig, Otto Harrassowitz*, 1892, in-8, pp. 20.

45. — The *Discovery of North America* A Critical, Documentary, and Historic Investigation, with An Essay on the Early Cartography of the New World, including Descriptions of Two Hundred and Fifty Maps or Globes existing or lost, constructed before the year 1536; to which are added A Chronology of One Hundred Voyages Westward, Projected, Attempted, or Accomplished between 1431 and 1504, Biographical Accounts of the Three Hundred Pilots who first crossed the Atlantic, and a Copious List of the Original Names of American Regions, Cacique-ships, Mountains, Islands, Capes, Gulfs, Rivers, Towns, and Harbours. By Henry Harrisse. *Paris, H. Welter, — London, Henry Stevens and Son*, MDCCCXCII, in-4, pp. xii-812 + 14 ff. n. ch.

23 pl. ou cartes. — Printed by James Clegg, Albion Press, Rochdale, England.

Au verso du faux-titre :
380 copies issued as follows :
10 copies on Whatman Paper, for private distribution by the Author.
10 copies on Japanese Paper.
40 copies on Dutch Hand-made Paper.
320 copies on English Toned Paper.
Notice by E. J. Payne, *English Historical Review*, VII, 1892, pp. 764/767.

46. — Christophe Colomb et ses Historiens espagnols. 12 octobre 1892. — *Paris*, MDCCCCXXII (*sic*), in-8, pp. 19.

Extrait de la *Revue critique d'histoire et de littérature* (n° du 26 septembre-3 octobre 1892).

47. — Christophe Colomb devant l'Histoire par Henry Harrisse. *Paris* [blanc] *éditeur rue* [blanc] — 12 octobre 1892, in-8, pp. 120.

48. — H. H. — Colomb n'est pas né a Savone. (*Revue historique*, LV, sept.-déc. 1892, pp. 308/311).

A propos de *La patria de Colon...* par D. Francisco R. de Uhagon, 1892.
Tirage à part, in-8.

49. — Henry Harrisse. — Autographes de Christophe Colomb récemment découverts. (*Revue historique*, LI, 1893, pp. 44/64).

— Autographes de Christophe Colomb récemment découverts par Henry Harrisse. *Paris*, 1893, in-8, pp. 23.

Extrait de la *Revue historique*, année 1893. (Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

50. — Christophe Colomb et Toscanelli. *Paris*, MDCCCXCIII, in-8, pp. 12.

Extrait de la *Revue critique d'histoire et de littérature* (N° du 9 octobre 1893).
Signé B. A. V.

51. — B. A. V. — The early Paris editions of Columbus's First « Epistola ». (*Centralblatt für Bibliothekwesen*, X, 1893, pp. 118/121).

Tirage à part, in-8.

— E. W. B. Nicholson. — The early Paris editions of Columbus's First « Epistola ». (*Ibid.*, pp. 268/9).

52. — Christopher Columbus His Own Book of Privileges 1502 Photographic Facsimile of the Manuscript in the Archives of the Foreign Office in Paris, now for the first time published,

with expanded text translation into English and an Historical Introduction the Transliteration and Translation by George F. Barwick B. A. of the British Museum The Introduction by Henry Harrisse The whole compiled and edited with Preface by Benjamin Franklin Stevens. *London : 4 Trafalgar Square, Charing Cross, B. F. Stevens*, 1893, in-fol., pp. LXVI-284, pl. col., fig., etc. + 1 f. n. ch., relié en demi peau de truie et 2 planches de bois; crochets de fermeture en cuivre.

Au recto du dern. f. n. ch. : Chiswick Press.....

— Christopher Columbus His Own Book of Privileges 1502 — Historical Introduction by Henry Harrisse. *London : 4 Trafalgar Square, Charing Cross, B. F. Stevens*, 1893, in-fol., pp. ch. XIII à LXVI + 2 ff. n. ch., 6 pl.

Only Twenty Copies printed all being for Private Distribution

53. — Christophe Colomb et les Académiciens espagnols. Notes pour servir à l'histoire de la Science bibliographique en Espagne au XIX^e^ siècle.

*Centralblatt für Bibliothekwesen*, XI. Jahrgang, 1. u. 2. Heft. Jan.-Feb. 1894, pp. 1-70.

Separatabdruck.

— *Opera minora* — Christophe Colomb et les Académiciens espagnols. Notes pour servir à l'histoire de la Science en Espagne au XIX^e^ siècle par l'Auteur de la *Bibliotheca Americana Vetustissima*. — *Paris, H. Welter*, 1894, pet. in-8, pp. 1-57.

Sur le faux-titre : Essais de Bibliographie et d'histoire critiques N° 1
Avait paru dans le *Centralblatt für Bibliothekwesen*, janvier-février 1894.
Notice par Emile Picot, *Revue critique*, 1894, II, pp. 399-400.

54. — Lettre de Christophe Colomb annonçant aux Rois catholiques la Découverte du Nouveau Monde. Bibliographie de la version latine — *Paris, H. Welter*, 1894, in-16, pp. 46.

A Henry Vignaud ami fidèle et bibliophile éclairé
Il n'a été tiré de cet opuscule que dix exemplaires :
pour Henry Vignaud
— Henry Omont
— Henry Harrisse
et leurs amis
avait paru dans le *Centralblatt f. Bibliothekswesen*

55. — A propos d'un manuscrit du Ministère des Affaires étrangères. Par B. A. V. (*Revue critique*, 1894, I, pp. 331-333).

— A propos d'un manuscrit du Ministère des Affaires étrangères. *Paris, H. Welter*, 1894, in-8, pp. 14.

Signé : B. A.V.
Extrait de la *Revue critique d'histoire et de littérature* (n° du 23 avril 1894).
Sur le faux-titre : *Cartulaire de Christophe Colomb.*

56. — Sébastien Cabot navigateur vénitien (1497-1557) étude d'histoire critique et documentaire — Extrait de la *Revue de Géographie* Dirigée par M. L. Drapeyron — *Paris, Institut Géographique de Paris Ch. Delagrave...* 1895, br. in-8, pp. 43.

Signé : B. A. V.
A propos de l'ouvrage de F. Tarducci sur les Cabot.

57. — Pro Academia Hispaniensi. *Paris*, 1895, in-8, pp. 11.

Ext. de la *Revue critique*, n° du 25 mars 1895, pp. 227-234.

58. — Americus Vespuccius — A Critical and Documentary Review of Two recent English Books concerning that Navigator By Henry Harrisse. *London, B. F. Stevens, 4 Trafalgar Square*, 1895, in-8, pp. 72.

Front. en couleurs : Arms of Balthazar Sprenger. Tiré à 250 exemplaires.

59. — John Cabot The Discoverer of North-America and Sebastian his Son A Chapter of the Maritime History of England under the Tudors 1496-1557 By Henry Harrisse. *London, Benjamin Franklin Stevens*, 1896, in-8, pp. xi-503, cartes et illustrations.

60. — Un nouveau globe verrazanien par Henry Harrisse. — Extrait de la *Revue de Géographie... — Paris, Ch. Delagrave*, 1895, in-8, pp. 3.

61. — La Cartographie verrazanienne par Henry Harrisse.— Extrait de la *Revue de Géographie* Dirigée par M. L. Drapeyron — *Paris, Ch. Delagrave*, 1896, in-8, pp. 12.

62. — L'Abbé Prevost Histoire de sa vie et de ses œuvres d'après des documents nouveaux par Henry Harrisse. *Paris, Calmann Lévy*, 1896, in-12, pp. 465.

Dédié à Louis Ganderax.

63. — Un rarissime Americanum par M. Henry Harrisse. *Paris Techener*, 1897, in-8, pp. 10.

Ext. du *Bulletin du Bibliophile* du 15 février 1897 tiré à 25 exemplaires.
Sermon de Bernardin de Carvajal, évêque de Carthagène.

64. — The Discovery of North America by John Cabot The alleged date and Landfall also the ship's name, the « Matthew », a Forgery of Chatterton? By Henry Harrisse. Third edition, revised and enlarged. *London: B. F. Stevens,* June 1897, pet. in-8, pp. 47.

Sur le titre de l'ex. de la Bibliothèque Nationale, note autog. de Harrisse : « Édition définitive avec la table d'errata supprimée et son contenu intercalé dans le texte. 15 juillet 1897. Henry Harrisse. »

— Henry Harrisse. — John Cabot and the Matthew. (*Notes and Queries*, June 26, 1897, pp. 501-2).

— "The Date of Cabot's Discovery of the American Continent, and an alleged Forgery of Chatterton. A Rejoinder, 1897, in-12.

Tirage à part de *Notes and Queries*.

65. — Sébastien Cabot Pilote-Major d'Espagne considéré comme Navigateur par Henry Harrisse. — Extrait de la *Revue de Géographie*... — Paris. Ch. Delagrave, 1897, in-8, pp. 19.

66. — The Diplomatic History of America Its first Chapter 1452-1493-1494. By Henry Harrisse. *London, B. F. Stevens*, 1897, pet. in-8, pp. VIII-230.

Notice par B. A [uerbach], *Revue Critique*, 1897, II, pp. 518-519.

67. — L'Atterrage de Cabot au continent américain. Par Henry Harrisse (Paris). (*Nachrichten von der Koniglt. Ges. d. Wiss. zu Gottingen, Phil.-hist. Kl.* 1897, pp. 326-348).

— L'Atterrage de Jean Cabot au continent américain en 1497 par Henry Harrisse. Mémoire lu à la Société royale des sciences de Goettingue dans sa séance du 30 octobre 1897 et extrait de ses *Nachrichten*. *Goettingue*, W. *Fr. Kaestner*, 1897, in-8, pp. 25.

68. — Henry Harrisse. — Did Cabot return from his second Voyage. (*American Hist. Rev.*, III, 1898, pp. 441-455).

Tirage à part, s. l. n. d., gr. in-8, pp. 7.

69. — Henry Harrisse. — The Outcome of the Cabot Quater-Centenary. (*American Hist. Rev.*, IV, 1899, pp. 48-61).

Tirage à part. *New York*, April 1898, in-8.

70. — The Cabots. Notes on certain Papers contributed to the

Transactions of this Society by Henry Harrisse. *Ottawa*, 1898, in-8, pp. ch. 103 à 106.

From the *Transactions of the Royal Society of Canada*, Second Series-1898-99. Volume IV. Section II.

71. — Travaux nautiques des Portugais par Henry Harrisse. *Paris*, 1898, in-8, pp. 7.

Ext. de la *Revue critique d'histoire et de littérature* du 12 déc. 1898.

72. — Henry Harrisse. — L.-L. Boilly Peintre, dessinateur et lithographe Sa Vie et son Œuvre 1761-1845 Étude suivie d'une description de treize cent soixante tableaux, portraits, dessins et lithographies de cet artiste. *Paris, Société de Propagation des Livres d'Art Siège social: Cercle de La Librairie*, 1898, gr. in-8, pp. 228 + 2 ff. n. ch. tab.

Portrait de Boilly et 29 ill. ou pl. hors texte.
Dédié à Son Altesse impériale la Princesse Mathilde.
Cf. : Maurice Tourneux. — Louis-Léopold Boilly. *Gazette des Beaux-Arts*, XX, 1898, pp. 404 416.

73. — The Dieppe World Maps 1541-1553 by Henry Harrisse. (Reprinted from the *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1899, N° 6). — *Goettingen, W. Fr. Kaestner*, 1899, in-4, pp. 13.

Publication de Charles Henry Coote.

74. — Henry Harrisse. — Per Amerigo Vespucci. *Firenze, Tipografia di M. Ricci*, 1900, gr. in-8, pp. 8.

Lettre datée Paris, mars 1900.
Estratto della *Rivista geografica italiana*, Anno VII. Fascicolo II-III, 1900.

75. — Découverte et Évolution cartographique de Terre-Neuve et des Pays circonvoisins 1497-1501-1769 Essais de géographie historique et documentaire par Henry Harrisse. — *Paris, H. Welter — London, Henry Stevens*, MDCCCC, in-4, pp. lxxii-420, front. en couleurs.

76. — Christophe Colomb et la Typographie espagnole. Par Henry Harrisse, in-8, pp. ch. 11-22.

Separatabdruck aus dem *Centralblatt für Bibliothekwesen...* Leipzig.
Daté Paris, octobre 1900.

77. — Les premiers incunables bâlois et leurs dérivés : Toulouse, Vienne-en-Dauphiné, Lyon, Spire, Eltvil, etc. 1471-1484. Essai de Synthèse typographique. Par Henry Harrisse. (*Nachrichten von der Königl. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, Phil. hist Kl.* 1901, pp. 351/413).

— Les premiers incunables batois et leurs dérivés : Toulouse, Lyon, Vienne-en-Dauphiné, Spire, Eltvil, etc. 1471-1484. Essai de Synthèse typographique par Henry Harrisse — Mémoire lu à la Société Royale des Sciences de Goettingue et inséré dans ses *Nachrichten* (Seconde édition, revue et augmentée) — *Paris, A. Claudin*, M.DCCCC.II, in-4, pp. 74 + 1 f. n. ch. er., fac-simile.

A la mémoire de Marie Pellechet.
Tiré à 128 ex. dont 3 sur papier du Japon.

78. — Apocrypha Americana : Examen critique de deux décisions des tribunaux américains en faveur d'une falsification éhontée de la lettre imprimée de Christophe Colomb en espagnol annonçant la découverte du Nouveau Monde, et vendue comme authentique un prix énorme par Henry Harrisse — Extrait du « Centralblatt für Bibliothekwesen » — *Leipzig, Otto Harrassowitz*, 1902, in-8, pp. 33.

79. — *Opera minora*. — Les Falsifications bolognaises (intéressants détails) par Henry Harrisse. *Paris, Henri Leclerc*, 1903, in-8, pp. 8.

Extrait du *Bulletin du Bibliophile* tiré à 40 ex., 1 ex. sur Japon.

— *Opera minora*. — Les Falsifications bolognaises Reliures et livres par Henry Harrisse. *Paris, Henri Leclerc*, 1903, in-8, pp. 57, 1 facsimile.

Extrait du *Bulletin du Bibliophile* tiré à 150 ex., 1 ex. sur Japon, 5 ex. sur Hollande.

80. — La Vie monastique de l'abbé Prevost (1700-1763) par Henry Harrisse. *Paris, Henri Leclerc*, 1903, in-8, pp. 55.

Extr. du *Bulletin du Bibliophile* tiré à 100 ex. dont 1 ex. sur papier du Japon et 5 ex. sur papier de Hollande.

81. — Derniers moments et Obsèques de George Sand Souvenirs d'un Ami — Publié à l'occasion du centenaire de l'illustre écrivain 1er juillet 1904, in-8 carré, pp. 30, front. grav.

Au recto du faux-titre : 8-10 juin 1876.
Au verso du faux-titre : Cette plaquette que l'auteur destine à la famille et à quelques amis a été imprimée à cinquante deux exemplaires seulement.
*Imprimé par Philippe Renouard, 19 rue des Saints-Pères, Paris.*

82. — Le Président de Thou et ses Descendants leur célèbre Bibliothèque leurs Armoiries et les traductions françaises de

*J.-A. Thuani Historiarum sui Temporis* d'après des documents nouveaux par Henry Harrisse. *Paris, Henri Leclerc*, 1905, in-8, pp. 274 + 1 f. n. ch. cr. et tab. des pl., 6 planches.

83. — Fabrique de Basilea, imprimeur du quinzième siècle..... 1905, in-8, ch. pp. 296 306.

Notice par Henry Harrisse, Paris, mars 1902.
Aus den *Göttingischen gelehrten Anzeigen* 1902, Nr 4.

# PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE[1]

Depuis plusieurs années, la Bibliothèque de l'Université Harvard, à Cambridge, Massachusetts, publie une série de fort utiles *Bibliographical Contributions*, aujourd'hui au nombre de 58, dont les dernières comprennent les sujets suivants : 56. *Catalogue of English and American Chapbooks and Broadside Ballads in Harvard College Library* ; — 57. *Catalogue of the Molière Collection in Harvard College Library acquired chiefly from the Library of the late Ferdinand Bôcher compiled by* Thomas Franklin Currier *and* Ernest Lewis Gay ; — 58. *A Bibliography of Persius by* Morris H. Morgan.

L'Université de Californie qui a son siège à Berkeley a suivi cet exemple ; les deux dernières bibliographies que j'ai reçues sont les suivantes : — N° 16. *A List of first editions and other rare books in the Weinhold Library. Compiled by* W. R. R. Pinger, 1907. D'après la préface signée Hugo K. Schilling, Karl Weinhold était un savant versé dans toutes les questions se rattachant à l'Allemagne, particulièrement dans les questions d'archéologie et de folk lore ; sa bibliothèque comprenant près de 9 000 volumes ou brochures fut acquise par M. John D. Spreckels de San Francisco et installée à l'Université pendant l'été de 1905. — No. 17. *A Bibliography of George Berkeley Bishop of Cloyne. Compiled by* H. Ralph Mead. A tout seigneur, tout

1 Extrait du *Journal des Savants*, Juin 1911

honneur ; cette bibliographie a été publiée à l'occasion du deux cent vingt cinquième anniversaire de la naissance de Berkeley, et du cinquantenaire de la fondation du Collège de Californie. George Berkeley, né à Dysert, comté de Kilkenny, Irlande, le 12 mars 1685 fut nommé en 1734, évêque de Cloyne, dans son pays ; il mourut à Oxford, le 14 janvier 1753. Berkeley s'étant marié en 1728 mit à la voile pour Rhode Island et il consacra sa vie jusqu'en 1734 à essayer de créer un collège en Amérique pour civiliser et christianiser les Indiens. C'est en souvenir des efforts de ce philanthrope que l'Université de Californie a reçu son nom.

# CHRISTOPHE COLOMB [1]

Le jeudi 6 octobre 1892, en compagnie de mes deux amis, le baron Adolf Eric Nordenskiold et le Dr E.-T. Hamy, tous les deux malheureusement morts, je franchissais la barre de Huelva, à bord du transatlantique espagnol *Antonio Lopez*, le plus grand bâtiment qui ait jusqu'alors franchi cet obstacle naturel. Nous venions de Gênes, où, hôtes de la ville superbe, nous avions assisté aux fêtes qu'avait célébrées avec éclat la Municipalité pour le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par son glorieux enfant, Christophe Colomb, tandis que, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, était entreprise, avec le titre de *Raccolta Colombiana*, la publication d'une série de beaux in folios renfermant les documents traitant de la vie et des voyages du grand *Descubridor*. Dans la rivière, en face de Huelva, se balançaient sur le flot trois petits navires, reproductions fidèles des caravelles de Colomb, la *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Niña*, qui, à leur tour, devaient prendre la route de l'Amérique, alors qu'autour d'elles voguait une coque plus minuscule encore, le

1. Extrait du *Journal des Savants*, Août 1911, pp. 337-346.

Henry Vignaud. *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*. In-8, XVI-541 pages. — Paris, H. Welter, 1905.

Henry Vignaud. *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb. — Comment il aurait conçu et formé son projet. — Sa préparation à différentes cours. — Son acceptation finale. — Sa mise à exécution. — Son véritable caractère*. — Tome I, 1476-1492, in-8, XXXII-530 pages. — Paris, H. Welter, 1911. — Tome II, 1492-1493, in-8, XII-704 pages. — Ibid.

Henry Vignaud. *Chronologie documentaire de la vie de Christophe Colomb jusqu'en 1493*. — In-8, 29 pages. — Paris, H. Welter, 1911.

*Sappolio*, venant avec un seul homme de traverser l'Atlantique pour assister à des fêtes auxquelles prirent part les navires de guerre appartenant à toutes les nations du globe. Le Président du Conseil des Ministres, Canovas del Castillo, avait tenu à les présider lui-même ; le petit roi d'Espagne, alors un enfant chétif, et la reine régente y assistèrent. Le lendemain, vendredi 7 octobre, dans une séance solennelle se réunissaient les savants qui s'occupent de l'Amérique, à l'entrée du fleuve, au monastère de la Rabida, où, en 1485, serait accouru Colomb, exténué de fatigue, mourant de faim, sans ressources, implorant l'appui des PP. Perez et Marchena ; puis nous allions en pèlerinage à la petite ville de Palos, d'où, le 3 août 1492, les trois caravelles de Colomb mettaient à la voile avec un personnel de 120 hommes, dont 90 pour les équipages.

Il faut bien avouer que, pour la grande masse du public, l'histoire de Colomb était renfermée dans l'ouvrage populaire de Washington Irving paru en 1828, et surtout dans le livre de Roselly de Lorgues, qui attribuait la découverte de l'Amérique par le navigateur gênois à une inspiration divine et qui fut chargé en février 1893, c'est-à-dire peu de mois après les fêtes de Huelva, par la reine régente d'Espagne, de transmettre sa demande d'introduction de la cause de béatification de Colomb comme le postulateur attitré de cette cause. Les relations de l'homme providentiel avec Beatriz Enriquez de Arana, mère de Fernand, firent échouer le projet, qui vient d'être repris aux États-Unis dans un vaste pétitionnement transmis à Rome, avec son appui, par l'archevêque de Philadelphie. Il est probable que cette nouvelle campagne n'aura pas plus de succès que la première, car de nouveaux documents augmentent encore les preuves de l'illégitimité du lien qui attachait Christophe Colomb à Beatriz Enriquez. Ce sont ces faits que M. Henry Vignaud lui-même a mis en lumière, dans un travail paru l'année dernière, intitulé : *L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb.*

Sans ébranler les bases mêmes de l'édifice sacro-saint

élevé par la légende et la dévotion colombiennes. Henry Harrisse avait néanmoins projeté un peu de lumière sur quelques points obscurs de la vie du navigateur à l'aide des documents qu'il a insérés en 1884 dans les deux volumes intitulés : *Christophe Colomb, son Origine, sa Vie, ses Voyages, sa Famille et ses Descendants*, qui font partie du *Recueil de Voyages et de Documents* que j'ai publié avec le regretté Charles Schefer.

La légende de Christophe Colomb rayonnait donc dans un ciel presque sans nuages, lorsque, en septembre 1900, à la douzième session du Congrès international des Américanistes tenue à Paris, les déclarations de deux savants étrangers, iconoclastes qui osaient porter la lumière dans une « nébuleuse » histoire, éclatèrent comme un coup de tonnerre.

M. Manuel Gonzalez de la Rosa, de Lima, avançait entre autres faits : « On a vieilli tout exprès Colomb, pour pouvoir expliquer ses voyages imaginaires et autres légendes ; il était né à Gênes, et point à Savone, en 1451, probablement le 25 juillet, jour de la Saint-Christophe. » — « Christophe Colomb a quitté Gênes, sans avoir étudié à l'Université de Pavie, en septembre 1475 ; il a pris service dans la flotte que son pays envoya, sous les ordres des Spinola et Negri, au secours de la colonie génoise de Chio. » — « Au retour et en route pour l'Angleterre, les Génois furent attaqués par le pirate-amiral Coulon sur la côte de Portugal et Colomb put s'échapper à Lisbonne où il se fixa. » — « Colomb prit part à la conspiration de la maison de Bragance contre le roi Jean II et fut obligé de fuir en Espagne, etc. » M. Gonzalez de la Rosa, d'autre part, attaquait l'authenticité des lettres attribuées à Toscanelli et déclarait qu'il prouverait : « que ni l'astronome, ni la prétendue correspondance de Colomb avec des astronomes, n'ont eu aucune part dans la découverte de l'Amérique ». Au même Congrès, M. Henry Vignaud, soutenant également que la fameuse lettre de Toscanelli était apocryphe, lisait un *Mémoire sur l'authenticité de la lettre de Tosca-*

*nelli du 25 juin 1474 adressée d'abord au Portugais Fernam Martins et plus tard à Christophe Colomb.* M. Gonzalez de la Rosa, âgé et malade, ne put continuer ses travaux et retourna dans son pays, mais ce Congrès fut le point de départ des recherches de M. Vignaud dont les théories sont développées d'une manière définitive dans les deux gros volumes qui viennent de paraître. Je vais essayer d'indiquer quelques-uns des résultats auxquels est arrivé l'auteur.

1° *Lettre de Toscanelli.* — Une lettre du savant médecin et astronome Paolo dal Pozzo Toscanelli datée de Florence le 25 juin 1474, adressée au chanoine portugais Fernam Martins, en réponse à une demande de renseignements que le roi Alfonso V l'avait chargé d'obtenir, communiquée à Colomb, est l'objet d'âpres discussions. Cette lettre n'a été connue pendant longtemps que par une version italienne donnée dans le chapitre VIII des *Historie del S. D. Fernando Colombo,* Venise, 1571, ouvrage attribué au fils du Navigateur. Un texte latin a été retrouvé en 1871 à Séville par Henry Harrisse, copié entièrement, dit-on, de la main de Colomb, et complétant l'un des quatre feuillets de garde à la fin du volume suivant conservé à la Biblioteca Colombina : *Pii II* [Aeneas Sylvius] *Pontificis maximi.. Historia rerum ubique Gestarum...* Venitiis, 1477 ; le bibliographe américain publia le document, pp. 178-180, de son livre : *Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres,* Paris, 1872. L'importance de la lettre de Toscanelli réside en ce qu'elle dit nettement qu'il faut aller aux Indes par l'Ouest et qu'elle explique comment cela peut se faire. « Si ce document est authentique, écrit Vignaud, I, p. 106, nous connaissons la source originelle où Colomb a puisé non seulement l'idée première du grand dessein qu'il assure avoir toujours été le sien. » Cette authenticité avait été mise en doute par M. Vignaud dans son ouvrage : *La lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'Ouest,* Paris, 1901, in-8°, qui fait partie de mon *Recueil de Voyages et de Documents.* Ce livre déchaîna une véritable tempête : Gustavo Uzielli, Sir Clements R. Markham, Jules Mees, Sophus Ruge, etc.,

prirent part à une controverse dont la bibliographie, dressée en 1905, ne comprend pas moins de 36 pages in-8°. Dans son nouvel ouvrage, M. Vignaud revient sur la question et combat à nouveau l'authenticité des deux lettres et de la carte que Toscanelli aurait envoyées à Colomb ; il apporte à l'appui de sa thèse une grande richesse d'argumentation, notant en particulier que Martins est un personnage complètement inconnu et que la mention dans la lettre attribuée à Toscanelli de la recherche de la route des Indes par les Portugais en 1474 est une preuve que ce document est antidaté. Je ne puis passer en revue toutes les preuves de M. Vignaud, mais je voudrais m'arrêter un instant sur le passage suivant de la lettre au sujet duquel j'ai été interrogé jadis par Harrisse ; j'ai oublié quelle réponse je fis alors :

J'ai aussi marqué sur la carte, pour mieux renseigner ceux qui feront le voyage, divers ports où ils pourraient mouiller, si les vents, ou tout autre cas fortuit, les éloignaient du but proposé, et aussi pour qu'ils fassent voir aux indigènes qu'ils ont quelques notions de leur pays, ce qui ne peut que leur être très agréable. On assure qu'il n'y a d'établi dans ces îles que des marchands. Il y a là une grande affluence de navigateurs et de marchandises, qu'on n'en voit pas autant, dans le reste du monde, que dans le seul fameux port de Zayton. On dit, en effet... Ce pays est très peuplé et très riche, comprenant une multitude de provinces, de royaumes et de villes innombrables, toutes soumises au même prince appelé le Grand Kan, ce qui signifie, en latin, *Rex regum* (Roi des rois), et dont le siège et la résidence se trouvent, la plupart du temps, dans la province de Katayo. Ses prédécesseurs tâchèrent d'entrer en relation avec les Chrétiens ; il y a deux cents ans, ils envoyèrent une mission au Pape, pour lui demander un certain nombre d'hommes versés dans les choses de la Foi, qui devaient les instruire ; mais les personnes chargées de cette mission trouvèrent des obstacles en route et rebroussèrent chemin. Au temps d'Eugène, il en vint un autre (ambassadeur), lequel lui donna l'assurance de la vive affection que ceux qui l'envoyaient portaient aux Chrétiens. Pour ma part, je me suis longuement entretenu avec ce personnage d'une foule de choses...

A la fin :

Allant de la ville de Lisbonne en droite ligne vers l'Ouest, il y a, marqués sur la carte, 26 espaces de 250 milles chacun, jusqu'à la très illustre et très grande cité de Quinsay, dont l'enceinte mesure cent milles. Elle a dix ponts et son nom : « *cita del cielo* » veut dire ville du Ciel ; on raconte mille choses merveilleuse de ses fabriques, ainsi que de ses ressources (Cet espace est presque égal au tiers de toute la sphère). La dite ville est située dans la province de Mangi, voisine de celle de Kathay, contrée où se trouve la résidence Royale. Mais, depuis l'île Antilia, qui vous est connue, jusqu'à la fameuse île de Cippangu, il y a dix espaces. La dite île est effectivement très abondante en or, perles et pierres précieuses, et les temples, ainsi que les palais royaux, y sont couverts de plaques d'or massif. Ainsi donc, l'espace de mer à franchir à travers les parages inconnus n'est pas très grand.

La géographie de ce passage est tirée de Marco Polo : Zaïtoun est *T'siouen tcheou* 泉州 et non Tchang tcheou 漳州 comme le croient M. Vignaud et d'autres ; le fameux Zipangu est la transcription de *Je-peun Kouo* (le Royaume du Soleil Levant) 日本國 d'où nous avons tiré *Japon,* en japonais *Nippon*; Quinsay = *King se* 京師 est la grande ville de *Hang-tcheou* 杭州 ; la dimension de cent milles donnée à cette ville par Toscanelli est la même que celle indiquée par Marco Polo; la première mission mentionnée est celle confiée par K'oublai aux frères Nicolo et Maffeo Polo l'Ancien qui arrivèrent de l Asie orientale à Acre en 1269. M. Vignaud a consacré un chapitre à montrer « que les expressions de Cathay et de Grand Khan dans la lettre de 1474 sont des anachronismes » (I, pp. 184-188). Évidemment, les expressions étaient des anachronismes, puisque la puissance du Grand Khan a été détruite en 1368 par Hong Wou, fondateur de la dynastie chinoise des Ming; cependant ce titre a continué à être donné tardivement par les Européens au souverain de la Chine, car Giovanni da Empoli, dans une lettre de Cochin, 15 novembre 1515, écrite à Lopo Soares de Albergaria, dit : « Spero... fare un

salto là a vedere il Grand Cane, che è il re, che si chiama il re de Cataio ». Les Ming n'ont pas imposé de nouveaux noms aux dénominations en usage à l'époque mongole; ces dernières, comme Zaitoun et autres, étaient employées par des étrangers comme Polo et les Arabes, mais non par les indigènes. Nicolò Conti lui-même avait, au xv^e^ siècle, continué à employer les anciennes appellations des navigateurs, ce qui prouve, entre parenthèses, qu'il n'est pas allé en Chine, car il se serait servi des noms chinois, comme le firent les Portugais lorsqu'ils arrivèrent à Canton et autres lieux. Mais, en revanche, la seconde ambassade me fait douter de l'authenticité de la lettre. Il n'y a pas eu d'ambassade de Chine en Europe pendant le règne des premiers empereurs Ming; la route de terre par l'Asie centrale avait été coupée au milieu du xiv^e^ siècle par l'invasion de l'Islam et les persécutions contre les étrangers qui la suivirent, et les missions envoyées par mer dans le Sud par le troisième souverain Ming, Yong-lo, ne dépassèrent sans doute pas Ceylan et dans tous les cas n'arrivèrent jamais en Europe. Toscanelli, au courant, par sa position, de ce qui se passait à Florence, aurait certainement été avisé de la venue d'une ambassade semblable, et si elle avait eu lieu réellement, l'ambassadeur chinois n'aurait pas employé le mot de *Cathay* pour désigner son propre pays. Je crois, comme Ximenès, et contre l'avis de Vignaud, que ce passage est une réminiscence de l'arrivée à Florence en 1438 (non pas en 1444) du voyageur vénitien Nicolò Conti qui, par ordre du pape Eugène IV, dicta, pour racheter ses péchés, le récit de ses pérégrinations en Asie au Pogge dont le texte latin a paru en 1723, à Paris, dans le volume intitulé : *Poggii Braccioloni Florentini Historiae de Varietate Fortunae Libri quatuor*. Mais si l'on peut différer sur la valeur des arguments qui militent contre l'authenticité de la lettre du 25 juin 1474, il en reste un nombre suffisant pour solidement étayer la théorie de Vignaud, ajoutons ce fait intéressant que, lorsque Toscanelli mourut en mai 1482, âgé de 85 ans, on ne trouva dans ses papiers aucune trace des

pièces que peu de temps auparavant (1481) il aurait lui-même copiées pour les envoyer à Colomb.

2° *But poursuivi par Colomb.* — La question peut-être la plus importante soulevée par M. Vignaud est celle de savoir si, avant 1492, Colomb avait pour but de découvrir une nouvelle route des Indes ou simplement si son entreprise était proposée, organisée et exécutée dans le but unique de découvrir pour la Castille des terres nouvelles dont le Découvreur et ses héritiers auraient la vice-royauté à perpétuité. Le 17 avril 1492, Colomb passait un acte avec les Rois catholiques à Santa Fe, stipulant les conditions dans lesquelles son grand projet allait être mis à exécution, acte qui fut confirmé avec une extension des privilèges, le 30 du même mois, par des lettres patentes datées de Grenade. Colomb doit aller, en échange de ces privilèges, sur lesquels il est inutile que je m'arrête, « à la découverte et à la conquête de certaines îles et terres dans la mer Océane ». Comme le fait remarquer M. Vignaud (II, p. 109) :

> Aucune indication n'est donnée sur la situation de ces îles et terres, non plus que sur la direction dans laquelle elles doivent se trouver ; les mots d'*Inde*, d'*îles des Épices*, de *Chine*, de *Cathay* et de *Grand Khan*, qui reviendront si souvent plus tard dans les documents colombiens, ne figurent pas une seule fois dans cet acte et dans celui qui le précéda.

Les renseignements sur Cipangu paraissent avoir été recueillis à Rome par Martin Alonzo Pinzon qui aida puissamment Colomb à aplanir les difficultés de son expédition et s'embarqua avec lui à Palos, le 3 août 1492, pour les Canaries, d'où l'on devait choisir la route conduisant aux îles que l'on se proposait de découvrir. On connaît les péripéties du voyage, les difficultés avec l'équipage ; enfin, le 6 octobre, Pinzon propose à Colomb, qui croit avoir dépassé les îles, de prendre une route plus au Sud pour se rendre, croyait-il, à Cipangu ; Colomb refuse d'abord, puis le lendemain, 7 octobre, il se ravise, suit le conseil de Pinzon et, les matelots s'effrayant et refusant d'aller plus loin, Colomb

les rassure, et déclare qu'étant venu pour se rendre aux Indes il entend y aller quand même. M. Vignaud remarque (*Chronologie documentaire*, p. 24) : « Ici encore on se demande si, dans le Journal de bord, résumé par Las Casas de longues années après la découverte, cette expression de *las Indias* doit s'entendre des Indes Orientales, ou des îles que Colomb cherchait, auxquelles il donna ce nom après leur découverte. » Enfin le 12 octobre, à 2 heures du matin, le pilote de la *Pinta*, Rodrigo de Triana, aperçoit la terre et, au jour, Colomb débarque avec les Pinzon dans l'île appelée par les indigènes Guanahani qu'il baptise San Salvador, n'y reconnait pas Cipangu, va à Cuba. Pinzon, volontairement ou non, se sépare de lui, aborde à Haïti où arrive Colomb à son tour le 5 décembre; il prend Haïti pour Cipangu et baptise cette île *Española*; cependant, le 28 décembre la *Santa Maria* se perd sur un banc de Haïti; Colomb passe avec son équipage à bord de la *Niña* et, le 4 janvier 1493, reprend la route d'Europe; le 15 mars 1493, il était de retour à Palos. Le 30 mars 1493, les Rois catholiques alors à Barcelone invitent Colomb à venir les trouver et lui accusent réception de ses lettres, lui parlant de ses découvertes comme ayant eu lieu *en las Indias*; c'est le premier document officiel où figure cette expression.

Il est fort possible qu'avant son départ Colomb ait cru à la possibilité de se rendre aux Indes par l'Ouest. M. Vignaud m'écrit : « Il y a lieu de croire, en effet, que dès l'année 1486, Behaim avait exprimé, en Portugal, des idées de ce genre, qu'il reprit en 1491, à Nuremberg, et, dans ce cas, il est vraisemblable que Colomb les a connues, soit par Behaim lui-même, soit par l'intermédiaire de son frère Barthélemy. » Mais rien dans les documents qui précèdent le voyage ne montre que le but désiré était les Indes, c'est ce que prouve M. Vignaud : on pensait trouver à 750 lieues des Canaries les îles cherchées. Au moment du départ des Canaries, Colomb donna pour instructions écrites à ses capitaines et pilotes de ne pas naviguer la nuit après avoir fait 700 lieues, si la terre n'était pas encore en vue, décla-

rant qu'il trouvera cette terre à 750 lieues ou environ et, comme le remarque M. Vignaud répondant dans une lettre à des objections : « Ce dernier fait est établi par l'aveu échappé à Fernand Colomb que l'île Espagnole qui fut découverte bien plus loin était celle même que son père cherchait et qu'il croyait trouver à 750 lieues. Voilà qui montre d'une manière décisive qu'à son départ des Canaries, Colomb ne comptait pas avoir à franchir plus de 750 ou 800 lieues, ce qui exclut l'idée qu'il avait aussi en vue le passage aux Indes asiatiques. »

Ce sont les deux points principaux des controverses relatives aux découvertes de Christophe Colomb ; je vais maintenant passer en revue quelques points de la carrière du grand navigateur.

3° *Date de la naissance de Colomb.* — Ni Colomb, ni ses deux premiers biographes, son fils Fernand et Las Casas, n'ont donné la date de la naissance du Navigateur, qui a cependant une importance capitale pour déterminer le temps donné à des études ou à des recherches préparatoires au grand voyage de 1492.

Les dates les plus différentes ont été données pour la naissance de Christophe Colomb : 1430, hypothèse de Navarrete; 1433-4, Castelar; 1435, Washington Irving et Roselly de Lorgues; 1436, 1437, 1441, 1442, 1444, 1445, 1446, 1447, 1448, 1449, 1450, 1451 et enfin 1456 ! En 1903, M. Vignaud avait fixé cette date à 1451 (*A Critical study of various dates assigned to the birth of Christopher Colombus. The Real date 1451.* London, Henry Stevens) d'après un document de 1470; mais, depuis lors, M. Ugo Assereto a eu la chance de découvrir parmi les archives notariales de Gênes une déposition datée du 25 août 1479 de Colomb, de passage dans sa ville natale, mais alors établi à Lisbonne, dans laquelle il déclare qu'il est alors âgé de 27 ans; le document a été publié par M. Assereto dans le *Giornale storico e letterario della Liguria*, janvier-février 1904; les documents de 1470 et de 1479 permettent d'affirmer que Colomb est né à Gênes entre le 26 août 1451 et le 31 octobre de la

même année. Les documents de la *Raccolta Colombiana* et ceux qui ont été réunis par M. Vignaud lui-même permettent d'affirmer que « son père était Domenico Colombo, tisserand, et sa mère, Susanna Fontanarosa. Il n'y eut ni nobles ni marins dans sa famille dont tous les membres étaient artisans. Il n'était apparenté ni avec les Colombo nobles de Cuccaro, ni avec les deux amiraux surnommés Colombo. Il ne reçut aucune instruction universitaire et ne navigua pas étant jeune ; en 1472, il était encore tisserand à Savone ; son séjour en Italie est constaté pour la dernière fois en août 1473 ».

4° *Mariage de Colomb.* — Colomb se fixa en Portugal en 1477 et il épousa à Lisbonne, en 1479 ou 1480, Felipa Moniz Perestrello dont la parenté avec les familles Moniz et Perestrello n'est pas bien établie ; ce mariage eut une influence décisive sur la vie de Colomb, car, à une époque qui n'est pas fixée, sa belle-mère lui communiqua les papiers de Perestrello qui déterminèrent sa vocation pour les découvertes maritimes.

Introduit, par son mariage, dans un milieu où l'on s'occupait plus particulièrement de nouvelles découvertes, Colomb s'éprend des entreprises de ce genre. Il recueille alors avec soin tous les récits et tous les bruits qui circulaient à cette époque sur l'existence de terres non encore reconnues ; il interroge les pilotes qui avaient poussé leurs navigations au loin, il enregistre leurs relations, pèse les raisons qu'ils avaient de croire à l'existence d'îles ou terres inconnues, cherche dans les auteurs anciens et dans les traités de cosmographie s'il y avait des motifs de penser que tel était le cas, et arrive à la conviction qu'il y avait réellement des terres nouvelles à découvrir à l'ouest des Açores. Voilà le fait initial, le point de départ de la carrière maritime de Colomb (II, p. 403).

L'ouvrage de M. Vignaud n'est pas une œuvre de dénigrement :

Le véritable mérite de Colomb, celui qui le distingue réellement entre tous les aventuriers de mer de son temps, celui qui

le place parmi les hommes privilégiés qui ont ajouté quelque chose à la somme de nos connaissances, c'est d'avoir su tirer de toutes les indications vagues, incertaines, et le plus souvent erronées qu'on lui donnait, la conclusion juste qu'il existait des terres là où se trouve l'Amérique, et d'avoir posé en fait cette conclusion hypothétique dont l'expérience a démontré la réalité (II, p. 494).

Et encore :

Cette particularité, qu'il a cru avoir fait toute autre chose, et a ainsi méconnu la véritable grandeur de son œuvre, ne peut, ni en dénaturer le caractère, ni arrêter la critique, et il faut maintenir, contre Colomb lui-même, *qu'il a découvert l'Amérique parce qu'il l'avait cherchée*. (*Ibid.*, p. 496).

Harrisse avait déjà écrit (*Colomb*, I, p. IX) :

Qu'une saine interprétation des prophéties d'Isaïe, et non le calcul et la science, soit la seule cause des découvertes accomplies par Christophe Colomb, comme il s'est plu à le déclarer ; qu'elles résultent, au contraire, de déductions tirées des hypothèses d'Aristote, de Pierre d'Ailly et de l'astronome florentin, voire d'une simple erreur de géographie dont il ne sut même jamais s'affranchir, le mérite et la gloire de Colomb n'en sont aucunement amoindris. C'est lui, le premier, qui, franchissant l'espace, fit connaître à l'Europe étonnée ces pays rêvés par les poètes, devinés par les philosophes. C'est lui encore qui noua des liens désormais indissolubles entre les deux mondes. Aussi est-il resté une des grandes figures de l'histoire et la personnification du navigateur hardi, heureux, mais payé d'ingratitude. Ajoutons qu'il se dégage de ses actes et de ses écrits un courage, une foi, un vif amour de la nature et de l'humanité, que l'âge, les infirmités, l'infortune et l'abandon n'altérèrent jamais.

Et j'ajouterai : Christophe Colomb ne fut ni un savant, ni un saint; sans un caractère élevé, capable même de dissimulation, voire de mensonge, il apporta à la poursuite de son but une grande et, disons-le, légitime ambition, une indomptable volonté, une audace sans égale, une rare ténacité ; en un mot, il eut du génie et le génie ne se discute pas; le

succès de son entreprise ne fut que la juste récompense de ses efforts et de son courage. La découverte de l'Amérique « était dans l'air » ; un hasard heureux devait forcément conduire les navigateurs à cette terre nouvelle, du moment que les Portugais côtoyaient la côte et visitaient les îles de l'Afrique, témoin Cabral poussé quelques années plus tard sur la côte du Brésil. La grandeur de l'œuvre de Colomb n'est pas diminuée parce que l'homme a peut être ignoré lui-même où le conduisait sa destinée. Il faut faire une large part à la chance et à l'imprévu dans les découvertes : Colomb fut un heureux dans la révélation du Nouveau Monde, mais la satisfaction de lui donner son nom lui fut ravie, et l'illustre Navigateur souffrit assez cruellement à la fin de sa vie pour qu'on ne lui chicane pas la gloire légitime qu'il a acquise.

En terminant, je ne saurais manquer d'apporter mon tribut d'admiration au savant consciencieux et trop modeste qui, au milieu du labeur quotidien d'une vie active de diplomate, a su trouver le temps nécessaire pour accumuler cette masse formidable de documents et donner à quatre-vingts ans au public une œuvre dont l'étendue ferait reculer de plus jeunes travailleurs.

# ARCHÉOLOGIE DE LA VALLÉE DE LA DELAWARE[1]

Le volume V des *Papers of the Peabody Museum* est consacré à un grand travail de M. Ernest Volk : *The Archeology of the Delaware Valley*, qui ne comprend pas moins de 258 pages avec 2 cartes, 125 planches et 26 illustrations dans le texte ; c'est le résultat de vingt-deux années de recherches à Trenton et dans son voisinage. Elles ont été pratiquées dans des dépôts stratifiés d'origine glaciaire, appartenant à deux époques, l'un ancien, appelé Colombien ou brique argileuse de Philadelphie, l'autre récent, appelé gravier de Trenton. Les explorations systématiques de l'auteur ont, dans son opinion, complètement élucidé la question de l'antiquité de l'homme dans la vallée de la Delaware. C'est dans les sections du rapport intitulées *The Evidence of Man in the Yellow Soil or Drift* et *The Evidence of Man in the Gravel*, ainsi que dans les notices dispersées dans les journaux publiés également dans le volume, que l'on trouve la preuve que l'homme vivait dans la vallée de la Delaware à l'époque du gravier de Trenton, « quelle que soit l'époque à laquelle cela a pu être », écrit le directeur F. W. Putnam. Notons qu'en 1895, notre confrère, le duc de Loubat, a fourni une subvention pour continuer les fouilles pendant deux ans en faveur du Musée d'Histoire naturelle de New-York.

1. Extrait du *Journal des Savants*, Février 1912, p. 80.

# BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ HARVARD[1]

Le n° 60 des *Bibliographical Contributions* renferme la seconde édition des *Descriptive and Historical Notes on the Library of Harvard University*, par Alfred Cleghorn Potter et Edgar Huidekoper Wells. Cette bibliothèque fut créée avec les livres, environ 370 volumes, légués en 1638 par John Harvard, et le premier bibliothécaire, Solomon Stoddard, fut nommé en 1668 ; huit ans plus tard (1676), la collection fut transférée du Vieux Collège à Harvard Hall ; le premier catalogue fut imprimé en 1723. La bibliothèque, détruite par le feu en 1764, fut reconstituée par de nombreux dons d'argent et de livres, qui n'ont pas cessé d'affluer jusqu'à nos jours. Le nombre total des volumes et des brochures dans la Bibliothèque de l'Université s'élève aujourd'hui à 1 588 653.

1. Extrait du *Journal des Savants*, Avril 1912, p. 183.

# CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

*Session de Londres, 27 mai-1er juin 1912*[1].

Les études américanistes ont pour but les recherches relatives à l'histoire, à l'ethnographie, à l'archéologie et à la linguistique des races indigènes des deux Amériques, antérieurement à l'arrivée de Christophe Colomb. Pendant longtemps on a circonscrit leur domaine aux pays de l'Amérique centrale et plus particulièrement au Mexique ; il a été même restreint au déchiffrement des écritures hiéroglyphiques de ces pays. La création de Congrès d'Américanistes a eu pour résultat de développer ces études, de leur donner une direction qui leur manquait, et de marquer les progrès obtenus. Le domaine des études américanistes s'est élargi : les fouilles ont conduit à des recherches géologiques, et l'ethnographie devait forcément amener le savant à l'anthropologie. Les Congrès des Américanistes ont commencé en 1875 à Nancy et le dernier, qui s'est tenu à Londres à la fin du mois de mai, est le dix-huitième de la série ; il a été présidé par un géographe éminent, Sir Clements R. Markham, dont le grand âge, quatre-vingt-deux ans, n'a pas éteint l'activité scientifique. Délégué par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, je me propose d'exposer ici les résultats principaux de cette réunion.

1. *Journal des Savants*, Août 1912, pp. 366-377.

*Études Mexicaines.* — Je rappellerai tout d'abord que le Mexique a sans doute été occupé par des peuples de même race que les « mound-builders », les « cliff-dwellers » de l'Amérique du Nord, les constructeurs de « pueblos ». Le pays fut envahi par des gens venus du nord : Otomites, Mixtèques, Zapotèques, tous fils de Iztac Mizcohuatl ; du sud, probablement des Antilles, arrivèrent les Mayas principalement établis dans le Yucatan. Les envahisseurs du nord, désignés sous le nom de peuples nahua, s'établirent dans la vallée de l'Anahuac (Mexico). La plus ancienne des nations Nahua, les Toltèques (*toltecatl*, habitant de Tollan, terre de roseaux = Toula, nord de la vallée d'Anahuac) dont l'arrivée est placée au VI^e^ ou VII^e^ siècle de notre ère, après l'apparition d'un type mongolique, semblent avoir apporté l'élément civilisateur : on leur attribue les monuments de l'ancien Mexique, l'invention des hiéroglyphes, l'introduction du maïs et du coton ; à eux se rattache la divinité appelée en aztèque Quetzalcoatl, le « serpent emplumé ». Ils sont supplantés par les Chichimèques. Puis viennent les sept nations parmi lesquelles les Aztèques, dont la langue, parlée encore à Mexico, représente les dialectes (*nahuatl*) des nations Nahua. Huitzilopochtli, la tête véritable du panthéon aztèque, Dieu de la Guerre, paraît avoir donné son nom de Mexitl à Mexico. Les Aztèques qui ont parcouru le plateau d'Anahuac, fondèrent vers 1325, sur les bords du lac de Tezcuco l'établissement de Mexico Tenochtitlan, remplacé par la capitale actuelle ; ce nom de Mexico, Mexique, fut donné par les Espagnols à toute la région placée sous l'influence des Aztèques lors de la conquête.

On peut dire que les études mexicaines ont fait relativement peu de progrès. Depuis l'époque où le P. Athanase Kircher consacrait dans son *Oedipus Aegyptiacus* son quatrième chapitre à : « *De Literatura Mexicanorum, et an proprie hieroglyphica dici possit* » (Rome, 1654, III, pp. 28-36), dans lequel il donnait des exemples d'écriture mexicaine, on a reproduit de nombreux manuscrits mexicains. Lord Kingsborough a dévoré une fortune dans la publication

de ses *Antiquities of Mexico* en 9 vol. in-fol. (1830-1848); depuis d'excellents facsimilés ont été publiés comme le Codex Nuttall, appartenant à lord Zouche de Harynworth, aux frais du Peabody Museum (1902), les Codices Vaticanus, Telleriano-Remensis, Borbonicus[1], etc., aux frais du duc de Loubat; on a même composé des groupes de caractères maya à l'usage de l'imprimerie[2]. Nous connaissons les dix-huit signes des dix-huit mois (Kircher les connaissait aussi) de vingt jours chacun, ceux des points cardinaux, ceux de quelques couleurs, c'est peu. On pense que la civilisation maya doit remonter aux environs de l'ère chrétienne, mais rien ne permet d'établir une chronologie exacte; tout est supposition, et comme l'on pense que le Mexique a été l'origine d'une civilisation qui est descendue jusqu'au Pérou, on voit combien l'on est loin de pouvoir écrire l'histoire de ces régions; on n'est même pas d'accord pour lire les caractères maya : de droite à gauche? ou de gauche à droite? Le maître de ces études, M. Seler, de Berlin, est combattu par de nombreux adversaires. Nous allons essayer d'indiquer les dernières théories émises sur ces questions intéressantes.

M. Seler annonce que des spécimens de l'art de Teotihuacan ont été trouvés sur le bord oriental du grand plateau central, près de Chalchicomula et Jalapazco; il a découvert dans cette région deux splendides vases en terre dont les figures sont exactement semblables à celles des murs du Teopancaxco à San Sebastian, Teotihuacan, avec des couleurs vives peintes sur un fond de stuc sur la surface des vases. Le dessin et les couleurs ressemblent à ceux du fameux vase aux papillons découvert par Désiré Charnay, à San Juan, Teotihuacan.

On se rappelle que le manuscrit mexicain du Vatican 3773 avait été publié en facsimilé à Rome en 1896 aux frais du duc de Loubat; ce codex qui donne le type complet d'un

1. Ce codex acheté en mai 1826 pour 1 300 francs par la Bibliothèque du Palais-Bourbon n'était connu que par une courte notice publiée par Aubin dans la *Revue orientale et américaine* de novembre 1859.

2. Voir *Journal des Savants*, février 1911, p. 81.

livre *nahua* avait été publié d'une manière défectueuse par lord Kingsborough dans ses *Antiquities of Mexico*. Dans ce codex, édition Loubat, sont peintes deux « maisons », jointes l'une à l'autre par un chemin (feuillets 15-16); elles ont été désignées par M. Seler comme les Maisons de la Pluie et de la Sécheresse. M. Stansbury Hagar, de New-York, remarque que les signes du jour qui sont peints dans l'intérieur de ces maisons et le long du chemin représentent exactement, par leurs positions respectives, les différentes saisons sur le plateau mexicain, et confirment les identifications en séquence de ces signes du jour avec les vingt divisions du zodiaque.

M. Seler a trouvé un adversaire en M. Hermann Beyer, de Dresde; M. Beyer soutient l'opinion de Förstemann, Schellhas et Brinton que le dieu Maya avec une face couverte d'ornements a la tête d'un singe, et après un examen des dieux barbus des manuscrits mayas, réfute la théorie de Seler que la face du dieu maya ci-dessus est formée d'un serpent décapité. Il est démontré que l'hiéroglyphe *akbal* est le dessin conventionnel d'un crâne. Différents cas, où dans les manuscrits mexicains, le singe apparait avec les attributs du dieu de la mort ou des emblèmes de Tezcatlipoca, sont expliqués par l'hypothèse que la constellation polaire était regardée par les anciens Mexicains comme la tête d'un singe.

M. Walter Lehmann, de Munich, a exposé ses recherches relatives au Calendrier de l'Amérique centrale : il conclut que l'emploi du calendrier maya doit remonter à 1700 ans en arrière.

M. Juan Martinez Hernandez a donné un récit de la création du monde suivant la tradition maya contenue dans un manuscrit de quatre pages trouvé dans le *pueblo* de Chumayel par l'évêque Carrillo y Ancona de Yucatan ; le texte est présenté dans le maya original et en espagnol ; il décrit la lutte entre deux divinités multiples : le *Bahum-ti-Ku* (nom dieux) vaincu *Oxlahun-ti-Ku* (treize dieux) et emporte son dragon et sa suie (les prêtres se noircissaient le corps),

recueille les éléments créateurs (feu, sel, rochers, arbres, fèves, graines, etc.) et s'élève au XIII^e^ ciel, laissant formée la croûte de la terre, et les quatre dieux *Bac-cab*, os du monde et soutiens du ciel. « Et alors vinrent les femmes, sans mères, avec ceux qui travaillent ferme, les sans-maris, qui, quoique vivantes, manquent de cœurs. » L'enlèvement du serpent emplumé, symbolisant la découverte de l'astronomie, est suivi d'un déluge et d'une destruction universelle, puis d'une nouvelle origine des espèces par l'intermédiaire de *Itzam-Kab-ain*, la baleine aux pieds d'alligator, animal aquatique avec des ressemblances reptiliennes, qui est identique au *Cipactli* des Aztèques. M. Hernandez ajoutait : « La religion des Mayas n'est pas une adoration exclusive du Dieu de Lumière, ni purement un culte des nombres ; les deux y sont compris, à cause du rapport intime entre les étoiles et les mathématiques ; il y avait un culte du calendrier. » M. Hernandez a imprimé le texte du manuscrit de Chumayel avec la traduction espagnole.

M. Alfred P. Maudslay a communiqué une note sur la position et l'étendue de la clôture du Grand Temple de Tenochtitlan et la position, la structure et l'orientation du Teocolli de Huitzilopochtli, points de la topographie de Mexico encore discutés, tandis qu'on accepte en général la position déterminée pour le Palais de Montezuma, le Palais de Tlillancalqui, le Cuicalli (Maison de la Danse) et le vieux Palais de Montezuma.

Miss Adela Breton avait exposé la copie qu'elle avait faite des fresques de Chichen Itza dans le Yucatan ; des copies partielles, restées peu connues, avaient été exécutées par Thompson, Le Plongeon et Maudslay ; les parties les mieux conservées sont celles de la construction appelée généralement le Temple des Tigres ; ces fresques, quoique un peu enfantines, marquent un développement remarquable de l'art.

A l'occasion du congrès un jeune savant, M. J. Cooper Clark, a publié un volume avec de nombreuses planches en couleurs, dans lequel il expose l'histoire de « Huit Cerfs » ou « Griffe d'Ocelot » qu'il a découverte dans le Codex

Colombino, manuscrit conservé aujourd'hui dans le Musée national de Mexico après avoir appartenu à un marchand allemand de Puebla, M. Dorenberg. « Huit Cerfs », serait né en 1439 et l'histoire est conduite jusqu'à sa mort. M. Clark émet l'hypothèse que « Huit Cerfs » est un héros zapotèque et que les six codices suivants sont l'œuvre de Zapotèques : Zouche ou Nuttall, Vienne, Bodleian n° 2858, Colombino, Becker (ms. du Cacique publié par Henri de Saussure), Selden n° 3135 ; dans tous ces codices on trouve des incidents de la vie de « Huit Cerfs ». Ce héros apparaît aussi sur une stèle sculptée de Monte Alban conservée dans le Musée national de Mexico. Une des figures du Codex Colombino montre « Huit Cerfs » recevant le titre de « Griffe d'Ocelot[1] ». L'Ocelot, *Félix pardalis*, est, on le sait, la panthère mexicaine (*tlacoozelotl*).

Le comte de Périgny fait remarquer qu'une des caractéristiques de l'architecture maya est l'usage constant de la ligne droite dans la construction des édifices et en particulier pour l'intérieur des appartements. Cependant dans un monument des ruines de Nakcun découvertes par le voyageur en 1905-06 et mises à jour complètement en 1909-1910, on remarque deux ouvertures qui affectent la forme d'un plein-cintre et sont larges de 3 m. 20 sur une hauteur de 2 m. 15. Cette forme de voûte est particulièrement intéressante, car on ne la retrouve nulle part ailleurs dans les autres ruines mayas connues. En effet le seul édifice offrant une voûte se rapprochant quelque peu de celle ci se trouve à Labna. C'est une sorte d'arc de triomphe et encore sa voûte n'a-t-elle pas la forme exacte du plein-cintre, mais présente-t-elle l'aspect d'une voûte ogivale dont l'angle serait arrondi. Ainsi donc les anciens Mayas qui édifièrent leurs cités à une époque que l'on a tout lieu de croire assez reculée, s'ils ne se servirent pas fréquemment du plein-cintre dans la construction de leurs édifices, du moins ne l'ignoraient-ils pas.

1. *The Story of a Eight Deer* » in Codex Colombino. By J. Cooper Clark. London, Taylor and Francis, 1911, in-4 oblong, pp. 33.

Le Dr Capitan s'est également occupé de l'architecture maya dont il a étudié surtout les deux particularités suivantes : 1° Construction de tous les monuments importants au-dessus d'élevations de terre ou de maçonnerie souvent très hautes. Origine pratique ou au contraire rituelle de cet usage. Son évolution ethnographique amenant au haut teocalli avec grand escalier pour y accéder. 2° Reproduction en pierre des façades primitivement en bois ; l'analyse de plusieurs façades de Chichen Itza et d'Uxmal permet d'y reconnaître la copie en pierre de constructions en bois, copie tellement exacte que l'on y peut retrouver tous les éléments des pièces de bois imités en pierre. D'ailleurs l'Académie des Inscriptions a eu la primeur de ces deux communications.

Le savant Ferdinand Denis, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, séduit par le délicat travail de la plume par les Indiens d'Amérique, lui avait consacré un petit traité qu'il avait intitulé *Arte plumaria* (1875), qui mériterait bien d'être réimprimé. M. Franz Heger, directeur du Musée d'Anthropologie et d'Ethnographie de Vienne, a ajouté à ce travail un chapitre par sa description d'une coiffure en plumes, de l'ancien Mexique, conservée dans la collection qu'il administre.

*Tableaux de métissage, etc.* — Il y a quelques années notre regretté confrère, le Dr Hamy, trouvait chez un petit libraire du quai des Grands-Augustins, à Paris, une série de dix tableaux peints sur cuivre à Mexico au cours du XVIIIe siècle, par Ignacio de Castro; ces tableaux contenus dans un cadre appartiennent aujourd'hui à la galerie d'Anthropologie du Muséum d'histoire naturelle : ils représentent les différents types de sang-mêlés du Mexique : deux parents et leur rejeton ; on y voit ce que peut produire le croisement de l'Espagnol avec la négresse, la mulâtresse, l'indienne, etc., et de ces différentes races entre elles. Le Dr Hamy a décrit ces tableaux[1] qui forment une collec-

1. Dr E. T. Hamy. *Decades Americanæ*, 1re et 2e décades, no XIV, pp. 100-109.

tion incomplète; il devrait y avoir en réalité 16 planches. On comprend que les colons de pur sang castillan fussent désireux de posséder les renseignements qu'on peut tirer des sangs-mêlés mexicains et ces tableaux de métissage les leur donnaient.

Lors d'un voyage au Mexique, le Dr Raphaël Blanchard, de l'Académie de Médecine, a examiné, le 10 octobre 1907, au Musée national de Mexico, une série de seize tableaux probablement peints également par Ignacio de Castro représentant les « castas de Mexico, epoca colonial » et une grande toile peinte par un autre artiste de 1 m. 50 de haut sur 1 m. 06 de large et divisée en seize petits tableaux qu'il a décrits et reproduits dans le *Journal des Américanistes de Paris*[1].

Au Congrès de Londres, M. Franz Heger, de Vienne, signalait deux autres séries de tableaux de métissage, qui sont conservées, l'une comprenant dix-sept peintures au Musée d'Histoire naturelle de Madrid, l'autre à la section ethnographique du Musée d'Histoire naturelle de Vienne; cette dernière série de dix peintures est incomplète : le premier tableau porte le n° 1 et le dernier le n° 19; elle provient des collections du musée de Miramar, près Trieste, dispersées en 1883. D'autre part, à la petite exposition d'objets réunis à l'occasion de ce congrès figurait une sixième série de quatorze tableaux de métissage prêtés par l'honorable lady Hulse; ces tableaux, qui étaient destinés au roi d'Espagne, furent capturés en mer par l'amiral anglais Westrow qui les légua à sa sœur Dorothy, mariée vers 1652 et mère du premier Sir Edward Hulse; cette série est donc plus ancienne que celle du Muséum de Paris.

Une autre collection de huit tableaux peints également à l'huile figurent à cette exposition; ces tableaux prêtés par Mrs. Willoughby, de Howsham, représentent la conquête du Mexique par Fernand Cortès : 1° les Espagnols pénètrent

1. Raphaël Blanchard, *Journal des Américanistes de Paris*, N. S., V, n° 1, 1908, pp. 59-66; *Ibid.*, VII, 1910, pp. 71-80.

à Tabasco et à la pointe du Palmier, guidés par Geronimo de Aguilar qu'ils avaient trouvé parmi les Indiens; ceux-ci combattirent les Espagnols puis firent la paix et devinrent les premiers Chrétiens de la Nouvelle-Espagne; 2° Cortés jette l'ancre à la Vera Cruz; 3° Cortés va aux îles de Iztapalapa où il contemple dans l'eau les villes et le chemin qui conduit à Mexico; 4° Montezuma est obligé par les Espagnols de parler sur une terrasse aux Indiens pour les pacifier; 5° Cortés quitte Mexico; 6° capture de l'étendard royal; 7° conquête de Mexico par Cortés; on voit le grand temple à l'arrière-plan; 8° capture de Guatimoc. Vers 1670, Sir Hugh Chomley, qui retournait de Tanger en Angleterre sur la frégate *Ruby*, captura un navire hollandais qui portait ces tableaux pris, sans aucun doute, aux Espagnols; Sir Hugh Chomley les transporta chez lui à White Manor House dans le Yorkshire, d'où ils furent envoyés à Howsham il y a une centaine d'années. Il est intéressant de voir la différence entre le traitement de ces sujets et, par exemple, celui du premier tableau exposé au musée de Kensington, peint à l'âge de seize ans par le célèbre artiste anglais J. E. Millais : Pizarre prenant l'Inca du Pérou.

M. Alfred Marston Tozzer, de Harvard, signale une lettre conservée à l'*Archivo general da India* à Séville, écrite en 1695 dans la ville de Nuestra Señora de los Dolores, dans la Province de Vera Paz, Guatemala, à l'évêque de ce pays par trois franciscains espagnols; elle donne un aperçu des méthodes employées par les Espagnols pour l'évangélisation des indigènes et des difficultés qu'ils rencontraient dans leur tâche ainsi que la description de quelques-unes des anciennes coutumes des habitants.

*Etudes sud-Américaines.* — Le bibliographe bien connu de Santiago du Chili, Don Jose Toribio Medina, a lu un mémoire sur le frère Diego de Landa, inquisiteur des Indiens au Yucatan au XVI^e^ siècle, tandis que M. B. Glanvill Corney, de Londres, étudiait l'administration de Don Manueli de Amat, vice-roi du Pérou (1761-1776), après avoir été six ans Président du Chili. Amat était d'origine catalane; ce fut

en 1767 qu'il eut à exécuter l'ordre royal d'expulsion des Jésuites, tâche qu'il accomplit avec succès et promptitude sans effusion de sang; il organisa une expédition à l'île de Pâques avec le *San Lorenzo* et la *Santa Rosalia*, commandés par Felipe Gonzalez, et une autre à Tahiti avec la frégate *Aquila*, commandée par Domingo de Boenechea. Il finit sa vie aux environs de Barcelone.

La tribu des Quimbayas, dans le Nouveau royaume de Grenade, habitait du nord au sud entre les rivières Tacurumbi et Zegues et entre la Cordillère et le rio Cauca. M. Ernesto Restrepo Tirado, de Bogotà, grâce aux chroniques de Cieza de Leon, du frère Pedro Simon, et surtout aux relations de Sardella, qui fut le compagnon de Don Jorge Robledo, a reconstitué l'histoire de ce peuple dans une brochure dédiée au Congrès. Les Quimbayas étaient un peuple riche, pacifique, efféminé, qui reçurent sans difficulté les Espagnols conduits par Robledo en 1540; l'âpreté du conquérant amena une révolte dans laquelle furent massacrés un grand nombre de Quimbayas qui achevèrent d'être décimés par la petite vérole en 1593; les survivants se réfugièrent dans les montagnes où ils furent exterminés par les Pijaos; l'ouverture récente par les chercheurs d'or de « guacas », anciennes tombes indiennes, a fait retrouver des objets en usage par les Quimbayas aujourd'hui détruits; ils sont d'un travail remarquable.

M. K. Theodor Stoepel, de Heidelberg, fait part des fouilles qu'il a exécutées dans l'Équateur et dans la Colombie. Un tumulus ouvert dans l'*hacienda* de Señor J. Jijon y Caamaño, El Hospital, Prov. Imbabura, s'est trouvé être au lieu d'un tombeau une ancienne habitation. D'autres fouilles ont été exécutées à Tuquerres, puis dans la vallée entre la Magdalena et la Caqueta, où l'on a trouvé une pierre couverte d'hiéroglyphes. M. Stoepel conclut de ses recherches qu'aux temps préhistoriques il y avait une civilisation commune à tout le sud de la Colombie, y compris la mystérieuse vallée de San Agustin.

Le Jonkheer L. C. van Panhuys, de La Haye, a entretenu

le Congrès de la sixième expédition organisée par le Comité de recherches scientifiques dans l'intérieur de la Guyane hollandaise, sous la conduite du lieutenant Eilerts de Haan : en explorant près de sa source le Grand Rio, l'une des branches de la rivière de Surinam, on a découvert un affluent de la Corentine qu'on a baptisé Lucie; ce cours d'eau a été exploré par une septième expédition sous la direction du lieutenant Kayser et du Dr Huelk. D'autre part, d'une étude faite dans l'intérieur de Surinam sur la malaria, par le lieutenant P. C. Flu, il résulte que cette maladie fut importée d'Afrique par les Bush-Negroes et qu'elle est causée principalement par l'*Anopheles albipes*; qu'elle a été communiquée aux Indiens par les Nègres; les Indiens de Surinam disparaissent, tandis que ceux de la Guyane anglaise, qui n'ont pas été en contact avec les Bush-Negroes, sont encore au nombre d'environ 13 000; le lieutenant Flu a également découvert que la filariosis est produite par la piqûre des moustiques.

Le directeur de la Bibliothèque de l'Université de Göttingen, M. Richard Pietschmann, a fait une conférence sur les manuscrits péruviens récemment découverts de Huama Poma, avec des portraits d'Incas et de leurs femmes. Signalons que le Président du Comité d'organisation du Congrès, M. Alfred P. Maudslay, a entrepris, après Jourdanet et José Maria de Heredia, une traduction du célèbre ouvrage de Bernal Diaz del Castillo sur la *Conquête de la Nouvelle Espagne* (Mexique) qui aura cinq volumes; cette traduction est publiée par l'Hakluyt Society qui a déjà donné la traduction, par Sir Clements Markham, de l'*Histoire des Incas* par Pedro Sarmiento de Gamboa et l'exécution de l'Inca Tupac Amaru, par le capitaine Baltasar de Ocampo.

M. F. C. Mayntzhusen, du Haut-Parana, décrit les circonstances qui accompagnent la naissance de l'enfant chez les Guayaki; quand l'enfant est né, une femme parente ou amie, *upiaré*, le prend et l'assied sur ses genoux; l'homme, *yoare*, qui a servi d'accoucheur, verse de l'eau sur tout le corps de l'enfant pour établir avec lui un lien de parenté

pour toute la vie qui dans le cas d'une fille l'empêcherait de l'épouser. L'*upiaré* alors masse l'enfant complètement et ne laisse aucune partie du corps non touchée ou pincée ; ensuite elle commence à déformer la tête, en la pressant fortement entre les deux mains, l'une placée derrière la tête, l'autre contre le menton, de façon à donner au crâne une forme mésocéphalique. Cette opération que le bebe supporte sans crier est recommencée par la mère après qu'elle a repris son enfant, jusqu'au troisième jour, moment où l'on suppose que les os ont durci. Pendant ce temps, le père se tient dans les bois, se nourrissant d'une espèce de sagou, s'abstenant de viande pendant trois jours, après lesquels il est lavé avec une décoction de *kimata* (écorce d'une plante grimpante), la mère suit son exemple, dans le but d'éloigner le démon jaguar. Les Guayakis donnent à leurs enfants les noms des animaux employés pour la nourriture, vertébrés aussi bien que larves d'insectes. En général, la mère choisit celui de l'animal dont la chair lui a paru préférable pendant sa grossesse et qui, présume-t on, forme le corps de l'enfant.

*Les Scandinaves en Amérique.* — La question de la découverte de l'Amérique par les Scandinaves est de nouveau à la mode, à cause d'un ouvrage récent et d'une conférence faite le 9 novembre 1911 par Fridtjof Nansen à la Société royale de géographie de Londres[1]. Le célèbre explorateur conclut que les « Norsemen » ont découvert l'Amérique, qu'ils ont eu des relations avec les indigènes pendant une longue période et que le récit de cette découverte et des voyages du Vineland sont légendaires. D'un autre côté, dans un travail approfondi, M. Henry Vignaud démontre que seul le témoignage des Sagas reste pour la découverte du Vineland sur l'emplacement duquel on est réduit aux suppositions[2]. Rappelons que les Sagas qui racontent les

1. *Geographical Journal*, déc. 1911.

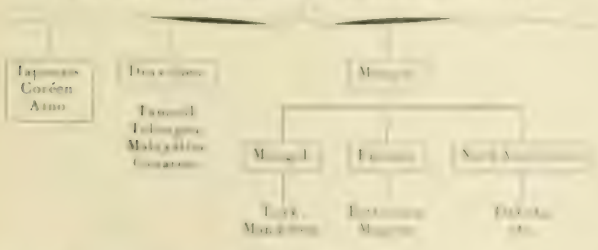
2. Henry Vignaud *Les Expéditions des scandinaves en Amérique devant la critique* Paris, 1911.

expéditions anciennes des Scandinaves sont celles d'*Éric le Rouge*, colonisateur du Grönland, dont le fils, Leif, découvrit la terre appelée le Vineland, et celle de Thorfine Karlsefni, qui, étant entré dans la famille de Leif, continua ses découvertes. Voici un petit fait signalé au Congrès de Londres qui me paraît avoir une grande importance : il apporte une preuve nouvelle des relations des Scandinaves avec le nord de l'Amérique.

Quand Thorfine Karlsefni revint d'Amérique (Markland, Terreneuve) en 1005, il ramena avec lui au Grönland deux enfants indigènes qu'il avait embarqués avant de quitter le pays septentrional des Skraeling (Eskimo). Quatre mots de cette langue sont conservés dans la saga d'Eric le Rouge. Les habitants du Grönland, naturellement, ne comprenaient pas ces mots, mais ils les considéraient comme les noms des parents des enfants ou de leurs chefs ou « rois ». D'après M. William Thalbitzer, de Copenhague, ces mots se trouvent être en pur eskimo quand ils sont prononcés suivant la phonétique de la langue eskimo. *Voetilldi* dans la saga est l'eskimo *uwätitle*, qui veut dire « attendez un peu, s'il vous plaît ! » ; *Uvoegi* est probablement l'eskimo *uwäkje* (ou *uwätje*), « attendez un peu », « juste un moment ! » ; *Avalldamon* est l'eskimo *awatlermun*, « vers la partie la plus extérieure de la terre ou des îles rocheuses encerclant la côte » ; *Avalldidida* est probablement l'eskimo *awatlititaai*, « voulez-vous dire les plus extérieures, pourquoi ? » Il est bien connu que la saga d'Éric contient ces noms étrangers, avec d'autres noms islandais d'apparence plus familière, mais jusqu'à présent aucune interprétation ne leur avait été donnée. On dit que les Eskimos avaient jadis habité la côte du Labrador jusqu'à Terre-Neuve. L'interprétation de ces mots du *Markland* (c'est-à-dire « terre boisée ») des Islandais montre, si ils appartiennent bien à la langue des Eskimos, que ces derniers ont probablement peuplé quelques parties de Terre Neuve au XI^e^ siècle. En conséquence ces mots sont les premiers que l'on possède d'une langue aborigène d'Amérique. Leur conservation

presque exacte vient à l'appui de la relation de la saga d'Eric du peuple Skraeling rencontré par les Islandais sur la côte nord ouest d'Amérique. Grâce à ce témoignage, la critique de Fridtjof Nansen à ce sujet ne peut être soutenue.

*Rapports de l'Asie et de l'Amérique.* — On ne parle plus guère du *Fousang*, ce pays lointain que signalait le pèlerin bouddhiste Houei-chin dont quelques savants ont voulu faire l'Amérique et qui n'est sans doute qu'une des îles du Japon, mais on ne cesse de s'occuper des relations de l'Asie et de l'Amérique, relations qu'on ne saurait nier : toutes les années, on découvre un grand nombre de jonques, qui, poussées par le grand courant noir (*Kuro-siwo*), vont s'échouer sur les côtes de la Californie ; on trouve en Amérique de nombreux emblèmes qui en rappellent singulièrement d'autres similaires du Céleste Empire. Par le nord, par les îles Aléoutiennes, etc., il était facile de communiquer. Il y a quelques années, le sinologue bien connu J. Edkins cherchait à établir la filiation de la langue du Dakota avec une langue mère de l'Asie occidentale, touranienne, par l'intermédiaire du Mongol et d'une langue nord américaine ; cette théorie était synthétisée dans le tableau suivant[1] :




Il y a heureusement des preuves plus solides de ces relations.

M. Waldemar Jochelson, de Saint-Pétersbourg, rend compte des résultats scientifiques de l'expédition envoyée

1. *China Review*, XXII, 1896-1897, p. 756.

en 1908 au Kamchatka aux frais de F. P. Riabouschinsky; nous noterons en particulier l'existence dans ce pays d'une poterie ancienne niée par les voyageurs précédents, l'identité de la mythologie du Kamchatka avec celle des Indiens du nord-ouest, les relations morphologiques de la langue du Kamchatka avec celles de quelques langues des Indiens d'Amérique ; dans un autre mémoire, M. Jochelson a étudié la langue aléoutienne qui est d'origine eskimo et ses rapports avec les autres dialectes eskimo.

Je suis obligé de terminer ici ces notes, faute d'espace ; j'ai laissé de côté bien des sujets, bien des pays qui ont fait l'objet de communications fort intéressantes ; à elle seule, la République Argentine mériterait qu'on lui consacrât un article. Peut-être le ferai-je un jour. Je terminerai en rappelant qu'un prix quinquennal, fondé par M. Louis Angrand à la Bibliothèque nationale, un prix triennal fondé par le duc de Loubat à l'Académie des Inscriptions, devraient encourager les recherches des Américanistes, tandis que les chaires créées à Paris et à Berlin par notre généreux confrère donnent aux étudiants de nouvelles facilités pour aborder des études dont le domaine très circonscrit, si on s'en tient simplement aux antiquités de l'Amérique centrale, prennent un intérêt considérable quand elles embrassent les deux Amériques.

# TABLE


Pages

I. — Ferdinand Denis (1798-1890). . . . . 1

II. — État actuel de la question du « Fou-Sang ». . . . . 18

III. — Codex Vaticanus. . . . . 32

IV. — Le Général John Meredith Read. . . . . 45

V. — Américains et Français à Canton au XVIII^e siècle . . 58

VI. — Abel Rémusat Américaniste. . . . . 51

VII. — Codex Borbonicus. . . . . 54

VIII. — Le Sacrifice d'Isaac. . . . . 56

IX. — Sur le Père Marquette. . . . . 58

X. — Le VIII^e Congrès international de Géographie (États-Unis). . . . . 66

XI. — Rapport sur l'Enseignement secondaire à l'Exposition internationale de Saint-Louis, 1904 . . . . . 85

XII. — Bahia en 1847. . . . . 113

XIII. — Félix Régamey et la statue de Washington, par Houdon . 125

XIV. — Le Docteur E. T. Hamy . . . . . 129

XV. — Le Docteur Hamy Historien et Géographe . . . . . 135

XVI. — Discours de M. Henri Cordier à l'inauguration du Monument élevé à la mémoire de Ernest Hamy à Boulogne-sur-Mer. . . . . 137

XVII. — Gabriel Marcel. . . . . 145

XVIII. — James Bruyn Andrews. . . . . 169

XIX. — Peary et Cook. — Notes personnelles . . . . . 168

XX. — Buenos Aires en 1910 . . . . . 181

XXI. — XIII^e Congrès international des Américanistes (Buenos-Aires, 1910) . . . . . 213

XXII. — Papiers inédits du naturaliste Aimé Bonpland conservés à Buenos Aires. . . . . 227
XXIII. — Henry Harrisse.. . . . . 258
XXIV. — Publications bibliographiques de l'Université de Californie. . . . . 273
XXV. — Christophe Colomb. . . . . 275
XXVI. — Archéologie de la Vallée de la Delaware.. . . . . 288
XXVII. — Bibliothèque de l'Université Harvard. . . . . 289
XXVIII. — Congrès International des Américanistes (Londres, 1912). . . . . 290

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT

BINDING SECT. FEB 23 1967

E
13
C67

Cordier, Henri,
1849-1925
Mélanges américains.
J. Maisonneuve
(1913)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 20 05 02 017 6